



RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 33.

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRON.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THEATRE FRANÇAIS,

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMEDIES ET DRAMES

DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,

Restés au Théâtre Français;

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

TRAGÉDIES. — TOME VI.





PARIS,

H. NICOLLE, A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE,
rue de Seine, n.° 12.

M DCCC XVIII.



ZELMIRE,

TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY,

Représentée, pour la première fois, le 6 mai 1762.

NOTICE
SUR DE BELLOY.

Pierre-Laurent Buirette de Belloy, né à Saint-Flour en Auvergne, le 17 novembre 1727, se trouva orphelin dès l'âge de six ans, sans fortune et sans autre appui qu'un oncle paternel qui étoit avocat au parlement de Paris. Ce dernier lui fit faire ses études au collège Mazarin, et voyant ses succès et ses heureuses dispositions, le destina au barreau. Le jeune Buirette, que son penchant portoit à la poésie, trouvoit dans son tuteur l'opposition la plus sévère à ce genre d'occupation. Fatigué de cette contrainte, il s'expatria, se fit comédien, et exerça cette profession principalement en Russie, se faisant appeler de Belloy, nom qu'il a toujours gardé.

En 1758, il revint à Paris pour faire représenter *Titus*, tragédie. Cette pièce ayant été jouée sans succès le 28 février 1759, l'auteur la retira le lendemain de la première représentation. Ce ne fut que trois ans après qu'il donna *Zelmire*, dont le succès le dédommagea pleinement de sa première chute. Cette tragédie, représentée pour la première fois le 6 mai 1762, fut jouée quatorze fois, et fit faire à de Belloy des connoissances qui auroient pu lui être très utiles : mais l'art drama-

tique occupoit toutes ses pensées. Le 13 février 1765, il fit paroître *le Siège de Calais*. Jamais ouvrage ne fut accueilli avec plus d'enthousiasme par le public, qui s'y porta en foule pendant dix-neuf représentations. De Belloy reçut à cette occasion une médaille que Louis XV avoit fondée pour les auteurs qui obtiendroient trois succès au théâtre; S. M. voulut que le Siège de Calais fût compté pour deux. La ville de Calais adopta l'auteur pour citoyen, et lui fit don d'une boîte d'or aux armes de la ville.

Six ans se passèrent sans que de Belloy mît d'autre ouvrage au théâtre. Le 24 avril 1771 fut jouée la tragédie de *Gaston et Bayard*. Son succès, qui se soutint pendant douze représentations, valut à l'auteur sa réception à l'académie française.

L'année suivante, le 24 mai, il fit représenter *Pierre-le-Cruel*. Cette tragédie fut mal accueillie, il la retira après la première représentation. Jouée à Rouen avec succès en 1773, elle a reparu plusieurs fois depuis à Paris, et y a été vivement applaudie.

Ce ne fut que le 12 juillet 1777 que parut, pour la première fois, *Gabrielle de Vergy*. Cette tragédie eut vingt-deux représentations, mais l'auteur ne jouit pas de ce nouveau triomphe; il étoit mort deux ans auparavant, le 5 mai 1775, dans sa quarante-huitième année.

PERSONNAGES.

POLYDORE, roi de Lesbos.
ZELMIRE, fille de Polydore.
ILUS, prince de Troie et époux de Zelmire.
ANTÉNOR, prince du sang des rois de Le bos.
RHAMNÈS, général des armées de Lesbos.
ÉMA, confidente de Zelmire.
EURIALE, officier troyen.
Un soldat thrace.
Prêtres, peuples, et soldats de Lesbos.
Soldats troyens et thraces.

La scène est à Lesbos.

ZELMIRE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une assez grande étendue de terrain sur le rivage de la mer, près de la ville de Mitylène. On voit, d'un côté, des arbres et des rochers, entre lesquels est le chemin de la ville : de l'autre, un temple et un tombeau entouré de cyprès et de rochers. Au fond est la mer.)

SCÈNE I.

ZELMIRE, ÉMA.

ZELMIRE, *suivant Éma qui traverse le théâtre et fuit vers le temple.*

Tu me fuis, chère Ema? Je te suivrai sans cesse.
Donne au moins un regard aux pleurs de ta princesse:
Daigne écouter....

ÉMA, *l'interrompant.*

Vous puis-je entendre sans horreur?
Fille dénaturée!

ZELMIRE.

Ah! suspends ta fureur.

ÉMA.

Grands dieux, livrer un père aux complots d'un perfide!
Servir l'ambition d'un frère parricide!

J'arrive, et l'on m'apprend ses forfaits et sa mort.
Son juste châtiment vous prédit votre sort...
Tremblez, cruelle!

(Elle fait encore un pas vers le temple.)

ZELMIRE, *la retenant.*

Arrête, et connois mieux Zelmire.
O toi qui la chéris depuis qu'elle respire,
Crois-tu qu'un si grand crime ait pu déshonorer
Ce cœur où ta vertu se plut à s'admirer?

(A demi-voix et regardant de tous côtés.)

Hélas! loin de livrer mon déplorable père,
C'est moi qui l'ai sauvé des fureurs de mon frère.

ÉMA.

Quoi! Polydore...

ZELMIRE, *l'interrompant.*

Il vit.

ÉMA, *à part, avec transport.*

O mon maître! ô mon roi!

ZELMIRE.

Modère tes transports; tu me glaces d'effroi!
Un seul mot peut le perdre... Ah! de ma confidence
Déja mon cœur tremblant condamne l'imprudence.

ÉMA.

Vous me craignez, Zelmire?

ZELMIRE.

Oui, pour des jours si chers,
Pardonne, je te crains; je crains tout l'univers.
Va, si je n'implorois ton secours nécessaire,
Mon cœur, sûr de ta foi, te cacheroit mon père.
Mais je commençai seule en vain à le sauver;
Je vois trop que, sans toi, je ne puis achever.

(Lui montrant le tombeau des rois de Lesbos.)
Regarde, près du temple, où me fuyoit ta haine,
Ce vaste monument, voisin de Mitylène,
Entouré des rochers qui défendent nos bords,
Et de ces vieux cyprès, triste pompe des morts :
Là des rois de Lesbos on révère la cendre....
Là mon père vivant fut forcé de descendre....
(A part.)
Ombres de nos héros, qu'il a surpassés tous,
Vous voyez votre fils respirant parmi vous :
Vous gardez sa vieillesse aux meurtriers ravie;
L'asile de la mort est celui de sa vie.

ÉMA.

Par quel miracle, ô ciel! trompant ses assassins,
Avez-vous fait penser que livré par vos mains....

ZELMIRE, *l'interrompant.*

Je peux te confier, dans ces lieux solitaires,
Ce dépôt, ce tissu d'intéressants mystères,
Qu'a tramé par mes soins l'amour ingénieux,
Prodiges qu'à mon père ont cru devoir les dieux.
Ta tendresse va croître au récit de la mienne,
Je veux faire passer mon âme dans la tienne.
Le sort, qui pour un temps te fixoit à Samos,
Préparoit loin de toi les malheurs de Lesbos;
Lorsqu'Ilus, mon époux, l'espoir de la Phrygie,
Fut rappelé par Tros, pour venger sa patrie,
Son absence cruelle, époque de nos maux,
Du parricide Azor enhardit les complots.
Ce monstre, que le ciel m'avoit donné pour frère,
Porta sa main coupable au sceptre de son père,
Dans le crime affermi par ces vils séducteurs
A qui les changements promettent des grandeurs.

Polydore irrité voulut sur un parjure
Venger les droits du trône et ceux de la nature,
Mais son bras paternel, à regret étendu,
Auroit puni son fils et ne l'eût point perdu.
Ce jeune ambitieux, idole d'une armée
Sous lui, depuis trois ans, à vaincre accoutumée,
Dieu d'un peuple inconstant qui, sous mon père, hélas!
Se lassoit d'un bonheur qu'il ne méritoit pas,
Surtout ayant gagné la troupe sanguinaire
Qui vient vendre en ces lieux sa valeur mercenaire,
Ces Thraces qui, fuyant de leurs rochers déserts,
Vont se nourrir ailleurs des maux de l'univers;
Azor mit tous les cœurs du parti de son crime.
D'un père trop jaloux on le crut la victime :
Il feignit que le roi, dans ses cruels soupçons,
Armoit contre ses jours le fer et les poisons.
Ses soldats, à ce bruit, remplissent Mitylène.
Mon fils, mon père et moi, nous tombons dans leur chaîne;
Et, menacée encor de plus cruels malheurs,
On força ma tendresse à dévorer ses pleurs.

ÉMA, *à part.*

Monarque infortuné, la main de ton fils même
Déchire sur ton front ce sanglant diadème :
Voilà le prix honteux qu'ont payé tes sujets
A trente ans de vertus, de gloire et de bienfaits!...
(*A Zelmire.*)
Ne pûtes-vous, au moins, de ce vainqueur impie,
Pour un père captif, désarmer la furie?

ZELMIRE.

Non, contre tous les pleurs soigneux de s'endurcir,
Il fallut le tromper, ne pouvant l'adoucir.

Tromper un traître, Éma, c'est lui faire justice.
Tel fut de mon amour l'innocent artifice:
D'Azor avec éclat j'approuvai les forfaits;
En flattant ses fureurs, j'en prévins les effets.
Tu sais que les mortels, vertueux ou coupables,
Dans les autres toujours pensent voir leurs semblables :
Azor me crut sans peine un cœur dénaturé....
Je lui surpris l'aveu d'un projet ignoré.
Le barbare, en secret, par la faim meurtrière,
Au fond de sa prison, laissoit périr mon père!

ÉMA.

Dieux!

ZELMIRE.

J'arrêtai ce crime au moment du succès.
Un soldat dans la tour me laissa quelqu'accès;
Mais lâchement fidèle et cruel par foiblesse,
Il m'ôta les secours qu'apportoit ma tendresse.
J'entre, je vois mon père à mes pieds étendu.
Je sens le froid mortel sur son corps répandu,
Je le presse en mes bras; et sa bouche expirante
Pousse en foibles sanglots une voix défaillante....
J'écoutai la nature : elle vint m'inspirer
D'oser changer ses lois, pour la mieux honorer.
Son trouble impérieux ne connoît point d'obstacles;
La nature alarmée enfante des miracles.
Du lait que pour mon fils elle avoit destiné,
Mon sein même a nourri mon père infortuné.
Mes pleurs, mon désespoir, ma mort inévitable,
L'ont contraint d'accepter ce secours respectable.

ÉMA.

Zelmire!... je succombe à mon ravissement!...

(L'embrassant.)
Pardonnez au transport de cet embrassement.
Ah ! l'admiration, le trouble, la tendresse
Arrachent de mes yeux des larmes d'allégresse !

ZELMIRE.

Hélas ! à ce spectacle un Thrace en répandit.
Dans mes soins maternels ce tigre me surprit;
Mais l'inflexible airain de l'âme la plus dure
S'ébranle et s'amollit au cri de la nature.
Il fut comme accablé du dieu qui m'inspiroit :
Il osa seconder des soins qu'il admiroit;
Et mon père, échappant à sa prison funeste,
(Montrant le tombeau où son père est caché.)
Trouva, dans ce tombeau, l'asile qui lui reste.
Ce n'étoit point assez. Loin d'un si cher trésor,
Il falloit détourner les poursuites d'Azor.
Je sus conduire ailleurs sa cruauté séduite;
Je lui vins, la première, annoncer cette fuite.
Je feignis qu'enlevé par des amis secrets,
Mon père s'enfermoit au temple de Cérès,
Où Cloanthe, en effet, fidèle à Polydore,
Avec quelques soldats se défendoit encore.
Dieux! qui pouvoit prévoir ces attentats nouveaux?
Azor, de toutes parts, fait lancer les flambeaux,
Et du temple embrasé les murailles fumantes
Croulent dans des torrents de flammes dévorantes.
Un cœur dénaturé respecte-t-il les dieux?...
Mais la cendre sacrée, où ce monstre odieux
Croyoit voir de son roi l'affreuse sépulture,
Servit à mieux couvrir ma pieuse imposture.

ÉMA, *se jetant à ses pieds.*

Ainsi, quand vos vertus l'arrachent à la mort,

Nous vous accusons tous de son horrible sort !
Que j'expie à vos pieds une injuste colère....

ZELMIRE, *la relevant.*

Son injustice, Éma, me la rendoit bien chère!
J'estimois ce courroux, dont mon cœur soupiroit;
De ta fidélité ta haine m'assuroit.
A quel étrange sort mes malheurs m'asservissent!
Je ne puis plus chérir que ceux qui me haïssent;
Et j'abhorre ce peuple assez vil pour m'aimer,
Qui me croit parricide et m'en ose estimer!...
Entretiens son erreur que ma voix autorise :
Unis-toi, pour ton maître, à ma noble entreprise.
Le soleil a trois fois doré l'azur des cieux
Depuis qu'au sein des morts la nuit couvre ses yeux,
Et que mes soins cachés ont nourri sa vieillesse

(*Montrant le temple.*)

Des dons qu'on croit ici que j'offre à la déesse.
Veille autour de ces lieux, où je vais l'informer
De ce trépas d'Azor, qui doit tant m'alarmer.
Hors du tombeau fatal j'entretiendrai mon père;
Du moins pour un moment, il verra la lumière.
Approchons.

(*Elle fait quelques pas, tenant Éma par la main.*)

ÉMA.

Vous tremblez!

ZELMIRE, *s'arrêtant.*

Hélas! depuis le jour
De cet effort sacré, prodige de l'amour,
Tu vois à quel excès ma tendresse est accrue;
A la voix de mon père, à son nom, à sa vue,
Je sens d'un doux transport mes entrailles frémir,
Tout mon sang se troubler et mon cœur tressaillir.

Un sentiment nouveau, qui vient s'y faire entendre,
Ajoute à la nature et rend son cri plus tendre.

(Elle entre dans le tombeau.)

ÉMA, *se retirant.*

Dieux ! dont la vertu même éprouve le courroux,
Est-ce en vous imitant qu'on mérite vos coups ?

SCÈNE II.

POLYDORE, ZELMIRE.

POLYDORE, *sortant du tombeau et s'appuyant sur Zelmire.*

O ma fille, soutiens ma tremblante vieillesse :
Prête un bras secourable à ma lente foiblesse.

(Il avance peu à peu.)

Mes regards éblouis cherchent en vain les cieux,
Hélas ! leur doux aspect n'est plus fait pour mes yeux...

(Il s'assied sur les marches du temple.)

Enfin je les revois, et je t'embrasse encore...
Ma vie est désormais un fardeau que j'abhorre...
Non ; je la dois aimer, c'est un de tes bienfaits.
Pourrois-je, sans transport, me retracer jamais
L'auguste et doux moment où ton malheureux père
A trouvé dans sa fille une seconde mère ?
Je bénis en toi seule, unis et consacrés,
Les droits que la nature a toujours séparés.
Ce sang qui me doit l'être, et dont je tiens la vie,
A doublé les devoirs de mon âme attendrie.
Quel charme intéressant, quels soins consolateurs
Ta noble piété répand sur mes malheurs !

ZELMIRE.

Eh ! pouvez-vous compter de si foibles services ?
Mon cœur a fait, par choix, ses plus chères délices

De ce tendre devoir, de cet amour sacré,
Du nom de piété justement honoré.
J'offre mes premiers vœux aux maitres du tonnerre,
Mais l'auteur de mes jours est mon dieu sur la terre....
Pour des temps plus heureux réservons nos transports,
Le ciel permet l'espoir à nos justes efforts;
Déja ses coups vengeurs préviennent notre attente:
Azor n'est plus.

POLYDORE.

Azor?

ZELMIRE.

Cette nuit, dans sa tente,
De trois coups de poignard on a percé son sein;
Et nos soins vainement recherchent l'assassin.

POLYDORE, *à part.*

Dieux! faut-il que mon fils, ma plus chère espérance,
Ne me laisse, en mourant, pleurer que sa naissance!
Je me vois délivré de mon persécuteur;
Mais il étoit mon fils... O retour plein d'horreur!
Quand tu me l'as donné, ciel! devois-je m'attendre
Que j'aurois pour sa mort des grâces à te rendre!

ZELMIRE.

Sa mort, en ce moment, accroît votre danger;
L'armée, avec fureur, jure de la venger.
Vous avez vu tourner, au déclin de votre âge,
Vers l'aurore d'un fils tout un peuple volage.
Hélas! des meilleurs rois c'est le commun malheur:
On dédaigne le sage et l'on court au vainqueur...
Même après son trépas ils adorent mon frère.

POLYDORE.

Eh! qui fut mieux formé pour tromper le vulgaire?
Unissant, sous les traits d'un visage enchanteur,

Le froid de la prudence au feu de la valeur;
Rassemblant des héros tous les talents sublimes,
Dangereuses vertus, souvent mères des crimes!
Il sut empoisonner les dons les plus flatteurs:
Comment un même sang forma-t-il vos deux cœurs?...
Mais, Zelmire, je puis quitter ce triste asile.
Allons ouvrir les yeux de ce peuple indocile.

ZELMIRE.

Vous l'espérez en vain. Ah! croyez ma terreur:
Gardez-vous de braver ces tigres en fureur!
Si leurs yeux étonnés vous voyoient reparoître,
Tous vous accuseroient du meurtre de leur maître.
Leur haine par vous seul va croire exécuté
Le projet odieux qui vous fut imputé.
Cet assassin secret, dont la main factieuse
Nous cache d'un complot la trame ambitieuse,
Abusant le premier de leur crédule erreur,
Sur vous, de son forfait, va rejeter l'horreur;
Et si le seul soupçon, que leur donna mon frère,
Arma contre vos jours leur rage sanguinaire,
Que n'oseront-ils point, quand ils pourront penser
Que, jusque dans leurs bras, vous l'avez su percer?
Dérobons-nous, mon père, à ce péril extrême.
Anténor est chargé des soins du diadème;
C'est à son front vainqueur qu'il paroît destiné.
Je le crois digne en tout du sang dont il est né.
Pour mon fils et pour moi je renonce à ce trône,
Que mon frère a souillé, que la foudre environne;
Anténor permettra qu'aux bords du Ximoïs,
Auprès de mon époux, j'aille porter mon fils.
Je pourrai vous sauver dans la foule proscrite
De quelques citoyens qui fuiront à ma suite.

POLYDORE.

Mais toi dont l'héroïsme a porté les vertus
A des degrés nouveaux, au ciel même inconnus,
Tu souffres que des cœurs, amis de la justice,
D'un parricide affreux te nomment la complice ?

ZELMIRE.

Que fait la renommée au cœur qui la dément ?
En paix avec soi-même on la brave aisément ;
Mais on souffre en tremblant sa faveur infidèle,
Lorsqu'un témoin secret vient déposer contr'elle...

(On entend un bruit tumultueux.)

Quel bruit ai-je entendu ?... Qui porte ici ses pas ?

SCÈNE III.

ÉMA, POLYDORE, ZELMIRE.

ÉMA, *à Zelmire.*

MADAME, je crois voir, à travers des soldats,
Approcher Anténor et les chefs de l'armée.

ZELMIRE, *épouvantée, à Polydore.*

Fuyez, rentrez, seigneur !

(Elle renferme Polydore dans le tombeau.)

SCÈNE IV.

ZELMIRE, ÉMA.

ÉMA, *après avoir regardé dans l'éloignement.*

SOYEZ moins alarmée :
Ils marchent vers le temple ; et dans ces tristes lieux
On se souvient enfin qu'il est encor des dieux.
Des vertus d'Anténor c'est un heureux présage.

ZELMIRE, *toujours très agitée.*

Je te laisse. Mon cœur se peint sur mon visage;
Mes yeux me trahiroient... Éma, demeure encor;
Vois, observe, entends tout. Aussitôt qu'Anténor
Aura rempli ce soin, qui te calme et m'agite,
J'irai l'entretenir et hâter notre fuite...

(A part.)

Dieu, dérobe mon père à cent périls divers,
Laisse encor ton image en ce triste univers;
Accorde à nos besoins cette faveur insigne,
Et ne regarde pas si le monde en est digne.

(Elle s'en va, en passant entre le temple et le tombeau.)

SCÈNE V.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, LES CHEFS DE L'ARMÉE, PEUPLES, SOLDATS LESBIENS ET THRACES, ÉMA, *près du temple.*

RHAMNÈS, *à Anténor.*

SEIGNEUR, tout vous appelle au plus auguste rang:
Anténor a pour lui ses vertus et son sang.

ANTÉNOR.

Citoyens de Lesbos, et guerriers de la Thrace,
Je descends à regret du trône où l'on me place.
Que par le choix d'un peuple il est doux de régner!
Mais ce trône, en un mot, le pouvez-vous donner?
Le ciel vous laisse un roi dans le fils de Zelmire:
L'élever pour son peuple est la gloire où j'aspire.
Je serai plus chéri, plus grand, plus respecté
D'avoir fait un bon roi que de l'avoir été.
Entrez. Au nouveau prince allez rendre propice
Minerve, de notre île auguste protectrice.
Je vous suis... Mais je veux confier à Rhamnès
Sur le meurtre d'Azor quelques soupçons secrets.

Nous ne tarderons pas, si mon zèle en décide,
De mêler à vos pleurs le sang du parricide.
(Les chefs de l'armée, les soldats lesbiens et thraces entrent dans le temple, et Anténor fait signe à Ema de se retirer, à quoi elle obéit.)

SCÈNE VI.

ANTÉNOR, RHAMNÈS.

RHAMNÈS.

Seigneur, de mes avis souffrez la liberté.
Mon zèle sert d'excuse à ma témérité....
Je ne puis vous cacher que ce refus m'étonne.
Les peuples et vos droits vous portent sur le trône,
Et vous y renoncez pour le fils d'un Troyen?
Un enfant étranger vous ravit votre bien?
Jadis dans votre cœur je me flattois de lire;
Je ne le crois pas fait pour dédaigner l'Empire?
De vos vastes desseins j'entrevois la grandeur:
Daignez m'en éclaircir la sombre profondeur....

ANTÉNOR, *à part, après avoir fait signe à Rhamnès d'observer si personne n'écoute.*

Il peut me pénétrer... J'ai besoin d'un complice:
Mais malheur au mortel qu'il faut que je choisisse!
(A Rhamnès.)
Je vais à tes regards me livrer sans terreur.
Né d'un sang peu connu, tu cherches la faveur.
Sur le choix des moyens ta gloire indifférente
Prête aux désirs du maître une âme obéissante;
Et tu sais qu'à la cour, de vains noms revêtu,
Le soin de sa fortune est la seule vertu.
Des favoris d'Azor essuyant les caprices,
L'exil, sans mon crédit, eût payé tes services;

Dès tes plus jeunes ans tu n'eus d'appui que moi:
Tu n'es rien si je sers, et tout si je suis roi.
Voilà sur quels garants je vais t'ouvrir mon âme.
Rhamnès, dès le berceau, l'ambition m'enflamme.
Sorti du sang des rois, mais du trône éloigné,
J'en dévorois l'espace en mon cœur indigné.
La force ne pouvoit m'en briser les barrières:
La souple politique écarta les premières.
C'est moi qui, par degrés, les rendant ennemis,
Fis périr en ces lieux le père par le fils;
Et ce farouche Azor, que j'ai chargé de crimes,
C'est moi qui l'ai rejoint à ses tristes victimes.

RHAMNÈS.

Vous?

ANTÉNOR.

Tu sais qu'assuré des cœurs de ses soldats,
Sa garde, au milieu d'eux, ne suivoit point ses pas:
Il veilloit sur son camp et jamais sur sa tente.
C'est là que, cette nuit, ma haine impatiente
Dans son coupable sang se baignoit à loisir,
Quand j'entendis vers nous des guerriers accourir.
A peine je saisis l'instant de disparoître...
Azor, en expirant, m'aura nommé peut-être.
Cet importun effroi trouble seul mes projets...
Mais pour les raffermir les moyens sont tout prêts.
Déja, par le refus de la toute-puissance,
Ceux qui m'accuseroient sont démentis d'avance;
Et ce roi, fils d'Ilus, entre mes mains livré,
Devient, dans un revers, mon otage assuré.
Tu me crois trop prudent pour lui laisser atteindre
L'âge de se connoître et le temps d'être à craindre:

Ressource passagère aux périls que je cours,
Leur terme fixera le terme de ses jours.

RHAMNÈS.

Sans doute, à son époux vous renvoyez Zelmire ?
Sur un trône étranger....

ANTÉNOR, *l'interrompant.*

Pergame est son empire :
Son père par ses soins s'est vu sacrifier ;
D'un cœur qui me ressemble il faut me défier,
Je saurai quel dessein peut l'avoir animee....
Rhamnès, dès ce moment, sois le chef de l'armée.
Ma faveur te préfère aux plus nobles rivaux :
Prévois par cet essai le prix de tes travaux.
Du peuple et des soldats l'impatience avide
D'Azor, avec fureur, recherche l'homicide.
Feignons le même zèle à venger son trépas.
Phorbas aimoit le père : ose accuser Phorbas ;
J'oserai le juger, et sa foible innocence
Sous nos puissantes mains tombera sans défense.
Mais que ton art secret remonte, par degrés,
A ceux qui dans la tente après moi sont entrés.
Moi-même en les cherchant je ne dois point paroître :
Des yeux qu'ils craindront moins pourront mieux les connoître
Je m'en remets à toi... Tu peux tout en ce jour,
Si des peuples séduits je conserve l'amour.
J'ai fondé ma grandeur sur l'estime publique,
D'un sage usurpateur utile politique.
Je feins de fuir un trône où tendent tous mes pas :
J'adore des dieux vains, que mon cœur ne croit pas ;
Et tu vois que le peuple, et la cour, et l'armée
De cent titres divins chargent ma renommée.

Mon nom n'est prononcé qu'entouré de vertus.
Gardons de dessiller des yeux si prévenus.
J'ai su tromper mon siècle, et je veux davantage :
Je veux que son erreur s'étende d'âge en âge,
Et que tout l'avenir ne puisse voir en moi
Qu'un sujet vertueux que le sort a fait roi.
Tels sont les grands desseins où mon choix t'associe :
L'intérêt est le nœud, la chaîne qui nous lie.
Ce dieu des courtisans me répond de ta foi ;
Ce dieu des souverains te répondra de moi.

(Il entre dans le temple.)

SCÈNE VII.

RHAMNÈS, *seul.*

Et de l'aveu des cieux ce mortel se couronne !
Son exemple m'entraîne, au moment qu'il m'étonne !...
Céderai-je aux remords dont je suis combattu ?...
Dans ce siècle coupable à quoi sert la vertu ?
Quel fruit en recueillit le sage Polydore ?...
Des titres, des grandeurs si la soif me dévore,
Je voulois noblement en mériter l'honneur....
L'infamie est ici la route du bonheur.
Ah ! cédons au torrent qui, malgré moi, m'entraîne.
Plus qu'Anténor, hélas ! Zelmire est inhumaine.
Entre ces cœurs cruels comment fixer mon choix ?
Qu'il en coûte, ô vertu ! pour étouffer ta voix !...
Mais il faut du monarque embrasser les maximes....
Dieux ! en le couronnant, vous me forcez aux crimes....

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, PEUPLES, SOLDATS THRACES ET LESBIENS, *sortant tous du temple*; ZELMIRE, ÉMA, *dans l'éloignement.*

ANTÉNOR, *aux peuples et aux soldats.*

Ainsi vous briguez tous cet emploi glorieux
Et de venger Azor et d'apaiser les dieux?
Vous avez à l'autel fait un vœu légitime
D'immoler l'assassin pour première victime...
(Montrant Rhamnès.)
Mais c'est le nouveau chef, que vous nomme mon choix,
Qui doit verser le sang des meurtriers des rois.
Ici venger son prince est un honneur insigne,
Dont le cœur le plus brave est jugé le plus digne...
Cherchons tous le coupable, il croît en vain nous fuir:
Les dieux savent forcer le crime à se trahir.
(Il s'en va avec Rhamnès, les peuples et les soldats.)

SCÈNE II.

ZELMIRE, ÉMA.

ZELMIRE, *avançant avec Ema, et regardant de tous côtés.*

Le temple est refermé, tout marche vers la ville...
(Montrant le tombeau qui renferme Polydore.)
Mes yeux toujours, de loin, observoient cet asile...

Nul mortel n'est resté.... Grâce aux bontés des cieux,
Je crains moins pour mon père un peuple furieux.
Si l'on nous découvroit, malgré ta vigilance,
Les vertus d'Anténor seroient notre défense....
Il faut apprendre au roi ce grand évènement.
(Elle ouvre le tombeau, et Éma va observer derrière la scène, s'il ne survient personne.)

SCÈNE III.

POLYDORE, ZELMIRE.

ZELMIRE, *à Polydore, en-dedans du tombeau.*
SEIGNEUR, daignez encor m'écouter un moment.
(Polydore paroît.)
Partagez un espoir qui luit à ma tendresse.
Anténor, dont toujours vous vantiez la sagesse,
Digne de tous vos vœux, qu'il n'a point démentis,
Refuse la couronne et la rend à mon fils.
Jugez des sentiments de son âme fidèle,
Quand il saura vos jours conservés par mon zèle!
Mon père, approuvez-vous qu'entre ses justes mains
Je remette à l'instant mon sort et vos destins?

POLYDORE.

Tu le peux. C'est en lui que l'infortune espère.
Lui seul m'a prévenu des complots de ton frère.
Trop tard, pour mon malheur, il les avoit appris.
Et si, croyant ma mort, il a suivi mon fils,
En fidèle sujet, qui gémissoit peut-être,
Il dut, sans le juger, servir son nouveau maître....
Va, dépose ma vie en son cœur généreux....
Mais ne faisons qu'à lui cet honneur dangereux.
S'il couronne ton fils, il sauvera ton père.

SCÈNE IV.

EMA, POLYDORE, ZELMIRE.

ÉMA, *à Polydore.*

Ah! seigneur, ce soldat dont le bras salutaire
Aux fers de vos tyrans osa vous arracher,
Jusque dans ce tombeau s'empresse à vous chercher.
Il apporte, dit-il, l'avis le plus funeste.

POLYDORE.

Quels maux nous garde encor la colère céleste?

ZELMIRE, *à Éma, vivement.*

Qu'il approche. L'effroi tient mes sens suspendus.

(Éma fait signe au soldat d'approcher, et puis se retire.)

SCÈNE V.

UN SOLDAT THRACE, ZELMIRE, POLYDORE.

LE SOLDAT, *à Zelmire.*

Le ciel, qui me rendit témoin de vos vertus,
M'a fait voir un forfait encor plus incroyable.
Le complice d'Azor, son bourreau détestable,
C'est Anténor lui-même.

ZELMIRE.

Anténor!

POLYDORE, *au soldat.*

Lui?

LE SOLDAT.

Seigneur,
Vous savez quelle adresse et quelle heureuse erreur,

A vos fiers ennemis déguisant votre fuite,
De ceux qui vous gardoient excusa la conduite.
Depuis, cessant pour vous des pas trop hasardés,
Guidant toujours d'Azor les soldats affidés,
Je tâchois d'épier cette cour si cruelle,
Et de vous servir mieux en modérant mon zèle,
Jusqu'au jour, préparé par mes soins les plus doux,
Où vers les champs troyens je fuirois avec vous:
Cette nuit, près d'Azor, je revenois l'instruire
Du succès d'un devoir qu'il m'avoit su prescrire.
Je l'ai trouvé sanglant, de son lit renversé,
De trois coups dans le sein mortellement percé.
« Je ne veux de secours, dans ce moment terrible,
« Ami, que pour tracer mon aventure horrible,
« Et laisser contre un monstre un monument sacré,
« Où son cœur infernal au grand jour soit montré. »
A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il trace, de son sang, l'écrit qu'il me confie.
« Fuis, dit-il, et qu'Ilus venge sur Anténor
« Et la coupable vie et le trépas d'Azor. »
Il vous nomme; et je vois ses entrailles émues,
Ses larmes, par torrents, dans son sang confondues....
« Votre père est vivant, » lui dis-je. Un doux transport
Mêle un rayon de joie à l'ombre de la mort.
C'est son dernier moment; et, dans mon trouble extrême
J'ai fui, tremblant, hélas! d'être accusé moi-même.

POLYDORE, *à part.*

O mon fils! voilà donc la main qui t'a perdu?
Anténor m'a coûté ta vie et ta vertu!
O pertes pour mon cœur également cruelles!...
Mes yeux, laissez couler vos larmes paternelles.

ZELMIRE.

Anténor, l'artisan de tant d'affreux desseins?
O mon père! et j'allois vous livrer en ses mains!

POLYDORE, *au soldat.*

Donne-moi cet écrit. Je veux devant l'armée,
De honte, à cet aspect, et de rage enflammée,
Le montrer, d'une main, à ce lâche imposteur,
De l'autre lui plonger ce glaive au fond du cœur.

ZELMIRE.

Ah! seigneur, arrêtez.

LE SOLDAT, *à Polydore.*

Qu'allez-vous entreprendre?
Vous serez immolé sans qu'on vous laisse entendre.
Moi-même, de brigands, de traîtres entouré,
J'ai craint d'avoir sur moi cet écrit révéré.
Il est dans un asile où seul je me retire.
J'aurai soin, cette nuit, de le rendre à Zelmire.
D'ailleurs, ignorez-vous qu'Anténor et Rhamnès
Imputent ce grand crime à vos amis secrets?
Dans le camp, dans la ville, on crie, avec colère,
Qu'Azor n'eut d'assassin qu'un vengeur de son père;
Et tous, en vous voyant survivre à son trépas,
N'iront plus accuser ni chercher d'autres bras.

ZELMIRE, *à Polydore.*

Mon père, eh! pensez-vous qu'ils manquent d'artifice,
D'audace pour vous perdre? avant qu'on s'éclaircisse,
Ils raviront ce gage à vos tremblantes mains.
Aux regards prévenus d'un peuple d'assassins
Ils y feront trouver les traits de l'imposture.
Pour vous, envers Azor, je fus déjà parjure;
On croira que mes soins, en trompant son courroux,
Servoient votre vengeance et préparoient vos coups;

Que nous formions, de loin, cette trame sanglante.
Daignez prendre une voie et plus sûre et plus lente.
A nos premiers desseins pourquoi renoncez-vous?
Armés de cet écrit, fuyons vers mon époux.
Vous savez que, dans Troie, Ilus couvert de gloire
A rétabli la paix des mains de la victoire.
Partons, et ramenant ce héros indomté,
Venez, la foudre en main, montrer la vérité.

POLYDORE.

Mais cette fuite, enfin, la crois-tu si facile?

LE SOLDAT.

Oui, mon obscurité, malheur souvent utile,
M'aide à vous dérober au tyran soupçonneux....

(*A Zelmire.*)

Sur les vaisseaux qu'Azor accordoit à vos vœux,
Madame, à votre époux demain l'on vous renvoie.
Ma troupe est votre escorte, et je vous suis à Troie.
Il semble que le ciel, disposant ces apprêts,
Veut par nos ennemis servir tous nos projets.
Puisse-t-il, aux dépens de ma vie ignorée,
Qu'un plus digne trépas aura seul honorée,
Faire d'un vil mortel l'instrument glorieux
Du salut d'un grand prince et des faveurs des dieux!

(*Il s'en va.*)

SCÈNE VI.

POLYDORE, ZELMIRE.

POLYDORE.

QUELS sentiments, ma fille, en cette humble fortune!
O leçon pour les grands trop vaine et trop commune!

A ces derniers humains quel roi vient s'abaisser?
Quand ils sont malheureux daignons-nous y penser?
Nos yeux remarquent-ils leur obscure existence?
Leur zèle la prodigue à notre indifférence;
Et, loin de se venger de nos mépris honteux,
Ils sont hommes pour nous, quand nous souffrons comme eux.
Mais, Zelmire, ce fils, l'espoir de ta tendresse,
Ce charme de mes yeux, si cher à ma vieillesse,
Vas-tu l'abandonner, en fuyant avec moi,
Au tigre à qui ce peuple a confié son roi?
Ah! je frémirois moins, si j'exposois sa vie
Dans les antres sanglants des monstres de Libye!
L'amour et le devoir pourroient-ils aujourd'hui
Te parler pour moi seul et se taire pour lui?

ZELMIRE.

Le croyez-vous, seigneur? Mon amour pour mon père
M'a-t-il donc arraché ces entrailles de mère?

(*A part.*)

Nature, tu m'as fait le plus tendre des cœurs,
Pour rassembler sur lui tout l'excès des malheurs!

(*A Polydore.*)

Entre mon fils et vous, choix terrible et barbare!...
Le sentiment se tait et la raison s'égare....
J'idolâtre mon fils, j'adore mon époux!
Mais ne doivent-ils pas donner leur sang pour vous?
Ma vie est votre bien; je vous la sacrifie.
Ils vous sont, comme moi, comptables de leur vie:
L'un naquit votre fils, l'autre l'est par son choix....
Ah! les mêmes devoirs nous enchaînent tous trois.

POLYDORE.

Ton fils mourroit pour moi!

ZELMIRE.

(*A part.*)

Lui?... Devant qu'il expire

Ciel, choisis le forfait que tu veux me prescrire.

POLYDORE.

Du fil de ses beaux jours, à peine encor naissants,
Payer le reste usé de mes jours languissants:
Pour reculer d'un pas cette tombe où j'aspire,
Étouffer au berceau tout l'espoir d'un empire!
Toi qui de la nature entends si bien la voix,
Songe que pour ton fils elle unit tous ses droits.
Elle ouvre sa carrière aux bornes de mon être;
Est-ce à moi de survivre à ceux que j'ai fait naître?

ZELMIRE.

Mon père, la douleur nous aveugle tous deux.
Eh! pouvons-nous sauver cet enfant malheureux?
Si la sombre fureur du tyran qui m'opprime,
Cherche, en le couronnant, à parer sa victime;
Quand vous voudrez périr, mon fils mourra-t-il moins?...
Je démêle Anténor dans ses perfides soins.
Il tremble que le temps ne dévoile sa rage;
De mon fils, contre Ilus, il se fait un otage....

(*A part.*)

O mon fils, tu vivras, même par son secours,
Son intérêt cruel veillera sur tes jours....

(*A Polydore.*)

Et lorsqu'avec Ilus ramenant la vengeance,
Nous verrons détesté ce monstre qu'on encense,
Seigneur, nous saurons bien dérober à ses traits
Cet objet innocent de ses derniers forfaits.
Fer, flamme, trahison, tout sera légitime.
L'or à qui, chaque jour, on vend ici le crime,

Peut pour nous, une fois, obtenir des vertus.
Embrassons cet espoir, et courons vers Ilus.

SCÈNE VII.

LE SOLDAT, POLYDORE, ZELMIRE.

LE SOLDAT. *à Polydore.*

Pour la dernière fois, hâtez-vous de descendre,
Seigneur, dans cet asile où je saurai me rendre....
(A Zelmire.)
Anténor vous cherchoit pour vous entretenir,
Madame.... Éma lui parle et l'a su retenir....
(Entendant du bruit.)
Mais je l'entends.... Souffrez que j'échappe à sa vue.
(Il fait rentrer le roi, et s'enfuit ensuite.)

SCÈNE VIII.

ZELMIRE, *seule.*

De quels transports nouveaux mon âme est combattue !
O mes yeux, démentez ma crainte et ma fureur;
N'allez pas l'avertir des troubles de mon cœur.

SCÈNE IX.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, SOLDATS THRACES, ÉMA, ZELMIRE.

ANTÉNOR, *à Rhamnès.*

Vois quels sont ces vaisseaux.
(Rhamnès et les soldats s'éloignent.)

SCÈNE X.

ZELMIRE, ÉMA, ANTÉNOR

ANTÉNOR, *à Zelmire.*

Vous, soyez informée
Et des désirs du peuple et des vœux de l'armée,
Madame. Vers ce temple il falloit vous chercher.
Un repentir trop lent vous y semble attacher.
Vous y venez des dieux conjurer la vengeance;
Mais il est des forfaits qui passent leur clémence.
Votre père par vous à ses bourreaux livré,
Sous un temple brûlant dans la flamme expiré,
Ne vous laisse à pleurer qu'un crime irréparable,
Qu'excuse vainement un peuple aussi coupable.
Tant qu'Azor a régné, j'ai dû, forçant mes vœux,
Fermer sur sa conduite un œil respectueux;
Mais aujourd'hui qu'enfin sa fureur est punie,
Je vengerai sa mort, en condamnant sa vie.
Quant au jeune monarque entre mes mains remis,
Malheureux quelque jour de se voir votre fils,
Je ne souffrirai pas qu'ici votre présence
Offre un modèle indigne aux yeux de son enfance.
Portez à votre époux votre barbare main:
Les vaisseaux sont tout prêts; vous partirez demain.

ZELMIRE, *accablée d'étonnement.*

Vos reproches, seigneur, ont droit de me confondre....

(*Reprenant sa fierté.*)

Mais devant un sujet je n'ai point à répondre.
Je ne prends point pour juge un vain peuple, ni vous;
Mes juges sont les dieux, mon cœur et mon époux.

ANTÉNOR.

Votre époux?... Il est vrai que sa naissante flamme
Sur vos fausses vertus éclaira mal son âme.
Étranger, et séduit par vos trompeurs appas,
A peine un prompt hymen l'avoit mis dans vos bras
Que la gloire en nos camps emporta sa vaillance,
Et bientôt à Pergame appela sa vengeance.
Mais lorsque son amour, trop digne de pitié,
Saura quel est le cœur où le sien s'est lié,
Il punira sur vous, honteux de son outrage,
Le crime qu'il déteste et l'affront qu'il partage.

ZELMIRE.

Je frémis d'y penser!... Peut-être qu'en ce jour
Un récit trop cruel me ravit son amour!...
Mais vous, à qui Lesbos vient d'offrir la couronne,
Recueillez tous nos droits, votre sang vous les donne;
Et souffrez que d'Ilus apaisant les fureurs,
Je porte à ses genoux et mon fils et mes pleurs.

ANTÉNOR.

Ce fils est notre maître; il n'est plus à sa mère.

ZELMIRE.

Lesbos, sans vos conseils, le rendoit à son père.
Quel intérêt secret vous fait donc rejeter
Un sceptre qu'en vos mains nous venons tous porter?
Mais au peuple, à mon tour, je veux me faire entendre.
Il est d'autres faveurs où j'ai droit de prétendre;
De fidèles amis qui veulent, sur mes pas,
Cherchant d'autres destins...

ANTÉNOR, *l'interrompant.*

Non, ne l'espérez pas:
Des meurtriers d'Azor la funeste prudence
Saisiroit ce moment pour fuir notre vengeance.

La suite, les vaisseaux qui vous sont destinés,
Par mes sévères yeux seront examinés.

ZELMIRE, *à part.*

O mon père!

ANTÉNOR.

Quelle est cette terreur subite?
Vouliez-vous du coupable autoriser la fuite?

ZELMIRE.

Ah! seigneur, qu'avec joie une si foible main
Du meurtrier d'Azor déchireroit le sein!...
Mais c'est moi qui gémis, et lui seul est tranquille.

SCÈNE XI.

RHAMNÈS, *et une nombreuse suite de soldats thraces et lesbiens;* ANTÉNOR, ZELMIRE, ÉMA.

RHAMNÈS, *arrivant entre le temple et le tombeau, à Anténor.*

Six vaisseaux phrygiens font voile vers cette île,
Seigneur; et d'un esquif, plus prompt et plus léger,
Ilus vient de descendre au pied de ce rocher.

ANTÉNOR.

Ilus?

ZELMIRE, *à part.*

Ah! je renais.

ANTÉNOR, *à Rhamnès.*

En quel temps il arrive!

RHAMNÈS.

A peine il fut deux mois absent de cette rive;
Mais il ne peut savoir quels troubles odieux
Changent, depuis sept jours, la face de ces lieux...
(Voyant paroître Ilus.)
Il demande Zelmire... et le voici lui-même.

SCÈNE XII.

ILUS, EURIALE, ANTÉNOR, RHAMNÈS, ZELMIRE, ÉMA, *troupe de soldats thraces et lesbiens.*

ZELMIRE, *à Ilus, en courant au-devant de lui.*
CHER prince! cher époux...

ILUS, *l'interrompant, en arrivant entre le temple et le tombeau.*
Aux pieds de ce que j'aime
Je peux donc apporter mon cœur et mes lauriers?
Mes avides désirs devancent mes guerriers...

ZELMIRE, *épouvantée, en regardant autour d'Ilus, et l'interrompant en ne voyant qu'Euriale.*
Quoi! presque seul?

ILUS.
Bientôt ma suite descendue,
Peu nombreuse en effet, mais encor superflue,
Doit vous offrir un roi dans mes fers arrêté,
Qui de votre clémence attend sa liberté.
J'embellirai mes dons par les mains que j'adore...
Mais venez, chère épouse; allons vers Polydore;
Qu'en ce père si tendre, à mon amour rendu,
Je retrouve du mien et l'âge et la vertu...
(Voyant que Zelmire garde le silence.)
Vous ne répondez point, et de larmes trempée...

ZELMIRE, *accablée, regardant Anténor et les soldats qui l'entourent, et hésitant.*
Ilus...

ILUS.
Parlez.

ANTÉNOR, *voyant que Zelmire ne répond pas.*
Seigneur, votre attente est trompée;

Polydore n'est plus. Il est mort détrôné.
Par son peuple proscrit, par son fils condamné,
Il chercha près des dieux un refuge inutile;
Le courroux des vainqueurs embrasa son asile.

ILUS, *à part.*

Grands dieux! qu'entends-je? Où suis-je? Ah! jamais les enfers
N'ont vomi tant d'horreurs sur ce triste univers!...
(*A Zelmire.*)
Chère épouse, fuyons cette rive exécrable...
(*A part.*)
Je vengerai ta mort, ô père déplorable!...
(*Prenant la main de Zelmire.*)
J'en jure par Zelmire, et par ce nœud sacré...

ANTÉNOR, *l'interrompant.*

Vains serments! vous tenez la main qui l'a livré.

ILUS.

(*A Zelmire.*) (*A Anténor.*)
Zelmire?... Est-il vrai?... Non, vous me trompez, barbare.

ANTÉNOR.

Qu'elle parle, seigneur.

ILUS.

La vertu la plus rare,
Zelmire parricide?

ZELMIRE.

Ah! prince, ignorez-vous?...
(*A part.*)
Dieux! je perds en parlant mon père et mon époux!...
Sans défense tous deux...

ILUS.

Répondez donc, cruelle.

ZELMIRE, *à part.*

Mon cœur, immole-toi; la cause en est trop belle!

(A Ilus.)
Oui, réduite à choisir de mon père ou d'Azor...
(Vivement et avec effort.)
Ce que j'ai fait, enfin, je le ferois encor.

ILUS, *reculant d'horreur.*

Monstre dénaturé ! détestable furie !
Tu m'oses, sans trembler, vanter ta barbarie?...
Quand ton père eût sur toi levé le fer cruel,
Il falloit présenter ton cœur au coup mortel,
Le plaindre en expirant sous sa fureur impie:
Je pleurerois ta mort... je déteste ta vie !...
J'abjure notre hymen, et loin de ce séjour
J'oublierai, s'il se peut, mon malheureux amour.
Adieu... Je crains qu'ici ma colère trop prompte
Ne lave dans ton sang tes forfaits et ma honte.

ZELMIRE, *avec éclat.*
(Se retenant et d'un œil mystérieux.)

Seigneur, daignez du moins... voir encor votre fils.

ILUS, *sans la regarder.*

Va, je cours vers Azor, pour qu'il me soit remis.

ZELMIRE.

Azor n'a pas long-temps joui du diadème,
Ilus; des inconnus l'ont immolé lui-même.

* ILUS, *à part.*
(A Zelmire.) *(A Anténor.)*

Le ciel est juste !... Tremble !... Est-ce vous qui régnez ?

ANTÉNOR.

Moi ?... Du trône, seigneur, mes droits sont éloignés.
Il est à votre fils.

ILUS.

Non, sa mère cruelle

L'acquit par des forfaits ; mon fils n'attend rien d'elle.
Ilion a pour lui des sujets vertueux.
Par mes leçons un jour il sera digne d eux.
D'un amour paternel montrerois-je des marques,
Lui donnant des sujets bourreaux de leurs monarques ?

ANTÉNOR.

Seigneur...

ILUS, *l'interrompant.*

C'en est assez. Vous m'avez entendu.
Que dans ce même jour mon fils me soit rendu,
Ou j'atteste les dieux que ma juste vengeance
De Troie et de l'Asie armera la puissance ;
Que vous m'allez revoir sur ce coupable bord
Porter le fer, le feu, le carnage et la mort ;
Détruire, anéantir tout ce climat barbare,
Plus rempli de forfaits que le fond du Tartare ;
Vos repaires sanglants qui vomirent au jour
L'effroi de la nature et l'horreur de l'amour !

(Il s'en va avec Euriale.)

SCÈNE XIII.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, ZELMIRE, ÉMA, GARDES, *troupe de soldats thraces et lesbiens.*

ANTÉNOR, *à Rhamnès.*

Je marche sur ses pas... Toi, rassemble l'armée ;
Et que de tant d'affronts elle soit informée.

(Il s'en va d'un côté, et Rhamnès d'un autre, avec la troupe de soldats thraces et lesbiens.)

SCÈNE XIV.

ZELMIRE, ÉMA.

ZELMIRE.

Vole : suis mon époux; que ton zèle discret
L'aborde avec prudence, et l'instruise en secret.
Va, j'ai trop dévoré cette infamie affreuse.

(Éma sort.)

SCÈNE XV.

ZELMIRE, *seule.*

Que j'aime, cher Ilus, ta fureur vertueuse !
Dans quels tendres transports tu la vas abjurer !
Plus tu me maudissois, plus tu vas m'adorer !...
Grand Dieu ! quel défenseur ta bonté nous envoie !
Mon père, sans péril, va nous suivre dans Troie;
Mes mains vont l'arracher de ce fatal séjour...
Ce soin m'est bien plus cher que ceux de mon amour....
Parmi les cris du sang l'amour en vain murmure;
Que sont les passions auprès de la nature ?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ANTÉNOR, *seul.*

Ainsi tous ces projets, si sagement tracés,
Par le retour d'Ilus se trouvent renversés :
On lui remet son fils, privé du diadème ;
On pense le punir et me plaire à moi-même.
Sceptre tant désiré, quand j'ai tout fait pour toi,
Croyois-je, quelque jour, t'obtenir malgré moi?
Faut-il au même instant perdre le seul otage
Qui pût me garantir ce sanglant héritage !
Sur ce trône incertain je vais toujours frémir...
Avant que d'y monter je voulois l'affermir.
Si, dévoilant un jour l'attentat qui m'y place,
Protecteur de son fils et vengeur de sa race,
Ilus vient réclamer des droits trop assurés,
Dans un premier transport vainement abjurés,
Où sera ma ressource?... Eh ! que sais-je, peut-être ?
Si le prince expirant m'a pu faire connoître,
Ces témoins que je crains, que j'alarme encor plus,
Voudront mettre à profit la présence d'Ilus...
(*D'une voix tremblante et avec saisissement.*)
Ce noir pressentiment, cette frayeur soudaine
Du péril que je cours est la marque certaine...
Il faut, pour le parer, recueillir tous mes sens...
(*Après un peu de silence et de réflexion.*)
Ilus est seul ici. Dans ses chagrins pressants,

Voulant loin de nos bords précipiter sa fuite,
Son ordre en ses vaisseaux a retenu sa suite.
Partout le meurtre encore ensanglante ces lieux.
Aux peuples outragés Ilus est odieux;
Tout Lesbos apprendroit son trépas avec joie.
Lui mort, son fils me reste, et je peux braver Troie.
Je ne crains, en un mot, qu'Ilus dans l'univers;
Et par un crime heureux les autres sont couverts...
Quelle main me rendra ce dangereux service?...
Ah! comme auprès d'Azor, si quelqu'instant propice,
Sans secours étranger, favorisoit mon bras!...
(Voyant paroître Ilus.) *(Apercevant Euriale avec Ilus.)*
Mais, il vient... O fortune!... Un ami suit ses pas...
Il peut s'en séparer... Voici l'heure fatale;
S'il l'éloigne, il est mort.

(Il va se cacher entre les arbres qui environnent le temple.)

SCÈNE II.

ILUS, EURIALE.

ILUS, *arrivant de l'autre côté du théâtre.*

Enfin, cher Euriale,
Mon désespoir plus libre, implorant ta pitié,
Peut épancher ses pleurs au sein de l'amitié.
Accablé sous les maux dont l'horreur me consume,
D'abord leur pesanteur m'en cachoit l'amertume.
De mon ardent courroux la première chaleur,
Dans mes sens soulevés suspendoit la douleur.
Je commence à sentir ma blessure cruelle,
Qu'un trait empoisonné rend toujours plus nouvelle.

Dans ce cœur violent l'amour impétueux
De mon ambition absorboit tous les feux.
Je préférois Zelmire à la gloire des armes;
Je croyois sa beauté le moindre de ses charmes.
Azor, instruit comme elle à feindre la candeur,
S'étoit fait un ami de l'amant de sa sœur...

(A part.)

O jeunesse trop prompte à donner son estime!
La vérité me luit dans le fond de l'abîme.
J'en détourne les yeux, je frémis de la voir,
Et n'en pouvant douter ne la puis concevoir.
Ah! qu'il est dur de perdre une erreur si flatteuse,
De changer tant d'amour en une horreur affreuse,
Et de ne trouver plus qu'un monstre détesté
Dans l'objet dont mon cœur fit sa divinité!

EURIALE.

Seigneur, le doute entroit dans mon âme agitée;
Mais de sa honte enfin Zelmire s'est vantée,
Et nous avons rougi de voir ce peuple entier
S'empresser devant vous à la justifier,
L'applaudir, dans l'accès de sa noire furie,
D'avoir sacrifié son père à sa patrie...

(A part.)

Qui croira, justes dieux! qu'à sa timidité
Ce sexe puisse unir tant de férocité?

ILUS.

Quand ce sexe timide, à ses devoirs fidèle,
Suit de ses douces mœurs la pente naturelle,
Ce sentiment plus tendre en son cœur répandu
Par sa délicatesse épure la vertu;
Mais quand cette douceur, avec peine abjurée,
Laisse aux fureurs du crime une femme livrée,

S'irritant par l'effort que ce pas a coûté,
Son âme avec plus d'art a plus de cruauté...
Ah! ne songeons qu'à fuir; la plainte est inutile.

EURIALE.

Je ne sais, mais Éma me suivant dans la ville,
Loin de vous par la foule écartée à regret,
Demandoit pour Zelmire un entretien secret.

ILUS.

Qui, moi? la voir encor? c'est partager son crime.
J'attends ici mon fils; que ce seul soin t'anime:
Cours hâter son départ.

(Euriale s'en va du côté opposé au temple.)

SCÈNE III.

ANTÉNOR, ILUS.

ILUS, *à part et sans voir Anténor, qui est sorti de sa retraite, et qui suit Euriale des yeux.*

Enfant infortuné,
Qui dois gémir un jour et rougir d'être né,
Que ne puis-je, à tes yeux dérobant ta misère,
Te forcer d'ignorer la honte de ta mère!
Il faut la réparer par la gloire d'Ilus;
Pour te rendre l'honneur, redoublons de vertus.

(Il s'appuie sur une colonne du temple.)

ANTÉNOR, *à part, après avoir vu Euriale s'éloigner.*

Euriale s'éloigne et ne peut plus entendre...
J'ai trouvé le moment pour avoir su l'attendre.
Ilus est absorbé dans ses chagrins affreux;
Rien ne peut le sauver... Frappons.

(Il tire son poignard et lève le bras pour frapper Ilus.)

SCÈNE IV.

ZELMIRE, ILUS, ANTÉNOR.

ZELMIRE, *arrivant entre le temple et le tombeau, et saisissant de ses deux mains le bras d'Anténor, en lui arrachant le poignard.*

Ah! malheureux!

(Anténor se débattant avec Zelmire, lui saisit la main gauche tandis qu'elle tient le poignard de la droite.)

ILUS, *les surprenant dans cette attitude.*

Que vois-je?

ANTÉNOR, *après un peu de silence.*

Vous voyez une épouse perfide,
Qui sans moi consommoit un nouveau parricide.

ZELMIRE, *épouvantée, à part.*

Ciel!.. ô ciel! je me meurs!

(Elle tombe évanouie sur les marches du temple.)

ILUS, *à part.*

O comble de l'horreur!
Quoi! le sang paternel n'éteint pas sa fureur?
Quoi! c'étoit là l'objet et la fin criminelle
Du secret entretien que cherchoit la cruelle?

ANTÉNOR, *prenant Ilus par la main pour l'emmener.*

Seigneur, peut-être encore elle armoit d'autres bras.
Tout m'est suspect ici : venez, suivez mes pas.
Ma garde n'est pas loin.

ILUS, *retirant sa main, et la portant sur son cœur.*

Que m'importe de vivre?
L'ingrate peut percer ce cœur que je lui livre!..

ANTÉNOR, *à part.*

Je suis seul, désarmé... S'ils alloient s'éclaircir...

(*A Ilus.*)

Je vole à mes soldats, et viens vous secourir.

(*Il s'en va, et fait entrevoir par son geste qu'il a quelque dessein secret.*)

SCÈNE V.

ZELMIRE, ILUS.

ILUS, *à part, en regardant Zelmire.*

Je succombe... La mort sur son visage est peinte...

Ah! du crime en ses traits qui pourroit voir l'empreinte?..

(*A Zelmire, en s'approchant d'elle.*)

Cher et barbare objet et de haine et d'amour,

Rends-moi ton père, hélas! et m'arrache le jour!

ZELMIRE, *à part, en revenant à elle.*

Quel nom frappe mes sens?... Ce jour me luit encore?..

(*A Ilus.*)

Vous vivez?..

ILUS, *très vivement.*

Tu voulois m'unir à Polydore?

Quel est donc mon forfait? Ce fut de te chérir.

Malheureuse! Est-ce à toi de vouloir m'en punir?

ZELMIRE, *se relevant avec peine.*

Ilus, écoutez-moi.

ILUS, *s'éloignant d'elle.*

Que pourrois-tu m'apprendre?

ZELMIRE.

(*Regardant autour d'elle avec effroi.*)

Un secret que mon cœur... Mais ne peut-on m'entendre?..

Anténor... Je frémis, et surtout pour vos jours!

ILUS.

Toi qui le fer en main venois trancher leur cours?

ZELMIRE, *s'approchant de lui.*

Ce n'est point moi.

ILUS, *très vivement.*

J'ai vu le poignard homicide!

ZELMIRE.

Ah! croyez...

ILUS, *l'interrompant.*

Je crois tout de ta main parricide...
Oui, de ton père en moi tu craignois un vengeur...
Va, digne sœur d'Azor, évite ma fureur.

ZELMIRE, *avec véhémence.*

Vengez mon père, Ilus : c'est la grâce où j'aspire...
Sachez qu'en ce tombeau...

SCÈNE VI.

ANTENOR, SOLDATS THRACES, ILUS, ZELMIRE.

ANTÉNOR, *aux soldats thraces, en arrivant avec précipitation, et se mettant entre Ilus et Zelmire.*

Qu'on arrête Zelmire;
Qu'on l'entraîne à la tour. Ayez soin de veiller
Qu'aucun n'ose en secret la voir ni lui parler.

ILUS.

Anténor, je suis loin d'excuser l'infidèle...
Songez que son époux doit seul disposer d'elle...
(*Aux soldats.*)
Allez, que dans la tour on retienne ses pas;
Mais sur son sort enfin qu'on ne prononce pas.

ANTÉNOR.

Je n'abuserai point d'un trop foible service.
J'ai prévenu le crime : ordonnez du supplice.

ZÉLMIRE.

(A Ilus, en lui montrant Anténor.)
(A Anténor.)
Exécrable imposteur !.. Voilà votre assassin,
Ilus ; mon bras à peine a retenu sa main.

ANTÉNOR.

Qui, moi? Quel intérêt?.. Quelle aveugle furie!..
Grands dieux ! au parricide unir la calomnie !..
(A Ilus.)
Moi qui pour votre fils ai réclamé la foi
De ce peuple imprudent qui me nommoit son roi,
Je porterois sur vous une main sanguinaire?..
(A Zelmire.)
Ose aussi m'accuser du meurtre de ton père?

ZELMIRE, *prête à parler et se retenant, à part.*
(A Ilus.)
Que répondre?.. Appelez votre garde en ces lieux.
Tremblez d'abandonner un gage précieux,
Si cher à votre amour, plus cher à ma tendresse,
(En jetant quelques regards sur le tombeau.)
Qu'en des périls plus grands le ciel plonge sans cesse...
Éma peut en vos mains le remettre aujourd'hui...
(Fondant en larmes.)
Ah ! laissez-moi périr et fuyez avec lui.

ILUS, *à part.*

Faut-il qu'en ce moment son fils seul l'attendrisse?..
(A Anténor.)
Qu'on l'ôte de mes yeux ; elle accroît mon supplice.

ANTÉNOR, *à part, en sortant avec Zelmire et les soldats.*
Allons creuser le piège ; il est encor couvert.
(Zelmire, en s'en allant, regarde attentivement si Anténor ne reste pas avec Ilus.)

SCÈNE VII.

ILUS, *seul.*

QUEL abîme d'horreurs où ma raison se perd !
D'un ou d'autre côté l'imposture est si noire !...
Se peut-il qu'Anténor ?... Tout vante ici sa gloire ;
Il couronnoit mon fils et seroit mon bourreau !...
Mais qu'annonçoit Zelmire en nommant ce tombeau ?
J'ai vu ses yeux souvent s'y tourner avec crainte...
Je veux, le fer en main, parcourir cette enceinte...
(Il approche du tombeau et s'arrête.)
Peut-être qu'un complice... Ah ! dans ces tristes lieux
Que n'es-tu, Polydore, au sein de tes aïeux ?
Quel plaisir d'immoler un traître sur ta cendre,
Dût couler dans son sang tout le sang de ton gendre !...
Entrons... ciel ! me trompé-je ? Un bruit sourd et confus...
On ouvre.
(Il met la main sur son épée.)

SCÈNE VIII.

POLYDORE, ILUS.

POLYDORE, *à part, en ouvrant le tombeau.*

C'EST sa voix : je l'entends ; c'est Ilus.

(En sortant.)

C'est mon libérateur, que le ciel me présente....

(A Ilus.)

Ah ! mon cher fils...

ILUS, *à part, tout éperdu.*

Grands dieux !... Zelmire est innocente !...

(Il embrasse Polydore.)

Ah ! voilà de ses pleurs le mystère expliqué :
Voilà ce cher dépôt qu'ils m'avoient indiqué.
Courons la délivrer... Mais, ciel ! que vais-je faire ?
Est-ce donc la sauver que de perdre son père ?...

(A Polydore.)

Vos dangers sont encor plus pressants que les siens...

SCÈNE IX.

EURIALE, POLYDORE, ILUS.

ILUS, *à Euriale, dès qu'il le voit paroître.*

FAIS soudain sur ces bords descendre mes Troyens.

EURIALE.

Quoi ! seigneur, Polydore...

ILUS, *l'interrompant, avec la plus grande vivacité.*

Oui, mon père respire ;
Et, si j'en crois mon cœur, par les soins de Zelmire...
Mais le crime et la mort les assiègent tous deux.
Cher ami, sauvons-les, et mon fils avec eux.

EURIALE.

On vient de me ravir cette tendre victime.
Anténor...

ILUS.

Je frémis!... Ce nom m'annonce un crime.

EURIALE.

Lui-même, de mes mains l'a soudain retiré.
« Le départ des Troyens, dit-il, est différé.
« Ilus tomboit, sans moi, sous les coups de Zelmire.
« Je veux sur ce complot m'éclairer et l'instruire. »

POLYDORE, *à Ilus.*

Quel est donc ce discours? Quel attentat nouveau?...

ILUS, *l'interrompant, toujours vivement.*

Le lâche dans mon cœur enfonçoit le couteau:
Désarmé par Zelmire, il l'accuse elle-même.
Je l'ai cru... Pardonnez!... O courage suprême!
Se montrant criminelle, à force de vertu,
Elle osoit se vanter de vous avoir perdu.
L'opprobre, les affronts, les tourments qu'elle endure...
Ah! j'osai la nommer l'effroi de la nature!

POLYDORE.

Elle?... Elle en est, mon fils, le prodige et l'honneur!...
Si vous saviez... Mais non... Délivrons-la, seigneur...
(A Euriale.)
Cours armer les Troyens...

(Euriale s'en va.)

SCÈNE X.

ILUS, POLYDORE.

POLYDORE.

Nous, disposons ensemble
Pour l'ordre du combat...

SCÈNE XI.

ÉMA, POLYDORE, ILUS.

ÉMA, *arrivant du côté de la ville, à Polydore et à Ilus à la fois.*

Quel bonheur vous rassemble,
(A Ilus.)
Chers princes!... Je venois dissiper votre erreur,
Et découvrir mon maître à son digne vengeur.
Le ciel prévient mes vœux... Mais je dois vous apprendre
Qu'à la porte de Mars un soldat veut vous rendre
L'écrit qu'Azor mourant remit entre ses mains,
Et qui de tout l'État renferme les destins.

POLYDORE, *à Ilus, vivement.*

Du triomphe, seigneur, c'est l'infaillible gage:
C'est la foudre et la mort pour ce monstre sauvage,
Qui massacra mon fils et feint de le venger...
(A Éma.)
Mais que devient Zelmire en ce pressant danger?

ÉMA.

Elle est, non loin du camp, dans la tour renfermée.
Anténor sous la tente a fait rentrer l'armée.
Lui-même à Mitylène il va porter ses pas.
Il feint de succomber sous de tels attentats;
Et veut, dans le palais où son trône s'apprête,
Consulter tous les grands et le prince à leur tête.

ILUS, *portant la main à son épée.*

Bientôt avec ce fer ma main lui répondra;
De la lettre d'Azor l'aspect le confondra...
(A part.)
Ah! chère épouse, enfin, je crains moins pour ta vie..

(*A Polydore.*)

Sur l'art de ce tyran que notre âme se fie...
Tandis que, pour me perdre, il cherche à m'arrêter,
Pensez-vous qu'à Zelmire il voulût attenter?
Il vous faut, le premier, dérober à sa rage...

(*A Éma.*)

Toi, cours vers ce soldat; qu'il se rende au rivage...

(*Éma sort.*)

SCÈNE XII.

ILUS, POLYDORE.

ILUS.

SEIGNEUR, sur mes vaisseaux je vais guider vos pas.
Je revole à l'instant, suivi de mes soldats;
Je surprends, je ravis, dans sa prison funeste,
Cette épouse qu'on croit que ma fureur déteste;
Et, dans l'écrit vengeur que je viens déployer,
Je montre au camp surpris Anténor tout entier.

POLYDORE.

Eh! dans de tels moments vous voulez que je fuie?
Ma fille m'a contraint à supporter la vie;
Et lorsque son grand cœur veut s'immoler pour moi,
Je craindrois d'exposer des jours que je lui doi?
Non, non, seigneur. Je sens, sous les glaces de l'âge,
Le feu de mon amour rallumer mon courage.
Malgré mes sens flétris je retrouve mon cœur,
Et mes bras énervés reprennent leur vigueur.
Hélas! ce tendre soin de défendre sa race
A l'être le plus foible inspire quelque audace...

(*A part.*)

Nature, je l'appris de ma fille et de toi:
Tu nous mets, pour toi-même, au-dessus de ta loi.

(*A Ilus.*)

Amenez vos soldats. Je veux, guidant leur zèle,
Vous rendre votre épouse, ou périr avec elle.

ILUS.

Vous me faites frémir! Ah! vous allez sur vous
De sa garde barbare appeler tous les coups:
Dès qu'ils vous connoîtront, votre perte trop sûre...

POLYDORE, *l'interrompant.*

Donnez-moi d'un Troyen et l'habit et l'armure;
J'y consens. Près de vous, combattant sans éclat,
Souverain détrôné, je ne suis qu'un soldat...

(*A part.*)

O ma fille! à quel sort tous mes revers t'exposent!
Mes jours ne valent pas les tourments qu'ils te causent.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

POLYDORE, *vêtu en Troyen et armé;* UN TROYEN.
(Ils arrivent entre le temple et le tombeau.)

POLYDORE, *l'épée à la main, soutenu par le Troyen, en marchant et parlant avec peine, à part.*

O PÈRE infortuné! pour ma fille captive
Je vois donc ma tendresse indignement oisive?
Tous ces légers combats sans cesse renaissants,
Irritant ma valeur ont épuisé mes sens.
Sous mon corps affoibli mes pas s'appesantissent...
(Au Troyen.)
Ami, mon bras succombe et mes genoux fléchissent.
Un instant de repos pourra les raffermir.
(Il s'assied sur les marches du temple.)

SCÈNE II.

EURIALE, POLYDORE, UN TROYEN.

EURIALE, *arrivant par le chemin de la ville, à Polydore.*

SEIGNEUR, à quels dangers vous venez vous offrir!
Quel conseil imprudent vous peut faire descendre
Du vaisseau qui déja voguoit vers le Scamandre?
Ilus vous éloignant, malgré tous vos efforts....

POLYDORE, *l'interrompant.*

Ilus, en me trompant, m'a fait quitter nos bords.
Mais son escorte à peine avec lui descendue,
(Montrant des bois voisins.)
Avoit franchi ces bois, qui lui cachoient ma vue,
Que mes ordres, mes cris forçant vos matelots,
J'ai monté sur la poupe et tourné vers Lesbos.
Des soldats ennemis m'ont disputé la rive;
Et, ralliant trois fois leur troupe fugitive,
Par trois combats divers ont lassé leur vainqueur...
Je ne puis joindre Ilus dans les champs de l'honneur....
(Il se relève, et retombe aussitôt dans les bras du Troyen.)
(A part.)
O honte!... O vains efforts!... Zelmire!... Ah! mon courage
N'a jamais mieux senti le malheur de mon âge.

EURIALE.

Seigneur, Ilus triomphe : il a forcé la tour,
Et Zelmire est enfin rendue à son amour.

POLYDORE.

(Avec transport.) *(A part.)*
Elle est libre?... O destin! tu peux prendre ma vie.

EURIALE, *lui montrant des monts voisins.*

Vous voyez ces hauteurs? Ilus me les confie,
Pour couvrir sa retraite et pour mieux dissiper
Tous ces flots d'ennemis prêts à l'envelopper.
J'ai tout quitté pour vous dans l'ardeur de mon zèle.
A ce poste important mon devoir me rappelle.
Vous ne pouvez m'y suivre.... Ah! craignez les regards,
Le fer des Lesbiens, errant de toutes parts.
Daignez dans cette tombe attendre encor Zelmire.
Auprès de ce lieu saint Ilus va la conduire.

C'est-ici qu'à l'instant, pour gagner nos vaisseaux,
Et sa troupe et la mienne uniront leurs drapeaux.
Le ciel semble en tout temps vous choisir un asile.
Ne rendez point d'Ilus le triomphe stérile;
N'exposez point vos jours hasardés tant de fois :
Vous savez trop sur eux si Zelmire a des droits.

POLYDORE.

Je ne la puis défendre et tu veux que je vive?

EURIALE, *vivement.*

Pouvez-vous en mourant douter qu'elle vous suive?

POLYDORE.

Eh bien! sauvez mes jours.... Elle me les rend chers;
Elle en fait le seul prix des maux qu'elle a soufferts.
(Il entre dans le tombeau, conduit par Euriale et le Troyen.)

SCÈNE III.

EURIALE, LE TROYEN.

EURIALE.

Toi, non loin de la tombe, observe, avec prudence.
Sur ton premier signal je vole à la défense.
(Il fait quelques pas pour s'en aller du côté de la ville.)

SCÈNE IV.

RHAMNÈS, TROUPE DE SOLDATS LESBIENS, EURIALE, UN TROYEN.

RHAMNÈS,

(Aux soldats lesbiens, en leur montrant Euriale et le Troyen.)
(à Euriale.)
ARRÊTE.... Et vous, soldats, désarmez-les tous deux.

EURIALE, *bas, au Troyen.*

Songeons à nos devoirs, et mourons généreux.

RHAMNÈS.

Réponds. Qu'avez-vous fait ici de Polydore?

EURIALE, *avec embarras.*

Meurtriers d'un héros, il vous sied bien encore
D'oser nous demander compte de son trépas!
Rejetez-vous sur moi vos honteux attentats?

RHAMNÈS.

Téméraire! tu feins de ne me pas entendre.
Polydore respire; on vient de me l'apprendre.
On l'a vu suivre Ilus aux vaisseaux phrygiens,
Y monter, revenir, séparé des Troyens,
Du sang de nos guerriers arroser ce rivage....
(Montrant deux des soldats lesbiens.
Vois ces deux Lesbiens échappés à sa rage.
Recueillis dans nos rangs, ils ont tout révélé.
Va, tu nierois sans fruit ce secret dévoilé.
Parle enfin. Dans quel lieu l'oses-tu cacher?

EURIALE.

Traître!
Rougis qu'un étranger défende ici ton maître....

Mais je t'enseignerai le devoir d'un sujet;
Et je veux, malgré toi, t'épargner un forfait.
Je ne puis le nier, ces dieux que je révère,
Par les mains de Zelmire ont conservé son père.
Tu n'en sauras pas plus. Ton courroux, sans effet,
Peut m'arracher le cœur, mais non pas mon secret.

RHAMNÈS, *bas, à un des deux Lesbiens qu'il a montrés.*

Essayons l'artifice, et tâchons de m'instruire
S'il est aux mêmes lieux où le cachoit Zelmire;
Ensuite nous saurons, par un autre détour....

(A Euriale.)

Va, je sais tout, sans toi. J'apprends qu'à son retour
Ce vieillard est rentré dans son premier asile....

(Voyant qu'Euriale est troublé.)

Tu frémis?... C'est assez; le reste m'est facile....

(A quelques soldats.)

Amenez-moi Zelmire.

(Plusieurs soldats s'en vont.)

SCÈNE V.

RHAMNÈS, EURIALE, SOLDATS LESBIENS, UN TROYEN.

EURIALE, *à Rhamnès.*

Elle?

RHAMNÈS.

Oui, contre Anténor
Pour nous ravir son fils Ilus combat encor....
Moi, j'ai formé, loin d'eux, ma nombreuse cohorte,
Et je viens d'enlever Zelmire et son escorte.
C'est de sa bouche ici que je veux tout savoir.
La moitié du secret met l'autre en mon pouvoir.

Zelmire (et je l'ai vu par sa paisible joie)
Pense que Polydore est libre, et fuit vers Troie.
Elle va me nommer avec sécurité
Le séjour qu'elle croit que son père a quitté;
Et j'aurai le plaisir, par mon adresse extrême,
De la voir en mes mains se livrer elle-même....
(*A quelques soldats, en voyant paroître Zelmire.*)
Eloignez ces Troyens qui pourroient l'avertir.
(*Des soldats lesbiens emmènent Euriale et le Troyen.*)

SCÈNE VI.

ZELMIRE, ÉMA, RHAMNÈS, SOLDATS LESBIENS.

RHAMNÈS, *à part, en voyant approcher Zelmire, qui arrive du côté de la ville.*

Confirmons son erreur pour la mieux éblouir....
(*A Zelmire.*)
Je ne m'étonne plus de voir ce front tranquille.
Votre père est vivant; il a quitté notre île.

ZELMIRE.

Ilus m'a tout appris : ses soins l'ont fait partir....
Je puis donc maintenant vous braver à loisir....
(*A part.*)
J'ai trompé tes forfaits, ô peuple parricide!
Tu te vois le jouet d'une femme timide.
J'ai feint de t'imiter; j'ai subi cet affront.
Ton opprobre te reste : il n'est plus sur mon front....
Lâches! craignez Ilus, craignez l'Asie entière,
Tous ses rois vont bientôt vous ramener mon père....
(*A Rhamnès.*)
Toi qui pour lui jadis as montré quelqu'amour,
Mérite d'obtenir ta grâce à son retour.

RHAMNÈS.

De moi, s'il reparoît, la sienne peut dépendre.
Mais non; sur ses amis ma fureur va s'étendre;
Tremblez!... Quand nous brûlions le temple de Cérès,
Dans celui de Minerve il s'ouvrit un accès....
Je sais qu'avec Phorbas nos prêtres infidèles
Ont secondé pour lui vos trames criminelles....
(Aux soldats, en faisant quelques pas vers le Temple.)
Soldats, allons punir ces dangereux mortels
Qui trahissoient l'État, à l'ombre des autels.

ZELMIRE, *en se jetant au-devant de lui.*

Barbare! pour livrer l'innocence aux supplices,
Ne va point me chercher, me donner des complices.
J'avois en remplissant mes devoirs glorieux
Pour guide la vertu, pour complices les dieux.
Sans consulter Phorbas, sans implorer ses prêtres,
Je déposai mon père au sein de ses ancêtres,
Ici, dans leur tombeau, dont ils l'ont fait sortir
Pour le conduire au trône, et vous au repentir.

RHAMNÈS, *aux soldats, en leur montrant le tombeau.*

Entrez dans ce tombeau; prenez votre victime.

(Les soldats entrent dans le tombeau.)

SCÈNE VII.

ZELMIRE, ÉMA, RHAMNÈS, SOLDATS LESBIENS.

ZELMIRE, *à Rhamnès.*

(A Éma.)

COMMENT! se pourroit-il?... Éma, quel nouveau crime!..
(A part.)
D'où naissent dans mon cœur des transports si pressants?
Quel tremblement soudain agite tous mes sens?

SCÈNE VIII.

POLYDORE, QUELQUES SOLDATS LESBIENS, *qui le poursuivent, en le faisant sortir du tombeau;* ZELMIRE, ÉMA, RHAMNÈS, TROUPE DE SOLDATS LESBIENS.

POLYDORE, *aux soldats, qui sortent du tombeau avec lui.*

Laches! je vendrai cher....

(Rhamnès le désarme et fait tomber son casque.)

ZELMIRE, *à part, en reconnoissant Polydore.*

Mon père!

ÉMA, *à part.*

Polydore!

POLYDORE, *tranquillement, à Rhamnès.*

Il te manque un forfait puisque je vis encore!

ZELMIRE, *se jetant aux pieds de son père.*

Ah! qu'ai-je fait?

POLYDORE, *la relevant et l'embrassant.*

Le sort nous a perdus tous deux.

ZELMIRE.

Eh! c'est moi qui vous perds. Ce parricide affreux,
Reproché tant de fois à mon âme innocente,
Le voilà consommé par ma crainte imprudente.

POLYDORE.

Que dis-tu? Quoi! ton cœur peut s'imputer ma mort?
Le mien pour te sauver revoloit sur ce bord....

ZELMIRE, *l'interrompant.*

Et moi qui vous croyois éloigné de cette île,
Moi-même à vos bourreaux j'ai montré votre asile.

En vain un dieu propice aveugloit leur courroux :
J'ai porté votre tête au milieu de leurs coups ;
Je répands, par leurs mains, le sang qui m'a fait naître.
Je naquis pour le crime, et j'abhorre mon être....

(Aux soldats, avec égarement.)

Cruels ! tournez sur moi toute votre fureur ;
Vengez le ciel, la terre à qui je fais horreur !

RHAMNÈS, *aux soldats.*

(Voyant qu'ils sont émus.) (A part.)

Gardes!. Vous vous troublez!. Et moi-même...Ah! peut-être
Tout rebelle, en effet, tremble devant son maître....

(Aux soldats.)

Que fais-je ?... moi, trembler !... Qu'on l'enchaîne.

ZELMIRE, *aux soldats.*

Arrêtez,
Inhumains ! songez-vous sur qui vous attentez ?...
Regardez ce héros dont l'amour vous fut chère,
Autrefois votre dieu, mais toujours votre père.
Quand vous le poursuiviez, il plaignoit vos erreurs.
Azor, en vous trompant, lui fit perdre vos cœurs.
Le ciel punit Azor. Le ciel, qui fut mon guide,
Voulut vous épargner l'horreur d'un parricide.
C'est pour voir de Lesbos l'attentat réparé
Qu'il permet qu'à vous seuls votre roi soit livré....
O Lesbiens ! le sang qu'on puise en ma patrie
Des Thraces, nos tyrans, n'a point la barbarie.
Ces farouches mortels ont endurci vos mœurs,
Mais l'humanité sainte est au fond de vos cœurs.
Sans doute, elle y gémit. Écoutez son murmure ;
Que le remords s'éveille aux cris de la nature.
Mon père, ses malheurs, son âge dont l'aspect
Adoucit la colère et la force au respect,

Votre foi, vos serments, mon désespoir, mes larmes,
Ah! tout doit à ses pieds faire tomber vos armes.

POLYDORE, *avec fierté.*

Est-ce à nous d'implorer ceux qui nous ont trahis?
Qu'ils écoutent leurs cœurs, s'ils sont encor mes fils.
S'ils sont mes assassins, tu t'avilis toi-même.
Vois, malgré ta douleur, vois mon bonheur extrême:
Pour toi je viens donner ce sang que je te doi....

(*En l'embrassant.*)

Que mon trépas m'est cher! il m'acquitte envers toi.

RHAMNÈS, *aux soldats.*

Soldats, près d'Anténor que tous deux on les mène.

(*Les soldats s'avancent lentement vers Polydore et Zelmire, et s'arrêtent avant de les approcher.*)

ZELMIRE, *montrant les soldats arrêtés.*

Rhamnès, vois leur pitié t'obéir avec peine....

(*Le tirant à l'écart et lui parlant à demi-voix.*)

Écoute.... Un rang illustre a flatté tes souhaits;
Mais tu n'as point vieilli sous le joug des forfaits.
L'exemple d'Anténor, ses succès détestables
Auront pu t'entraîner sur ses traces coupables.
Quelque prix qu'à tes vœux sa faveur puisse offrir,
Ferons-nous moins pour toi, si tu veux nous servir?
Épure ta grandeur et la rends légitime.
Obtiens par la vertu ce que tu dois au crime....

(*A Polydore, avec transport.*) (*A Rhamnès en se jetant à ses pieds.*)

Seigneur, il s'attendrit.... J'embrasse tes genoux:
Songe à tous tes serments : remplis-les; venge-nous.
Tu juras d'immoler l'assassin de mon frère,

(*Voyant paroître Anténor.*)

C'est.... dieux! ce monstre approche!

SCÈNE IX.

ANTÉNOR; ILUS, EURIALE, *enchaînés:* TROUPE DE SOLDATS THRACES, ZELMIRE, POLYDORE, RHAMNÈS, ÉMA, SOLDATS LESBIENS.

ANTÉNOR, *à Rhamnès, en lui montrant Ilus.*

Eh bien! ce téméraire,
Qui paya tous mes soins par des complots pervers,
De ma main triomphante, Ilus reçoit des fers.

ZELMIRE, *à part, en apercevant Ilus, avec le plus grand étonnement.*

Lui?

ILUS, *à Anténor.*

Triomphe honteux et digne d'un perfide!
Va, l'assassin féroce est un guerrier timide.
Sans le gage sacré qu'eût exposé ma mort,
Par le nombre accablé, j'aurois fini mon sort.
Mais à porter tes fers si j'ai pu me résoudre,
Crois qu'Ilus enchaîné te garde encor la foudre.

RHAMNÈS, *à part.*

J'allois trop hasarder; ma pitié m'a perdu....
(A Anténor.)
Seigneur, voici l'objet le plus inattendu,
Qui, même en vous l'offrant, m'interdit et m'étonne....
(En lui montrant Polydore.)
Regardez ce captif.

ANTÉNOR, *reconnoissant Polydore.*

Se peut-il?

ILUS, *à part.*

Je frissonne!

ANTÉNOR.

Polydore vivant!

ILUS, *à Polydore.*

O mon père!

POLYDORE, *à Anténor.*

Oui, c'est moi,
Traître! Baisse les yeux à l'aspect de ton roi.
Sens la confusion, la rage frémissante
D'un assassin surpris que son juge épouvante.
Je te parle en vainqueur, au sein de mes revers :
Le crime couronné craint l'innocence aux fers....
(Voyant qu'Anténor veut le regarder d'un air assuré.)
Tu caches ta terreur sous les traits de l'audace.
Je vois ton front pâlir, lorsque ton œil menace.

ANTÉNOR, *avec un grand calme affecté.*

Eh! d'où viendroit, seigneur, ma crainte ou mon courroux?
Le sceptre est un fardeau dont je suis peu jaloux.
J'ai refusé ce rang dont on vous fit descendre.
Si Lesbos le permet, vous pouvez le reprendre.
Mais je doute qu'au gré de ce peuple vengeur,
Azor dans son bourreau trouve son successeur....
(Vivement, à sa suite.)
Amis, nos yeux en vain cherchoient le bras impie
Qui du dieu de vos cœurs a privé la patrie :
Faut-il nous étonner de nos soins superflus?
Polydore vivoit.... Que cherchons-nous de plus?

POLYDORE.

Quoi! monstre....

ANTÉNOR, *l'interrompant durement.*

Tout décèle ici votre imposture.
Votre âme pour ce fils étouffoit la nature :

Contre vos noirs complots nous défendions ses jours,
Et jusque dans nos bras vous en tranchez le cours!
Quelle douceur traîtresse et quel art sacrilège,
Par les mains de sa sœur, l'a conduit dans le piège!
Elle paroît servir, partager son courroux.
Par votre feint trépas nous en impose à tous;
Et ce jeune héros, qui court à sa ruine,
Pense avoir abattu le bras qui l'assassine....
Que dis-je? au même instant qu'on lui donne la mort,
Appelé par Zelmire, Ilus est sur ce bord.
Ils affectent, tous deux, une horreur mutuelle.
L'un accable d'affronts son épouse cruelle;
L'autre sur son époux lève un fer meurtrier.
A ma garde, lui-même, il vient la confier;
Et de ce jeu barbare imprudente victime,
Je m'arme pour Ilus, quand le traître m'opprime....

(Aux soldats lesbiens et thraces.)

O long enchaînement des plus lâches noirceurs,
Pour perdre avec Azor son peuple et ses vengeurs!...

(à Polydore, à Ilus et à Zelmire.)

A ce peuple indigné venez vous faire entendre;
Venez subir l'arrêt que vous devez attendre,
Les tourments réservés à vos cœurs inhumains.

ZELMIRE, *à part.*

Et la foudre, grand dieu! reste oisive en tes mains?
Tu le fais triompher, tu te rends son complice,
Et tu veux que la terre adore ta justice?

ILUS, *vivement.*

Sa justice est pour nous: elle tient enfermés
Dans un nuage encor ses foudres allumés;
Mais son bras invisible, étendu sur le crime,

(Avec un geste menaçant sur Anténor.)
Voile, pour mieux frapper, les yeux de ma victime.
(A Anténor.)
Ne crois pas qu'à ses coups tu te sois dérobé,
Serpent, en long replis sans cesse recourbé!
J'admire, avec horreur, ta prudence perfide,
De tes ressorts, tout prêts, le jeu sûr et rapide;
Mais dans la nuit profonde, où tu sais toujours fuir,
Crains l'affreuse clarté, dont je vais te couvrir.
(Se retenant en montrant les Thraces.)
Non, j'instruirois en vain ces étrangers infâmes
Qui trafiquent du crime et te vendent leurs âmes...
Devant le peuple entier tu viens de m'appeler;
(Vivement.)
Je t'y cite, à mon tour. C'est à toi de trembler!
Complice et meurtrier du fils de Polydore,
(Anténor feint la plus grande surprise.)
Toi qui venges son sang, dont ta main fume encore,
Viens voir tomber sur toi les redoutables coups
Que ton lâche artifice a tournés contre nous.

ANTÉNOR.

Moi teint du sang d'Azor?... Imposteur méprisable!
Cherche-moi donc, du moins, un crime plus croyable
Si je fus son complice (et je m'en fais honneur),
Puis-je être encor le vôtre, en lui perçant le cœur?
Mais où sont les témoins? Quel soupçon, quel indice?...

ILUS, *l'interrompant.*

Marchons, traître!... Ce doute est ton premier supplice.

ANTÉNOR, *à Rhamnès.*

Rhamnès, vous l'entendez?... Ces éclats indiscrets
De quelque trahison décèlent les apprêts.

Sondez et découvrez la source dangereuse
D'où naît de leur espoir l'imprudence orgueilleuse.
Je vais autour des murs disposer mes guerriers,
Vous-même interrogez ces lâches meurtriers.
Au tribunal du peuple avant de les conduire,
Je cours m'y présenter : ma bouche va l'instruire.
J'entrevois leur ressource et leurs desseins secrets.
Pour les rompre, venez apprendre mes projets....
(Aux soldats thraces.)
Vous, Thraces, séparez Ilus et ses complices;
Nous les réunirons bientôt pour les supplices.
Amis d'Azor, on veut nous détruire après lui;
Mais nous avons son ombre et les dieux pour appui.
(Il s'en va avec Rhamnès et les soldats lesbiens.)

SCÈNE X.

ZELMIRE, ÉMA, POLYDORE, ILUS, EURIALE, SOLDATS THRACES.

ILUS, *à Zelmire.*

Adieu !... Calme l'effroi de ton âme éperdue.

ZELMIRE, *à Ilus, en lui montrant son père, couvert de l'habit d'un soldat troyen.*

Moi ?... j'ai livré mon père au monstre qui le tue !

ILUS.

Ciel !

(Plusieurs soldats thraces viennent saisir Ilus et Polydore.)

ZELMIRE, *à Polydore et à Ilus, en leur prenant la main à tous les deux.*

Seigneur !... Cher époux !.. On les ose arracher !
Ah ! je sens de mon sein mon cœur se détacher !

Pour les suivre tous deux, mon âme se déchire...

(Aux Thraces, qui les entraînent malgré ses efforts.)

Barbares!

ILUS, *aux soldats thraces, en se débarrassant de leurs mains pour voler dans les bras de Zelmire.*

(A Zelmire.)

Arrêtez... O ma chère Zelmire!

POLYDORE, *à Zelmire, en se débarrassant aussi des mains des soldats thraces, et en courant l'embrasser.*

Que je t'embrasse encore... Adieu!

(On emmène Polydore et Ilus.)

SCÈNE XI.

ZELMIRE, ÉMA, SOLDATS THRACES.

ZELMIRE, *à part, en tombant dans les bras des soldats thraces qui restent.*

C'EN est donc fait!

Je succombe à mes maux ainsi qu'à mon forfait.
Il est involontaire, et son fardeau m'accable!...
Quels sont donc les tourments d'un cœur vraiment coupable?

(On l'emmène, et Éma la suit.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ILUS, EURIALE, *enchaînés*, SOLDATS THRACES.

EURIALE, *à Ilus.*

On va donc nous traîner au sanglant tribunal
Qu'usurpe ce vil peuple, à ses rois si fatal?
Que devient l'espérance à nos maux réservée?

ILUS.

Cette unique espérance, hélas! m'est enlevée.
Polydore et Zelmire, au glaive abandonnés,
Par leurs sujets séduits sont déja condamnés.
Anténor a pressé leur rage impétueuse.
Telle est sa politique, habile et monstrueuse,
Qu'il sait, de la vertu conservant tous les traits,
Nous charger, nous punir de ses propres forfaits.
Les Thraces et Rhamnès, comblant leurs perfidies,
Ont sur moi, dans leur camp, porté des mains hardies.
Le lâche m'a ravi l'écrit victorieux
Qui des peuples trompés eût dessillé les yeux.
Azor y démentoit le projet sanguinaire
Dont ses cris factieux avoient noirci son père:
Au perfide Anténor reprochant son trépas,
Il n'accusoit que lui de tous ses attentats;
Et, montrant au grand jour cette horreur inconnue,
Il demandoit vengeance et l'auroit obtenue...
Ah! Zelmire, faut-il qu'aux portes de la mort
Nos deux cœurs innocents soient en proie au remord?

J'ai pu te soupçonner !... Est-il un plus grand crime ?
Et, pour mieux t'accabler, ton père est ta victime !

EURIALE.

Peut-elle à sa vertu reprocher une erreur ?

ILUS.

Eh ! se pardonne-t-on d'avoir fait son malheur ?
En vain dans un cœur pur elle voit son excuse ;
Quand sa raison l'absout, le sentiment l'accuse.

SCÈNE II.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, ILUS, EURIALE, SOLDATS THRACES.

ANTÉNOR, *aux soldats.*

THRACES, de toutes parts, environnez ces lieux.
Bientôt le peuple entier va paroître à vos yeux,
Et, du bûcher d'Azor, venir au sacrifice
Qu'à cette auguste cendre a promis sa justice.
J'ordonne, en frémissant, ce formidable apprêt...
(A Ilus.)
Vous, Phrygien, allez entendre votre arrêt.
De vos juges ici mon rang me fait l'arbitre;
Mais, suspect à vos yeux, j'ai récusé ce titre.
Je laisse au peuple libre à prononcer sur nous.
L'arrêt est rigoureux ; ne l'imputez qu'à vous.
Si d'y mêler ma voix vous m'eussiez laissé maître,
L'indulgente pitié l'eût adouci peut-être.
Après tous les affronts dont vous m'avez chargé,
Je vais gémir encor de me voir trop vengé.

ILUS, *à part.*

Non, rien n'épuisera sa fertile imposture !
C'est le dehors serein de l'intégrité pure....

(*A Anténor.*)
A force de forfaits te voilà parvenu
A la tranquillité que donne la vertu.
Mais tremble, scélérat! si la terre étonnée
Aux fortunés brigands gémit abandonnée,
Du moins, telle est la loi des barbares destins,
Ces aveugles tyrans des malheureux humains,
Que, se reproduisant par leurs fausses maximes,
Les crimes sont enfin punis par d'autres crimes.
Ton exemple sur toi sera bientôt suivi.
Un jour ces vils mortels, qui t'ont si bien servi,
De quelqu'autre Anténor dressant les nouveaux piéges,
Lui vendront, comme à toi, leurs fureurs sacrilèges.
Ah! puisse, le premier, ton indigne Rhamnès,
De ton art contre toi déployer les secrets,
Et, te foulant aux pieds sur les marches du trône,
De ton front tout sanglant arracher la couronne!...
Adieu... Je vais chercher l'arrêt de mon trépas...
Je l'avouerai, la vie eut pour moi des appas;
Mais le ciel maintenant m'en fait haïr l'usage.
Peut-on aimer le jour qu'avec toi l'on partage?
(*Il s'en va avec Euriale et quelques soldats.*)

SCÈNE III.

ANTÉNOR, RHAMNÈS, SOLDATS THRACES.

ANTÉNOR, *à Rhamnès.*

NON, il ne mourra point; j'ai besoin de ses jours:
Ma haine intéressée en respecte le cours.
Qu'il reste avec les siens, à nos armes en proie,
Pour me répondre ici des vengeances de Troie.
Zelmire et Polydore à l'instant vont périr;
C'est par leur châtiment que je veux le punir.

Tandis qu'à leur arrêt je montre un cœur sensible,
Du peuple qui le rend je suis l'âme invisible.
Ainsi dans leur cercueil mon crime enseveli,
Est couvert à jamais des voiles de l'oubli;
Croyant Azor vengé, nul ne suivra la trace
D'un forfait que leur sang à tous les yeux efface.
Tes services, Rhamnès, ont passé mes souhaits.
Au-delà de tes vœux j'étendrai mes bienfaits.

RHAMNÈS.

Seigneur, je sais borner ma modeste espérance;
Le succès de mes soins sera leur récompense:
Mais ne craignez-vous pas que ce peuple attendri
D'un remords dangereux n'écoute enfin le cri?
J'ai vu le saint respect, l'amour involontaire
Qu'imprime ici d'un roi l'auguste caractère.

ANTÉNOR.

Ils l'ont trop offensé pour ne le point haïr;
On n'aime plus son roi quand on l'a pu trahir.
Ils pensent par sa mort prévenir sa justice,
Et détruire un vengeur armé pour leur supplice:
Polydore n'est plus qu'un tyran détrôné.
Leur roi, c'étoit Azor, qu'ils avoient couronné.
De leur amour pour lui l'ivresse est incroyable;
Le fanatisme y joint son zèle impitoyable.
Les organes des dieux que ton or fait parler,
L'usage antique et saint qu'ils vont renouveler,
En donnant sous mes yeux à ce sanglant supplice
L'appareil imposant d'un pompeux sacrifice,
Cette loi d'immoler, par le chef des guerriers,
Sur le tombeau des rois leurs lâches meurtriers;
Tout asservit le peuple à mon puissant génie,
Tout échauffe et soutient sa pieuse furie.

Tel est l'art de régir ces crédules humains
Qui, fermes dans le pli que leur donnent nos mains,
Aveugles instruments du héros qui les guide,
Avec un esprit foible ont un cœur intrépide,
Qu'au nom de la patrie on rend séditieux,
Qu'on mène au sacrilège avec le nom des dieux...

(Voyant paroître Zelmire, Polydore et le peuple.)

L'heure approche; et tu vois nos victimes paroître.
Tout le peuple les suit... Appelle le grand-prêtre;
Il doit armer ta main. Porte le coup mortel;
Ne perds pas un moment.

(Rhamnès monte au temple.)

SCÈNE IV.

POLYDORE, ZELMIRE, ÉMA, *nombreuse suite de soldats thraces et lesbiens*, PEUPLES, ANTÉNOR.

(Les soldats thraces se rangent le long des arbres, du côté de la ville, les peuples auprès du temple, les soldats lesbiens près du tombeau.)

ZELMIRE, *à Polydore, en regardant le tombeau.*

C'EST donc ici l'autel
Où ces dieux destructeurs, qui protègent l'impie,
Vont lui sacrifier l'innocence flétrie.
O mon père, voilà le prix de la vertu!
L'opprobre est imprimé sur son front méconnu:
Par d'heureux scélérats sa splendeur usurpée,
Des ombres du forfait la laisse enveloppée;
Elle meurt sans goûter le stérile plaisir
D'emporter son nom même à son dernier soupir.

POLYDORE.

Non, l'opprobre n'est point pour la vertu sublime
Qui, parmi ses bourreaux, s'applaudit et s'estime;
(Montrant Anténor.)
Il est pour ce coupable, au faîte du bonheur,
Qui ne peut sans frémir descendre dans son cœur...
(Aux peuples.)
Vous, chargés des bienfaits de ma triste famille,
Peuples, en m'immolant, pourquoi frapper ma fille?
Dans mon sang épuisé, que vos bras assouvis
Rendent du moins à Troie, elle, Ilus et son fils;
Que mes yeux expirants les arrosent de larmes,
Et dans vos cruautés je trouverai des charmes!

ANTÉNOR.

Non, Zelmire avec vous doit recevoir la mort,
Et des deux Phrygiens on m'a remis le sort.

ZELMIRE, *à part.*

O rage: ô désespoir!.. Épouse, fille, mère,
Ces noms sont mes bourreaux à mon heure dernière...
(Elle marche en désespérée, en s'adressant aux peuples.)
Va, peuple meurtrier, fier tyran de tes rois,
Qui massacres ton prince au nom même des lois,
Tout souillé de son sang, cette tache éternelle
Sur tes derniers neveux sera toujours nouvelle....
Ou plutôt les Troyens par ma mort excités,
En immenses tombeaux changeront vos cités;
Que la contagion, que la faim dévorante
Y mêlent leurs fléaux à la guerre sanglante;
Que vos fils, arrachés de leurs berceaux brisés,
Soient à vos yeux mourants sur la pierre écrasés;

Que l'enfer soulevant les abîmes des ondes
Fasse écrouler votre île en ses flammes profondes...
(Montrant Anténor.)
Qu'il dévore à jamais ce monstre furieux,
L'opprobre des mortels et la honte des dieux !
(Les prêtres arrivent avec Rhamnès, et restent sur les marches du temple.)

ANTÉNOR, *voyant revenir Rhamnès.*
Les dieux vont te punir ; je vois Rhamnès descendre.

SCÈNE V.

RHAMNÈS, LE GRAND-PRÊTRE, SUITE DU GRAND-PRÊTRE, ANTÉNOR, POLYDORE, ZELMIRE, ÉMA, PEUPLES, SOLDATS THRACES ET LESBIENS.

RHAMNÈS, *prenant des mains d'un prêtre l'urne qui contient les cendres d'Azor.*
Voici l'urne d'Azor.
(Il la remet au prêtre.)

POLYDORE, *à part, avec véhémence, en regardant l'urne et le tombeau.*
Chère et terrible cendre !
Avant qu'on te dépose en ce fatal tombeau,
Ranime-toi, mon fils, et nomme ton bourreau.

ANTÉNOR, *à Rhamnès.*
Rhamnès, c'est trop souffrir leur audace insensée.
Prenez le glaive saint. Cette cendre offensée
Vous demande le sang qui la doit arroser,
Et qu'Azor aux enfers attend pour s'apaiser.

RHAMNÈS, *au peuple, en prenant le glaive que le grand-prêtre lui présente.*
Oui, peuple, il faut remplir ce sanglant ministère,

Qu'un devoir glorieux, un usage sévère,
Votre choix, mes serments imposent à ma foi...

(*Il lève le bras sur Polydore, tandis que Zelmire, qui veut se jeter entre eux deux, est arrêtée par des soldats, et, tout à coup, il se retourne du côté d'Anténor et le frappe, en lui adressant ces mots:*)

Exécrable assassin, tombe aux pieds de ton roi.

ANTÉNOR, *tombant dans les bras d'un Thrace.*

Traître!

(*Les peuples, les soldats thraces et lesbiens font un mouvement pour se jeter sur Rhamnès; mais ils s'arrêtent en voyant que les prêtres leur tendent les bras, et que Rhamnès tire un papier et le montre déployé. Le soldat thrace du second acte retient les autres soldats de sa nation.*)

RHAMNÈS, *aux prêtres, en leur montrant Anténor.*

Ministres saints, voilà le vrai coupable...

(*Montrant le papier.*)

Et voilà du forfait le garant redoutable.

ZELMIRE, *éperdue de joie, à Polydore.*

Mon père, qui l'eût dit?... En croirai-je mes yeux?

POLYDORE.

(*A Rhamnès.*)

Ma fille!... Ah! cher Rhamnès!

ANTÉNOR, *à part.*

J'expire... Il est des dieux.

ZELMIRE.

Tu les connois enfin? ta mort les justifie.
Ils ont eu trop long-temps à rougir de ta vie.
Meurs avec le regret, la honte, la fureur
De voir porter le jour dans l'enfer de ton cœur...

(*On emporte Anténor.*)

SCÈNE VI.

POLYDORE, ZELMIRE, ÉMA, RHAMNÈS, LE GRAND PRÊTRE ET SA SUITE, PEUPLES, SOLDATS THRACES ET LESBIENS.

RHAMNÈS, *vivement, aux Thraces et aux peuples.*
SON arrêt est tracé des mains de sa victime,
Avec le même sang qu'a répandu son crime.
Peuples, frémissez tous à cet écrit d'Azor.
(Il lit le billet à haute voix.)
« Je meurs assassiné par le traître Anténor.
« C'est lui dont l'âme atroce et l'amitié perfide
« Souilla mon jeune cœur du plus noir parricide.
« Malheureux instruments de mes projets cruels,
« Sujets que j'ai trompés, que j'ai faits criminels,
« Partagez mes remords, pleurez, vengez mon père. »
(Avec transport, après avoir lu, et en donnant la lettre au grand-prêtre.)
Il est vengé... Pleurez, ô peuple téméraire,
Pleurez tous avec moi nos communes erreurs.
(Les prêtres ôtent les chaînes des mains de Polydore et de Zelmire.)
Trop aveugles jouets de deux vils imposteurs,
Voyez où conduisoit vos âmes égarées
Cet orgueilleux oubli des lois les plus sacrées.
J'ai reconnu mon crime en revoyant mon roi;
Le danger d'en sortir m'y retint malgré moi.
L'écrit que sur Ilus surprit ma défiance
Décida mes remords, qu'enhardit l'espérance.
Les dieux m'ont entraîné, ces dieux qui dans leurs mains
Tiennent les foibles cœurs des rebelles humains.

J'osai, de mes projets informant le grand-prêtre,
Feindre de le gagner pour mieux tromper le traître.
Sa perfide industrie auroit su m'échapper:
Avant de le convaincre il falloit le frapper.
Je l'ai fait. J'ai lavé votre honte et la mienne.
Je dois ma gloire aux dieux; Lesbos me doit la sienne.
O peuples! je vous rends un père respecté,
Un roi, l'honneur du trône et de l'humanité;

(À part.)

Une fille... Ah! grand Dieu, c'est ton plus digne ouvrage!
Toi-même en sa belle âme admires ton image!...

(Aux prêtres et aux peuples.)

Zelmire... Pourrez-vous l'apprendre sans transport?...

(Montrant le soldat du second acte.)

Ce Thrace fut témoin du plus sublime effort.
Quand son père expiroit dans cette tour affreuse,
Oui, de sa piété l'audace ingénieuse
Le ravit au trépas, aux horreurs de la faim,
Par ce pur aliment de son vertueux sein.
Merveille respectable à la race future,
Où, même en s'oubliant, triomphe la nature...

(Voyant les prêtres et les peuples tout émus.)

Je vois, à ce récit, tous vos cœurs s'attendrir.
L'amour mêle ses pleurs à ceux du repentir...

(Aux soldats thraces.)

Vous en versez vous-même, ô Thraces inflexibles!
Ah! ne rougissez pas de vous trouver sensibles.
Le remords est sublime en des cœurs courageux...

(Aux soldats thraces, lesbiens et aux peuples, en leur montrant Polydore aux pieds duquel il se jette.)

Citoyens, étrangers, qu'éclaire un jour heureux,

De ce père indulgent obtenez votre grâce;
Approchez, tombez tous à ses pieds, que j'embrasse.
(Tous les soldats thraces et lesbiens, et tous les peuples se prosternent aux pieds du roi.)

POLYDORE, *à Rhamnès, en le relevant et l'embrassant.)*

Ah! je mourrai content, j'ai retrouvé vos cœurs;
Ce triomphe si doux paye assez mes malheurs.
Eh! quel père offensé se souvient de sa haine
Pour des fils égarés, que l'amour lui ramène?

ZELMIRE, *à Rhamnès, avec vivacité.*

Mais, Rhamnès, mon époux, mon fils abandonnés...

RHAMNÈS, *l'interrompant.*

Ne craignez rien pour eux; mes ordres sont donnés.
Madame, Ilus est libre, et bientôt à ma vue...
(Voyant paroître Ilus et sa suite.)
Le voici.

SCÈNE VII.

ILUS, EURIALE, SOLDATS TROYENS, POLYDORE, ZELMIRE, ÉMA, RHAMNÈS, LE GRAND-PRÊTRE ET SA SUITE, PEUPLES, SOLDATS THRACES ET LESBIENS.

ILUS, *à Zelmire.*

Qu'ai-je appris? O merveille imprévue!
Quoi! ce monstre...

ZELMIRE, *l'interrompant.*

(Lui montrant Rhamnès.)

Il n'est plus... Embrasse mon vengeur,
Le héros de Lesbos!
(Les peuples et les soldats thraces et lesbiens se lèvent tous.)

ILUS, *embrassant Rhamnès.*

Et mon libérateur !
Par son ordre, abusant nos gardes en alarmes,
Un chef nous a conduits jusqu'au dépôt des armes;
Et j'ai couru soudain, sur ses prudents avis,
Assurer ton triomphe en délivrant mon fils.

ZELMIRE, *à Rhamnès.*

Hélas ! je te dois tout. Ta prudence, ton zèle...
Viens recevoir le prix de ce retour fidèle.

POLYDORE, *aux prêtres, en pressant dans ses mains l'urne d'Azor.*

Vous, portez au tombeau les restes douloureux
De ce cher criminel dont j'eus les derniers vœux...
(*Aux peuples.*)
Peuples, venez pour vous fléchir ces dieux sévères,
Qui défendent les rois et qui vengent les pères....
(*A part, en prenant la main de Zelmire.*)
Justes dieux ! pour ma fille exaucez mes souhaits.
Je n'ai pas à jouir long-temps de ses bienfaits;...
Vous-mêmes, chargez-vous de ma reconnoissance:
Dans le cœur de son fils mettez sa récompense.

(*Polydore monte dans le temple avec Zelmire, Ilus avec Rhamnès, Ema avec Euriale. Les prêtres qui ont porté l'urne dans le tombeau, les suivent. Après eux viennent les soldats et les peuples, qui tous entrent aussi dans le temple.*)

FIN DE ZELMIRE.

LE

SIÈGE DE CALAIS,

TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY,

Représentée, pour la première fois, le 13 février 1765.

PERSONNAGES.

EDOUARD III, roi d'Angleterre.
GODEFROI DE HARCOURT, l'un des généraux de l'armée angloise.
ALIÉNOR, fille du comte de Vienne, gouverneur de Calais.
MAUNI, chevalier anglois.
LE COMTE DE MELUN, chevalier françois.
EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, maire de Calais.
AURÈLE, son fils.
AMBLÉTUSE, bourgeois de Calais.
UN OFFICIER anglois.
Troupe de chevaliers anglois.
Troupe de Bourgeois de Calais.
Un Héraut d'armes.
Gardes d'Édouard.
Femmes d'Aliénor.

La scène est à Calais.

(Les trois premiers actes et le cinquième se passent dans la salle d'audience du palais du gouverneur; le quatrième dans la prison, qui est un souterrain du même palais.)

LE

SIÈGE DE CALAIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, AMBLÉTUSE.

SAINT-PIERRE.

QUOI! le comte de Vienne est sorti de Calais,
Et son ordre avec vous m'enchaîne en son palais?
Il combat pour nos jours, et sa prudence active
Borne à des soins obscurs notre valeur oisive?
Prêts à voler soudain aux postes menacés,
Au centre de nos murs son choix nous a placés;
Mais l'Anglois prodiguant de trompeuses alarmes,
Pour affoiblir nos coups a divisé nos armes...
(*A part.*)
O patrie!.. ô tourment pour un vrai citoyen!..
Je vois ton sang versé sans y mêler le mien!
De ce fier gouverneur la funeste vaillance
Toujours aux grands périls réserve sa présence.

AMBLÉTUSE.

O maire de Calais, modérez vos douleurs:
L'absence des dangers afflige nos deux cœurs:

Mais vous avez un fils que Vienne vous envie,
Qui peut au champ d'honneur mourir pour la patrie.
Près de Vienne et d'Harcourt, par ses exploits naissants,
L'éclat de sa jeunesse honore vos vieux ans.
Pendant ce siège affreux, son zèle et son courage
De notre délivrance ont commencé l'ouvrage.
Quel bonheur si ce jour consommant nos travaux,
Joignoit son nom vainqueur aux noms de nos héros;
S'il obtenoit ce prix, le plus flatteur peut-être,
Le plus cher aux François, l'estime de son maître!

SAINT-PIERRE.

Généreux Amblétuse, en vain à ma douleur
D'un avenir si doux tu présentes l'erreur;
Par un trouble inconnu malgré moi je rejette
L'image d'un bonheur que mon âme souhaite.

AMBLÉTUSE.

Quoi! vous désespérez du sort de ce combat?

SAINT-PIERRE.

J'espère tout, ami, des destins de l'État.
Malheur aux nations qui cédant à l'orage,
Laissent par les revers avilir leur courage,
N'osent braver le sort qui vient les opprimer,
Et pour dernier affront cessent de s'estimer!
De notre espoir encor rien ne tarit les sources;
C'est par les grands malheurs qu'on apprend ses ressources.
Je pourrai dans ce jour périr avec mon fils,
Mais ma mort peut servir au bien de mon pays;
Et si nos citoyens tiennent tous ce langage,
Du salut de l'État c'est le plus sûr présage.

AMBLÉTUSE.

Ils ont appris de vous à triompher du sort;

Croyez qu'ils béniroient leur chute avec transport,
Si Calais, en tombant, pouvoit sauver la France.

SAINT-PIERRE.

C'est là, je l'avouerai, ma plus ferme espérance.
Je doute qu'en nos murs nous voyions introduit
Le secours qu'à grands pas le roi même y conduit.
Peut-il forcer ce camp d'étonnante structure,
Ce chef-d'œuvre de l'art servi par la nature,
Qui, nous environnant d'immenses boulevarts,
Forme un autre Calais autour de nos remparts?
Comment Vienne et le roi, que l'ennemi sépare,
Se concerteront-ils pour l'assaut qu'on prépare?
Du vainqueur de Créci le fatal ascendant,
Du succès d'Édouard est le triste garant.
En vain Louis d'Harcourt, à Valois si fidèle,
Contre un frère proscrit vient signaler son zèle:
Ce coupable héros, ce bouillant Godefroi,
Long-temps l'espoir des lis, aujourd'hui leur effroi
Bravant de nos guerriers l'imprudence hardie,
Accable la valeur sous l'effort du génie.
Pour ses yeux pénétrants l'art n'a plus de secrets;
La France doit sa perte aux talents d'un François.

AMBLÉTUSE.

Des brigues de la cour quel effet déplorable!
Ce fut en l'outrageant qu'on le rendit coupable;
Innocent et plongé dans l'horreur des cachots,
La seule excuse, hélas! des erreurs d'un héros,
La vengeance égara son ardente jeunesse;
L'exil accrut encor cette sanglante ivresse.
Aux rigueurs du ministre opposant l'attentat,
Un seul homme opprimé fit les maux de l'État.

SAINT-PIERRE, *entendant le bruit du canon.*
J'entends toujours gronder ces foudres mugissantes.

AMBLÉTUSE.
L'écho des mers répond sous nos voûtes tremblantes.

SAINT-PIERRE.
Eh! que peut désormais tout l'effort d'un grand cœur
Contre les noirs volcans d'un airain destructeur,
Qui semble renfermer le dépôt du tonnerre,
Et dont le seul Anglois effraie encor la terre,
Mais qui, des nations réglant bientôt le sort,
Dans le monde étendra l'empire de la mort,
Monument infernal d'un siècle d'ignorance,
Où l'art de se détruire est la seule science?...
(*A part.*)
Grand Dieu! c'est pour punir les crimes des humains
Que du feu de l'enfer tu viens d'armer nos mains;
Et tu peux t'en remettre à nos cœurs sanguinaires
De rendre ce fléau plus mortel à nos frères.
(*A Amblétuse, en n'entendant plus le bruit du canon.*)
Amblétuse, le bruit est soudain suspendu.

AMBLÉTUSE, *à part, après avoir écouté un moment.*
O silence effrayant!

SAINT-PIERRE, *regardant au dehors.*
Ami, tout est perdu!
Je ne vois point flotter l'étendard de la gloire,
Qui devoit, sur la tour, m'annoncer la victoire.

AMBLÉTUSE.
Il n'en faut pas douter, nos guerriers sont vaincus.

SAINT-PIERRE.
S'il est vrai, je frissonne! Ah! mon fils n'est donc plus.
Il n'a jamais su fuir.... Sa chaleur indiscrète
Voit comme un déshonneur la plus sage retraite...

(A part.)

Il est mort ; et mes pleurs... Que fais-je ? O mon pays !
Quand je t'aurai sauvé, je pleurerai mon fils.
Amour de la patrie, ô pure et vive flamme,
Toi, mère des vertus ; toi, l'âme de mon âme,
Rallume dans mon sein tes transports généreux ;
Que mes pleurs paternels soient séchés par tes feux.
C'est mon pays, mon roi, la France qui m'appelle,
Et non le sang d'un fils qui dut mourir pour elle...
(A Amblétuse.)
Courez à nos remparts, allez tout éclaircir.
(Amblétuse sort.)

SCÈNE II.

SAINT-PIERRE, *seul.*

Voici donc le moment que j'ai su pressentir !
De tant de jours cruels voici l'heure dernière.
Mais elle ouvre à l'honneur la plus vaste carrière ;
C'est l'instant du héros... Rien ne paroît encor.
Digne fille de Vienne, intrépide Aliénor,
Qu'allez-vous devenir ?... Du haut de nos murailles
Elle a dû voir le sort de ces tristes batailles ;
Et Vienne, qui toujours rentroit ici vainqueur,
Ne vouloit point survivre à son premier malheur...
(Voyant paroître Aliénor.)
Elle approche.

SCÈNE III.

ALIENOR, *suivie de ses femmes*, SAINT-PIERRE,

ALIÉNOR, *en pleurs, soutenue sur une de ses femmes, à Saint-Pierre.*

O mon père!

SAINT-PIERRE, *à part.*

A peine elle respire...

(A Aliénor.)

Madame, eh quoi! vos pleurs...

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Ils doivent tout vous dire.

Si des revers plus grands pouvoient nous accabler,
Le destin contre nous sauroit les rassembler.
Le roi, mon père, Harcourt, d'une ardeur incroyable,
Ont assailli partout ce camp si redoutable.
J'ai vu périr Harcourt; on dit le roi blessé,
Et mon père est captif d'un vainqueur courroucé.
Nos soldats s'avançoient dans un calme terrible.
Soudain tonne l'airain, jusqu'alors invisible;
Et ses bouches de feu vomissent dans nos rangs
Les instruments de mort qu'il porte dans ses flancs.
Nos braves chevaliers et mon père à leur tête
De cent globes de fer ont bravé la tempête,
Quand sous des coups mortels son coursier chancelant
L'entraîne et se débat sur mon père sanglant.
Plus prompts que tous mes cris, qu'ils ne pouvoient entendre,
Les François éperdus volent pour le défendre.
Combien l'amour encore embrasoit leur valeur!
Pour leur père commun ils avoient tous mon cœur!
Mais, toujours plus fatal pour les plus magnanimes,

Ce foudre inépuisable entasse ses victimes ;
Et nos rangs écrasés par ses feux renaissants,
Ne sont qu'un long monceau de cadavres fumants.
Sur les restes épars de ce vaste carnage,
Le glaive a de la flamme achevé le ravage ;
Et des Anglois vainqueurs, en détestant ses jours,
Mon père enfin reçoit des fers et des secours.
C'est au fils d'Édouard, jaloux de sa vaillance,
Qu'on dit qu'il a rendu les débris de sa lance.

SAINT-PIERRE.

Quel sort !... Autant que vous je m'en dois affliger...
Mais ma bouche frémit de vous interroger,
Madame. Je fus père... Ah ! ce combat funeste
M'enlève-t-il encor le seul fils qui me reste ?

ALIÉNOR.

Je l'ai vu, malgré lui, porté par nos soldats,
Qu'il inondoit du sang qui couloit de son bras.
Tant qu'il a pu combattre, il fut notre espérance.

SAINT-PIERRE.

Il respire, et son sang a coulé pour la France !
(A part.)
Double faveur des cieux qui se répand sur moi !
J'ai donc un fils encore à donner à mon roi ?

ALIÉNOR, *à part.*

Dieu ! l'admiration a suspendu mes larmes !...
(A Saint-Pierre.)
O cœur vraiment françois ! ô transport plein de charmes !
Quand Vienne me quittoit pour ses devoirs cruels,
Vous remplissiez vers moi ses devoirs paternels.
Je le revois toujours dans votre âme intrépide ;
Quel cœur auprès de vous peut être encor timide ?

SAINT-PIERRE, *voulant sortir.*

Je cours sur les remparts recueillir nos débris.

ALIÉNOR, *l'arrêtant.*

Demeurez. C'est un soin qu'Aurèle a déja pris.
L'Anglois est retiré; son camp paroît tranquille:
Tout est en sûreté sur les murs de la ville.
Mais du sort de mon père il faut nous occuper:
Au courroux du vainqueur pourra-t-il échapper?
Pour savoir ses destins ma frayeur et mon zèle
Députent vers l'Anglois un écuyer fidèle...
Pardonnez! ses périls, présents à mes douleurs,
Ébranlent mon courage et m'arrachent des pleurs.
Vous le voyez, hélas! sage et brave Saint-Pierre,
Édouard, peu content du trône d'Angleterre,
Veut encor, dans Paris, hériter de nos rois;
De sa mère avec faste il réclame les droits:
Valois même à ses yeux n'est qu'un prince rebelle...
S'il va punir mon père en sujet infidèle?

SAINT-PIERRE.

Édouard des François cherche à gagner les cœurs,
Et non à les aigrir par d'injustes rigueurs.
Mais si de son courroux la prompte violence
Peut sur la politique emporter la balance,
Le jeune Harcourt, qui brille entre ses favoris,
Harcourt, que votre père éleva comme un fils,
Lui qui, formant l'espoir du plus tendre hyménée,
Vit à sa noble ardeur votre main destinée,
Lui, l'auteur de vos maux qu'il plaint au fond du cœur,
Saura fléchir ce roi, que lui seul rend vainqueur.

ALIÉNOR.

Ah! c'est le seul François parjure à son vrai maître;
Que j'aurois à rougir des bienfaits de ce traître!

Son nom est mon opprobre, et ses perfides mains
Ont brisé dès-long-temps tous les nœuds les plus saints.
Il outragea l'amour... l'amour qui parle encore
Pour l'ingrat qui l'oublie et qui le déshonore.
Quand j'acceptai son cœur, il méritoit le mien:
L'attrait de ses vertus fut mon premier lien.
Mes feux n'empruntoient pas ces ombres du mystère,
Des coupables amours refuge nécessaire:
Dans la simplicité d'une innocente ardeur
On ose à l'univers avouer son vainqueur.
Soit que dans les tournois, école de la gloire,
Il fît le noble essai des jeux de la victoire;
Soit que son bras, vengeur des chrétiens avilis,
Abattît le croissant et relevât les lis,
Mes chiffres, mes couleurs ornoient toujours ses armes:
Toujours il crut son sang trop payé par mes larmes.
Ah! ce sang étoit pur. En plaignant son malheur,
L'amour étoit, du moins, consolé par l'honneur,
Mais il me faut pleurer, dans son triomphe impie,
Des exploits dont l'éclat augmente l'infamie.

SCÈNE IV.

AMBLÉTUSE, SAINT-PIERRE, ALIÉNOR.

AMBLÉTUSE, *à Saint-Pierre.*

Il n'est plus d'espérance, et j'ai vu votre fils
Blessé, mais plus ardent, rassembler nos débris.
A travers la pâleur qui couvroit son visage,
Ses yeux étinceloient du feu de son courage.
A peine de son sang on arrête les flots
Qu'au-devant de la mort il retourne en héros;
Et, du brave Mauni repoussant les bannières,
Il a pour la retraite assuré nos barrières.

Il vouloit plus. Nos soins retiennent sa chaleur,
Imprudence excusable à sa jeune valeur....
(Voyant paroître Aurèle.)
Le voici.

SCÈNE V.

AURÈLE, *le bras en écharpe, et soutenu par un bourgeois;* SAINT-PIERRE, ALIÉNOR, AMBLETUSE.

SAINT-PIERRE, *à Aurèle, allant à lui et l'embrassant.*
VIENS.... Reçois le prix de ton courage,
Mon cher fils! de mon sang tu fais un digne usage.
(Le pressant sur son cœur.)
Du plaisir de le voir noblement répandu,
Sens tressaillir ce cœur de qui tu l'as reçu.

AURÈLE.
J'en conserve, mon père, en ces moments funestes,
Assez pour honorer et vendre cher ses restes,
Et pour tenir, peut-être, à nos fiers ennemis
Ce qu'en d'autres combats mes essais ont promis....
De mes sens trop émus excusez la foiblesse!...
(Il s'assied; son père le serre entre ses bras.)
Vos yeux baignent mon front de larmes d'allégresse....
Que ne puis-je en triomphe expirer dans vos bras,
Vous montrer ces remparts sauvés par mon trépas,
Donner, en vrai François, à mon heure dernière,
Mon sang à ma patrie et mes pleurs à mon père!...
(À Aliénor.)
Madame, savez-vous le nom de mon vainqueur?
Sous le bras d'un héros je tombe avec honneur.
Je défendois Harcourt mourant sur la poussière;
Un guerrier m'a blessé.... J'ai reconnu son frère:

Dans cet instant fatal ils se sont vus tous deux....
Jugez si le mourant est le plus malheureux!

ALIÉNOR, *à part.*

Ciel, tu veux lui choisir les plus chères victimes!
Qu'il doit être effrayé du bonheur de ses crimes!

AMBLÉTUSE, *à Saint-Pierre, en voyant, de loin, arriver les chefs des bourgeois.*

Ami, les chefs du peuple, en ce moment d'effroi,
Sur leurs derniers devoirs viennent prendre ta loi.

SAINT-PIERRE, *faisant signe qu'on les laisse entrer.* (*A Aliénor.*)

Rendez-leur votre père en gouvernant leur zèle;
Que votre sexe en vous ait toujours un modèle.
Souverain des François, il peut tout sur leurs cœurs :
C'est lui qui fait souvent leur gloire, ou leurs malheurs;
Et lorsque les vertus sont un droit pour lui plaire,
En aimant la patrie, il nous la rend plus chère.
D'un peuple sans espoir éclairez la valeur :
Vous êtes son oracle; il consulte l'honneur.

SCÈNE VI.

CHEFS DES BOURGEOIS, SAINT-PIERRE, AURÈLE, ALIÉNOR, AMBLÉTUSE.

SAINT-PIERRE, *aux chefs des bourgeois.*

DÉFENSEURS de Calais, chefs d'un peuple fidèle,
Vous, de nos chevaliers l'envie et le modèle,
Faudra-t-il, pour un temps, voir les fiers léopards
A nos lis usurpés s'unir sur nos remparts?
La seconde moisson vient de dorer nos plaines
Et de tomber encor sous des mains inhumaines,
Depuis que d'Édouard l'ambitieux orgueil
Dans nos forts ébranlés voit toujours son écueil.

La valeur des François dispute à leur prudence
L'honneur de tant d'exploits et de tant de constance.
Vingt fois de ses travaux comptant le dernier jour,
L'Anglois de l'autre aurore appeloit le retour,
Et par nos murs ouverts respirant le carnage,
Sur leurs restes tombants méditoit son passage :
Le jour reparoissoit; et ses regards surpris
Trouvoient un nouveau mur formé des vieux débris.
Ses pièges destructeurs renversés sur lui-même,
Ce courage plus grand que son courage extrême,
L'ont enfin, malgré lui, contraint de renoncer
Aux périls, aux assauts qui n'ont pu vous lasser.
Il remit sa victoire à ces fléaux terribles,
De l'humaine foiblesse ennemis invincibles.
Nous vîmes ces fléaux, l'un par l'autre enfantés,
Multiplier la mort dans ces lieux dévastés.
Du ciel et des saisons les rigueurs meurtrières,
La disette, la faim nous ont ravi nos frères;
Et la contagion, sortant de leurs tombeaux,
De ces morts si chéris fait encor nos bourreaux.
Le plus vil aliment, rebut de la misère,
Mais, aux derniers abois, ressource horrible et chère,
De la fidélité respectable soutien,
Manque à l'or prodigué du riche citoyen;
Et ce fatal combat, notre unique espérance,
Nous sépare à jamais des secours de la France,
Tandis que cent vaisseaux, environnant ce port,
Renferment avec nous l'indigence et la mort.
Si d'un peuple assiégé la dernière infortune
Ne nous avoit réduits qu'à la douleur commune
De céder au vainqueur vaillamment combattu,
J'y pourrois avec vous résoudre ma vertu.

Mais l'injuste Édouard nous ordonne le crime :
Il veut qu'en abjurant notre roi légitime
Sur le trône des lis, au mépris de nos lois,
Un serment sacrilège autorise ses droits.
Il prétend recevoir ses conquêtes nouvelles,
En prince qui pardonne à des sujets rebelles.
Vous ne donnerez point à nos tristes états
Cet exemple honteux.... qu'ils n'imiteroient pas.
Vous n'irez point souiller une gloire immortelle,
Le prix de tant de sang, le fruit de tant de zèle.
Nous mourrons pour le roi, pour qui nous vivions tous.
Choisissez le trépas le plus digne de vous.
Je vous laisse l'honneur de tracer la carrière,
Content que ma vertu s'y montre la première.

ALIÉNOR, *aux bourgeois.*

Citoyens, j'entrevois quel effort courageux
Attend, sans le prescrire, un chef si généreux.
Mon père projetoit un noble sacrifice....
Quel bonheur que sans lui sa fille l'accomplisse !
Ah ! j'en rends grâce au ciel ! Calais fut mon berceau,
Et je veux avec vous y trouver mon tombeau.
Puisque votre valeur ne peut plus s'y défendre,
Faisons-nous un bûcher de la patrie en cendre.
Songez que, cette nuit, le vainqueur furieux,
Peut, au premier assaut, se voir maître en ces lieux.
De ce peuple, épuisé par tant de funérailles,
A peine un foible rang couronne nos murailles ;
Attendrez-vous, amis, ainsi que dans Beauvais,
Que le soldat féroce, avide de forfaits,
Sur le sein palpitant des femmes égorgées,
Traîne vos fils sanglants, vos filles outragées ?

Ah ! prévenez le crime en cédant au malheur ;
Que la mort soit, du moins, l'asile de l'honneur !
Vous verrez, comme moi, vos épouses fidèles
Encourager vos mains heureusement cruelles ;
Et pressant dans leurs bras leurs pères, leurs époux,
Sous nos toits enflammés s'élancer avec vous....
Qu'Édouard n'ait conquis, dans une année entière,
Qu'un stérile monceau de cendre et de poussière ;
Que le parjure Harcourt, confus, désespéré,
Reconnoisse les cœurs dont il s'est séparé ;
Qu'il en meure de honte, et que mon digne père
Me pleure, en m'admirant.... comme il pleura mon frère.
Enfin, qu'au sein des feux qui vont nous dévorer,
Où notre gloire encor va se voir épurer,
Nous puissions dire au moins, que, sans changer de maître,
Cessant d'être François, Calais a cessé d'être.

AURÈLE, *à part.*

O noble emportement ! désespoir de l'honneur,
Qui ranime mes sens et passe dans mon cœur !...
(*Aux bourgeois.*)
Oui ; d'un œil inquiet la France nous contemple,
Et son sort désormais dépend de notre exemple.
Il faut, pour relever ses peuples abattus,
Hors du terme commun leur montrer des vertus.
Pour chasser de nos bords ce vaillant insulaire,
Pour ravir notre sceptre à sa race étrangère,
Prouvons-lui que son bras peut nous anéantir,
Peut nous réduire en poudre, et non nous asservir.
L'Anglois nous enviera nos sépulcres de flamme.
Si d'une foible argile il affranchit son âme,
S'il brave la nature et l'ose surmonter,
Notre amour pour nos rois peut aussi la domter.

(Il veut sortir, mais il prend la main de son père et s'arrête.)

Courons.... Mais je verrai, par des flammes cruelles,
Dévorer cette tête et ces mains paternelles!...
Je ne le verrai point.... ils en frémissent tous....
Plus jeune, je saurai m'y plonger avant vous.

(Il veut encore sortir.)

SAINT-PIERRE, *l'arrêtant.*

Aux bourgeois.

Demeure.... O mes amis! c'est le ciel qui m'inspire:
Vous vivrez. J'ai sauvé des héros que j'admire.
Au monarque, à l'Etat, conservez vos grands cœurs....

(A Aliénor.)

Déclarons à l'Anglois vos projets destructeurs;
Offrons d'y renoncer, de lui rendre la ville,
Et l'or, et ces dépôts de richesse inutile,
S'il nous laisse partir, guerriers, femmes, enfants,
Et porter tous au roi nos services constants.
Je conçois d'Édouard la rage frémissante....
Pour sauver sa conquête il faut qu'il y consente.
Eh! qu'importe à Philippe, en ses nobles projets,
De perdre des remparts, s'il garde ses sujets?
Abandonnons pour lui nos biens, notre patrie,
Sacrifice plus grand que celui de la vie.
Son malheur nous appelle auprès de ses drapeaux,
Oublions nos revers dans des périls nouveaux;
Qu'il remette en nos mains, aux combats exercées,
Ses remparts les moins sûrs, ses villes menacées,
Et qu'en nous y trouvant les Anglois rebutés
Reconnoissent Calais dans toutes nos cités...

(*Montrant les bourgeois.*)

Madame, à ce discours vous voyez que la joie,
Comme sur votre front, dans leurs yeux se déploie!...

(*A Ambléluse.*)

Partez, brave Ambléluse. Allez, en sûreté,
Au conquérant Anglois proposer ce traité....

(*Aux bourgeois.*)

Nous, annonçons au peuple un bonheur qu'il ignore....

(*A part.*)

Quel présent je vais faire au maître que j'adore!

(*Ambléluse sort d'un côté, Aliénor et les chefs des bourgeois sortent d'un autre.*)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE COMTE D'HARCOURT, *seul.*

Dans mes sens soulevés quel tumulte confus !
Je rougis de moi-même et ne me connois plus!
Cité que je remplis d'infortune et de gloire,
Contemple ton vainqueur; il pleure sa victoire...
Cher Harcourt ! ô mon frère, à mes yeux immolé !
O mortel vertueux !... à qui j'ai ressemblé,
Sans cesse autour de moi je vois ton ombre errante ;
J'entends les longs sanglots de ta bouche expirante.
Que de devoirs sacrés, méconnus si long-temps,
Rentrent tous dans mon âme à tes derniers accents !
Ils frappent, par ta voix, mon oreille éperdue ;
Ton sang de tous côtés les retrace à ma vue.
La honte, les remords, la rage, la douleur,
Mille poisons brûlants fermentent dans mon cœur ;
Et l'amour, plus terrible en ce désordre extrême,
S'accroît par les tourments qu'il redouble lui-même.
O toi dont j'ai trahi la respectable ardeur,
Dont j'ai semé les jours d'amertume et d'horreur ;
Si la vengeance habite en ton âme outragée,
Viens jouir de mes maux : ils t'ont assez vengée.

SCÈNE II.

UN OFFICIER ANGLOIS, HARCOURT.

HARCOURT.

Eh bien ! qu'a-t-elle dit ?

L'OFFICIER.

Elle vient sur mes pas ;
Et j'ai rempli votre ordre en ne vous nommant pas.

HARCOURT, *à part.*

Je brûle de la voir... et tremble à son approche !...
De ceux qu'on a trahis l'aspect est un reproche.
(Il fait signe à l'officier de se retirer, et l'officier sort.)

SCÈNE III.

ALIÉNOR, HARCOURT.

ALIÉNOR, *du fond du théâtre, marchant vers le comte, sans l'envisager ni le reconnoître d'abord.*

Seigneur, je l'avouerai, d'un monarque vainqueur
Je n'osois point attendre un tel excès d'honneur.
Quoi ! pour me rassurer sur le sort de mon père,
(A part, en reconnoissant Harcourt, qui se jette à ses pieds)
(A Harcourt.)
Il m'envoie... Ah ! grand Dieu ! c'est Harcourt... Téméraire !
Qui peut donc m'exposer à l'horreur de te voir ?

HARCOURT.

Le repentir en pleurs, l'amour au désespoir.
Ah ! calmez un moment cette ardente colère !

ALIÉNOR.

Obéis à ton roi... Parle-moi de mon père.

HARCOURT.

Édouard vous promet de respecter ses jours.

ALIÉNOR, *avec joie, à part.*

(A Harcourt.)

Ah!... Je peux donc cesser d'entendre tes discours...
(Faisant quelques pas pour sortir.)
Adieu.

HARCOURT, *la suivant.*

Vous m'entendrez, ou ma mort est certaine.
Mon amour furieux servira votre haine...
(L'arrêtant.)
Demeurez, ou mon sang va rejaillir sur vous.
(Il met la main à son épée.)

ALIÉNOR.

Ce crime te manquoit pour les couronner tous!...
Malheureux! meurs encor sans réparer ta vie.

HARCOURT.

Je veux la réparer, c'est mon unique envie.
Daignez servir de guide aux aveugles transports
De ce cœur forcené jusque dans ses remords.
Ce choc tumultueux des remords et du crime,
Va m'égarer peut-être au sortir de l'abîme.
Un regard sur moi-même obscurcit ma raison.
Opprobre de l'amour, fléau de ma maison,
Horreur du nom d'Harcourt dont j'ai flétri la gloire...

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Le nom d'Harcourt flétri? lâche! oses-tu le croire?
Va, le nom des héros par un traître porté
N'arrive pas moins pur à l'immortalité.

Leur gloire, sur ton front repoussant l'infamie,
Sert à mieux l'éclairer sans en être obscurcie.
Ta honte est à toi seul; et tes fils glorieux
Oublieront ton néant pour nommer leurs aïeux.
Te voilà retranché d'une race immortelle,
Que déja tu couvrois d'une splendeur nouvelle.
De ces fameux Harcourt les mânes empressés
S'attendoient à l'honneur de se voir surpassés:
Ton cœur a démenti sa promesse sublime;
Tu fais de cent vertus les instruments du crime.
Avec moins de talents, ton frère plus humain,
Lui qui vient de périr, peut-être sous ta main,
Offroit à notre amour, par un rare assemblage,
Le citoyen, l'ami, le guerrier et le sage.
Utile à sa patrie et fidèle à ses rois,
Ses illustres revers flétrissent tes exploits.
Contre lui, contre Vienne, armant tes bras perfides,
Tes victoires étoient autant de parricides.
Achève... Ose, cruel, sous ces murs malheureux,
Me voir plonger vivante en des torrents de feux.
Cueille ces vils lauriers que l'Anglois veut te vendre,
Trempés du sang d'un frère et couverts de ma cendre!

HARCOURT.

Ah! quels traits déchirants vous plongez dans mon sein!
Que d'horreurs!... Quoi! mon frère expirer par ma main?
Non... Mais sa mort me rend à l'espoir de ma race.
Que n'étiez-vous présente au jour de ma disgrâce!
L'ascendant que sur moi vous donnoient vos appas
Sur le penchant du crime eût retenu mes pas.
En me privant de vous on me rendit rebelle.
Exilé de la France et soupirant vers elle,

Je m'armai pour punir un ministre oppresseur,
Pour l'en chasser moi-même en y rentrant vainqueur.
Ah! de ses fils absents la France est plus chérie:
Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.
C'est pour elle et pour vous que j'ai tout entrepris.
Ma valeur en vous deux voyoit son plus doux prix.
Édouard sut flatter mon amour, ma vengeance;
Édouard me parut le vrai roi de la France.
Mais le trépas d'Harcourt, terrassant ma fureur,
Vient, par un coup de foudre, éclairer mon erreur.
Sur des morts entassés me frayant un passage,
Mon courroux poursuivoit les débris du carnage.
Je m'entends appeler d'une mourante voix:

(A part.) *(A Aliénor.)*

Je m'arrête... O mon frère!... A mes pieds je le vois,
Me tendant une main déchirée et tremblante;
Le sang coule à longs flots de sa tête fumante.
Ses cheveux tout trempés, et sur son front épars,
Me laissent avec peine entrevoir ses regards:
« Viens, qu'au dernier soupir, viens, qu'un frère t'embrasse!
« Puisse ma mort du moins m'obtenir une grâce!
« Le roi perd un soldat; qu'il trouve plus en toi:
« Va lui rendre un héros; meurs un jour comme moi.»
Je l'embrasse, et son sang est lavé par mes larmes;
Il expire... Je tombe étendu sur ses armes.
On nous porte tous deux aux tentes des vainqueurs.
Mes sens sont ranimés par l'excès des douleurs.
Votre nom prononcé dans ces moments terribles,
Vos dangers, le récit de vos projets horribles,
Vienne et ses durs mépris, tout confondant mes vœux,
En a tourné vers vous le reflux orageux;

Et je sens que l'amour, lorsque l'honneur l'épure,
Donne encor plus de force au cri de la nature.

ALIÉNOR.

Eh bien ! ose venger nos maux et tes forfaits.
Je peux tout oublier... Viens délivrer Calais.
Rends un malheureux père à sa fille tremblante,
Et la gloire et la vie à la France expirante.
De quelle ardeur j'irois te couvrir des lauriers
Qu'un noble amour prépare aux dignes chevaliers !
Mais, hélas !... Vaine erreur ! songe de l'espérance !
Le salut de Calais n'est plus en ta puissance :
La faim vient d'énerver un reste de soldats ;
Leurs intrépides cœurs ne trouvent plus de bras.
D'ailleurs, de tous nos chefs la promesse sacrée,
De ces murs à l'Anglois offre déja l'entrée.

HARCOURT.

Oui, je connois l'abîme où je suis entraîné.
A des crimes encor par mon crime enchaîné,
La vertu m'offre en vain de tardives lumières,
J'ai mis entr'elle et moi d'invincibles barrières ;
Mais je puis des François rejoindre les drapeaux...
Que dis-je ? eh ! pensez-vous qu'à mes serments nouveaux
L'inflexible Valois rende sa confiance ?
Édouard a des droits sur ma reconnoissance :
Sa fidèle amitié me livra ses secrets.
Irai-je contre lui m'armer de ses bienfaits,
Moi qui, malgré la voix de son sénat auguste,
L'ai seul précipité dans cette guerre injuste ?
Ah ! le comte d'Artois traîna jusqu'à la mort
L'horrible désespoir d'un impuissant remord ;
Et cet exemple affreux vient de montrer peut-être
L'inévitable fin de qui trahit son maître.

ALIÉNOR, *voyant paroître beaucoup de monde.*
Qui s'avance en ces lieux ? Je vois, de toute part,
Les chefs des citoyens...

HARCOURT, *apercevant Mauni avec les chefs des bourgeois.*
C'est l'ami d'Édouard,
C'est le brave Mauni que cette garde annonce,
Et qui vient de son prince apporter la réponse.

SCÈNE IV.

MAUNI, EUSTACHE DE SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, CHEFS DES BOURGEOIS, ÉCUYERS, HARCOURT, ALIÉNOR.

MAUNI, *aux chefs des bourgeois.*
Rebelles, qui bravez dans Edouard vainqueur
Les droits de sa naissance et ceux de sa valeur,
Si ma main n'arrêtoit les traits de sa colère,
Les supplices seroient votre commun salaire;
À la fureur du glaive il vous livreroit tous,
Et vos toits foudroyés s'écrouleroient sur vous.
Mais il dédaigne enfin une foule insensée,
Qui court à sa ruine en victime empressée,
Et des lois d'un héros ignorant la douceur,
Se punit elle-même en fuyant son bonheur.
Partez, prenez encor l'usurpateur pour maître;
Mais sachez qu'un tel roi n'a pas long-temps à l'être,
Et que sous ses drapeaux, s'il peut les relever,
Le bras de vos vainqueurs saura vous retrouver.
D'Édouard, cependant, la sévère justice
Exige, et j'en frémis, un sanglant sacrifice!
« Ma clémence, dit-il, n'a fait que des ingrats,
« Et par l'impunité j'invite aux attentats:

« Le châtiment du crime en détruira l'exemple. »
Il veut qu'avec terreur la France vous contemple...
(Avec embarras.)
Au glaive des bourreaux il vient de condamner
Six de vos citoyens, qu'il faut m'abandonner.
Qu'en partant de ces murs votre choix me les livre.
Allez; c'est à ce prix qu'il vous permet de vivre.

AMBLÉTUSE.

A cette indignité nous nous verrions réduits?

ALIÉNOR, *à Harcourt.*

Et de ton crime encor voilà de nouveaux fruits!

HARCOURT.

Ah! Dieu!

SAINT-PIERRE, *à part.*

Soutiens, ô ciel! la vertu malheureuse!

AURÈLE, *à part.*

O de la cruauté recherche industrieuse!
Férocité tranquille en sa feinte douceur,
Qui même avec le jour veut nous ravir l'honneur!
L'Anglois va doublement repaître sa furie
Du sang de nos guerriers et de notre infamie.
C'est peu pour Édouard d'immoler six héros,
Il veut qu'en les livrant nous soyons leurs bourreaux.
Nous, placer sous le fer les têtes les plus chères,
Un père, des amis, nos enfants ou nos frères?
Ah! je frémis d'horreur qu'on ose à des François
Prescrire insolemment de si lâches forfaits!...
(A Mauni.)
Qui peut les ordonner les commettroit sans doute;
C'est la honte en ces lieux, non la mort qu'on redoute.
D'un peuple vertueux le courage éprouvé,

Par un an de combats doit vous l'avoir prouvé;
Et ses derniers moments vont encor vous l'apprendre...
(Aux bourgeois.)
Tombons, braves amis, sous notre ville en cendre...
(A Aliénor.)
Vous nous l'aviez bien dit : c'est l'unique secours
Qui sauve notre gloire au défaut de nos jours.
Privons notre ennemi, par cet effort insigne,
Du fruit de ses exploits, dont il se rend indigne...
(A Mauni.)
Qu'aux yeux de l'avenir la place où fut Calais
Consacre nos vertus, atteste vos forfaits,
Et soit le monument le plus brillant, peut-être,
Que l'amour des François ait offert à leur maître!
(Les bourgeois font un pas pour sortir.)

HARCOURT, *impétueusement, aux bourgeois, en les retenant.*

Non, braves citoyens, non, je ne puis souffrir
Cette sublime horreur où je vous vois courir.
Je prétends envers vous expier ma victoire,
Et chéri d'Édouard, je vais sauver sa gloire.
Je dois à mon honneur, au sien, à vos vertus,
D'arracher le bandeau de ses yeux prévenus.
J'emploierai tous mes droits, tout... jusques à mes larmes...
(Avec dépit.)
C'est par moi qu'il n'a plus à craindre d'autres armes...
Mais s'il me rejetoit, si l'orgueil du bonheur
A tout ce qu'il me doit pouvoit fermer son cœur,
Je confondrai mon sang au sang des six victimes;
Et ce mélange heureux pourra laver mes crimes.
Vous verrez qu'un cruel, artisan de vos maux,
Peut encore mourir de la mort des héros....

(A Aliénor.)

Mon cœur en vous perdant regrettera la vie;
Mais mon dernier regret sera pour ma patrie.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ALIÉNOR, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÉLE, AMBLÉTUSE, AUTRES CHEFS DES BOURGEOIS.

MAUNI, *aux bourgeois.*

Qu'il fléchisse Édouard, il comblera mes vœux!
J'ai dû vous annoncer un ordre rigoureux;
Mais je peux vous montrer, sous un front moins funeste,
L'âme d'un chevalier et d'un vainqueur modeste.
Des fureurs de mon roi je gémis plus que vous;
Vingt fois pour les calmer j'embrassai ses genoux;
Sa cour, qu'attendrissoit le respect et l'estime
Qu'inspire à ses vainqueurs un vaincu magnanime,
En vain pour le fléchir secondoit mes efforts;
Rien ne peut apaiser sa haine et ses transports:
Il croit qu'en ce moment la rigueur tyrannique
Est une loi d'État, un devoir politique;
Et je crains que d'Harcourt l'impétueux courroux,
En voulant vous sauver, ne le perde avec vous.

AMBLÉTUSE.

Eh bien! le désespoir éclaire mon courage:
Pourquoi tourner sur nous notre inutile rage?
En courant à la mort d'un visage affermi,
Que ne la portons-nous au sein de l'ennemi?
Ce n'est point à mourir que la gloire convie,
C'est à rendre sa mort utile à sa patrie.

Un aveugle courage est-il une vertu?
Qui ne sait que mourir, ne sait qu'être vaincu.
Qu'aux tentes des Anglois la fureur nous entraîne.
Allons ensanglanter leur victoire inhumaine;
De notre perte encor forçons-les à gémir.
Si l'on ne peut les vaincre, il faut les affoiblir.
Sous leur nombre accablant si la valeur succombe,
Elle peut entraîner ses vainqueurs dans sa tombe.
Expirons dans leur sang; et que notre pays,
En perdant ses vengeurs, compte moins d'ennemis.

ALIÉNOR.

Faisons plus : vous voyez qu'illustrant ses ruines,
La France est maintenant féconde en héroïnes :
L'épouse d'Édouard et l'altière Monfort
N'ont pas seules le droit de mépriser la mort.
Allons; il faut armer vos compagnes chéries,
Ou réservez le fer pour vos mains aguerries,
Tandis que les flambeaux qui vont brûler Calais
Seront lancés par nous sur le camp des Anglois.
Ah! peut-être, en voyant l'ardeur qui nous anime,
Harcourt y mêlera sa fureur légitime....

(*A Mauni.*)

Et saura, vous privant d'un bras toujours vainqueur,
Vers la justice enfin ramener le bonheur.

(*Les bourgeois veulent encore sortir.*)

SAINT-PIERRE, *retenant les bourgeois.*

François, où courez-vous? Quel transport vous égare?
L'héroïsme en vos cœurs ne peut être barbare....

(*A Aliénor et à Ambletuse.*)

Pardonnez, votre avis est par moi combattu :
Un long âge m'apprit l'emploi de la vertu.

Sous des cheveux blanchis la valeur est tranquille :
Elle perd quelque éclat et devient plus utile....

(Aux bourgeois.)

Vous voyez qu'Édouard nous rend à notre roi :
C'est le plus doux espoir qui flattât notre foi.
Comptables de nos jours au monarque, à la France,
Irons-nous, dans l'ardeur d'une altière imprudence,
Perdre un peuple si cher, que l'on peut conserver,
Puisqu'enfin six mortels ont droit de le sauver ?
Je sens qu'avec justice on craint l'ignominie
De livrer des François à qui l'honneur nous lie ;
Mais, pour fuir cette honte, il est un choix permis :
Je livre le premier.... moi-même.

AURÈLE, *vivement.*

Et votre fils !

SAINT-PIERRE.

Oui, tu dois partager la gloire de ton père.

AURÈLE, *à part, en se jetant aux pieds de son père.*

Grand Dieu ! qu'en ce moment ma naissance m'est chère !

AMBLÉTUSE, *à part.*

Patrie, ah ! tombe aux pieds de ton libérateur....
Que dis-je ? en la sauvant, il lui perce le cœur.
O sacrifice affreux plein d'horreur et de charmes !...

(A Saint-Pierre.)

En attendant mon sang, ami, reçois mes larmes....

(A Mauni.)

Seigneur, je vois qu'ici les plus braves mortels
Aux yeux de votre roi sont les plus criminels.
Ce sont eux, les premiers, que sa haine menace....

(Montrant Saint-Pierre et Aurèle.)

Après ces deux héros il a marqué ma place.

MAUNI, *à part, les larmes aux yeux.*

Dieu! que ne suis-je né dans les murs de Calais?

ALIÉNOR, *le surprenant, et avec vivacité, aux bourgeois.*

Citoyens, jouissez des pleurs de cet Anglois....
Plus faite à vos vertus, en paix je les contemple;
Mais leur plus digne éloge est d'en suivre l'exemple.
Oui....

SAINT-PIERRE, *l'interrompant, très vivement.*

Madame, arrêtez. Je conçois votre espoir.
De nos sexes ici distinguez le devoir.
Je puis, sans faire outrage à la gloire du vôtre,
Réclamer un honneur qui n'appartient qu'au nôtre....
Ceux qui, le fer en main, défendoient ce rempart,
Ont tous droit avant vous aux rigueurs d'Édouard....

(A Mauni, en lui rendant son épée.)

De mes jours dévoués, seigneur, voici le gage.
Ce glaive, cinquante ans, seconda mon courage;
Mais l'âge alloit m'en faire un frivole ornement:
Pouvois-je le quitter dans un plus beau moment?...

(A son fils qui donne aussi son épée à Mauni.)

La France attendoit plus du tien, mon cher Aurèle!
Mais tu vécus assez puisque tu meurs pour elle.

(Ambléluse remet son épée à un écuyer de Mauni. Tous les chefs des bourgeois mettent la main à leur épée, et paroissent prêts à la donner aussi.)

Que vois-je, mes amis? A ce concours jaloux,
Il semble qu'en triomphe on vous appelle tous!
Mais il ne manque plus ici que trois victimes,
Et le reste du peuple a des droits légitimes.
Venez; à votre gloire il faut qu'il soit admis.
Vos débats généreux au sort seront remis.

En consacrant trois noms, sur tous il va répandre
L'espoir d'un si beau choix et l'honneur d'y prétendre.
Ce choix fait, vers son roi tout Calais se rendra,
Sans regretter ses murs, qu'un jour il reverra.
Nous, aux mains d'Édouard remettant notre tête,
Nous irons lui livrer sa nouvelle conquête....

(*A Aliénor.*)

Adieu, voyez mon maître, et qu'il soit informé
Comment il fut servi, combien il est aimé.

MAUNI, *à Aliénor.*

Édouard en ces lieux vous prescrit de l'attendre,
Madame; de vos soins leur grâce peut dépendre.
J'ignore ses desseins; mais....

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Que veut-il de moi?...

(*A Saint-Pierre.*)

Magnanime héros, je te donne ma foi
De ne point consentir à racheter ta vie,
Que par des actions que ta grande âme envie.

SAINT-PIERRE.

Ah! voilà la vertu qui sied à votre cœur.
Bravez plus que la mort, en bravant le malheur.

(*Les chefs des bourgeois sortent d'un côté, et Aliénor et Mauni sortent d'un autre.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, HARCOURT, CHEVALIERS ANGLOIS, GARDES.

ÉDOUARD.

Elle est soumise enfin cette superbe ville !
J'ai ployé sous le joug son orgueil indocile,
Et je puis dans son sein rassembler désormais
Les foudres destinés aux rebelles François.
Les rives d'Albion, glorieuses, tranquilles,
Pour nos fiers ennemis ne seront plus fertiles.
Les vaisseaux ravisseurs, dans ce port recélés,
Ne s'élanceront plus vers nos champs désolés.
Qu'il m'est doux d'asservir cette illustre contrée !
De mes nouveaux États c'est la plus digne entrée.
C'est d'ici que César, triomphant des Morins,
Étonna l'Océan sous l'aigle des Romains,
Et joignit aux Gaulois, par le droit de la guerre,
Ces Bretons séparés du reste de la terre.
C'est dans le même port que le roi des Anglois
Réunit leur empire à l'empire François.
Il n'est plus aujourd'hui de mer qui les divise ;
Confondons pour jamais la Seine et la Tamise....

(A un chevalier.)

Vous, au sénat de Londre annoncez mes exploits :
Qu'il juge s'il préside aux triomphes des rois..

(*A tous les chevaliers et aux gardes.*)

Sortez tous.

(*Les chevaliers et les gardes sortent, et Édouard retient Harcourt, qui faisoit quelques pas pour sortir aussi.*)

SCÈNE II.

ÉDOUARD, HARCOURT.

ÉDOUARD.

Je te dois cette heureuse conquête,
Prémices des lauriers que la gloire m'apprête.
Ton zèle, de mon fils guidant la jeune ardeur,
Joint l'éclat des talents au feu de sa valeur.
Ecoute : il faut qu'ici, dans l'essor de ma joie,
Mon amour pour la France à tes yeux se déploie.
Tu sais que sur son trône abandonnant mes droits
J'approuvai le décret qui couronna Valois?
L'Aquitaine dès-lors, mon antique héritage,
Envers ce nouveau prince exigeoit mon hommage,
Devoir honteux, dont rien ne pouvoit m'affranchir....
J'en rougis; mais les temps me forçoient de fléchir.
Je parus.... Mon rival, ivre de sa victoire,
M'éblouit, m'indigna, m'accabla de sa gloire.
L'éclat de son empire, avec faste étalé,
Me montra tous les biens dont j'étois dépouillé;
Mes yeux, voyant de près et son peuple et son trône,
De mes pertes confus, dévoroient sa couronne;
Et quand mon vain devoir jura de la servir,
Je sentis que mon cœur fit vœu de la ravir.
O supplice éternel d'une âme ambitieuse!
Quel tableau!... Je sortois de mon île orageuse,

Climat toujours sanglant, par la nécessité
Des querelles du trône et de la liberté;
Où le peuple rival et tyran de son maître
Veut qu'il le rende heureux et refuse de l'être :
Dans leurs jaloux débats le prince et les sujets
Divisent, par honneur, leurs communs intérêts.
Bientôt leur défiance est mère de la haine :
Le chef, pour maintenir sa puissance incertaine,
Est contraint sur lui seul de rassembler ses soins,
Et du corps de l'État néglige les besoins.
N'ai-je pas vu moi-même un sénat téméraire
De son trône avili précipiter mon père,
Charger, couvrir d'affronts son monarque enchaîné,
Pour recevoir des lois d'un enfant couronné?
Mais que voyois-je en France? Un roi, maître suprême,
En qui vous révérez la divinité même;
Des grands, que son pouvoir a seul rendus puissants,
Du bras qui les soutient appuis reconnoissants;
Un peuple doux, sensible.... une famille immense,
A qui le seul amour dicte l'obéissance,
Qui laisse tous ses droits à son père asservis,
Sûre qu'il veut toujours le bonheur de ses fils....

(*A part.*)

Valois trop fortuné! quel roi, digne du trône,
Ne demande au destin le peuple qu'il te donne?
Rendre heureux qui nous aime est un si doux devoir!
Pour te faire adorer, tu n'as qu'à le vouloir.

HARCOURT.

Seigneur, à cet excès la France vous est chère,
De ses peuples aimés vous voulez être père,
Et je vois sur Calais votre extrême rigueur....

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Quand il est dédaigné, l'amour devient fureur.
Eh! pourrois-je inventer un supplice trop rude
Pour punir tant d'affronts et tant d'ingratitude?
Pendant plus d'une année arrêtant mes exploits,
Calais à ma poursuite a dérobé Valois.
J'ai perdu sous ses murs la fleur de mon armée,
Et la saison de vaincre en projets consommée.
Aujourd'hui ces vaincus, refusant ma bonté,
Haïssent plus mes lois qu'ils n'aiment leur cité;
Et quand j'y vais régner, abjurant leur patrie,
Jusques à l'embraser poussoient la barbarie.
J'allois à leur fureur les livrer sans effroi....
Les dangers d'Aliénor m'ont alarmé pour toi,
Et ces six criminels borneront ma vengeance.
C'est en vain que pour eux tu pressois ma clémence.

HARCOURT.

Eh quoi! vous me flattiez qu'en généreux vainqueur...

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Ce que je viens de voir met la rage en mon cœur.
Ce peuple de mourants, ces déplorables restes
Des foudres de la guerre et des fléaux célestes,
Conservoient leur fierté dans des yeux presqu'éteints;
Sous la pâleur encor leurs fronts étoient sereins.
Leur joie a consterné mon armée immobile:
Ils sembloient triompher en fuyant de leur ville.
Un seul tournoit vers elle un regard désolé:
On lui nomme son roi; je le vois consolé.

SCÈNE III.

MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, TROIS AUTRES BOURGEOIS, GARDES, ÉDOUARD, HARCOURT.

(*Les six bourgeois ont des chaînes aux mains.*)

MAUNI, *à Édouard.*

Par votre ordre, seigneur, j'amène vos victimes.

ÉDOUARD, *aux bourgeois.*

Perfides! qui, long-temps illustrés par vos crimes,
Outragiez le vainqueur et le roi des François....

AURÈLE, *l'interrompant.*

Vous leur roi?

SAINT-PIERRE, *à son fils.*

Titre vain, sans l'aveu des sujets!
(*A Édouard.*)
Aux pieds de mon vainqueur j'apporte ici ma tête.

ÉDOUARD.

Crois qu'elle y va tomber: ton supplice s'apprête.
Sois sûr que l'échafaud où tu seras livré
Du trône qui m'attend est le premier degré.
Traître! c'est donc par toi, par ta perfide audace
Que ma victoire ici devient une disgrâce?
Je veux gagner des cœurs, eh! quel prix est le mien?
Une vaste cité sans un seul citoyen,
Des toits, de vains séjours qu'habite le silence,
Et d'un amas de murs la solitude immense.

SAINT-PIERRE.

Dans Londre à vos vertus tous les cœurs vont s'offrir...
Valois n'en laisse point en France à conquérir.

Le peuple de Calais instruit votre prudence.
Dussent tous les François s'exiler de la France,
Si vous prétendez voir nos cités vous servir,
De nouveaux citoyens il faudra les remplir.

ÉDOUARD.

Va, ton sang éteindra l'ardeur de ce faux zèle,
Et bientôt la terreur glace un peuple rebelle....
Mais qui sont ceux de vous dont le sort a fait choix?

SAINT-PIERRE, *les montrant.*

D'Aire, les deux Wissans, noms obscurs autrefois,
Maintenant immortels aux fastes de l'histoire,
Dans ma seule famille ont renfermé la gloire
Dont tous nos citoyens se montroient si jaloux.

ÉDOUARD, *avec une surprise mêlée d'admiration.*

Quoi! c'est-là ta famille?

AMBLÉTUSE.

Oui; quel honneur pour nous!
Valois sans vos rigueurs n'auroit pu nous connoître;
Et nous allons mourir pleurés par notre maître.

AURÈLE, *à Édouard, avec vivacité.*

Que n'avez-vous pu voir le triomphe inouï
Dont par vous seul, seigneur, nos regards ont joui
Quand ce peuple, quittant des demeures si chères,
L'espoir de ses enfants, les tombeaux de ses pères,
Prêt à nous laisser seuls dans ces remparts déserts,
Apportoit à nos pieds tant d'hommages divers!
O mélange touchant de douleur, d'allégresse,
D'envie et de pitié, d'horreur et de tendresse!
Les femmes, les vieillards nous serroient dans leurs bras;
Leurs fils venoient baiser la trace de nos pas.
Nos visages, nos mains se trempoient dans leurs larmes...
Ah! seigneur, la victoire eut pour vous moins de charmes.

ÉDOUARD, *à part.*

Tout m'étonne et m'irrite... Ah! c'est trop me braver...
De ma juste fureur rien ne peut les sauver.

HARCOURT.

J'en appelle à vous-même, et je prends leur défense.
Vous aviez à mon choix remis ma récompense,
Quand mes vœux modérés, retranchant vos bienfaits,
Toujours à vos bontés laissoient quelques regrets;
Eh bien! n'ordonnez pas, hors des champs de la gloire,
Que le sang des François souille encor ma victoire.
C'est là l'unique prix que je veux obtenir,
En partant pour l'exil où mes jours vont finir.

ÉDOUARD.

Quel discours! un exil?

HARCOURT.

Je ne puis vous le taire;
Mes yeux sont dessillés par la mort de mon frère.
Ah! mon zèle pour vous m'a fait son assassin,
Je commandois au bras qui lui perçoit le sein;
Doublement parricide, hélas! ma barbarie
Frappe, depuis trois ans, le sein de ma patrie;
Les feux qui dévoroient nos moissons, nos cités,
Ont éclairé partout mes pas ensanglantés.
Envers vous et Valois pour n'être plus perfide,
Je retourne aux climats où le remords me guide;
Je vais, près du Jourdain, rejoindre ces guerriers
Dont un sang fraternel ne teint pas les lauriers,
Et le mien....

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Quel transport de votre âme s'empare!
Dans quel oubli honteux la douleur vous egare!

Pleurez la mort d'un frère, et surtout ses erreurs
La patrie à mes yeux coûtoit aussi des pleurs....
Mais, quoi! c'est en son chef, en moi qu'elle réside,
(Montrant les bourgeois.)
Non dans l'obscur ramas de ce peuple perfide.

HARCOURT.

Seigneur....

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Écoutez-moi. Bien loin de consentir
A cet exil suspect, que je dois prévenir,
Si j'épargnois pour vous ce maire et ses complices,
Je voudrois par leur grâce enchaîner vos services.

SAINT-PIERRE, *vivement à Harcourt.*

Ne la méritez pas. Votre noble remord,
S'il vous rend à mon roi, paye assez notre mort.

ÉDOUARD, *à Saint-Pierre, et aux autres bourgeois.*
(À des soldats.)

Sortez.... Dans la prison qu'on aille les conduire;
Qu'ils attendent l'arrêt que je dois vous prescrire.
(Les six bourgeois sortent avec des soldats qui les emmènent.)

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, HARCOURT, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD, *à d'autres soldats.*
(À Mauni.)

Appelez Aliénor.... Non; vous-même, Mauni,
Priez-la de vous suivre et de se rendre ici.
(Mauni sort.)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, HARCOURT, GARDES.

HARCOURT, *à Édouard.*

QUOI! seigneur, Aliénor....

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Dans le trouble où vous êtes,
Vous répondriez mal à mes bontés secrètes.
J'attendois ce grand jour pour les faire éclater....
Vous serez bien ingrat, si vous m'osez quitter.
C'est la seule Aliénor qui peut, avec prudence,
Régler, dans vos destins, les destins de la France,
Et décider du sort de ces vils citoyens,
Dont vous osez mêler les intérêts aux miens.

HARCOURT.

Vous espérez en vain....

ÉDOUARD, *l'interrompant, en voyant paroître Aliénor.*

Je la vois.

SCÈNE VI.

ALIÉNOR, MAUNI, ÉDOUARD, HARCOURT, GARDES.

ÉDOUARD, *à Harcourt et à Mauni.*

Qu'on nous laisse;
Allez.

(*Harcourt et Mauni sortent. Les gardes se retirent dans le fond.*)

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, GARDES.

ÉDOUARD.

Tant de vertus ornent votre jeunesse,
Que leur éclat célèbre exige des tributs,
Jusqu'ici dans mon cœur à regret suspendus;
Je viens vous les offrir; ils sont dignes, madame,
Et du profond génie et de la grandeur d'âme
Dont j'ai même admiré les dangereux excès.
Je dépose en vos mains les plus grands intérêts,
Les miens, ceux de l'État, d'un amant et d'un père;
Enfin les jours proscrits de ce coupable maire...
(*Ils s'asseyent.*)
La victoire, fidèle au plus juste parti,
Va traîner à son char mon peuple assujetti.
Déja laissant partout des traces de ma gloire,
J'ai franchi la Dordogne et la Seine et la Loire.
Avant que ma valeur triomphât dans Créci,
J'ai porté mes drapeaux jusqu'aux champs de Neuilli.
Encore une bataille et Paris me couronne.
Mais les premiers François qui, m'appelant au trône,
De mes droits reconnus sont les dignes appuis,
Doivent de ma grandeur cueillir les premiers fruits.
Prenez ce titre auguste à ma reconnoissance:
Vous avez sur un père une entière puissance;
Son exemple et le vôtre, en tous lieux révérés,
Entraîneront les cœurs par ma gloire attirés.
Je mets à ce service un prix inestimable.
J'élève votre père au rang de connétable.
D'Harcourt, que vous aimez, je fais un souverain;
Et vice-roi de France, il reçoit votre main.

Londres plus que Paris exige ma présence;
Vous serez mon égale et reine en mon absence.
C'est au trône, en un mot, que vous pouvez monter :
Mon estime vous l'offre; osez le mériter.

ALIÉNOR.

J'oserai plus, seigneur... Mais, sans que je l'annonce,
Puisque vous m'estimez, vous savez ma réponse.

ÉDOUARD.

Croyez-moi, consultez un père.

ALIÉNOR.

Moi, seigneur?
Je ne l'outrage point; j'ai consulté mon cœur.

ÉDOUARD.

J'entends ce fier refus. Mais Vienne plus facile...

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Ah! n'en attendez point un refus si tranquille.
Mais si le poids de l'âge eût ébranlé sa foi,
Je pleurerois mon père et servirois mon roi.
Pour Harcourt, il m'est cher. Il dut cesser de l'être
Dès le premier moment qu'il vous choisit pour maître;
Mais à vos dons nouveaux s'il vend son repentir,
L'amour ne daigne plus l'honorer d'un soupir.

ÉDOUARD.

Cet excès de hauteur a lieu de me surprendre.
Votre maître au respect devoit du moins s'attendre.

ALIÉNOR, *se levant.*

Vous n'êtes point mon maître, et vous savez nos lois :
Je respecte Édouard, s'il respecte Valois.

ÉDOUARD, *se levant aussi avec vivacité.*

Quelles lois, ou plutôt quel nom imaginaire
Opposez-vous aux droits que je tiens de ma mère?

Est-ce à vous de citer, comme loi de l'État,
Un abus condamné dans tout autre climat,
Dont l'équité gémit, dont la raison s'indigne,
Qui pour tout votre sexe est un affront insigne,
Contraire aux douces mœurs de ce peuple vanté,
Qui sert également la gloire et la beauté,
Qui, du rang de ses rois bien loin de vous proscrire,
Au-dessus de leur trône élève votre empire?
Ah! vous nous surpassez dans l'art de gouverner.
Ma mère est le héros qui m'apprit à régner.
De vos trois derniers rois cette sœur magnanime
M'a transmis sur les lis un titre légitime.
Qui peut d'un droit si saint me priver désormais?
Quel autre doit régner sur la France?

ALIÉNOR.

Un François.
Lorsqu'en nommant un roi, nos généreux ancêtres
Ont nommé dans ses fils la race de nos maîtres,
Quand des soldats vainqueurs portoient sur un pavois
Le plus vaillant soldat, père de tous nos rois,
D'un peuple libre et fier, qui se donnoit lui-même,
Tel fut le premier vœu, la loi juste et suprême,
Que son sceptre en tout temps aux François réservé,
Jamais par d'autres mains ne pût être enlevé;
Et si la même loi, mais sans nous faire outrage,
De ce trône à mon sexe interdit l'héritage,
C'est de peur que l'hymen, qui doit nous engager,
Ne couronne en nos fils les fils de l'étranger.
Avant vous cette loi contre vous fut portée.
Écrite au fond des cœurs dont la voix l'a dictée,
Elle s'est affermie à l'ombre des lauriers,
Par trois races de rois et neuf siècles entiers.

Le François dans son prince aime à trouver un frère,
Qui né fils de l'État en devienne le père.
L'État et le monarque à nos yeux confondus,
N'ont jamais divisé nos vœux et nos tributs.
De là cet amour tendre et cette idolâtrie
Qui dans le souverain adore la patrie :
Sublime passion d'un peuple impétueux,
De l'empire des lis fondement vertueux ;
Et qui, le distinguant par les plus nobles marques,
Fait à cent souverains envier nos monarques.

ÉDOUARD.

Vous irritez l'ardeur dont je suis enflammé....
(A part.)
C'est moi qu'à cet excès j'aurois dû voir aimé,
Peuple ingrat!... Mais il faut que ta haine fléchisse,
Ou que, juste à la fin, la mienne t'en punisse...
(A Aliénor.)
Choisissez à l'instant les dons de ma bonté,
Ou l'immuable arrêt de ma sévérité.
Du sang qui va couler je vous rends responsable.
Si vous ne dépouillez cette fierté coupable,
Cette fausse vertu, ce préjugé des lois
Qui traite en étranger le pur sang de vos rois,
Vous livrez à la mort ces citoyens rebelles,
Dont vous pouviez sauver les têtes criminelles.
L'honneur de conquérir et votre père et vous
M'alloit faire pour eux oublier mon courroux.

ALIÉNOR.

Je le vois à regret, seigneur ; la renommée
Vous peint fidèlement à l'Europe alarmée.
Autant vous déployez de grâce et de douceur
Quand d'un sujet utile il faut gagner le cœur,

Autant vous vous armez d'une haine terrible
Pour celui que vos dons trouvent incorruptible :
Mais je ne peux changer. Ces braves citoyens,
Qui mourant pour l'État en sont les vrais soutiens,
Savent qu'à leur grand cœur mon âme porte envie ;
Et ma gloire n'est point la rançon de leur vie.
Plus qu'eux-même, il est vrai, leur mort me fait frémir...
Je verrai leur courage : il pourra m'affermir.

ÉDOUARD.

Vous les immolez donc par votre orgueil barbare ?...
(*Aux gardes.*)
Gardes, que sans tarder l'échafaud se prépare.
(*Des gardes sortent.*)

SCÈNE VIII.

HARCOURT, TROUPE DE SOLDATS, ÉDOUARD, ALIÉNOR.

ALIÉNOR, *à Harcourt, en le voyant entrer avec des soldats.*

Ah ! de nos citoyens viens défendre les jours.
Songe à quel titre ici tu leur dois tes secours.
Toi seul les a perdus ; et s'ils meurent j'expire.

HARCOURT, *vivement à Édouard.*

A tant de cruauté pourrez-vous bien souscrire ?
La valeur de ce maire et ses rares vertus...

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

La valeur d'un rebelle est un crime de plus.

HARCOURT.

Qu'entends-je ?

ALIÉNOR.

(A Édouard.)

Ton arrêt... Jamais à son courage
Je n'aurois pu tracer une leçon plus sage.
Mais pour ces malheureux j'oserai tout tenter.
Je sais quel défenseur je peux leur susciter:
Un cœur pour qui le vôtre est peut-être sensible,
Que le bonheur encor ne rend pas inflexible...
Que dis-je? votre armée où je porte mes pleurs,
Vous fera malgré vous abjurer vos fureurs.
Ses chefs ne voudront pas que de votre injustice
Le sanglant déshonneur sur leurs fronts rejaillisse;
Que l'univers accuse un peuple de héros
D'avilir sa victoire en servant vos bourreaux.
L'Anglois n'obéit plus lorsque son roi l'outrage...

(A Harcourt.)

Toi, vers nos citoyens que ta foi se dégage.
Sans tes honteux exploits, maîtres de leurs destins,
Je les verrois vainqueurs, et vainqueurs plus humains.
Songe, si de la mort ton bras ne les délivre,
Que tu m'as fait serment de ne leur point survivre.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, HARCOURT, GARDES.

ÉDOUARD, *à part.*

Quoi! je veux pardonner, on me force à punir!
Je vois par mes bontés tous les cœurs s'endurcir!

(A Harcourt.)

Savez-vous bien quel prix j'ai mis à ma clémence?
Je voulois vous nommer vice-roi de la France,

Par l'hymen d'Aliénor combler votre bonheur :
Elle a refusé tout.

HARCOURT.

Elle l'a dû, seigneur.
Puis-je me plaindre, hélas ! de sa vertu sévère ?...
Si j'accepte vos dons, je vends le sang d'un frère.
Non, il n'est qu'un seul prix qui convienne à mon sort :
Sauvez ces malheureux pour qui mon frère est mort.
Leur supplice est ma honte, et mon cœur le partage.
La mort de Régulus déshonora Carthage...

(*Très vivement.*)

Craignez qu'un même affront ne vous couvre aujourd'hui :
Ceux que vous immolez sont aussi grands que lui ;
Aux mêmes intérêts leur cœur se sacrifie,
A la gloire, à l'amour, au bien de la patrie.
Vous sur qui l'héroïsme eut des droits si sacrés,
Vous n'êtes plus vous-même, ou vous les admirez.
Votre âme en les perdant gémira la première.
Vous démentez le cours de votre vie entière.
De cet égarement n'osez-vous revenir ?
Quel faux honneur encor semble vous retenir ?
Seigneur, à tout mortel l'erreur est excusable.
Un prince y peut tomber sans devenir coupable ;
Il l'est si sa fierté refuse d'en sortir.

ÉDOUARD.

Vous voulez me quitter et croyez me fléchir ?
Vous pensez pour autrui désarmer ma vengeance,
Quand vous vous apprêtez à trahir ma clémence ?
Non, non ; avec plaisir je perds ces malheureux,
Puisque c'est vous, ingrat ! que je punis sur eux.

HARCOURT.

Ingrat !... Qu'ai-je reçu pour prix de mes services ?

J'aspire à vous sauver d'horribles injustices:
Écoutez ma prière, et c'est vous acquitter.
Vos reproches cruels me forcent d'ajouter
Qu'en défendant, seigneur, ces illustres victimes,
Sur elles près de vous j'ai des droits légitimes.
Si je n'eusse vaincu dans les champs de Créci,
Auriez-vous une grâce à refuser ici?

ÉDOUARD.

C'en est trop! réprimez cette audace importune.
Vous avois-je mandé lorsque votre infortune
Vint par mes prompts secours relever ses débris?
Vos services dès-lors sont des devoirs remplis.
Votre sang appartient au véritable maître
Qu'un serment libre et saint vous force à reconnoître.
Je le suis, et je sais contraindre au repentir
Ceux de qui l'insolence en perd le souvenir.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

HARCOURT, *seul.*

Quelle confusion, et quel reproche infâme!
Je ne vis plus... La honte est le néant de l'âme,
Voilà le terme affreux du bonheur passager
Qu'un rebelle sujet trouve chez l'étranger!
Sitôt qu'il peut déplaire, on dépouille sans crainte
Le faste intéressé d'une amitié contrainte;
La faveur disparoît : les flétrissants mépris
Lui rejettent l'horreur qu'il fait à son pays;
Et, tirant de sa faute un cruel avantage,
On veut que sans murmure il dévore l'outrage.
On est juste... Ah! j'invite à marcher sur mes pas.
Ingrat, suis-je surpris de trouver des ingrats?...

Tremblez, foibles sujets, qui trahissez vos maîtres :
Un roi punit toujours ceux qu'il a rendu traîtres....
Mais allons voir ce maire, et partageons son sort.
Qu'un si beau désespoir éternise ma mort;
Qu'on dise, en apprenant cet effort magnanime :
« Il seroit mort moins grand, s'il eût vécu sans crime. »

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente la prison.)

SCÈNE I.

SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLETUSE, TROIS AUTRES BOURGEOIS, *tous enchaînés.*

SAINT-PIERRE, *à Aurèle et aux autres bourgeois.*

O MON fils! mes amis, qui l'eût pensé jamais
Que nous habiterions ce séjour des forfaits?
Ah! sans doute avant nous ces chaînes flétrissantes
Ont courbé sous leur poids les vertus gémissantes:
Mais combien de mortels voudroient nous disputer,
Nous ravir aujourd'hui l'honneur de les porter!...
(A part.)
Que je te dois d'encens, souverain de mon être!
Pour quels brillants destins ta bonté me fit naître!
Si dans l'obscurité tu plaças mon berceau,
Les rayons de la gloire entourent mon tombeau.
Je vois ce noble éclat étendu sur la France
Des siècles reculés franchir l'espace immense;
Et Calais recevant de vingt peuples jaloux
Un hommage immortel qu'il ne devra qu'à nous...
(A son fils et aux autres bourgeois.)
Jouissons, mes amis, de notre heure dernière,
Et des fruits qu'elle laisse à la patrie entière.
Dans le sein l'un de l'autre épanchons à loisir
Ces délices du cœur, ces larmes de plaisir

Qu'après le beau succès de leurs efforts suprêmes
Répandent les vertus contentes d'elles-mêmes.

AURÈLE, *se jetant dans les bras de son père.*

Ah! que né d'un tel père un fils s'en applaudit:
Mon âme entre vos bras s'enflamme et s'agrandit:
Voilà comme aux vertus guidant mes pas dociles,
Vous saviez m'aplanir leurs sentiers difficiles!
J'ai vu leur front sévère avec vous s'embellir:
Vous prêtiez au devoir les charmes du plaisir.
Dieu, qui place ma mort si près de ma naissance,
Vous donne de vos soins la digne récompense.
Que me désiiez-vous après les plus longs jours?
Qu'une fin glorieuse en terminât le cours:
Plus que le champ de Mars votre échafaud m'illustre.

(Aux autres bourgeois.)

Oui, son opprobre, amis, nous donne un plus beau lustre:
Aux victimes d'État qui livrent leur grand cœur
Ce théâtre de honte est l'autel de l'honneur.

SAINT-PIERRE, *lui montrant les bourgeois.*

Ah! j'y crois voir leur sang, le tien qui se confondent..
A tes derniers sanglots mes entrailles répondent...

(A Ambléteuse, en montrant Aurèle.)

Avois-je, en l'élevant dans l'espoir le plus beau,
Formé tant de vertus pour le fer d'un bourreau?...

(Avec chaleur, à tous les autres bourgeois.)

Vous qui me connoissez, pardonnez ce murmure;
On pleure sa victoire en domtant la nature;
Jamais un cœur françois ne la peut étouffer,
Mais il en est plus grand d'oser en triompher.
Dans ces combats affreux tout son sang se soulève;
Il marche au sacrifice, il frémit... et l'achève.

SCÈNE II.

MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, ET LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

MAUNI, *à Saint-Pierre, en lui prenant la main.*
Je viens, digne François, t'apporter des tributs
Que le plus juste orgueil n'auroit pas attendus:
Nos chevaliers anglois, jaloux de ton courage,
Me députent vers toi pour t'offrir leur hommage...
S'ils n'offensoient leur prince, au fond de ces cachots
Tu verrois à tes pieds cette cour de héros;
Mais libre en t'admirant, comme en jugeant son maître,
Londres va désirer de t'avoir donné l'être...

(Aux autres bourgeois.)

Votre amour pour vos lois et pour votre pays
D'un peuple juste et fier enchante les esprits.
L'Anglois est citoyen, et sa raison suprême
Veut qu'une nation se chérisse elle-même.
Le lien fraternel qui joint tous les humains
Se serre en chaque État par d'autres nœuds plus saints.
Je sais que mis au jour, nourri par l'Angleterre,
Je lui tiens de plus près qu'au reste de la terre:
Je vois les mêmes nœuds de la France à ses fils.
Je hais ces cœurs glacés et morts pour leur pays,
Qui, voyant ses malheurs dans une paix profonde,
S'honorent du grand nom de citoyens du monde,
Feignent dans tout climat d'aimer l'humanité
Pour ne la point servir dans leur propre cité;
Fils ingrats, vils fardeaux du sein qui les fit naître,
Et dignes du néant par l'oubli de leur être.

SAINT-PIERRE.

Nous l'avouerons sans fard, mourant pour les François,
Nous espérons laisser des noms chers aux Anglois.
Plus rivaux qu'ennemis d'un peuple magnanime,
Notre plus beau laurier, seigneur, est son estime.

MAUNI.

Cette estime n'est pas un titre infructueux.
Sachez quels sont pour vous nos efforts vertueux :
L'épouse d'Édouard, l'intrépide Isabelle,
Qui vient de triompher de l'Écossois rebelle,
Et qui, nous ramenant ses bataillons vainqueurs,
Peut-être en ce grand jour acheva vos malheurs,
A la voix d'Aliénor a pris votre défense,
Et d'un époux qui l'aime implore la clémence.
Vous avez vu leur fils qui, dès ses premiers jours,
Éclipse Édouard même au plus haut de son cours?
Héros dans le combat, homme après la victoire,
Les vaincus consolés lui pardonnent sa gloire.
Son père, qui lui doit les palmes de Créci,
Sans doute par ses soins va se voir adouci.
La nature et l'amour, pour vous d'intelligence,
Vont éteindre en son cœur cette soif de vengeance.

AURÈLE, *à Saint-Pierre, avec transport.*

Mon père !... ah ! vous vivrez !

MAUNI.

Après son noble effort,
Vivant, il jouira de l'honneur de sa mort...
(Apercevant Aliénor.)
Mais je vois Aliénor et ses vives alarmes...

SCÈNE III.

ALIÉNOR, UNE FEMME DE SA SUITE, MAUNI, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, ET LES AUTRES BOURGEOIS.

ALIÉNOR, *aux bourgeois.*

ILLUSTRES malheureux, pardonnez à mes larmes.
On daigne, en me forçant de partir de ces lieux,
Laisser quelques moments à mes derniers adieux.
Dans la cour du palais, au-dessus de vos têtes,
J'ai trouvé l'échafaud, les haches toutes prêtes.
Harcourt pâle, tremblant et les yeux égarés,
A détourné de moi ses pas désespérés.
Sa voix et ses sanglots expiroient dans sa bouche.
Ce seul mot a rompu son silence farouche:
« Ils vont mourir... » il fuit, en m'arrachant le cœur.

MAUNI.

Quoi! rien n'a désarmé le courroux du vainqueur,
Ni les pleurs de son fils, ni les pleurs de la reine?

ALIÉNOR.

Eh! que peut la pitié sur cette âme inhumaine?
N'a-t-il pas vu vingt fois d'un œil tranquille et fier
Tomber des légions sous la flamme et le fer,
Des débris et des morts couvrir les mers sanglantes,
Enfin des nations pour lui seul expirantes?
Son orgueil s'accoutume à compter les mortels
Comme de vils troupeaux nourris pour ses autels.
Vous-mêmes, ses amis, aux dépens de vos têtes,
Il vous croit trop heureux d'acheter ses conquêtes.
Des pleurs, hélas! des pleurs peuvent-ils amollir
Un cœur qui dans le sang apprit à s'endurcir?

MAUNI, *à part.*

Ah ! tant de résistance irrite mon audace.
Dût mon zèle rigide assurer ma disgrâce,
Faisons parler enfin la dure vérité ;
D'un homme et d'un Anglois montrons la liberté.

SAINT-PIERRE.

Généreux ennemi ! qu'allez-vous entreprendre ?
Ah ! daignez écouter...

MAUNI, *l'interrompant.*

Je ne puis rien entendre :
Le danger, quel qu'il soit, est moins pressant pour vous ;
Il vous couvre de gloire, et la honte est pour nous.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ALIÉNOR, UNE FEMME DE SA SUITE, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLETUSE, LES AUTRES BOURGEOIS.

ALIÉNOR, *à Saint-Pierre.*

Ah ! du cœur d'Édouard c'est en vain qu'il espère ;
Il est inexorable, et tout craint sa colère.
Tel est son ascendant sur l'esprit des soldats
Qu'il réduit l'Anglois même à murmurer tout bas.
On blâme sa fureur, mais elle est obéie.
Mes cris, mon désespoir, mes refus l'ont aigrie.
Hélas ! votre salut en mes mains fut remis ;
Mais je rougirois trop de vous dire à quel prix.

SAINT-PIERRE.

Vous avez fait le choix qu'on nous auroit vu faire ;
N'en parlons plus. Quel est le sort de votre père ?

ALIÉNOR.

Lui seul pour vous encor me peut faire entrevoir
La tremblante lueur d'un foible et doux espoir.

Édouard, consommant ses affreux sacrifices,
Vouloit que ce héros partageât vos supplices...
(Voyant que Saint-Pierre et les autres bourgeois font un mouvement de frayeur.)
Ah! cessez d'en frémir... Attendri par mes pleurs,
Son fils a prévenu ce comble des horreurs.
Par ses soins près du roi mon père va se rendre,
Et pour vous délivrer il veut tout entreprendre.
Vous connoissez Valois, et le tendre retour
Dont son cœur paternel a payé notre amour?
Oui, dût-il pour vous seuls céder une province,
Des sujets tels que vous valent le plus grand prince.
Il va mettre à vos jours le même prix qu'aux siens,
Et la rançon des rois est due à leurs soutiens.

SAINT-PIERRE, *à part.*

Inspire mieux mon maître, ô puissance céleste!
Et défends sa bonté d'un conseil si funeste!...
(À Aliénor.)
Partez, opposez-vous à ce dangereux soin;
Qu'on permette ma mort : l'État en a besoin.
Vous voyez cette guerre, en disgrâces féconde,
De nos débris fameux couvrir la terre et l'onde:
Chez les François toujours l'excès du sentiment
Augmente le bonheur, rend le malheur plus grand.
Peu faits aux longs revers, las de voir leur courage
Servir à leur défaite et hâter leur naufrage,
Dans un dépit amer, hélas! ils ont pensé
Que le siècle est déchu, que leur règne est passé.
Mais qu'il s'élève enfin, dans cette erreur commune,
Une âme inebranlable aux coups de l'infortune,
Digne de nos aïeux et de ces temps si chers
Où les lis florissants ombrageoient l'univers,

Et vous verrez soudain partout ce peuple avide
Saisir, suivre, égaler son audace intrépide.
Devenus ses rivaux de ses admirateurs,
Son noble enthousiasme embrasera les cœurs.
Indignés d'avoir pu désespérer d'eux-même,
Ils forceront le sort par leur constance extrême,
Et peut-être à l'État rendront un plus beau jour
Que ces jours qu'ils croyoient regretter sans retour.
Voilà de notre mort les fruits inséparables;
Notre sang va partout enfanter nos semblables.

AMBLÉTUSE, *à Aliénor.*

Bien plus, si du destin les nouvelles rigueurs
Chez nos neveux un jour ramenoient nos malheurs,
Du héros de Calais l'impérieux exemple,
Que la gloire à leurs yeux offrira dans son temple,
Jusques au fond des cœurs attendris et confus
Ira chercher l'honneur, éveiller les vertus;
Et dans les citoyens, du rang même où nous sommes,
Déployer le génie et l'âme des grands hommes.
C'est ainsi qu'un mortel, surpassant ses souhaits,
Par une belle mort se survit à jamais,
Et qu'après un long cours de siècles et d'années,
De sa patrie encore on fait les destinées.

ALIÉNOR, *à part.*

O courage! ô vertu! dont l'héroïque ardeur,
Étonnant la raison, s'empare de mon cœur!
Ils font presque approuver à mon âme ravie
Et désirer pour eux ce trépas que j'envie.
Valois leur devra tout; et souvent, en effet,
Le sort des souverains dépend d'un seul sujet.
Harcourt trahit son prince, et d'Artois l'abandonne;
Un maire de Calais raffermit sa couronne....

Quelle leçon pour vous, superbes potentats !
Veillez sur vos sujets dans le rang le plus bas :
Tel qui sous l'oppresseur, loin de vos yeux, expire,
Peut-être quelque jour eût sauvé votre empire....
(Aux bourgeois.)
Malheureux ! fiez-vous aux fureurs d'Édouard :
Les offres de Valois arriveront trop tard.

SCÈNE V.

UN OFFICIER ANGLOIS, GARDES, ALIÉNOR, UNE FEMME DE SA SUITE, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLETUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

L'OFFICIER, *à Aliénor.*

MADAME, éloignez-vous. Toujours plus implacable,
Édouard a signé cet arrêt exécrable....
(Montrant les six bourgeois.)
Si vous ne vous hâtez de fuir ces tristes lieux,
On va sur l'échafaud les conduire à vos yeux.

ALIÉNOR, *à la femme de sa suite.*

Fuyons.... Soutenez-moi.... La force m'abandonne.
L'appareil de leur mort me suit et m'environne....
(A Saint-Pierre, en se jetant dans ses bras.)
Mon père, pardonnez, je tombe dans vos bras :
Recevez ce doux nom que je vous dois, hélas !
Vous m'avez inspiré la vertu....

SAINT-PIERRE, *l'interrompant.*

Le courage.

ALIÉNOR.

Ah ! ce fatal moment n'en permet point l'usage.

Pleurer ceux qu'on admire est-ce les offenser?...
Que n'ai-je sur Harcourt de tels pleurs à verser!...
Quoi! le fer va frapper le fils auprès du père,
Sur les corps expirants de leur famille entière?...
L'horreur glace mes sens et m'étouffe la voix.

SAINT-PIERRE, *un peu attendri.*

Adieu, madame.

ALIÉNOR.

Adieu, pour la dernière fois!

(Elle sort avec la femme de sa suite.)

SCÈNE VI.

SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, L'OFFICIER, GARDES.

SAINT-PIERRE, *à l'officier.*

FAUT-IL vous suivre?

L'OFFICIER.

Hélas! j'attends l'ordre terrible.

SAINT-PIERRE, *à l'officier et aux gardes qu'il voit tous en pleurs.*

Anglois! vous pleurez tous?

L'OFFICIER.

Ton courage invincible
Semble épuiser le mien.... Quel surcroît de douleurs
Quand la vertu sourit à ses bourreaux en pleurs!

SAINT-PIERRE, *à son fils et aux autres bourgeois, en entendant venir quelqu'un, et en les embrassant, l'un après l'autre.*

On vient.... Embrassons-nous.... Je marche à votre tête...
Martyrs de la patrie! allons, la palme est prête....

(Il fait quelques pas pour sortir, et s'arrête en voyant paroître Harcourt.)

Mais que nous veut Harcourt?

SCÈNE VII.

HARCOURT, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, L'OFFICIER, GARDES.

HARCOURT, *à l'officier et aux gardes.*

Sortez, braves guerriers !
J'ai des ordres secrets pour voir ces prisonniers.
(L'officier et les gardes sortent.)

SCÈNE VIII.

HARCOURT, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

HARCOURT, *à Saint-Pierre et aux autres bourgeois.*
(A part.)
François !... Ah ! de ce nom ne pourrai-je être digne ?...
(A Saint-Pierre seul.)
Je vois qu'à mon aspect votre vertu s'indigne :
Oui, j'ai perdu mon frère et vous et mon pays....
(Montrant sa main.)
Cette main fume encor du sang de votre fils....
Mais je viens adoucir le sort qui vous menace....
(Montrant Aurèle.)
De ce jeune guerrier j'apporte ici la grâce.

SAINT-PIERRE, *à part, avec joie.*

Ciel !

HARCOURT.

Il seroit affreux que du commun malheur
Une seule famille épuisât la rigueur.

SAINT-PIERRE.

Quoi ! quelqu'autre pour lui s'offre-t-il au supplice ?

HARCOURT, *vivement, comme une chose qui lui échappe.*

Sans doute, un autre y court, avec plus de justice...
(A Aurèle.)
Partez, l'échange est fait, marchez au camp françois.
Il n'est pas loin du nôtre, et vos guides sont prêts.
Allez; et, renonçant à des vertus stériles,
Plus que votre trépas rendez vos jours utiles.
Vous pourrez, dans une heure, assurer à mon roi
Qu'Harcourt ne mourra pas sans lui prouver sa foi.

AURÈLE, *à Saint-Pierre.*
(A Harcourt.)

Mon père!... Non, seigneur... Qui? moi, que j'abandonne...

HARCOURT, *l'interrompant.*

C'est au nom d'Édouard qu'ici je vous l'ordonne.
Partez.

AURÈLE, *avec fureur.*

Quel est celui dont l'injuste vertu
S'offrant pour me sauver....

SAINT-PIERRE, *l'interrompant.*

Eh! le méconnois-tu?
C'est Harcourt.

HARCOURT, *troublé.*

Moi?...

SAINT-PIERRE, *l'interrompant.*

Vous-même. Oui, je lis dans votre âme:
J'y surprends un projet que j'admire et je blâme.
Vous juriez ce matin de nous suivre au trépas....
Vous trompez Édouard.... vous ne m'abusez pas.

HARCOURT.

Eh bien! s'il étoit vrai ce projet équitable,
Qui, sauvant l'innocent, dévoueroit le coupable?...

AURÈLE, *l'interrompant.*

Quoi! je consentirois?..

SAINT-PIERRE, *à Harcourt.*

Vous oseriez penser?..

HARCOURT, *l'interrompant impétueusement, en montrant Aurèle.*

Il doit y consentir.... Vous l'y devez forcer.
Je conçois vos refus; j'entreprends de les vaincre.
C'est peu de vous toucher, j'aspire a vous convaincre;
Le temps presse : écoutez. Ce n'est point vous, hélas!
Intrépide vieillard, que j'arrache au trépas.
L'honneur peut murmurer que ce grand sacrifice
Soit votre digne ouvrage, et sans vous s'accomplisse :
Je le sais; mais ce fils, qu'au milieu des tourments
Un zèle aveugle immole, à la fleur de ses ans,
Lui que dans votre cœur réclame la nature,
Lui, ce héros naissant, dont la grandeur future
Aux vœux de nos guerriers s'annonce avec éclat,
Vous devez ses vertus aux besoins de l'État.
Choisissez entre nous comme choisit la France.
Croyez-vous qu'un moment sa justice balance,
Qu'elle souffre qu'un sang si cher à son amour
Par mes crimes deux fois soit versé dans un jour?
Mourant sans votre fils votre gloire est la même;
Et si vous m'admettez à cet honneur suprême,
Quels que soient mes forfaits, je les répare tous :
C'est un laurier de plus pour la France et pour vous.
Songez surtout, songez qu'à ce jeune courage
Des fruits de votre mort vous devez l'héritage.
Avec combien d'ardeur on verra nos François
Suivre aux combats le fils du héros de Calais!

Pour ses heureux talents quelle vaste carrière !
Ah ! voyez-le venger sa famille et son père,
Voyez-le s'ennoblir au milieu des lauriers,
Monter sur votre tombe au rang des chevaliers,
Et fonder de héros une race nouvelle,
Digne, dans tous les temps, d'une source si belle,
Se vouant, d'âge en âge, à la gloire des lis,
Et que vous immoliez dans ce vertueux fils !!..

(Voyant que Saint-Pierre s'attendrit.)

Eh bien ! ce tendre espoir vous arrache des larmes....
(Avec transport, à Aurèle, en lui présentant son épée.)
Pars : accepte ce fer ; rend l'honneur à mes armes.

AURÈLE.

Moi tromper Édouard, fuir et me parjurer ?
De mon père expirant oser me séparer ?...
Moi qui m'étois flatté qu'une pitié soudaine,
Voyant tomber ma tête, épargneroit la sienne ?

HARCOURT.

Tu redoubles ses maux en y joignant les tiens.

AURÈLE.

Je soulage mes maux en partageant les siens.

HARCOURT.

L'espoir de le venger....

AURÈLE, *l'interrompant.*

L'horreur de lui survivre...

HARCOURT, *l'interrompant.*

Te défend de mourir.

AURÈLE.

Me contraint à le suivre.

HARCOURT.

Malheureux !... mais nos jours sont le bien de l'État.

AURÈLE.

Vivez donc en héros ; moi, je meurs en soldat.
Les besoins de l'État demandent un grand homme :
La France vous regarde et la gloire vous nomme.

SAINT-PIERRE.

(A Harcourt.)

Mon fils, mon digne fils !... Calmez ces vains transports...
L'aveugle désespoir égare vos remords,
Seigneur... Eh ! se peut-il que vôtre âme séduite
Pense qu'envers mon roi votre mort vous acquitte ?
Vous, devenu coupable envers l'État et lui,
Pour les avoir privés de leur plus ferme appui,
Vous vous perdez encore, inutile victime !...
Ah ! loin de réparer, c'est consommer le crime.
Allez sauver la France, et, d'une heureuse main,
Retirer tous les traits dont vous perciez son sein.
Que je rende, en mourant, à cette auguste mère
Le plus grand de ses fils et le plus nécessaire !...
De nos jeunes François l'imprudente chaleur
Des vertus du guerrier n'a plus que la valeur.
Vous seul, creusant encor l'art profond de la guerre,
Vous réglez d'un coup-d'œil les destins de la terre.
Par une longue étude et d'assidus travaux,
Vos talents ont surpris les secrets des héros.
Ramenez dans nos camps cette noble science,
L'âme du vrai courage et l'œil de la prudence ;
Cet art qu'apprit de vous notre injuste vainqueur...
Allez, que mon pays vous doive son bonheur.
Je vous mets dans les bras de la France affligée ;
Expirez digne d'elle après l'avoir vengée.

HARCOURT.

Ah! peut-elle jamais me confier son sort?

SCÈNE IX.

L'OFFICIER, GARDES, HARCOURT, SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, ET LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

L'OFFICIER, *à Harcourt.*

(Montrant les bourgeois.)

Seigneur, l'ordre est venu... Je les mène à la mort.

HARCOURT, *à Saint-Pierre et à son fils.*

Vous triomphez, cruels! Votre affreuse constance
Me ravit sans retour ma dernière espérance...
Mais, avant votre mort, venez voir mon trépas.

(Il sort furieux.)

SCÈNE X.

SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS.

SAINT-PIERRE, *à Harcourt, qui est sorti.*

(A Aurèle.)

Vivez pour votre roi... Viens mourir dans mes bras.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD.

J'AI pesé vos raisons ; j'en conçois l'importance.
Souvent la politique invite à la clémence.
J'excuse dans Harcourt une aveugle chaleur,
Premier emportement de l'extrême douleur.
Sans vous par son orgueil ma colère allumée
L'eût dépouillé du rang de chef de mon armée.
Le peuple de Calais, dans mon camp retenu,
Peut-être par mes soins va m'être ici rendu.
Je ne puis trop tenter pour fléchir sa constance,
Et je sens qu'il y va du trône de la France.
Ces superbes vaincus, échappés à mes lois,
Iroient partout apprendre à rejeter mes droits.
Sur ce maire employons mon heureuse industrie.
Je connois le vulgaire ; il chérit peu sa vie
Lorsqu'en un sort obscur il la voit consumer ;
Mais, s'il peut être grand, il commence à l'aimer.
Je sais ses préjugés et l'art de les détruire.
Tel brave les tourments, qu'un bienfait peut séduire ;
Et les rois ont toujours un charme impérieux
Sur ces derniers humains, nés et nourris loin d'eux.
Ce maire a vu de près l'appareil du supplice,
Qu'il vienne en ce moment.

MAUNI.

Je doute qu'il fléchisse....
O mon roi! si son cœur résiste à vos efforts,
Vous êtes grand, mais fier : redoutez vos transports.
(Il sort, en faisant entrer Saint-Pierre.)

SCÈNE II.

SAINT-PIERRE, ÉDOUARD, GARDES.

ÉDOUARD, *s'asseyant.*

Viens, superbe ennemi, qui prends pour l'héroïsme
Le courage insensé d'un ardent fanatisme.
Un monarque indulgent, qui chérit les vertus,
Daigne dans tes pareils en respecter l'abus.
Ma bonté, qu'indigna ton audace obstinée,
Veut à ton choix, enfin, laisser ta destinée,
Et, plaignant une erreur que tu peux abjurer,
Au lieu de te punir, consent à t'éclairer.
Ouvre les yeux. J'ai fait recueillir dans mes tentes
De tes concitoyens les troupes défaillantes.
Victimes de la faim et d'un farouche orgueil,
Ils tomboient; les chemins devenoient leur cercueil.
Pour aller jusqu'au roi que leur cœur me préfère,
Il faut que ma bonté soutienne leur misère.
Déja ces malheureux, par mes ordres nourris,
D'un bienfait imprévu paroissent attendris.
Tu pourrois, achevant leur conquête facile,
Les ramener d'un mot dans le sein de leur ville.
Tes jours sont à ce prix. Ton grand cœur plaît au mien,
Et mon fils se promet d'être l'ami du tien.
Cède au temps, au vainqueur, que seul tu dois connoître.
Laisse au sort des traités à fixer ton vrai maître.

Voilà tous les devoirs où tu dois t'arrêter.
Crois-tu que ton supplice engage à t'imiter?
Quels grands sur l'échafaud te prendront pour modèle?
Va, les seuls rois heureux ont une cour fidèle;
Et si je règne enfin, tu n'es dans l'avenir
Qu'un criminel obscur que la loi fit punir.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, j'ai désiré, pour prix de mon courage,
Le bien de mon pays, sa gloire et son suffrage.
Si la France succombe enfin sous vos exploits,
Il m'est doux que mon nom périsse avec ses lois.
Vos armes, cependant, sont loin de les détruire.
Je le vois par les soins qu'on prend pour me réduire.
Oui, sur ma nation, sur son génie ardent
D'un éclat de vertu vous craignez l'ascendant;
Mais le coup est porté. Si jamais ma foiblesse
De mes premiers efforts démentoit la noblesse,
Le sentier de l'honneur que mes pas ont tracé
Par mon lâche retour ne peut être effacé.
Vos bontés sur les cœurs obtiennent quelque empire;
Mais le François combat l'ennemi qu'il admire...
Leur valeur va s'accroître encor par vos bienfaits.
Ils voudront en vainqueurs les rendre à vos sujets.

ÉDOUARD.

Mais comptes-tu pour rien la faveur légitime?...

SAINT-PIERRE, *l'interrompant.*

J'aurois votre faveur, et perdrois votre estime.
Vous méprisiez d'Artois en le comblant d'honneurs;
Vous allez m'envier chargé de vos rigueurs.
Eh! comptez-vous pour rien la foi pure et sacrée
Qu'à Valois votre bouche et la mienne ont jurée?

Mon cœur la gardera jusqu'au dernier soupir;
Je n'ai pas, comme vous, le droit de la trahir...
(A part.)
Dieu! que la politique avilit la couronne!
Que la probité simple honoreroit le trône!...
(A Édouard.)
Valois de ses serments ne sait point s'affranchir;
Trompé par ses rivaux est-ce à lui d'en rougir?
Eh! comment à mon roi deviendrois-je infidèle
Quand j'ai devant les yeux sa vertu pour modèle?

ÉDOUARD, *se levant.*

Eh bien! cours au trépas que tu sembles chercher.
Ton insolent orgueil te pourra coûter cher.
A la rébellion tu joins encor l'outrage;
Mais je ferai pâlir ton superbe courage.
Que le coupable sang de ton fils expiré
Repaisse, avant ta mort, ton œil dénaturé!
Toi seul es son bourreau; ses derniers cris peut-être
Dans le fond de ton cœur me vengeront d'un traître.

SAINT-PIERRE, *tremblant, à part.*

O mon fils! quel moment pour ce cœur paternel!...
(Reprenant sa fermeté.)
Mais tu souffrirois plus à me voir criminel.

ÉDOUARD.

Inhumain!

SAINT-PIERRE.

C'est trop perdre et menace et promesse:
J'ai honte que pour moi tant de fierté s'abaisse.
Je crois voir sur nous deux les yeux de l'univers,
Les yeux de l'avenir de toutes parts ouverts.
On regarde Édouard conseillant l'infamie,
Pour corrompre un sujet épuisant son génie.

Quel mortel de mon sort ne seroit point jaloux?
Vous me forcez, seigneur, d'être plus grand que vous.

SCÈNE III.

MAUNI. EDOUARD, SAINT-PIERRE, GARDES.

ÉDOUARD, *aux gardes.*

GARDES, qu'avec les siens on le traîne au supplice.
(Quelques gardes emmènent Saint-Pierre.)

SCÈNE IV.

ALIÉNOR, UN HÉRAUT D'ARMES, *tenant à la main une lettre;* ÉDOUARD, MAUNI, GARDES.

ALIÉNOR, *à Mauni, en voyant emmener Saint-Pierre.*

AH! Mauni, suspendez ce fatal sacrifice.
(Mauni sort.)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, ALIENOR, UN HÉRAUT D'ARMES, GARDES.

ALIÉNOR, *à Édouard.*

PAR votre ordre, seigneur, je quittois ces remparts...
(Montrant le héraut d'armes.)
Ce héraut de Valois a frappé mes regards,
Et sa voix m'annonçant les plus heureux présages,
Je reviens avec lui racheter nos otages.
Nous ignorons du roi le généreux dessein ....
(Montrant la lettre que tient le héraut d'armes, qui la présente à Edouard.)
Lui-même en cet écrit l'a tracé de sa main,

Mais on sait seulement qu'une offre inespérée
De ses sujets proscrits rend la grâce assurée.

ÉDOUARD, *prenant la lettre et la lisant haut.*

« Toi qui t'osant nommer le vrai roi des François,
« Dans les flots de leur sang fais chanceler leur trône,
« Si tu veux épargner les héros de Calais,
« Je t'offre les moyens d'acquérir ma couronne.
« Viens seul, avec moi seul, par un noble combat,
« Finir tous les malheurs de nos sujets fidèles.
« Notre intérêt n'est point l'intérêt de l'État:
« En dignes chevaliers terminons nos querelles. »
(*À part, avec transport.*) (*Aux gardes.*)
Tous mes vœux sont remplis... Qu'on brise l'échafaud!...
(*Montrant le héraut.*)
Que de riches présents on charge ce héraut.
Rendez-lui ces captifs, qu'à Valois j'abandonne...
Valois mérite enfin de disputer mon trône...
(*Au héraut.*)
Va; qu'il choisisse l'heure et fasse ouvrir le champ.
Cours; je me rends moi-même aux bornes de son camp.

ALIÉNOR, *au héraut.*

Arrête... Il faut apprendre aux François qui l'ignorent
Cet excès de vertu du maître qu'ils adorent...
(*À part.*)
Peuple, ton souverain veut s'exposer pour toi,
Et l'on te blâme encor d'idolâtrer ton roi!...
(*À Édouard.*)
Non, seigneur, ce cartel qu'en frémissant j'admire,
Non, il n'aura jamais l'aveu de notre Empire...
(*Apercevant le comte de Melun.*)
Mais Melun dans ces lieux?

SCÈNE VI.

MELUN, ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI, LE HÉRAUT D'ARMES, GARDES.

ALIÉNOR, *à Melun:*

Ah! comte, savez-vous
Pour quel dessein le roi vient de nous tromper tous?

MELUN.

J'ai surpris, dévoilé, publié ce mystère;
Et j'accours, sur le cri de notre armée entière,
Désavouer du roi l'imprudente valeur,
Et rompre ce combat, vain projet d'un grand cœur...
(*A Édouard.*)
Oui, prince, c'est en vain qu'il ouvre la carrière,
Tous nos cœurs à Valois serviront de barrière,
Non pas que le succès alarme nos esprits;
Mais pour mon roi vainqueur voyons-nous quelque prix?
Quand il vient hasarder le sceptre de la France,
Celui de l'Angleterre est-il dans la balance?
Avez-vous consulté votre sénat jaloux?
Ce combat inégal n'a de prix que pour vous.
Je sais que pour Valois, le meilleur de nos princes,
Notre sang épargné vaut toutes vos provinces;
Mais, seigneur, le répandre est notre premier bien,
Puisqu'il en est avare et prodigue du sien.
D'ailleurs, maître de tout, l'est-il de sa personne?
Peut-il à d'autres rois transporter sa couronne,
Aux mains d'un étranger l'exposer aujourd'hui?
La loi qui fait le prince est au-dessus de lui.
Quand vous immoleriez Philippe et ses fils même,
Vainement votre front attend son diadème.

Tout le sang des Capets coulât-il par vos coups,
Les derniers des François ont des droits avant vous.
Je parle au nom des grands, du peuple et de l'armée.
Mes devoirs sont remplis.

(Il sort avec le héraut d'armes.)

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, MAUNI, GARDES.

ÉDOUARD, *à part et furieux.*

O colère enflammée!...
L'accord de deux rivaux n'est donc qu'un vain bonheur!..
Ingrate nation, qu'a chéri mon erreur,
Je vais justifier l'horreur que je t'inspire:
Qui ne peut te soumettre osera te détruire;
Si je ne puis régner dans les murs de Paris,
Tremble, je régnerai sur leurs sanglants débris...
C'est ici le dépôt de vengeance et de haine
D'où j'enverrai la mort aux rives de la Seine;
Je ferai de la France un plus affreux désert
Que celui qu'à mes yeux ces remparts ont offert...
On verra, sous les coups d'un vainqueur et d'un maître,
Dans la flamme et le sang vos cités disparoître,
Que de la Loire au Rhin, des Alpes aux deux mers,
Des nuages de cendre obscurcissent les airs!...

(A Mauni.)

Qu'immolés à l'instant ce maire et ses complices
D'un courroux immortel consacrent les prémices!

(Il tombe dans un fauteuil, tout hors de lui.)

MAUNI.

Seigneur...

ÉDOUARD, *l'interrompant.*

Allez, vous dis-je.

ALIÉNOR, *à part.*

O transports pleins d'horreurs!
Altière ambition, voilà donc tes fureurs?
Tu fais de l'homme un tigre, et ta rage effrénée...

ÉDOUARD, *s'apercevant que Mauni ne part point.*

Avez-vous entendu la loi que j'ai donnée?
Qu'on les mène à la mort.

MAUNI, *avec fermeté et noblesse.*

J'ai suivi vos drapeaux
Pour guider vos soldats et non pas vos bourreaux:
Seigneur, je vous l'ai dit, et vous devez m'en croire,
Plus que votre faveur je chéris votre gloire.
L'Anglois n'est point esclave en vous devant sa foi.
Vous m'avez confié la gloire de mon roi;
C'est un dépôt sacré dont j'aimois à répondre:
Si vous le retirez, j'en vais gémir à Londre.

ÉDOUARD, *toujours assis.*

(A un officier des gardes.)

Téméraire! sortez... Vous, allez m'obéir.

(Mauni sort d'un côté, et l'officier sort d'un autre.)

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, ALIÉNOR, GARDES.

ALIÉNOR, *à Édouard.*

HARCOURT vous abandonne, et Mauni va vous fuir...
(A part.)
O maire de Calais! sois sûr de ta vengeance;
Ton rival de ta mort va répondre à la France.

ÉDOUARD, *se levant.*

Comment! ce vil sujet vous l'égalez à moi?

ALIÉNOR.

Un sujet vertueux, s'immolant pour son roi,
Vaut bien un roi, seigneur, cruel dans sa victoire,
Embrasant l'univers pour une ombre de gloire.
Vous, vassal de la France et sujet de Valois,
Du sang que vous versez vous rendrez compte aux lois:
Par vos rébellions, les champs de l'Aquitaine
Reviendront pour jamais sous la main suzeraine;
Vos neveux, dépouillés de ce fief paternel,
Maudiront l'artisan d'un désastre éternel.
Né pour être l'exemple et l'amour de la terre,
Vous serez le fléau même de l'Angleterre;
Et l'humanité sainte, expirant dans les pleurs,
Viendra vous reprocher des siècles de malheurs.

SCÈNE IX.

HARCOURT, ÉDOUARD, ALIÉNOR, GARDES.

HARCOURT, *à Édouard.*

Édouard, j'ai rendu vos fureurs légitimes;
Mes soins à l'échafaud arrachent vos victimes:
Elles sont maintenant près du camp de mon roi.

ÉDOUARD.

Perfide! oses-tu bien...

ALIÉNOR, *à part et avec joie.*

Il est digne de moi!

ÉDOUARD, *à Harcourt.*

Quoi! ces François si fiers, qui bravoient le supplice,
S'abaissent, pour le fuir, au plus lâche artifice?

HARCOURT.

Non... Je les ai trompés, sans paroître à leurs yeux.
A peine le hérault est entré dans ces lieux,
J'ai publié, seigneur, qu'en vos mains apportée
A l'instant leur rançon venoit d'être acceptée.
J'ai supposé votre ordre et hâté leur départ.
Avant Melun lui-même ils quittoient ce rempart.
Votre armée autour d'eux chantant leur délivrance,
Confirmoit leur erreur et servoit ma prudence...

(On entend des cris d'allégresse.)

Entendez-vous ces cris?... Tous les cœurs sont jaloux
De vanter les vertus que j'annonçois en vous.
Pour ces infortunés je vous donne ma vie :
Qui causa leur malheur pour eux se sacrifie;
C'est le moindre devoir. Remplissez donc vos vœux;
Rassemblez sur moi seul leurs supplices affreux.

ÉDOUARD.

Tu les as mérités.

HARCOURT.

Ce n'est point quand mon zèle
Vient de vous épargner une honte éternelle;
Mais lorsque, trahissant mon prince et mon pays,
J'ai porté la victoire à leurs fiers ennemis....

(A Aliénor.)

Ah! j'en pleure de honte!... Ah! dites à mon maître
Que je meurs son sujet et digne enfin de l'être....

(Avec transport.)

J'abjure entre vos mains le serment détesté
Qu'à son rival heureux ma fureur a prêté.

ÉDOUARD.

Traître! qui m'as promis comme au roi légitime....

ALIÉNOR, *l'interrompant.*

Le parjure est vertu quand on promit le crime.

ÉDOUARD.

Votre amour fait son crime et sa perte en ce jour.

ALIÉNOR.

Il s'immole à sa gloire, et non à mon amour....
Mais l'amour peut enfin reprendre sa puissance;
Il ne fut point son guide, il est sa récompense....
(A Harcourt.)
Cher Harcourt, je te rends et te prouve ma foi;
Je mourrai ton amante et mourrai près de toi....
(Apercevant les six bourgeois qui reviennent se remettre entre les mains d'Édouard.)
Que vois-je?

ÉDOUARD, *à part.*

Ciel!

SCÈNE X.

SAINT-PIERRE, AURÈLE, AMBLÉTUSE, LES TROIS AUTRES BOURGEOIS, MAUNI, ÉDOUARD, HARCOURT, ALIÉNOR, GARDES.

HARCOURT, *à Saint-Pierre.*

C'EST vous?

SAINT-PIERRE.

J'ai su votre artifice....
(à Edouard.)
Et vous voyez, seigneur, si j'en suis le complice?
Nous marchions, regrettant un glorieux trépas;
Mais le brave Melun vient d'atteindre nos pas.
Son trouble à notre aspect, sa joie embarrassée
De soupçons importuns ont rempli ma pensée.

J'ai pressé sa franchise. A notre fermeté
Sa candeur héroïque a dû la vérité....

(A part.)

O mon roi ! quel amour ! quels exemples sublimes !

(A Édouard.)

Tu hasardois tes jours.... Reprenez vos victimes,
Seigneur. Sur mon pays quels que soient vos projets,
Vous connoissez enfin le maître et les sujets.

ÉDOUARD, *à part.*

Je demeure interdit.

(Il s'appuie sur un fauteuil.)

HARCOURT, *à Saint-Pierre.*

Ah ! la mort nous rassemble...
Vous ne trahirez pas tous mes désirs ensemble....
(A Aliénor.) *(Prenant la main de Saint-Pierre.)*
Adieu... Marchons, amis.

(Il fait un pas en silence, avec les six bourgeois.)

AURÈLE, *à part, regardant Édouard et son père.*

Je cède à mon effroi....
(A Édouard, en se jetant à ses pieds.)
Seigneur !...

SAINT-PIERRE, *à part, en se retournant.*

Mon fils aux pieds d'un autre que son roi !

AURÈLE.

Oui, j'ose demander, c'est ma seule prière....

(A Édouard.)

De mourir le premier, loin des yeux de mon père.
Seigneur, songez au vôtre... Ah ! quand des fers brûlants
Étoient près de percer et d'embraser ses flancs,
Si, tombant aux genoux de son juge inflexible,
Vous eussiez vu ce tigre, à vos pleurs insensible,

Le frapper, vous couvrir de son sang paternel...
Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel!

SAINT-PIERRE, *le venant relever.*

Leve-toi... Je rougis....

ÉDOUARD, *à part.*

Où suis-je? et quel murmure,
Quels cris attendrissants jette en moi la nature?

ALIÉNOR.

Ah! seigneur, gardez-vous d'en étouffer la voix!
Le monde est trop heureux quand elle parle aux rois!

ÉDOUARD.

Par tant de traits puissants mon âme est pénétrée:
Quel bandeau tombe enfin de ma vue égarée?
De combien de héros je suis environné!
Par combien de vertus je me sens condamné!
Ma fière ambition m'alloit conduire au crime!...
Gloire, idole des rois, le peuple est ta victime....
Ah! je veux me punir.... Je le veux.... Je le dois...
O ciel! quel sacrifice il faut faire à Valois!...

(*Aux six bourgeois.*)

Mais n'importe.... Vivez, ô généreux courages!...

AURÈLE, *à Saint-Pierre.*

Mon père!

ÉDOUARD, *aux bourgeois.*

De la paix soyez les premiers gages;
Allez.... Si vos vertus ont aigri mon courroux,
Du roi que vous servez on peut être jaloux....

(*A Harcourt.*)

Toi qui les as sauvés de ma fureur extrême,
Tu me rends à l'honneur; je te rends à toi-même.
Retourne vers ton roi. Qu'il juge, par ce don,
Si de son ennemi je veux garder le nom.

En vain, depuis trois ans, la fortune l'accable :
Un peuple si fidèle est un peuple indomtable.
Lorsque sur les François je prétendis régner,
Je cherchois leur amour, que j'espérois gagner;
Mais il faudroit les vaincre en tyran sanguinaire.
S'il n'est un don des cœurs, le sceptre peut-il plaire?
Je renonce à leur trône.

MAUNI, *avec fermeté.*

Ah! je vous reconnois :
Voilà le noble orgueil d'un cœur vraiment anglois!

ÉDOUARD, *prenant la main de Mauni.*

C'est par d'autres vertus qu'on va me reconnoître :
Je veux faire aux François regretter un tel maître.

SAINT-PIERRE.

Seigneur, par vos vertus attendez des François
Respect, estime, amour, et non de tels regrets.
Daignez, en ce moment, recevoir notre hommage.
L'honneur d'un beau trépas a flatté mon courage;
Mais je vais vous devoir le bien de mon pays :
Ma vie est un présent qui m'est doux à ce prix.

ALIÉNOR, *à Édouard.*

Grand prince! avec mon roi que de nœuds vous rassemblent!
Le ciel fit pour s'aimer les cœurs qui se ressemblent.
Ah! de l'humanité rétablissez les droits!
A l'Europe, tous deux, faites chérir ses lois;
Que, par vous, des vertus cette mère féconde,
Soit la reine des rois, et l'oracle du monde!

FIN DU SIÈGE DE CALAIS.

GASTON ET BAYARD,

TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY,

Représentée, pour la première fois, le 24 avril 1771.

PERSONNAGES.

GASTON DE FOIX, duc de Nemours, vice-roi de Milan.
ROVÈRE, duc d'Urbin, neveu du pape Jules II.
LE DUC D'ALTÉMORE, Napolitain.
LE COMTE AVOGARE, seigneur bressan.
EUPHÉMIE, fille du comte Avogare.
LE CHEVALIER BAYARD.
D'ALÈGRE.
UN VIEILLARD.
Suite de chevaliers et de soldats françois et italiens.

La scène est dans la citadelle de Bresse.

GASTON ET BAYARD,

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente une galerie de l'arsenal de la citadelle de Bresse. On y voit des drapeaux, des arquebuses, des canons démontés, des piles de boulets et tout l'appareil de la guerre.)

SCÈNE I.

AVOGARE, BAYARD, *suite de François.*

(Bayard donne en entrant son bouclier et sa lance à son écuyer.)

AVOGARE, *à Bayard.*

Du camp vénitien les foudres impuissants
Vont en vain seconder les efforts des Bressans.
Nous bravons désormais une ville rebelle :
Vous êtes avec nous ; les dangers sont pour elle.
Votre seule présence affermit ce rempart ;
On ne prend plus un fort où commande Bayard.
Voyez sur tous ces fronts la confiance empreinte ;
L'allégresse en mon âme a remplacé la crainte.
Moi qui suis né Bressan, mais dont le cœur françois
A votre prince, à vous, s'est donné pour jamais,

De mes concitoyens et de mes premiers maîtres
J'ai craint le coup fatal qui menace les traîtres.
Vous venez en ce jour sauver ma fille et moi.
Un héros a donc su, pour nous prouver sa foi,
Avec un escadron percer toute une armée?
En dois-je être surpris après sa renommée?
Bayard a-t-il jamais compté ses ennemis?
Bayard a-t-il jamais négligé ses amis?

BAYARD.

Tous les objets sacrés de mon culte suprême,
Dieu, la France, l'honneur, l'amitié, l'amour même,
De Milan vers ces lieux ont fait voler Bayard;
Mais sans votre constance il arrivoit trop tard...

(A tous les François.)

François, recevez tous mon légitime hommage.
J'ai peine à concevoir que l'excès du courage
Ait douze jours entiers, contre trois camps unis,
Défendu des remparts si foiblement munis.
Heureux dans le moment qu'une atteinte cruelle,
Enchaînant de Durfort la vaillance et le zèle,
Ravit à vos besoins et sa tête et son bras,
Que je puisse m'offrir pour père à ses soldats!..
J'ai visité ce fort. On cache aux cœurs timides
Un péril qu'on avoue aux âmes intrépides :
Si Gaston dans cinq jours ne vient nous secourir,
Au même lit d'honneur nous pouvons tous mourir.
Ce prince est triomphant : Bologne est délivrée;
Mais par un long chemin Bresse en est séparée.
N'espérons qu'en nous-même, et sachons tout braver.
Mépriser notre vie est l'art de la sauver.
Un des chefs assiégeants, que sa vertu renomme,
Urbin, neveu chéri du pontife de Rome,

Exige un entretien dont je me sens confus...
Il vient m'offrir la honte, et doute d'un refus.
Prêtons à la valeur l'appui de la prudence.
Près du palais des ducs la place est sans défense.
De la mollesse altière abattez les lambris,
Et changez en remparts leurs utiles débris.
Que, derrière vos murs, de profondes tranchées
Reçoivent du Garzo les ondes épanchées.
Mes mains vous aideront à ces nobles travaux,
Qui vont multiplier, prolonger les assauts.
Différons notre perte, et vengeons-la d'avance.
De nos derniers soupirs rendons compte à la France.
Tout guerrier qui retient de nombreux ennemis,
Mourant un jour plus tard, peut sauver son pays.
(Il fait signe à sa suite de se retirer, et elle s'en va.)

SCÈNE II.

BAYARD, AVOGARE.

BAYARD.

Avogare, quel sort menace notre armée!
Au cœur de l'Italie on la tient enfermée.
Pour couper la retraite à nos François trahis,
De Bresse en un moment les remparts envahis,
De Venise et de Rome ont reçu les cohortes.
Quelle infidèle main leur a livré vos portes?

AVOGARE.

On l'ignore, seigneur.

BAYARD.

Mais le brave Durfort
Croit qu'un traître inconnu l'a suivi dans ce fort.

Jugez des sentiments dont mon âme est atteinte :
Pour Euphémie et vous je connoîtrai la crainte.
Sans le revers fatal qui nous presse en ce jour,
J'allois hâter l'hymen promis à mon amour,
Ces nœuds où mon devoir, où mon penchant me livre;
Ces nœuds par qui l'État m'ordonne de revivre.
Depuis que votre fille a captivé mon cœur,
Le sien est la conquête où prétend ma valeur.
De tous nos chevaliers telle est la loi chérie.
Quand Charles, ce grand roi, foudre de l'Italie,
Qui de Suze au Sardo vainquit en se montrant,
De l'honneur à mes vœux daignoit ouvrir le champ:
« De la beauté, dit-il, va mériter l'hommage;
« L'amour dans un grand cœur sait doubler le courage. »
J'ai suivi ses leçons, j'ai servi la beauté.
Mais nul objet en moi n'avoit encor porté
Cette ardeur inquiète, active, impatiente,
Ce désordre qui plaît, ce plaisir qui tourmente,
Ces transports qu'on ne sent dans son cœur étonné
Qu'en rencontrant le cœur qui nous fut destiné.
Quoi! dans ces jours plus doux où mûrit la jeunesse,
Euphémie à mes sens inspira cette ivresse!...
Ah! je mourrois heureux, armé pour son secours;
Elle me rend plus chers les périls où je cours.
Mourir pour ce qu'on aime, en servant la patrie,
C'est la plus digne fin de la plus belle vie.

AVOGARE.

Bayard, dans nos malheurs j'entrevois quelque espoir;
Et quand le duc d'Urbin s'empresse pour vous voir,
Ce n'est pas annoncer un projet ordinaire.
On connoît à quel point Rome vous considère.

Quels que soient ses desseins, je vous l'ai dit, seigneur,
C'est à vous pour jamais que s'est voué mon cœur.
Avogare vous aime avant d'aimer la France.
Ma fortune, ma vie est en votre puissance;
Soyez maître : ordonnez de ma fille et de moi...
(Voyant paroître d'Alègre.)
Mais que nous veut d'Alègre?

SCÈNE III.

D'ALÈGRE, BAYARD, AVOGARE.

D'ALÈGRE, *à Bayard.*

Ami, sur votre foi,
Urbin vient d'arriver; le voici qui s'approche.

BAYARD, *à Avogare, qui se retire.*

Vous nous laissez?

AVOGARE.

Je fuis sa plainte et son reproche.
(Il sort avec d'Alègre.)

SCÈNE IV.

LE DUC D'URBIN, BAYARD.

URBIN.

Chevalier, qu'il m'est doux d'offrir à vos vertus
Des honneurs assez grands pour être inattendus!...
(Ils s'asseyent.)
Le pontife romain, l'auguste république
Devant qui s'est brisé l'orgueil asiatique,
Le roi qui tient l'Espagne et Naples sous ses lois,
Enfin l'heureux César dont l'Empire a fait choix,

Jule, Maximilien, Ferdinand et Venise,
De ma voix, près de vous, empruntent l'entremise.
Après ces noms fameux, sans en être éclipsé,
Le grand nom de Bayard a droit d'être placé.
Un guerrier qui soutient ou renverse les trônes,
Dans ses humbles foyers traite avec les couronnes,
Et ma fierté se plaît à voir les souverains
Rechercher mon égal qui seul fait leurs destins.
Quand la gloire unissoit et Louis et Rovère,
Les armes et mon cœur vous avoient fait mon frère.
J'ai plaint votre pays trop ingrat envers vous;
De payer vos talents d'autres rois sont jaloux.
Vous pressentez déja quel intérêt m'appelle:
Ce n'est pas de traiter pour cette citadelle,
Où vous-même apportant des secours superflus,
Ne pouvez qu'augmenter le nombre des vaincus.
De nos confédérés la sage politique,
Levant enfin son voile, à tous les yeux s'explique.
L'Europe l'applaudit. Ils veulent pour jamais
De l'Italie entière exiler les François,
Les contenir enfin dans les justes limites
Qu'à leurs États nombreux les Alpes ont prescrites.
De quatre souverains les guerriers vont s'unir:
Et pour leur chef suprême on voudroit vous choisir.
Le duc d'Urbin s'honore, aux champs de la victoire,
D'être un premier soldat utile à votre gloire.
Jule à vous acquérir montre le plus d'ardeur.
Il sait ce qu'il vous doit, et que votre grand cœur
Daigna sauver ses jours, que vous vendoit un traître.

BAYARD.

Eh bien! pour s'acquitter Jule m'invite à l'être?

URBIN.

Vous ne le serez point; et l'on peut sans effroi
Pour servir Rome et Jule abandonner un roi.
Trop d'exemples d'ailleurs ont appris à la France
Qu'un grand homme appartient à qui le récompense.
Bien plus : le souverain que nous servons par choix
Sent qu'il nous doit un prix de nos moindres exploits.
Celui qui tient sur nous ses droits de la naissance
Croit souvent se manquer par la reconnoissance.

BAYARD.

Un pontife m'exhorte à violer ma foi!
Des chrétiens mieux que lui je connois donc la loi?
Dieu dit à tout sujet quand il lui donne l'être :
« Sers, pour me bien servir, ta patrie et ton maître.
« Sur la terre à ton roi j'ai remis mon pouvoir.
« Vivre et mourir pour lui c'est ton premier devoir. »
En rappelant nos cœurs à cette loi suprême,
Un pontife devient l'organe de Dieu même;
Mais, seigneur, quand sa voix combat l'ordre du ciel,
C'est l'homme alors qui parle, et l'homme criminel.
En vain d'un rang sacré Jule exalte l'empire,
Lui qui, soufflant partout la fureur qui l'inspire,
Du pied des saints autels embrase l'univers;
Lui dont le front blanchi par quatre-vingts hivers,
Étale dans un camp le mélange bizarre
De l'airain des guerriers au lin de la tiare;
Qui dans Mirande enfin vint lui-même assiéger,
Dépouiller l'orphelin qu'il devoit protéger.
Ne croyez pas pourtant que mon erreur sinistre
Rejette sur l'autel l'opprobre du ministre.
Dépend-il en effet des vices d'un mortel
De dégrader le nom, les droits de l'Éternel?

Sont-ils moins saints pour nous quand Jule les profane ?
Le crime avilit-il la loi qui le condamne ?
Je sépare deux noms qu'on veut associer ;
Je révère un pontife et combats un guerrier.
Quant à Maximilien, que pourrois-je en attendre ?
Il ne séduiroit pas un cœur fait pour se vendre.
Ferdinand s'applaudit alors qu'il trompe un roi :
Est-ce avec un soldat qu'il garderoit sa foi ?
Pour Venise, il est vrai, j'estime son courage :
Surprise par la foudre, elle a bravé l'orage.
Au sénat des Romains jaloux de ressembler,
Son sénat vit sa perte et sut n'en point trembler.
Entre ses ennemis sa politique habile
Sema par l'intérêt une discorde utile.
De ce Jule, autrefois son ardent oppresseur,
Venise maintenant se fait un défenseur,
Et sait contre Louis armer pour sa querelle
Tous les rois qui d'abord armoient Louis contre elle.
Mais l'Europe verra le monarque françois
Trahi par ses égaux, et non par ses sujets.
Vous connoissez ce roi si digne de son trône :
Qu'il a de droits sur nous, sans ceux de sa couronne !
L'amour jusqu'au transport naît à son doux aspect ;
Jamais jusqu'à la crainte on ne sent le respect.
Cœur intrépide et tendre, âme simple et sublime,
Bienfaiteur de la terre et guerrier magnanime,
Il défend les États qu'il tient de ses aïeux ;
Mais il est né trop grand pour être ambitieux.
Jule a pu soupçonner ce généreux système ;
On doute des vertus qu'on n'auroit pas soi-même.
On croit que Louis veut tout ce qu'il peut vouloir,
Qu'un roi règle toujours ses droits sur son pouvoir.

Un monarque, un François refuser la victoire!
Je pardonne aux mortels d'être lents à le croire.
Vous qui sous d'autres rois voulez me voir servir,
Vous choisiriez le mien, si vous pouviez choisir.

URBIN.

J'admire votre maître et ses vertus augustes;
Ses froideurs envers vous n'en sont pas moins injustes.
Pour tant d'autres guerriers s'ouvrant de toute part,
Sa main semble toujours s'écarter de Bayard.
Eh! quel est, dites-moi, le prix de vos services?

BAYARD.

Eux-mêmes. Je sais voir, en dédaignant leurs vices,
Des guerriers courtisans disputer les faveurs,
Mendier les trésors même avant les honneurs;
Et, toujours mécontents des grâces qu'ils reçoivent,
Vendre à leur souverain des talents qu'ils lui doivent.
Si Louis donne enfin à l'importunité
Ce que la vertu simple avoit mieux mérité,
Pour garder à l'État ses appuis nécessaires;
Des cœurs intéressés les rois sont tributaires:
Il faut qu'en les plaignant leurs plus dignes sujets
Laissent au plus avide emporter les bienfaits;
Et j'aime mieux, seigneur, qu'on dise avec justice:
« Louis doit à Bayard le prix d'un long service, »
Que si la France et vous, en secret, murmuriez
De voir des biens publics mes exploits trop payés...

(Avec chaleur.)

Mais, que dis-je? à mon choix Louis me récompense:
Dès qu'il voit un laurier, il l'offre à ma vaillance;
Dès que pour la patrie il craint quelque hasard,
Le poste du péril est celui de Bayard:

Il me met le premier sous l'aile de la gloire;
Il veut tenir de moi sa première victoire.
Son jeune successeur, ce généreux Valois,
Qui soupire, en secret, au bruit de nos exploits,
Dans les armes déja m'a choisi pour son père;
Il veut qu'arbitre un jour de sa vertu guerrière
Un sujet donne aux rois le sceau de la valeur.
Où sont les dignités qui valent cet honneur?

URBIN.

Pourquoi donc, aujourd'hui que la France en alarmes
Voit tant de rois ligués l'accabler de leurs armes,
Louis vous ravit-il ces moissons de lauriers?
Pourquoi nommer Gaston le chef de vos guerriers?
A combattre sous lui pouvez-vous vous contraindre?
N'en rougissez-vous pas?

BAYARD.

Je n'ai point à me plaindre;
Frère du roi d'Espagne et neveu de mon roi,
Nemours n'est-il pas né pour commander sur moi?

URBIN.

Mais sa jeunesse extrême....

BAYARD, *l'interrompant.*

Eh! que fait sa jeunesse
Lorsque de l'âge mûr je lui vois la sagesse?
Profond dans ses desseins, qu'il trace avec froideur,
C'est pour les accomplir qu'il garde son ardeur.
Il sait défendre un camp et forcer des murailles;
Comme un jeune soldat désirant les batailles,
Comme un vieux général il sait les éviter.
Je me plais à le suivre, et même à l'imiter.
J'admire sa prudence, et j'aime son courage:
Avec ces deux vertus un guerrier n'a point d'âge.

URBIN, *se levant.*

Bayard peut commander, et Bayard veut servir !
Tout le fruit de mon zèle est donc un repentir ?

BAYARD, *qui s'est levé en même temps qu'Urbin.*

Non ; je vais de mon sort vous faire ici l'arbitre.

URBIN, *surpris.*

Moi ?

BAYARD.

Nous nous estimons, seigneur, à plus d'un titre.
Parlez vrai. Si ma foi cédoit à vos discours,
Serois-je en votre cœur ce que j'y fus toujours ?

URBIN, *après un moment de réflexion.*

Je t'imite, Bayard ; et je te parle en homme,
Non plus en courtisan du monarque de Rome.
J'allois, si par mes soins il t'avoit corrompu,
Applaudir son bonheur et pleurer ta vertu.

BAYARD, *l'embrassant.*

Va, le frère chéri que m'ont donné les armes
Ne versera sur moi que d'honorables larmes.

URBIN, *affectueusement.*

Tu veux que j'en répande, et tu m'en vois frémir !
Est-ce en jeune insensé qu'ici tu dois périr ?
En comptant sur Nemours, ta sagesse est trompée.
D'épais et longs frimas la terre détrempée,
Tant de marais profonds, de fleuves débordés,
Par nos fiers Albanois défendus et gardés,
Opposent à sa marche une sûre barrière....
Eh ! comment pensez-vous que son armée entière,
Ce pesant appareil de cent foudres d airain,
Ces soldats combattus par le froid et la faim,
Poursuivis, tourmentés d'éternelles alarmes,
Foibles, et succombant sous le poids de leurs armes,

Vont, par de tels chemins, jusqu'à vous accourir?
Le libre voyageur a peine à les franchir.
Daignez vous rendre à moi.

BAYARD.

Comment! Bayard se rendre?

URBIN.

Les débris de ce fort ne peuvent se défendre;
Vois le bronze, tombant de son appui brisé,
Attendre encore en vain le salpêtre épuisé.
Vois ces remparts ouverts, ces portes ébranlées,
Ces fossés tout remplis de vos tours écroulées.

BAYARD, *qui, pendant les derniers vers, a témoigné quelque impatience, et s'est avancé vers une porte de la galerie, appelant.*

Amis, approchez-vous.

SCÈNE V.

TROUPE DE SOLDATS, BAYARD, LE DUC D'URBIN.

URBIN, *à Bayard.*

Eh! pourquoi ces soldats?

BAYARD, *s'appuyant sur l'un des soldats.*

Voici d'autres remparts, dont vous ne parlez pas.
Voyez ces vieux guerriers, fiers de leurs cicatrices,
De vingt assauts bravés redoutables indices:
Ils ne veulent sortir de ces fossés sanglants
Que sur un pont formé d'ennemis expirants!

SCÈNE VI.

ALTÉMORE, D'ALEGRE, BAYARD, LE DUC D'URBIN, TROUPE DE SOLDATS.

BAYARD, *à Altémore.*

MAIS l'ami de Gaston, l'intrépide Altémore....

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Gaston lui-même arrive.

BAYARD, *à part.*

Ah! ciel!... J'en doute encore.

URBIN, *avec le plus grand étonnement, à Altémore.*

Le prince?...

BAYARD, *à Altémore.*

Et son armée?

ALTÉMORE.

Est au pied de ces tours.

BAYARD, *à Urbin, après l'avoir regardé avec une surprise mêlée d'admiration, que le duc exprime également par ses gestes.*

Que notre étonnement doit honorer Nemours!
Guerriers, depuis vingt ans, admirés sur la terre,
Allons apprendre encor les secrets de la guerre.
Aurions-nous projeté ce qu'il fait aujourd'hui?
Eh bien! doit-on rougir de commander sous lui?
Vers votre camp, seigneur, votre retraite est libre.
Annoncez ce prodige à vos héros du Tibre.
Sur ses bords, quelque jour, nous pourrons nous revoir.
Je me rends vers mon chef, et cours le recevoir.

(Il sort avec les soldats.)

SCÈNE VII.

AVOGARE, *entrant furtivement, après que Bayard est sorti;* LE DUC D'URBIN, ALTÉMORE.

ALTÉMORE, *au duc, après avoir regardé si Bayard et les soldats sont éloignés.*

Nemours veut des Bressans attaquer les murailles,
Seigneur. Ne tentez point le destin des batailles.
Que, par un feint traité, dans la ville introduit,
Ce prince avec les siens expire cette nuit.
Vous verrez mon projet dans les mains de Pescaire.
Seul des foudres nouveaux il connoît le mystère.
Ferdinand l'a chargé de servir mes desseins;
Le chef des Espagnols réunis aux Romains....

URBIN, *l'interrompant.*

Arrêtez. Sans l'aveu de Rome et de Venise,
(En regardant Avogare.)
Ferdinand peut payer deux traîtres qu'il méprise.
Je ne veux point entrer dans vos lâches complots,
Et je vais en héros combattre des héros.
Vos infâmes secours flétriroient ma victoire,
Je triomphe sans honte et succombe avec gloire.
Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

ALTÉMORE, AVOGARE.

ALTÉMORE.

Ne craignez rien de sa fausse vertu,
Seigneur; il n'est pas maître, et son camp m'est vendu.

Du retour de Gaston l'extrême diligence,
Changeant tous nos projets, sert mieux notre espérance.
Les François, empressés d'accourir vers ces murs,
Viennent se réunir dans des pièges plus sûrs.
J'aime à voir par leurs soins notre attente remplie;
Nous allons d'un seul coup délivrer l'Italie.

AVOGARE, *à part.*

Quel jour serein vient luire à mes yeux affligés!
Mon épouse et mon fils, vous serez donc vengés!
Vous fûtes des François les premières victimes :
Pour préparer mes coups, hélas! trop légitimes,
Depuis deux ans entiers, ma tranquille fureur
Par cent détours obscurs se traîne avec lenteur;
Qu'elle se lève enfin dans ce jour de vengeance,
Et d'un fer imprévu frappe avec assurance.
Mes tyrans à ma foi semblent s'abandonner :
Leur crédule candeur ne sait rien soupçonner.
Affectant sur mon fils une douleur commune,
J'accusai de sa mort la guerre et la fortune.
Je sus flatter Nemours qu'à force de bienfaits
Il consoloit ce cœur ulcéré pour jamais.
Bayard croit à sa main ma fille réservée.
Ils sont loin de penser que, par moi soulevée,
Bresse ait reçu de moi des armes, des soldats,
Par ces longs souterrains, qu'ils ne connoissent pas;
Et, cette nuit encor, ma garde conjurée
De ce fort aux Bressans alloit ouvrir l'entrée.

ALTÉMORE.

Seigneur, de mes complots, pour vous seul entrepr.
Votre fille d'abord fut la cause et le prix:
Vous m'offriez sa main; je vous voyois en père;
J'osois tout pour venger votre fils et sa mère.

Né dans Naple, et banni par son usurpateur,
Je le vois dans ces lieux me rendre sa faveur.
Ferdinand, pour priver Nemours de la couronne
Que Naples lui destine et que Louis lui donne,
Vient de m'encourager, par des bienfaits nouveaux,
A tromper l'amitié de ce jeune héros.
Il me rend, en secret, le duché d'Altémore;
Du nom de vice-roi sa main me flatte encore...
Mais par un soin plus cher je me sens enflammé :
Nemours est mon rival, et mon rival aimé!

AVOGARE.

Va, je le soupçonnois lorsque ma loi sévère
A ta naissante ardeur prescrivit le mystère.
De ta contrainte, ami, vois les heureux effets :
Euphémie et Gaston te livrent leurs secrets;
Ils ignorent ma haine et notre intelligence.
Mais pourquoi leur amour dans l'ombre du silence?...

ALTÉMORE, *l'interrompant vivement.*

Nemours à son amante avoit donné sa foi
De ne rien déclarer sans l'aveu de son roi.
Il vient de l'obtenir, et mes justes alarmes....

AVOGARE, *l'interrompant à son tour.*

Pour combattre leurs feux j'ai de puissantes armes.
Quand Bayard apprendra qu'on cherche à lui ravir
Celle qu'en digne amant il croyoit obtenir;
Lui dont le bras vengeur, disputant Euphémie,
Du fier Sotomayore a terminé la vie....

ALTÉMORE, *à part, très vivement.*

Ciel! je vais l'un par l'autre immoler mes rivaux!
France, en les divisant on perd tous tes héros.
Par leurs jaloux débats nous donnant la victoire,
L'amour pour les aigrir est plus fort que la gloire.

De la même beauté quand leurs cœurs sont épris,
Il ne faut qu'un regard pour perdre deux amis.

AVOGARE.

Ah! si l'amour entre eux n'arme point la vengeance,
Il va des grands objets distraire leur prudence,
Et détourner leurs soins, par un désordre heureux,
Loin des pièges mortels rassemblés autour d'eux.
Viens, et tâchons surtout de leur rendre la ville....

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Oui; leur perte y devient plus sûre et plus facile.
Là, le gouffre enflammé sous leurs pas va s'ouvrir....
Ce n'est qu'en y tombant qu'on le peut découvrir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

Mon père!..

AVOGARE, *l'interrompant, en fureur.*

Non; ma haine en est plus affermie.

EUPHÉMIE

Croyez que vos secrets, gardés par Euphémie...

AVOGARE, *l'interrompant.*

Va, tu m'en répondras, puisqu'ils sont dans ta main....
Je vois que tu sais tout, et je nierois en vain.
Quel perfide à tes yeux dévoila ce mystère?

EUPHÉMIE.

Un mortel vertueux dont le nom se doit taire.

AVOGARE.

Je saurai le connoître; il mourra par mes coups...
(*Plus tranquillement.*)
Mais Gaston s'est flatté de se voir ton époux;
Il croit que tu réponds au feu qui le dévore.

EUPHÉMIE.

Ah! peut-il se tromper quand il croit qu'on l'adore?
Mon âme s'ouvre à vous, pour mieux vous attendrir.
Avant de voir Nemours j'appris à le chérir.
Au récit de sa gloire, en tous lieux répandue,
D'un trouble intéressant je me sentois émue.

Au bruit de ses périls on me voyoit pâlir;
Ses exploits en secret sembloient m'enorgueillir.
Mon cœur vers ces climats appeloit sa vaillance :
J'osois lui souhaiter, dans mon impatience,
Des triomphes nouveaux, de nouvelles vertus;
Et mes vœux chaque jour se voyoient prévenus.
Les lauriers d'Aignadel venoient d'orner sa tête,
Lorsque par un assaut Bresse fut sa conquête.
Vous vîtes sa valeur, sa grâce, ses bienfaits
Enchanter tous les cœurs surpris et satisfaits.
Comme il daigna pleurer sur le sort de mon frère,
Victime en cet assaut d'un zèle téméraire!
Mais avec quel respect ses dons consolateurs
Versoient autour de nous l'oubli de nos malheurs!
Vous en fûtes touché. Bayard en son absence,
Ignorant son amour, brigua notre alliance :
Je n'eus point de raison pour rejeter sa foi,
Tant que Nemours m'aima sans l'aveu de son roi.
Hélas! à s'enflammer la passion plus lente
Dans une âme sévère en est plus violente.

(*A part.*)

Bayard ne cède point... Ciel, vais-je être aujourd'hui
Un flambeau de discorde entre Nemours et lui?..

(*A Avogare.*)

Mais un plus grand danger m'alarme pour mon père :
On a de vos complots pénétré le mystère :
Et qui sait si Louis, après vos noirs detours,
Voudra permettre encor la clémence à Nemours?
Ah! pour vous faire un droit à leur bonté suprême,
Abjurez vos fureurs... Avouons-les nous-même.
Il n'est point de pardon que ne puisse obtenir
L'amour mêlant ses pleurs à ceux du repentir.

AVOGARE.

Qui? moi sacrifier à ton indigne flamme
Le plaisir de venger et mon fils et ma femme?
N'as-tu pas vu ton frère, en ce même palais,
Expirer à tes pieds sous les coups des François?
Là mes bras ont pressé les restes effroyables
De son corps déchiré par leurs lances coupables.
Sa main serra ma main pour la dernière fois :
Les accents étouffés de sa plaintive voix
Ne purent que nommer la vengeance et son père.
Je la jurai sur lui, sur sa mourante mère :
Sa mère, en s'immolant près d'un fils malheureux,
Invitoit ma douleur à les suivre tous deux.
Ta barbare tendresse arrêta ma furie;
Va, c'est pour me venger que j'ai souffert la vie.
Va, tu sais que mon cœur pour haïr les François
N'avoit pas attendu tous les maux qu'ils m'ont faits.
Pour fruit de leurs dédains recueillant notre haine,
Tout les abhorre ici. Leur nation hautaine
Nous croit nés pour servir sous vingt tyrans divers,
Et trop heureux encor de préférer ses fers.
En vengeant ma maison j'affranchis ma patrie :
Le ciel pour les François n'a point fait l'Italie.
De quel droit venoient-ils, du fond de leurs États,
Porter dans mes foyers le deuil et le trépas?
Du moins que leurs malheurs consolant ma misère,
Ce jour soit le dernier pour leur armée entière;
Que dans toute la France on voie avec effroi
Des pères désolés qui pleurent comme moi.

EUPHÉMIE.

Dans quel égarement la fureur vous engage!
Des aïeux de Louis Milan fut l'héritage;

La naissance nous place au rang de ses sujets,
Et nous fait partager ce grand nom de François.
A votre souverain cessez d'être infidèle;
Gloire, intérêt, devoir, vers lui tout vous rappelle.
Ah! remplacez le fils que vous avez perdu
Par un fils plus illustre et plus grand en vertu;
Qui, portant avec moi votre sang sur le trône,
Fait rejaillir sur vous l'éclat de sa couronne.
Nemours met à vos pieds un sceptre glorieux,
Où n'osoit s'élever votre œil ambitieux;
Et vous, prêt à frapper son cœur qui vous révère,
Vous aimez mieux vous voir son bourreau que son père!

AVOGARE.

Crois-tu que ma raison embrasse imprudemment
Ce fantôme de gloire offert à ton amant?
Que dans Naples jamais il garde la couronne
D'un peuple qui la brise aussitôt qu'il la donne?
Nemours est-il plus grand, plus puissant, plus heureux
Que Charle et que Louis, qu'on en priva tous deux?
S'il se voit à son tour chassé de l'Italie,
Il faudra donc le suivre; et, loin de ma patrie,
Traîner de mes vieux ans le reste infortuné,
D'un prince sans États courtisan dédaigné?
Je suis libre en ces lieux sous la loi de Venise:
Et, chef d'une province à mon pouvoir soumise,
Les titres, les honneurs sur ma tête amassés,
Sur celle de mon fils étoient encor placés...

(*Avec transport.*)

Mon fils étoit ma gloire et ma seule espérance;
Son nom déja fameux doubloit mon existence.
Dans sa tombe avec lui tout est fini pour moi:
C'est un sang étranger qui doit naître de toi.

Sur la terre à jamais mon nom meurt et s'efface;
Les fils de ton époux ne sont rien dans ma race.

EUPHÉMIE.

Voilà comme mon sexe est ici chez les grands!
Ils nous comptent à peine au rang de leurs enfants.
Un fils flattant leur nom d'une grandeur future,
Est aimé par l'orgueil plus que par la nature.
Mon père, quoi! jamais l'excès de mon amour
N'amènera votre âme au plus foible retour?
Ah! j'ai droit de me plaindre, et je demande grâce...
(Elle se jette à ses pieds.)
Est-ce un bonheur pour vous de combler ma disgrâce?
Votre cœur isolé n'a rien autour de soi:
Que le besoin d'aimer le tourne enfin vers moi.
Souvent à se venger mettant sa seule étude,
De ce noir sentiment on fait une habitude.
Laissez-vous entraîner par un plus doux penchant:
La nature à vos pieds jette un cri si touchant!
Hélas! ne changez point pour la tendre Euphémie
En un supplice affreux le bienfait de la vie.
A l'auteur de mes jours, en sauvant sa vertu,
Je rendrai, s'il le veut, plus que je n'ai reçu.

AVOGARE, *la relevant.*

Lève-toi... Ta prière et me lasse et m'offense.
Je n'ai dans l'univers de bien que ma vengeance.
(Avec fureur.)
Je donnerois pour elle et mon sang et le tien.
Ton cœur dénaturé n'appartient plus au mien.
Esclave du tyran qui perdit ta famille,
Amante d'un François, non, tu n'es plus ma fille!

EUPHÉMIE.

Seigneur...

AVOGARE, *l'interrompant, en apercevant Altémore.*

Mais quelqu'un vient... C'est l'ami de Nemours...:
Perfide! livre-lui mes secrets et mes jours:
Mais tremble!

EUPHEMIE, *à part.*

Malheureuse!

(Tandis qu'elle reste dans l'accablement, Avogare sort, en faisant à Altémore un signe d'intelligence.)

SCÈNE II.

ALTÉMORE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *vivement.*

AH! vous aimez mon père;
Il a de votre exil soulagé la misère:
Il va se perdre... Hélas! soyez son protecteur.
C'est moi qui de Nemours fis votre bienfaiteur;
Entre vos deux amis votre devoir vous place.

ALTÉMORE, *avec une feinte surprise.*

Quel discours!

EUPHÉMIE.

Prévenez leur commune disgrâce...

(Voyant paroître Gaston, Bayard et d'autres chefs de l'armée françoise.)

Je vois Gaston, Bayard de leurs chefs entourés...
Seigneur, éloignons-nous.

SCÈNE III.

GASTON, BAYARD, D'ALÈGRE, CHEVALIERS FRANÇOIS, EUPHÉMIE, ALTÉMORE.

GASTON, *tenant à la main un plan roulé, à Euphémie, qui veut sortir.*

MADAME, demeurez;
Vous voyez vos soldats. Cette pompe guerrière
Aux filles des héros n'est jamais étrangère.
Un seul de vos regards, enflammant vos vengeurs,
Peut au-dessus d'eux-même élever leurs grands cœurs.
Quand c'est pour la beauté qu'ils courent à la gloire,
Les François font voler le char de la victoire..
(Voyant qu'elle est troublée jusqu'aux larmes.)
Mais que vois-je ? vos yeux semblent mouillés de pleurs.

EUPHÉMIE.

Prince, ce jour de gloire est un jour de douleurs.
Mon père... ses dangers... les vôtres... ma patrie...
Tout jette la terreur dans mon âme attendrie.

BAYARD.

La terreur, quand Nemours traversant tant d'États,
Vengeur de deux cités, vainqueur dans trois combats,
Domte en si peu de jours par un talent suprême
Et tout l'art des humains et la nature même ?
Grâce à leur nouveau chef qui finit leur malheur,
La gloire des François égale leur valeur.
Ils craignoient pour Milan : Jule tremble pour Rome;
(En montrant Gaston.)
Et c'est la même armée : on n'y changea qu'un homme.

GASTON.

Cet homme à son bonheur doit bien plus qu'à son art.
Avec de tels guerriers que n'eût point fait Bayard ?

BAYARD, *vivement.*

Moi ?... Vos huit derniers jours valent ma vie entière.
Votre marche savante est un coup de lumière
Qui montre un art nouveau que vous seul possédiez.
Je mesurois l'obstacle, et vous le surmontiez.

GASTON.

J'ai dû mon vol rapide à mes rigueurs utiles.
J'ai banni de mon camp ce vain luxe des villes,
Qui, retardant toujours la course des héros,
Amollissoit des bras formés pour les travaux.
A ces mâles guerriers, peu jaloux de leurs charmes,
Le luxe que j'ordonne est l'éclat de leurs armes...
(Aux chevaliers.)
Amis, pour peu d'instants suspendons le combat;
Quatre heures suffiront aux besoins du soldat.
Je veux dans Bresse même assaillir cette armée
A l'ombre de ses tours lâchement renfermée,
Qui devroit, déployant ses bataillons nombreux,
Presser ma foible troupe et l'écraser entre eux.
Ce prodige nouveau doit tenter ma vaillance.
Aux exploits de Fornoue accoutumons la France:
Charle y brava l'effort de trois puissants États,
Et fit plus de captifs qu'il n'avoit de soldats...
(Avec une joie douce.)
Chevaliers, je réclame une autre loi chérie:
On plaît à la beauté quand on sert la patrie.
Voyons avec éclat qui de nous en ce jour
Saura par plus d'honneur mériter plus d'amour...
(Vivement, en montrant Euphémie.)
Voilà le digne objet de ma flamme fidèle,
D'une ardeur que Louis permet que je révèle.
Dès long-temps mon hommage a su plaire à ses yeux.

BAYARD, *à part.*

Ciel !

GASTON, *plus vivement, aux chevaliers.*

Si ce jour peut voir mon front victorieux,
Demain je veux unir, dans Bresse encor sanglante,
A sa main vertueuse une main triomphante ;
Et dans Naples bientôt la guidant avec vous,
Pour la mieux mériter couronner son époux.

BAYARD.

Son époux ?... Vous, seigneur ?

GASTON.

D'où naît votre surprise ?

BAYARD.

Vous connoissez Bayard, et quelle est sa franchise ?
Prince, j'aime Euphémie, et l'aime avec fureur !

GASTON, *avec douleur.*

Qui ? vous ?... Me l'enlever... c'est m'arracher le cœur !

BAYARD, *avec passion, mais sans éclat.*

Ah ! qui veut me l'ôter me doit ôter la vie !

GASTON.

Bayard !

EUPHÉMIE.

Eh ! modérez...

BAYARD, *l'interrompant avec humeur.*

Vous l'aimiez, Euphémie ?
Vous me cachiez vos feux ? et j'en suis plus jaloux !
Mais respectez ici les droits que j'ai sur vous.
La foi de votre père à ma foi vous engage,
Et je sais conserver le prix de mon courage.

GASTON, *vivement.*

(En montrant Euphémie.)

Mes titres sont égaux... mon courage et son choix...

(*Plus tranquillement.*)
Nemours, comme Bayard, sait conserver ses droits.

BAYARD.

Eh bien! seigneur, il faut... Mais mon devoir m'impose..
Votre nom, votre rang...

GASTON, *l'interrompant.*

Mon rang? je le dépose;
Et l'amour et l'honneur vous rendent mon égal.

BAYARD.

Ah! vous m'êtes plus cher que mon premier rival!

GASTON.

Comment! que dites-vous?

BAYARD, *avec force.*

Ce qu'Euphémie ignore...
J'ai disputé sa main contre Sotomaïore.
Armé par l'amour seul, j'immolai ce guerrier.

GASTON.

Les exemples, Bayard, ne peuvent m'effrayer...
Mais j'ai dû vous entendre, et ce mot doit suffire..
(*Aux chevaliers.*)
Vous, aux postes fixés que chacun se retire;
Et qu'on attende en paix le moment de l'assaut.
(*Les chevaliers ne se retirent pas. Ils paroissent agités, et parlent bas entr'eux. Nemours continue à parler à Bayard, en le prenant par la main.*)
Je vous connois un cœur et trop juste et trop haut
Pour oser soupçonner que jamais la patrie
Souffre de nos débats et soit plus mal servie.
Je vous charge, Bayard, d'observer de plus près
Mon ordre de bataille et mes desseins secrets...
(*Il lui présente le plan roulé.*)
Voyez si ma jeunesse a trompé ma prudence;

Ouvrez sur mes projets l'œil de l'expérience.
Quand nous aurons vaincu pour l'honneur de l'État,
Je verrai si le mien veut un autre combat.

BAYARD, *ému, et prenant le plan.*

Seigneur...

GASTON, *l'interrompant.*

Allez, Bayard.

(Bayard sort avec les chevaliers.)

SCÈNE IV.

GASTON, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE.

NEMOURS, qu'allez-vous faire?
Pensez-vous que j'approuve un amour sanguinaire,
Qui, par vous, d'un ami va déchirer le sein,
Ou vous faire tomber sous sa coupable main?
Eh! c'est moi, juste ciel! moi qui perdrois encore
Un héros que j'admire, ou celui que j'adore!

GASTON.

Calmez ce tendre effroi. Bayard peut se domter;
Je lui laisse le temps de se mieux consulter.
Qu'en vous cédant à moi Bayard me satisfasse;
C'est l'unique moyen d'expier sa menace.
Si j'avois pu me vaincre, une telle fierté
M'en auroit pour jamais ravi la liberté.
Mais un premier transport peut égarer sa flamme:
Garde-t-on près de vous l'empire de son âme?
Moi-même, malgré moi, de colère animé....
Il est plus excusable; il n'étoit point aimé!

SCÈNE V.

AVOGARE, GASTON, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à Gaston.*

Ah! prince, pardonnez ma fatale imprudence :
Il est vrai, de Bayard j'ai flatté l'espérance ;
Croyois-je que Nemours descendroit jusqu'à nous?
Bayard menace en vain, Euphémie est à vous.

GASTON.

Comte, j'ai renfermé la flamme la plus pure
Tant qu'un refus du roi pouvoit vous faire injure.
C'est pour vous l'épargner qu'en pressant ce lien
Même avant votre aveu j'ai recherché le sien.
Ne craignez point Bayard ; je défendrai mon père ;
Puissent mes tendres soins et mon respect sincère
Rendre, après tant de pleurs, un fils à votre amour !

AVOGARE.

Mes pleurs vont être enfin essuyés en ce jour!...
O mon fils! recevez ce doux nom qui m'honore.

(*Il l'embrasse.*)

EUPHÉMIE, *à part.*

Il l'embrasse à mes yeux, quand je sais qu'il l'abhorre!...
(*A Nemours.*)
Non, cher prince, cessez de m'offrir votre main...
Ah! mon père sait trop que je vous aime en vain ;
Sans ce fatal combat, que mon malheur prépare,
Un destin plus cruel aujourd'hui nous sépare.
Toujours par un malheur un autre est amené,
Et l'infortune encor cherche l'infortuné.

AVOGARE, *bas.*

Oses-tu bien?...

GASTON, *à Euphémie.*

Quoi donc?

EUPHÉMIE, *avec embarras, et regardant quelquefois son père.*

De nos Bressans rebelles
Vos yeux vont démêler les trames infidèles,
Et votre bras vengeur est prêt à les punir....
Ma famille est dans Bresse, et le sang peut m'unir
A des cœurs criminels..... proscrits avec justice,
Mais dont vous me verriez partager le supplice.

GASTON, *à Avogare.*

Mon père! et vous aussi craignez-vous que mon cœur
Sur ce qui vous est cher n'étende sa rigueur?...
(*A Euphémie.*)
Le neveu de Louis, armé par sa vengeance,
N'est-il pas, en secret, chargé de sa clémence?
Ah! qui versa des pleurs tremble d'en voir couler,
Et plus on a souffert, mieux on sait consoler.
Louis, dans les reflux d'une cour orageuse,
Vit le sort opprimer son âme courageuse;
Il pleura près du trône où l'appeloit son sang:
Il parvint aux vertus, comme au suprême rang,
Par une route, hélas! aux rois trop peu commune,
Par cet heureux sentier de l'utile infortune.
Son cœur, qui la connut, est plus tendre à sa voix;
Le meilleur des humains est le plus grand des rois:
Et moi, dont ses revers ont assiégé l'enfance,
Par les mêmes leçons j'appris la bienfaisance.

EUPHÉMIE.

Quoi! vous pardonneriez à l'aveu du forfait?..

SCÈNE VI.

ALTÉMORE, GASTON, EUPHÉMIE, AVOGARE.

ALTÉMORE, *à Gaston, en lui présentant un billet.*

Prince, Bayard pour vous m'a remis ce billet.

GASTON, *prenant le billet et le lisant haut.*

« Lorsque l'on fit outrage, et qu'il faut qu'on répare,
« On doit, sans différer, satisfaire un grand cœur.
« Prince, je puis mourir dans l'assaut qu'on prépare,
« Et ne veux point mourir comptable envers l'honneur.
« Que mon chef lui-même choisisse
« Les armes, les témoins et les juges du camp;
« Qu'il hâte un beau moment de gloire et de justice :
« Je me crois son ami, même en le provoquant. »

AVOGARE.

Reconnoît-on Bayard à ce nouvel outrage?

GASTON.

Je reconnois l'amour, la seule erreur du sage....
(A Altémore.)
Qu'il s'apprête à l'instant, et que pour ce combat....

EUPHÉMIE, *l'interrompant impétueusement.*

Non, je cours m'opposer à ce double attentat.
(Regardant son père.)
Le plus pressant péril doit entraîner mon âme....
J'éclairerai Bayard sur les droits qu'il réclame.
Il verra qu'en voulant tyranniser mon choix
Des dignes chevaliers il foule aux pieds les lois,
Que s'il se perd lui-même, il trahit sa patrie;
Que s'il tranche vos jours, il m'arrache la vie.
Dans le fond de son cœur je prendrai pour appui
L'orgueil que met un sage à triompher de lui.

J'oserai me servir de ce pouvoir suprême
Que l'objet qu'on adore a contre l'amour même;
Et, si tant de devoirs sont bravés sans égard,
Le vainqueur de Nemours.... ou celui de Bayard
N'emportera, pour prix de sa gloire cruelle,
Que la publique horreur et ma haine éternelle.
(Elle sort.)

SCÈNE VII.

GASTON, AVOGARE, ALTÉMORE.

GASTON, *à Avogare.*

Tous ses efforts sont vains; après ce grand éclat,
C'est moi qui maintenant vais presser ce combat.
(A part.)
Bayard, je différois un malheur nécessaire;
Mais tu veux le hâter, il faut te satisfaire.

AVOGARE, *à Altémore, avec une colère feinte.*

Seigneur, un tel billet dut rester dans vos mains.
La prudence....

ALTÉMORE, *avec une fausse naïveté.*

Bayard me cachoit ses desseins;
Et d'ailleurs, pour lui seul je permets qu'on frémisse.
Nemours a pour appui son bras et la justice.
Le ciel au champ d'honneur combat pour la vertu,
(D'un air mystérieux.)
Et le cœur de Bayard à ce ciel est connu.

GASTON.

Comment?

ALTÉMORE.

Bayard ici se vendoit à Rovère.
Vous punirez un traître, autant qu'un téméraire.

GASTON.

Bayard un traître? lui? vous l'osez soupçonner?...
Vous n'êtes point François, on peut vous pardonner.

ALTÉMORE.

Cependant....

GASTON, *l'interrompant.*

Croyez-moi, l'oubli de cette injure
Est de mon amitié la marque la plus sûre....

(A part.)

Mais quoi! je combattrois ce héros vertueux?
Je sens trop qu'en secret l'espoir présomptueux
Me dit qu'heureux vainqueur d'un mortel invincible
Gaston ne verroit plus de triomphe impossible;
Que la France, l'Europe et l'univers entier
De leurs guerriers en moi vanteroient le premier....
Chassons d'un tel désir l'orgueilleuse infamie:
J'entends gémir plus haut l'amitié, la patrie.

(A Avogare, en montrant son épée.)

Hélas! j'aime Bayard!... et ce fer destructeur
Au travers de ses flancs va rechercher son cœur!
Ce cœur, de l'honneur pur asile vénérable,
De toutes les vertus trésor inépuisable!...

(A part.)

O guerrier citoyen qui fis tout pour ton roi,
Jusqu'à t'abaisser même à le servir sous moi!
Va, mourant par tes coups je t'aimerois encore.

(Avec colère.)

Honneur, cruel honneur! je te sers et t'abhorre.
Et vous, lauriers affreux dont il faut me couvrir,
Même en vous détestant, je vole vous cueillir.

(A Altémore.)

Vous, allez à Bayard reporter ma réponse....

(Retenant Altémore, qui alloit sortir. A Avogare et à Altémore.)

Mais il est un obstacle, amis, et tout l'annonce.
Si l'armée apprenoit ce dangereux hasard,
Tous les cœurs entre nous formeroient un rempart....
Seuls maîtres du secret, gardez de le répandre.

(A Altémore seul.)

Que Bayard, dans une heure, ici vienne se rendre.
L'épée est ma seule arme et plaît à sa valeur.
Contre Sotomaiore il fut ainsi vainqueur.

(A Avogare et à Altémore, ensemble.)

Eloignons tout François.... Avogare, Altémore,
Vous serez nos témoins.

AVOGARE.

Moi?

GASTON.

Ce choix vous honore.

(Il fait signe à Altémore de partir, et celui-ci obéit.)

SCÈNE VIII.

GASTON, AVOGARE.

AVOGARE, *prenant la main de Gaston.*

Mon fils!

GASTON.

Ciel! Euphémie! Ah! trompons ses douleurs.
Quels que soient mes destins... vous essuierez ses pleurs...
Je vais donner mes soins, s'il faut que je succombe,
Pour que l'État triomphe, en pleurant sur ma tombe...

(A part.)

O Bayard! si je meurs, j'acquitterai Louis!
Je veux, en t'accablant de bienfaits inouis,

Rendre encor mon vainqueur jaloux de ma mémoire,
Et mettre ma défaite au-dessus de ta gloire.
(Il sort.)

SCÈNE IX.

AVOGARE, *seul.*

Comme mes ennemis viennent servir mes vœux!
Mais.... ô nouveau bonheur! ils sont perdus tous deux!
Seuls témoins d'un combat que leur armée ignore,
Leur vie est dans mes mains, dans celles d'Altémore.
Nous pouvons, saisissant le vainqueur éperdu,
L'immoler, sans péril, dans le sang du vaincu.
Allons, et qu'aussitôt les portes soient livrées....
Appelons dans ce fort nos cohortes sacrées....
France, tous tes soldats, surpris, enveloppés,
Vont, sans ordre et sans chef, être partout frappés....
Qu'à peine il en reste un qui puisse, en sa retraite,
A ton prince tremblant annoncer leur défaite!...
Va, l'Italie en toi vit toujours son fléau;
Mais toujours des Gaulois elle fut le tombeau.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

AVOGARE, ALTÉMORE.

(Ils entrent par deux côtés opposés.)

ALTÉMORE.

Les efforts d'Euphémie ont été superflus,
Et l'amour de Bayard s'en irrite encor plus.

AVOGARE.

Pescaire est près du pont; il va s'en rendre maître;
Au signal convenu nous le verrons paroître.

ALTÉMORE.

L'heure approche; et bientôt l'un de ces deux guerriers,
En triomphant pour nous, tombe sur ses lauriers.

AVOGARE.

Mais, dis-moi, Ferdinand veut-il, au fond de l'âme,
Qu'on ose assassiner le frère de sa femme?
T'a-t-il pu commander?...

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Il est de ces forfaits
Qu'un souverain prudent ne commande jamais.
Sûr du vœu de son maître, un courtisan habile,
En lui sauvant la honte, achève un crime utile.
Le parti de Gaston dans Naple est dominant;
Qui perd ce prince assure un trône à Ferdinand.
L'inutile vertu peut languir sans salaire,
Mais un pareil service est le grand art de plaire.

Ah ! de nos fiers tyrans j'admire la fureur !
De leur chute à nos mains ils dérobent l'honneur.
Votre fille, comme eux, sert mes feux qu'elle ignore;
Elle conduit le fer dans le cœur qu'elle adore :
Expiant, malgré soi, ses indignes amours,
C'est elle qui m'immole et Bayard et Nemours....

(A part.)

Vengez-nous de vous-même, ô conquérants avares,
Qui dépouillez nos champs pour vos climats barbares,
Vous qui, de tous nos biens usurpateurs jaloux,
Nous ravissez encor les cœurs qui sont à nous.

AVOGARE.

Calme-toi : crains qu'un mot ne décèle ta flamme;
Il faut, plus que jamais, l'enfermer dans ton âme.
Vois comme ma prudence enchaîne mon courroux :
Cacher ses passions n'est pas un art pour nous.
Songe surtout, ami, qu'au gré des conjonctures
Il faut hâter, suspendre, ou changer nos mesures,
Unir ou séparer nos différents projets :
Le temps, l'occasion les doit trouver tout prêts;
Car je doute toujours que ce combat s'achève,
Qu'entre les deux rivaux le camp ne se soulève...

ALTÉMORE, *l'interrompant, en apercevant Bayard.*

Non, seigneur; bannissez cet injuste soupçon :
Bayard vient, et je vole en avertir Gaston.

(Il sort.)

SCÈNE II.

BAYARD, AVOGARE.

BAYARD, *à part, avec tranquillité.*

C'EST donc ici le champ de ma gloire nouvelle!
Je ne cueillis jamais une palme plus belle!...
(A Avogare.)
J'aime à vous voir mon juge.

AVOGARE.

Ah! croyez que mon cœur
Me feroit fuir ces lieux s'il doutoit du vainqueur;
Bayard va triompher quand Bayard va combattre :
C'est un jeune imprudent que vous allez abattre.
Je le plains!... Mais, seigneur, j'aurois bien plus gémi
De la nécessité de trahir mon ami.
Je vous l'ai dit tantôt; sans ce fatal remède,
Il faut, en rougissant, que mon amitié cède
Au tyrannique abus des volontés du roi,
Qu'Euphémie et Gaston font valoir contre moi.
Leur amour mutuel, armé de la puissance,
Menace de braver ma vaine résistance.

BAYARD, *d'un air sombre et passionné.*

Elle adore Nemours, et l'avoue à mes yeux!
Chaque mot me rendoit mon rival odieux.
Quoi! même en m'outrageant elle en a plus de charmes!
Par quels ardents transports, mêlés de tendres larmes,
Elle a tout essayé pour vaincre mon amour!
Si l'honneur à mes vœux permettoit un retour,
S'il n'eût, d'un bras d'airain, marqué notre carrière,
L'ingrate et sa beauté changeoient mon âme entière....

(A part, avec indignation.)

Amour, ah ! sous quel joug m'as tu donc asservi ?
L'homme par ton délire à soi-même est ravi.
Tu lui fais une autre âme et transformes son être....
Bayard même, Bayard de son cœur n'est pas maître...
(A Avogare en voyant paroître Gaston.)
Mais j'aperçois Gaston.

AVOGARE, *à part.*

C'est leur dernier moment.

SCÈNE III.

GASTON, ALTÉMORE, BAYARD, AVOGARE.

GASTON, *à Bayard.*

BAYARD, si la raison suit votre emportement,
En n'accusant que vous, plaignez-nous l'un et l'autre :
Nous devons à l'honneur, ou ma vie, ou la vôtre.
Si c'est moi qui péris, ne craignez rien du roi....
(Il remet à Altémore un paquet de papiers.)
Songez à le servir, et pour vous et pour moi.
A ce prix de mon sang il a droit de s'attendre....
Mais, hélas ! s'il vous perd, que pourrai-je lui rendre ?...
Recevez mes regrets et mon adieu fatal....
(Il l'embrasse, et ensuite il met l'épée à la main.)
Embrassez un ami.... Combattez un rival.

BAYARD.

Prince, en vous offensant je me suis fait outrage.
J'ai voulu m'en laver dans le champ du courage.
Pour accroître l'honneur que j'y trouvai toujours,
Je sais comment Bayard doit combattre Nemours....
(A très haute voix.)
Entrez, braves guerriers, fiers soutiens de la France.
(Une foule de chevaliers françois entre.)

SCÈNE IV.

TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS, GASTON, BAYARD, AVOGARE, ALTÉMORE.

GASTON, *à part.*

CIEL!

AVOGARE, *à part.*

O revers!

BAYARD, *vivement, aux chevaliers.*

Vous tous, témoins de mon offense,
Chabannes, Luxembourg, Tonnerre, d'Aubigni,
Brissac, mon digne émule; et toi, cher Coligni!
Vous, qu'en secret ici j'ai priés de vous rendre,
Pour un noble dessein qui devoit vous surprendre....

SCÈNE V.

EUPHÉMIE, GASTON, BAYARD, AVOGARE, ALTÉMORE, TROUPE DE CHEVALERS FRANÇOIS.

BAYARD, *à Euphémie.*

Vous, surtout, digne objet de mon fatal amour,
Vous que ma faute honore, ainsi que mon retour....
(*Il tire son épée avec le fourreau.*)
Contemplez de Bayard l'abaissement auguste....
(*Il pose son épée aux pieds de Gaston.*)
Voyez comme il remplit le devoir noble et juste
Que l'honneur véritable impose à la valeur,
Et comment un guerrier se punit d'une erreur.

GASTON, *à part.*

Attendri, transporté, je sens couler mes larmes!
Le plus grand des guerriers, Bayard me rend les armes!

(Il ramasse l'épée de Bayard, et lui donne la sienne, qu'il a remise dans le fourreau pendant que Bayard lui parloit.)

Je garde ton épée, et la mienne est à toi....

(A part.)

Tremblez plus que jamais, ennemis de mon roi!
Du glaive de Bayard ma valeur est armée:
Ce sceptre de l'honneur va guider mon armée...

(Aux chevaliers françois.)

Vous, François, apprenez si je suis à demi
Digne d'un tel rival, digne d'un tel ami...

(A Altémore.)

Remettez dans ses mains ce que je vous confie;
L'écrit qu'il recevroit s'il m'eût ôté la vie...

(A Bayard, qui prend le paquet des mains d'Altémore.)

Vois que j'avois l'orgueil de vivre dans ton cœur.
Connois quelle dépouille eût orné mon vainqueur.
Le roi, si dans nos camps je perdois la lumière,
M'a juré d'accomplir ma volonté dernière;
Et Bayard, par mon ordre, en terminant mes jours,
Devenoit comte et duc de Foix et de Nemours.
En te donnant mon nom j'en étendois la gloire,
Et j'aurois confondu ta vie et ma mémoire...

(A Euphémie.)

Madame, à votre main j'avois même attenté;
Revivant dans Bayard, m'auriez-vous rejeté?
Votre cœur magnanime eût imité les nôtres:
Un prodige d'honneur en sait inspirer d'autres...
Dans l'ivresse où je suis, je ne sais même encor
Si l'élan de la gloire et son sublime essor
N'entraînent point mon âme exaltée, agrandie,

(Après un court silence.)

Au sacrifice entier... Non, ma chère Euphémie!
Non : ce triomphe horrible est au-dessus de moi!

BAYARD.

Il m'appartient, seigneur : un seul mot fait ma loi;
On vous aime. Songez à ma faute, à mon âge;
Ce triomphe peut seul réparer mon outrage...

(A Euphémie.)

Oui, madame, je cède au choix de votre cœur...

(A Avogare.) *(A Euphémie.)*

Je vous rends votre foi... Pardonnez ma fureur.
De ma foible raison j'avois perdu l'usage :
Il faut bien que vos yeux excusent leur ouvrage:
Concevez où s'étend l'excès de leur pouvoir;
Ils ont fait à Bayard oublier son devoir...

(Vivement.)

Mais, par un prompt retour, mon juge incorruptible,
Mon cœur m'a remontré mon devoir inflexible.
Je l'ai vu; j'ai rougi : le sacrifice est fait.
J'ai provoqué Gaston pour en presser l'effet.
Je tremblois que l'honneur, dans l'assaut qui s'approche,
A mon dernier moment fît son premier reproche.
Je l'avouerai. Vos pleurs, vos soins pour me fléchir,
M'ont presque retenu quand j'allois m'affranchir.
Votre aspect rend encor ma victoire pénible:
Ma perte en vous voyant me devient plus sensible...

(Avec force.)

Mais à de vrais guerriers, sur eux-même absolus,
Jamais les passions ne coûtent des vertus.
De mon pouvoir sur moi je viens de me convaincre:
Quand on se combat bien, l'on est sûr de se vaincre.

Mon cœur, où plus de feux viennent de s'allumer,
Renonce à votre cœur... mais non à vous aimer.
Je voue à vos appas ce respectable hommage
Que la beauté se plaît à permettre au courage;
Cet encens noble et pur que tous nos chevaliers
Brûlent sur ses autels, au milieu des lauriers.
Il eut droit d'être offert aux plus illustres reines:
Vous le serez, madame; oui, vos lois souveraines,
Toujours, après Louis, disposeront de moi...

(*En prenant la main de Gaston.*)

Et c'est à votre époux que j'en donne ma foi.

EUPHÉMIE, *à part.*

Dans mon ravissement à peine je respire!
Quel sentiment profond tant de grandeur inspire!...

(*A Gaston et à Bayard.*)

Ah! s'il étoit un prix pour le plus vertueux,
Quel mortel oseroit choisir entre vous deux?...

(*A Gaston.*)

Cher prince, qu'il est doux pour ce cœur qui vous aime
D'être offert à Gaston des mains de Bayard même!...

(*A Avogare.*)

Mais mon père veut-il permettre mon bonheur?

AVOGARE.

(*A part.*)

Ton bonheur est le mien... Tout est changé.

SCÈNE VI.

D'ALÈGRE, GASTON, BAYARD, EUPHÉMIE AVOGARE, ALTÉMORE, TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS.

D'ALÈGRE, *à Gaston.*

SEIGNEUR,
Nos canons, dirigés par votre heureuse adresse,
Ont fait crouler le mur et les canons de Bresse ;
L'ennemi dans la plaine est contraint de sortir.
A tenter la bataille il paroît s'enhardir.
J'ai vu se déployer les drapeaux de Rovère,
Et briller vers ce fort les lances de Pescaire.

GASTON, *avec un éclat de joie.*

Enfin donc, une fois, ils nous viennent chercher ?
Vole, et que tout mon camp se dispose à marcher.
(D'Alègre sort.)

SCÈNE VII.

GASTON, BAYARD, EUPHÉMIE, AVOGARE ALTÉMORE, TROUPE DE CHEVALIERS FRANÇOIS.

BAYARD, *très vivement, aux chevaliers.*

Nous allons vaincre, amis, croyez-en ma promesse !...
(Montrant Gaston.)
J'ai le plan du combat tracé par sa sagesse.
Miracles du génie et chefs-d'œuvre de l'art,
Les projets de Nemours gouvernent le hasard.

GASTON, *avec le même transport.*

Ah ! ton cœur et ton bras promettent plus encore...

(*A Euphémie.*)

Osez voir triompher l'amant qui vous adore !..

(*A Avogare, en montrant Euphémie.*)

Restez ici près d'elle, et montez sur la tour.

AVOGARE.

Moi, qu'en lâche témoin j'admire ce grand jour !
Le neveu de Louis va me nommer son père,
Et je veux mériter une gloire si chère.

GASTON, *toujours avec chaleur, en montrant Euphémie.*

Daignez donc la conduire, et vous suivrez nos pas...

(*A Bayard, en le prenant par la main.*)

Viens, de notre querelle instruisons nos soldats ;
Que pleins de ta grande âme ils marchent aux alarmes...

(*Aux chevaliers.*)

O François, soutenez la gloire de vos armes !
Qui pourroit aujourd'hui résister à vos coups ?
Vos deux chefs ont l'honneur d'être dignes de vous.

(*Il sort avec Bayard, Altémore et les chevaliers.*)

SCÈNE VIII.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *arrêtant son père prêt à sortir.*

Mon père, expliquez-vous : quel dessein vous anime ?

AVOGARE.

Peux-tu le demander ? Je cours laver mon crime ;
J'admire, je chéris ces sublimes mortels.

EUPHÉMIE, *à part.*

Grand dieu !

AVOGARE, *avec enthousiasme, en lui ouvrant ses bras.*

Viens t'applaudir dans mes bras paternels.

Mes yeux sont dessillés ; cet exemple m'accable.
O de leur héroïsme ascendant incroyable
Tous deux m'ont terrassé par ces foudres vainqueurs
Dont s'arme la vertu pour tonner dans les cœurs ;
J'ai senti malgré moi son invincible flamme
Pénétrer dans mon sein, s'ouvrir toute mon âme,
Y porter les regrets, les remords déchirants :
Je me suis vu si vil près d'ennemis si grands,
Que, détestant soudain ma noire perfidie,
Je me crois trop heureux si mon trépas l'expie !...

(En l'embrassant.)

Adieu... Pardonne-moi ma honte et ta douleur...
Tu me vois vertueux, tu me verras vainqueur.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

EUPHÉMIE, *seule.*

Ciel ! mon cœur goûte enfin une volupté pure ;
L'honneur y met en paix l'amour et la nature.
Après tant de tourments mon père m'est rendu !...
Cher amant, ses remords sont nés de ta vertu !
Je veux, à ton amour dérobant ce mystère,
Jamais devant tes yeux ne voir rougir mon père ;
Et ton âme, ignorant qu'il a pu te trahir,
N'aura pas un moment cessé de le chérir.

(Elle fait quelques pas pour sortir, mais s'arrête avec saisissement.)

Allons... Mais ce combat... Je me sens consternée :
Pourquoi ? Nemours va vaincre, et c'est sa destinée.
Ah ! souvent aux vainqueurs le sort cache un écueil,
Dans leur char de triomphe il place leur cercueil.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

EUPHEMIE, *seule, et dans le plus grand désordre.*

Fuyons, mes yeux sont pleins de ce vaste carnage!
Des fureurs des mortels épouvantable image!
Le sang qui ruisseloit de tant de corps épars,
Ces têtes qui tomboient du haut de ces remparts;
Les fers étincelants, et les feux plus terribles
Reproduisant la mort sous cent formes horribles,
Et poursuivant partout mon père et mon amant...
(Elle s'assied.)
Mon père! qu'il m'est cher, hélas! en ce moment!
Dieu juste! à la vertu quand ta voix le rappelle,
Veux-tu rendre sa perte à mon cœur plus cruelle?...
(Avec un peu de joie.)
Mais Nemours!.. sur la brèche, en vainqueur il montoit:
Sur des monceaux de morts la gloire l'attendoit...
(Après un court silence.)
La gloire! eh! c'est donc là que l'homme l'a placée?
O délire infernal!.. barbarie insensée!..
(Se relevant, en entendant des cris.)
Quoi! j'entends jusqu'ici les cris des combattants
Percer le bruit lointain de cent bronzes grondants!
J'entends se rapprocher ces clameurs effroyables,
Et gémir sous ces murs quelques voix lamentables?
Un cri plus douloureux me glace de terreur!

(*Voyant le duc d'Urbin.*)

Se peut-il ?.. je succombe... Ah! je vois le vainqueur!

(*Elle retombe sur le fauteuil.*)

SCÈNE II.

URBIN, GARDES, EUPHÉMIE.

URBIN, *à Euphémie.*

Vous voyez un captif qui rougit peu de l'être,
La chaine de Bayard va m'honorer peut-être.
Il marchoit vers la ville, à côté de Nemours,
Quand tous les Espagnols, par le pont du Secours,
Ont tenté de ce fort une attaque perfide.
Sur l'ordre de son chef, Bayard, d'un pas rapide,
Court à ce pont fatal, le voit sans défenseurs,
S'élance, arrête seul les Espagnols vainqueurs,
Fait revoir cet exploit, prodige de l'histoire,
Qu'on disoit fabuleux, mais qu'il nous force à croire.
Après un long combat les siens l'ont secouru.
Ils alloient triompher, quand j'y suis accouru.
De ce choc décisif je sentois l'importance;
Mais le nombre des miens, leur fière contenance,
A ce torrent fougueux ne peuvent résister;
Leur courage impuissant ne sert qu'à l'irriter.
Redoublant des François l'indomtable furie,
Dans son dernier soldat Bayard se multiplie;
Je vois autour de moi mes escadrons percés,
Leurs étendards ravis et leurs chefs dispersés.
Resté seul, à mon tour, il a fallu me rendre.
Hélas! dans quel moment!.. Gémissez de l'apprendre!
On venoit de blesser ce guerrier généreux;
Il avoit sans frayeur senti ce coup affreux...

Mais il tombe; et l'on trouve au défaut de l'armure,
Tout le fer d'une lance encor dans sa blessure.
On craint, en lui portant un secours meurtrier,
D'arracher à la fois sa vie avec l'acier.
On dit plus; que le coup part de la main d'un traître...
J'en ai vu près de lui que vous devez connoître.

EUPHÉMIE.

Non; je n'en connois plus... Mais que devient Nemours?

URBIN.

Les fiers Vénitiens lui résistent toujours.
L'Alviane est un chef digne de sa vaillance.
Il est juste qu'entre eux la victoire balance...
(Voyant paroître Bayard, que des soldats françois apportent sur des étendards et des piques, le corps entouré d'une écharpe.)
On apporte Bayard.

SCÈNE III.

BAYARD, SOLDATS FRANÇOIS, URBIN, EUPHÉMIE, GARDES.

BAYARD, *à part.*

L'EFFORT de la douleur
Pénétrant dans mon sein en détache mon cœur...
Dieu! je sens défaillir ma force anéantie...
(Après un peu de silence.)
Mon âme étoit à toi, mon sang à ma patrie.
Mes cinq derniers aïeux, morts au lit des héros,
Reconnoissent leur fils mourant sur des drapeaux.

EUPHÉMIE.

Bayard, voyez les pleurs de la plus tendre amie...
Quels regrets pour Gaston!

BAYARD, *d'une voix entrecoupée.*

C'est vous, belle Euphémie ?
Eh bien ! ai-je eu raison d'expier mon erreur ?...
Je suis chéri de vous, et quitte envers l'honneur.
Sans peur et sans reproche à mon heure suprême,
Je sens mon âme fuir, contente d'elle-même...
Vous direz à mon roi que j'ai béni mon sort
De lui faire en vos mains hommage de ma mort....
(La regardant tendrement.)
Croira-t-il qu'un mortel ait pu céder vos charmes ?

SCÈNE IV.

AVOGARE, BAYARD, EUPHÉMIE, URBIN, SOLDATS FRANÇOIS, GARDES.

AVOGARE, *à Bayard.*

BAYARD, à ton malheur je viens donner des larmes.

BAYARD.

Un traître m'a frappé; ne pleure pas sur moi :
Pleure ce malheureux qui viole sa foi.

AVOGARE.

De ta mort, en tous lieux, la nouvelle est semée ;
On dit que ce revers a fait fuir notre armée ;
Que l'ennemi vainqueur....

BAYARD, *l'interrompant, en se relevant un peu.*

Nemours est-il vivant ?

AVOGARE.

On le croit.

BAYARD.

Et l'on dit l'ennemi triomphant !

(Aux soldats françois qui l'environnent.)

On vous trompe, Avogare... Allons, qu'on me remporte;
Le péril de Nemours rend ma douleur moins forte :
Retournez à l'assaut. Près de votre étendard
Placez, au premier rang, les restes de Bayard.
Ce front pâle et sanglant, ce bras foible et sans armes,
Aux ennemis bientôt renverront les alarmes....

(Pendant qu'on l'emporte.)

Ils ne m'ont pas encore entrevu sans frémir :
Marchez; ils trembleront à mon dernier soupir.
Oui, je veux vous guider au fond de leurs asiles.
Du Guesclin au cercueil soumit encor des villes.

(Avogare le suit.)

EUPHÉMIE, *entendant des cris lointains.*

J'entends crier victoire et Nemours et Louis.

(Les soldats françois qui emportoient Bayard s'arrêtent, ainsi qu'Avogare.)

SCÈNE V.

D'ALÈGRE, BAYARD, AVOGARE, EUPHÉMIE, URBIN, SOLDATS FRANÇOIS, GARDES.

D'ALÈGRE, *à Bayard.*

Ce grand jour met le comble à la gloire des lis :
L'Alviane est aux fers, et Nemours est dans Bresse.

URBIN, *à part.*

Ciel!

D'ALÈGRE, *à Bayard.*

Parmi tous ses soins le premier qui le presse,
Chevalier vertueux, c'est le soin de vos jours.
Nous venons y veiller. J'ai hâté les secours
Que l'art va vous offrir sous un heureux auspice....

(Aux soldats françois qui portent Bayard, en leur montrant une pièce voisine.)

Conduisez-le, soldats, dans ce lieu plus propice.

BAYARD, *montrant la lance qu'il a dans le corps.*

Attends.... Avec ce fer mon âme peut sortir....

(A part, avec plus de force.)

Cher Nemours! ah! je veux, avant que de mourir,
Entendre le récit de ta gloire inouïe,
Et jouir du beau jour que te doit ma patrie....

(A d'Alègre.)

Conte-moi ses exploits : son sang n'a point coulé?

D'ALÈGRE.

La foudre autour de lui vainement a volé.
Maître de soi, de tout, dans cet assaut terrible,
Le François, sous sa main, semble un coursier flexible,
Qu'il sait, sans nul effort, presser ou retenir,
Et dont la fière ardeur s'étonne d'obéir.
Tout-à-coup, votre mort, à grand bruit annoncée,
Fit reculer d'un pas une troupe avancée;
Mais l'aspect de Nemours, dans le fond de leur cœur,
Fait de ce pas honteux l'aiguillon de l'honneur :
« François, vengeons Bayard, s'il est vrai qu'il succombe!
« Pourriez-vous, en fuyant, déshonorer sa tombe? »
Ces mots, et la rougeur de son front indigné,
Quelques pleurs dont son œil étoit même baigné,
Ont décidé soudain du sort de l'Italie.
Dans Bresse vainement le Romain se rallie :
En vain le citoyen, sous ses toits renfermé,
Verse sur les vainqueurs le bitume enflammé;
J'ai vu, (ce que jamais on ne pourra comprendre)
Trente mille guerriers ardents à se défendre,
Aidés de la nature et des travaux de l'art,

Par dix mille François forcés dans un rempart;
Et notre armée en ordre au fort de la tempête,
Comme un camp dessiné pour les jeux d'une fête.

BAYARD, *avec tranquillité, montrant la lance qu'il a dans le corps.*

On peut m'ôter ce fer, dût-il trancher mes jours;
Je vois la France heureuse, et lui laisse Nemours.

(Les soldats François emportent Bayard. D'Alègre et Urbin le suivent, avec les gardes.)

SCÈNE VI.

AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à part, en regardant emporter Bayard.*

Va, pour ce fier vainqueur tu peux trembler encore;
Tu le laisses en butte aux poignards d'Altémore.

EUPHÉMIE, *qui n'a point entendu ce qu'Avogare vient de dire.*

Mon père aux assassins Nemours abandonné,
Comme Bayard, sans doute, en est environné.
Je crains que, loin de vous, des conjurés perfides,
Ignorant vos remords, et de son sang avides,
Dans son triomphe aussi n'attentent sur ses jours.
Si vous veilliez sur lui...

AVOGARE, *l'interrompant.*

C'est mon devoir; j'y cours...
(Apercevant Altémore.) *(A part.)*
Mais je vois Altémore... et c'en est fait, sans doute.

EUPHÉMIE.

Ah! son trouble m'apprend ce que mon cœur redoute.

SCÈNE VII.

ALTÉMORE, AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à Altémore.*

Eh bien?

EUPHÉMIE, *à Altémore.*

D'où naît, seigneur, votre sombre embarras?
Que fait Gaston?

ALTÉMORE, *affectant un peu de joie.*

Vers vous il marche sur mes pas.

EUPHÉMIE.

Je cours lui présenter les palmes de la gloire :
C'est aux mains de l'amour à parer la victoire.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

AVOGARE, ALTÉMORE.

AVOGARE.

Quoi! j'ai frappé Bayard, et Nemours est vainqueur?

ALTÉMORE.

Il l'est pour un moment; ne craignez rien, seigneur.
D'illustres chevaliers une élite aguerrie,
Connoissant qu'en secret on menaçoit sa vie,
L'entouroit, le couvroit de leurs superbes rangs;
Le glaive ne pouvoit approcher de ses flancs.
Mais sa victoire enfin précipite sa perte;
Sous ses lauriers trompeurs sa tombe est entr'ouverte.
Le voilà dans la ville, où nos pièges tendus
Par Urbin désormais ne sont pas retenus.

En chassant notre armée on ne l'a pas détruite.
Le terrible Pescaire en a seul la conduite :
Il est maître surtout de l'obscur souterrain ;
Et cette nuit dans Bresse il va rentrer soudain.

AVOGARE *vivement.*

J'ai su l'en prévenir. Las d'un assaut pénible,
Le François va tomber dans un sommeil paisible.
L'imprudence le suit sitôt qu'il est vainqueur,
Et toujours son désastre est près de son bonheur.

ALTÉMORE, *aussi vivement.*

Bien plus : votre palais dominant sur la ville,
Nemours, par mes avis, en a fait son asile ;
Il doit y rassembler le conseil des guerriers,
Et tous y vont périr par mes feux meurtriers.
C'étoit sous ce palais, je vous l'ai fait connoître,
Que Pescaire enfermoit le dépôt du salpêtre.
Je sais ce nouvel art ignoré des François,
Dont Navarre à Bologne a tenté les essais.
La poudre, de la terre entr'ouvrant les entrailles,
Fait voler dans les airs les pesantes murailles,
Et lance avec fracas les éclats dispersés
Des fondements unis aux combles renversés.

AVOGARE, *avec impétuosité.*

Allons ; qu'au même instant où ce nouveau tonnerre
Des chefs des ennemis aura purgé la terre,
Pescaire et les Bressans, fondant de toutes parts,
Égorgent dans la nuit tous les soldats épars.
Cours à ce grand objet, que ton œil doit conduire ;
Moi, je garde ce fort ; et si Bayard respire,
Nemours enseveli dans ton gouffre infernal
Pour immoler Bayard deviendra mon signal.
Maître une fois du fort, je te joins dans la ville....

(*A part.*)

Je veux, en surpassant les meurtres de Sicile,
Insolents étrangers! qu'un moment vous ait vus
De l'Italie entière à jamais disparus.

ALTÉMORE, *apercevant Euphémie qui revient.*

Votre fille revient.... Retenez l'infidèle.
Nemours n'a plus qu'une heure à se voir aimé d'elle.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

EUPHÉMIE, AVOGARE.

EUPHÉMIE, *s'approchant tout près de son père, d'un air sombre, avec saisissement, et les larmes aux yeux.*

Barbare! qu'ai-je appris?... J'en frissonne d'horreur!
Quoi! vous m'avez trompée avec tant de noirceur?
Quoi! vous m'avez réduite au malheur nécessaire
De ne compter jamais sur la foi de mon père?...

(*A part.*)

Quelle vertu brilloit dans son faux repentir!
Peut-on si bien la peindre et ne pas la sentir?

AVOGARE.

Quels transports insensés!

EUPHÉMIE, *à part.*

O jour de ma ruine!
Mon père, au même instant, m'embrasse et m'assassine.

AVOGARE.

Téméraire! oses-tu?...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Ces mains, teintes de sang,
Du généreux Bayard n'ont pas percé le flanc?

AVOGARE.

Moi?

EUPHÉMIE.

Vous... Urbin a vu la rage qui vous guide
Enfoncer et briser votre lance perfide.
Son estime pour moi m'a su tout découvrir.

AVOGARE.

Ah! de mon changement Urbin veut me punir;
Il te donne un soupçon...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Soupçonne-t-on son père?...
(*Tirant de sa poche un papier et le lui montrant.*)
Voilà ce que vous-même écrivez à Pescaire.
Du meurtre de Bayard vous osez vous vanter;
Du meurtre de Gaston vous osez le flatter.

AVOGARE, *confondu.*

Pescaire a pu trahir des secrets redoutables?

EUPHÉMIE, *avec véhémence.*

Non; Pescaire jamais n'a trahi ses semblables.
Exercé dès l'enfance aux talents de son roi,
Quand on l'aide à tromper, on est sûr de sa foi.
Mais le sage Bressan, dont l'adresse et le zèle
M'ont dévoilé jadis votre trame infidèle,
Vient de surprendre encor ce billet odieux,
Que par un prompt message il m'envoie en ces lieux;
Et, malgré ses vieux ans, la vertu qui l'anime
Sait être infatigable autant que votre crime.

AVOGARE, *à part.*

Précipitons l'instant; tous mes ressorts sont prêts.
(*Il veut sortir.*)

EUPHÉMIE, *le suivant.*

Si vous sortez, je cours publier vos projets.

AVOGARE, *la prenant par la main.*

Sais-tu que tu me dois... que tu risques ta vie?

EUPHÉMIE, *avec le plus grand emportement de la rage et de la douleur.*

Frappez, reprenez-la quand vous l'avez flétrie:
Ma naissance est ma honte, et fait mon désespoir;
Le malheur de ma vie est de vous la devoir...
(Après un court silence.) *(Elle l'embrasse)*
Que dis-je?... Ah! pardonnez!... Cher ennemi que j'aime!
Vous me devrez aussi vos jours malgré vous-même:
J'obtiendrai votre grâce ou mourrai près de vous...
Oui, cruel!... Oui, mon père! Ah! si, dans mon courroux,
Ma bouche audacieuse a pu vous faire injure,
Mes yeux donnent encor des pleurs à la nature...
(Lui prenant la main et la baisant, en la baignant de ses larmes.)
Les sentez-vous couler? Pouvez-vous sans douleur
Les voir tremper la main qui m'arrache le cœur?

AVOGARE, *avec dissimulation.*

Cache donc mes secrets par devoir, par tendresse...
Je crains tout, et demain je prétends quitter Bresse.

EUPHÉMIE.

Demain?... Eh! vous avez quelque piège ignoré
Dont cette nuit encor l'effet est assuré...
(Lui montrant un papier.)
Ce billet me l'annonce... Allons, le ciel m'inspire;
C'est Nemours en secret que je vais seul instruire.

AVOGARE.

Quoi!...

EUPHÉMIE, *l'interrompant.*

Le crime et l'aveu sont pour moi deux malheurs.
Mais en sauvant Nemours j'enchaîne ses rigueurs:
Il me doit votre grâce; elle est ma récompense.
(Elle veut sortir.)

AVOGARE, *se mettant au-devant d'elle et la retenant.*
Comment! tu veux livrer ma vie à sa vengeance?

EUPHÉMIE, *très rapidement.*
Votre cœur n'est pas fait pour connoître le sien;
Vous le jugez par vous; j'en juge par le mien.
Vous alliez m'immoler dans ce héros aimable;
Il me respectera dans mon père coupable.
Je dois, à sa vertu confiant vos destins,
Vous sauver des forfaits et des dangers certains.
(Elle veut encore sortir.)

AVOGARE, *furieux, et l'arrêtant toujours.*
Les dangers sont pour toi, fille impie et barbare!
Redoute les transports où mon âme s'égare:
Je n'ai plus qu'un parti, celui du désespoir.
Les jours de ton amant vont être en mon pouvoir.
C'est l'auteur de mes maux, de la mort de ta mère,
Le chef des meurtriers qui m'ont ravi ton frère,
Lui qui peut-être même a déchiré son flanc,
Et je saurai mourir tout couvert de son sang.
Telle est cette vengeance aveugle dans sa rage,
Vertu de nos climats, passion de mon âge.
Partout je vais te suivre, et m'attacher à toi;
Et si tu vois Nemours, ce sera devant moi.
Tremble! par un regard, un geste, un mot perfide,
Tu hâtes son trépas et deviens parricide.
Dussé-je être à l'instant puni par ses soldats,
Je le perce à tes yeux, ou t'immole en ses bras.

EUPHÉMIE, *à part.*
Où suis-je?... Que résoudre?... Ah! quel état horrible!

AVOGARE, *voyant paroître Gaston avec une troupe de François.*
Nemours vient... Je crains peu cette garde terrible...

(Voyant qu'Euphémie veut s'éloigner, et la retenant près de lui.)

Arrête, malheureuse! et reste à mes côtés;
Tu n'échapperas point à mes yeux irrités;
Renferme ta douleur; frémis qu'on ne la voie!

SCÈNE X.

GASTON, SUITE DE CHEVALIERS FRANÇOIS ET DE SOLDATS, *dont plusieurs portent des drapeaux;* AVOGARE, EUPHÉMIE.

GASTON, *à Euphémie.*

(Avogare se tient entre elle et Gaston.)

RASSUREZ-VOUS, madame, et partagez ma joie...
(A Avogare.)
Que le traître à présent doit être confondu!
Du salut de Bayard on nous a répondu.
On a tiré le fer et calmé sa souffrance.
Sa plaie, aux yeux de l'art, n'offre que l'espérance...
(Aux chevaliers françois.)
Quel bonheur pour l'État, pour nous, jeunes guerriers!
Notre Empire perdoit l'honneur des chevaliers...
Le cœur dont la vertu nous inspire et nous guide!...
(A part.)
Dans ton âme, ô Bayard, la nation réside...
(A l'un des chevaliers, en lui montrant les drapeaux.)
Lautrec, allez au roi présenter ces drapeaux,
Présages de la paix où tendent ses travaux...
(A Euphémie.)
Qu'aux peuples de Paris mon triomphe va plaire!
Vous verrez à quel point la gloire leur est chère,

Quel prix leur tendre amour ajoute à nos lauriers :
Les cœurs des citoyens sont bien dus aux guerriers...
(Lautrec sort avec les soldats qui portent les drapeaux. Les autres chevaliers françois restent, et Gaston s'adresse à eux.)
Et vous, sages héros, à qui je rends hommage ;
Vainqueurs des ennemis et de votre courage,
Commandez-vous toujours en sachant obéir.
Grâce à ce feu prudent qui sait se contenir,
Jamais si peu de sang n'a payé [illegible] de gloire.
C'est par-là que Nemours estime sa victoire,
Que du cœur de Louis il accomplit les lois.
François, qui prodiguez votre sang pour vos rois,
Vous méritez un roi qui sache en être avare.
Allez, je vais vous suivre au palais d'Avogare...

AVOGARE, *à part.*

Quel bonheur !

GASTON, *aux chevaliers.*

Cette nuit, nous y veillerons tous.
Que le soldat repose ; il souffre plus que nous.
Épargnez l'habitant ; foible instrument du crime,
On l'en rend trop souvent la première victime.
(Toute la suite se retire.)

SCÈNE XI.

GASTON, AVOGARE, EUPHÉMIE.

AVOGARE, *à part.*

Il reste !

GASTON, *s'approchant d'Avogare.*

La fortune est prompte en ses retours ;
Quand on veut toujours vaincre, il faut veiller toujours.

Seigneur, votre palais au milieu de la ville,
Pour l'œil du général devient un centre utile.
Excusez, comme un fils si j'en ose ordonner.

AVOGARE, *avec dissimulation.*

Ah! mon cœur se plaisoit à vous le destiner!...
Mais partons.

GASTON, *en le retenant et en montrant Euphémie.*

Profitez du moment qui me reste,
Pour m'instruire, tous deux, d'un complot trop funeste.

AVOGARE.

Nous?

GASTON.

Au nom d'un vieillard dans Bresse retenu,
A l'instant, un soldat à mes pieds est venu :
« L'assassin de Bayard menace votre vie,
« M'a-t-il dit; ce secret est connu d'Euphémie... »
(A Euphémie.)
Vous allez m'éclairer sur ces lâches forfaits?...
Quel bonheur que mes jours soient un de vos bienfaits!...
(A Avogare, en lui prenant la main qu'il portoit à son poignard.) *(A Euphémie.)*
Elle ne répond point!..... Nommez donc le coupable.
Peut-être de ma mort vous seriez responsable.

EUPHÉMIE, *à part, en regardant de côté son père et Gaston.*

Si je me place entre eux, je n'expose que moi...
(A Gaston, en voulant aller à lui.)
Seigneur...
(Avogare la retient par le bras.)

GASTON, *à Avogare, en tendant la main à Euphémie.*

Vous l'arrêtez? Ses yeux sont pleins d'effroi!

EUPHÉMIE, *à Avogare, en se jetant à genoux.*
J'ose à vos pieds...

AVOGARE, *à part, en levant le poignard sur Gaston.*
Frappons.

EUPHÉMIE, *se relevant, en voyant l'action de son père, et l'embrassant avec violence pour l'arrêter.*
Mon père!

GASTON, *à part, en mettant la main sur son épée.*
O perfidie!

AVOGARE, *à part.*
L'ingrate me retient; elle en sera punie.
(Il veut la tuer.)

GASTON, *lui arrachant le poignard.*
Non, barbare; et toi-même, à l'instant...
(Il veut aussi le frapper.)

EUPHÉMIE, *s'élançant au-devant de Gaston, et couvrant Avogare de son corps.*
Ah! Nemours,
Tu me rends parricide, et j'ai sauvé tes jours!

GASTON.
Pardonne, je m'égare en voulant te défendre...
(Appelant.)
Holà! gardes, à moi!

SCÈNE XII.

ALTÉMORE, SOLDATS FRANÇOIS, GASTON, AVOGARE, EUPHÉMIE.

ALTÉMORE, *à Gaston.*
CIEL! que viens-je d'entendre?

GASTON, *montrant Avogare.*
Il immoloit sa fille.

ALTÉMORE, *surpris.*

Avogare?

GASTON, *montrant le poignard d'Avogare.*

Son bras

Combloit aussi sur moi tous ses assassinats.

(Il jette le poignard.)

ALTÉMORE, *à Avogare, avec dissimulation.*

Qui, vous?... Quel changement! quelle aveugle furie!...

AVOGARE, *avec une colère feinte.*

Je ne t'imite point en vendant ma patrie.

(D'un œil d'intelligence.)

Je frappois son tyran, et voulois prévenir
L'enfant dénaturé qui vient de me trahir.

GASTON.

Va, tu lui dois la vie, et tu n'as pour défense
Que ses pleurs, ses vertus, hélas! et sa naissance...
(A Altémore.)
Non, je ne reviens point de cet excès d'horreur!

(A part.)

J'en suis honteux pour lui... Ciel! avant que mon cœur
Soupçonne un tel forfait, ou le puisse comprendre,
Accorde-moi cent fois de m'y laisser surprendre!...
(A Altémore et aux soldats, en montrant Avogare.)
Vous, que dans son palais on conduise ses pas.

EUPHÉMIE.

Ah! qu'il vive, ou je meurs!

GASTON, *bas.*

Il ne périra pas...

(Haut.)

Devant tout le conseil je veux qu'il me réponde,
Et de ses attentats percer la nuit profonde.

AVOGARE, *bas, à Altémore qui l'emmène.*

Puisqu'il vient au palais, allons hâter sa mort.

EUPHÉMIE, *à Altémore, pendant qu'on emmène son père.*

Seigneur, vous qui l'aimiez, prenez soin de son sort.

ALTÉMORE.

Au-delà de vos vœux vous serez obéie.

(Il sort avec Avogare, et les soldats françois.)

SCÈNE XIII.

GASTON, EUPHÉMIE.

EUPHÉMIE, *avec vivacité.*

L'AMOUR te l'a livré, l'amour te le confie.

GASTON.

Je le suis au palais. Va, compte sur mon cœur.
L'attrait de tes vertus s'accroît par ton malheur :
Je leur dois plus d'amour et de respect peut-être,
Lorsqu'au sein des forfaits le destin les fit naître.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente une chambre attenant la galerie où se sont passés les quatre premiers actes. C'est dans cette chambre que l'on a mis Bayard. Il est à demi couché sur un lit militaire. Les armes de Bayard sont auprès de son lit.)

SCÈNE I.

BAYARD, URBIN.

URBIN, *debout, appuyé sur un fauteuil.*

En nous voyant ainsi, qui penseroit, seigneur,
Qu'Urbin fût le captif et Bayard le vainqueur?
Grâce au ciel, pour vos jours me voilà sans alarmes!

BAYARD.

Que vos tendres bontés ont eu pour moi de charmes,
Généreux ennemi! Tels sont les vrais guerriers,
Rivaux au champ de Mars, amis dans leurs foyers.

URBIN.

J'attends ma liberté que vous m'avez promise.

BAYARD.

Mais doublez la rançon qui dut m'être remise...
(*Urbin paroît très étonné.*)
A vos soldats blessés je désirois l'offrir.
Chargez-vous de ce soin que je ne puis remplir.

Jule a causé leurs maux; je veux qu'il les soulage,
Et de son or sacré j'ennoblirai l'usage,
Mais parlons d'Avogare et de ses noirs projets.

URBIN.

J'ai toujours dédaigné d'en savoir les secrets.
Quand il osa sur vous combler son infamie,
Je confiai ce monstre aux vertus d'Euphémie.
J'ai cru servir ensemble et vous et mon pays,
D'arrêter ses projets sans les avoir trahis.
Je voudrois et ne puis vous nommer ses complices...
Vous ne les craignez plus; qu'importent leurs supplices?

SCÈNE II.

GASTON, BAYARD, URBIN.

GASTON, *à Bayard.*

J'ALLOIS quitter ce fort; mais un objet pressant
(*Regardant Urbin.*)
M'oblige à vous voir seul... si le duc y consent?

URBIN.

Prince, je me retire.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

GASTON, BAYARD.

GASTON, *vivement.*

ON trompe encor la France.
De traîtres entouré, Bayard est sans défense;
Il faut bien que Nemours connoisse la terreur.

BAYARD, *se relevant un peu.*

Je ne puis rien pour vous; c'est là tout mon malheur.
Quels sont donc nos périls?

GASTON.

Vous allez les entendre.
Un fidèle Bressan vient pour me les apprendre,
Et d'un sage conseil je cherche les secours.
(Il va vers la porte.)

BAYARD.

Qui sait mieux en donner en recherche toujours.

GASTON, *à un vieillard, qui est en-dehors.*

Viens, approche.

SCÈNE IV.

UN VIEILLARD, GASTON, BAYARD.

GASTON, *à Bayard, en lui montrant le vieillard.*

Euphémie, aux malheureux propice,
Tendit à ce vieillard une main protectrice,
Et de ses longs revers adoucit les regrets.
Il a d'un noble prix su payer ses bienfaits:
Et, sûr de ses vertus, par un aveu sincère,
Il vient lui révéler les crimes de son père.
C'est lui qui m'a tantôt envoyé, par ses fils,
D'un double assassinat les généreux avis.
(Gaston s'assied.)

BAYARD, *au vieillard.*

La probité se peint sur ton front vénérable,
Et ce dehors heureux....

LE VIEILLARD, *l'interrompant.*

Cache un cœur bien coupable!...
(A Gaston, en se jetant à ses pieds.)
Ah! j'ai besoin de grâce en venant vous sauver.

GASTON.

De grâce?

LE VIEILLARD.

Mes sanglots m'empêchent d'achever.

GASTON.

Tu serois criminel?... Eh! sur quelle assurance
Pourrai-je à tes discours donner ma confiance?
Quel es-tu?

LE VIEILLARD.

Pardonnez ma honte et mes regrets;
Je ne suis qu'un Bressan.... Je fus jadis François.
Citoyen de Paris, mais d'obscure naissance,
J'allai chercher la gloire au sortir de l'enfance.
Mon bras s'est signalé, lorsqu'aux murs de Beauvais
Une femme a vaincu le Flamand et l'Anglois.
Mais un service ingrat sous un roi trop austère,
Tourna vers l'étranger ma jeunesse légère.
De climats en climats j'errai pendant dix ans,
Et depuis trente hivers fixé chez les Bressans,
Ainsi que tout François privé de sa patrie,
Je l'appelle, en pleurant, chaque jour de ma vie.

BAYARD.

Eh! que n'y rentrois-tu, ramené par l'honneur?

LE VIEILLARD, *un peu rapidement.*

J'ai combattu contre elle et je lui fais horreur.
Fier de mon origine, il faut que je la cache;
La peur du châtiment et l'hymen qui m'attache
Ont retenu mes pas revolant vers les lis....
J'ai, du moins, à mon roi pu rendre mes deux fils....
Combattant sous vos lois, et dignes de vous plaire,
Ils consolent souvent la honte de leur père.
Quand on entend vos noms, quand on voit vos succès,
Seigneurs, qu'on est honteux de n'être plus François!..

(*Avec plus de chaleur.*)

Mais je viens vous sauver.... Eh! quel guerrier fidèle,
Honoré dans la France, aura plus fait pour elle?
Ah! ce service heureux, ce retour de ma foi
Va bientôt retentir jusqu'au cœur de mon roi.

GASTON.

Qu'as-tu donc découvert?

LE VIEILLARD.

La trame la plus noire,
Qui vous cache la foudre, au sein de la victoire.
Dans tout le sang françois brûlant de se plonger,
De meurtres, cette nuit, Bresse va regorger.
Oui, près du mont sacré, des routes souterraines
Vont ramener Pescaire et les lances romaines;
Tandis que, vers le fleuve, un gros de citoyens
Ouvre un canal antique aux fiers Vénitiens.
Dans leur temple déja sans bruit et sans alarmes,
Les Bressans désarmés ont repris d'autres armes.
On parle d'un rempart qui doit être abîmé
Par ce volcan nouveau sous la terre enfermé.
L'Espagnol s'en promet l'effet le plus terrible.
J'ignore où doit frapper ce tonnerre invisible,
Mais je sais que bientôt un lâche meurtrier

(*A Nemours.*)

Vous y doit, avec art, exposer le premier;
Et, vous ouvrant soudain cette tombe enflammée,
Enlever aux François l'âme de leur armée
(C'est ainsi qu'en ces lieux on vous nomme, seigneur.)
J'ai frissonné d'effroi, de rage et de douleur;
J'ai voulu vous soustraire à ces pièges du crime.
Vous voyez à mes pleurs, au zèle qui m'anime,

Qu'un transfuge, accablé par les ans et les maux,
Toujours guerrier dans l'âme, adore les héros.

GASTON.

D'où sais-tu ces secrets? par quelle intelligence?

LE VIEILLARD.

Une seule ressource étoit en ma puissance :
J'ai vendu l'humble toit par ma femme habité,
Réduit de sa vieillesse et de ma pauvreté,
Seul fruit d'un long travail et des dons d'Euphémie,
Pour gagner un soldat de la garde ennemie.

GASTON, *attendri, à part.*

Ah! Dieu!

BAYARD, *à part.*

Que de grandeur!

GASTON, *à part.*

Et nous, mortels heureux,
Nous croyons quelquefois être seuls généreux!...
(*Au vieillard.*)
Achève.... saurois-tu quel autre qu'Avogare
Dirige sourdement les horreurs qu'on prépare?

LE VIEILLARD.

Non, prince; l'Espagnol qui m'a tout révélé,
N'a pu percer plus loin ce secret si voilé :
Il craint, en le sondant, de s'en voir la victime.
Mais moi, seigneur, mais moi, pour vous montrer l'abîme,
Du peu que je savois j'ai dû vous avertir.
Je cours mieux observer ce qu'il faut prévenir.
Mon sang se rajeunit encor pour ma patrie :
Je vois tous mes dangers, et compte peu ma vie.
Quand un soldat françois au péril va s'offrir,
Daigne-t-il s'informer s'il peut en revenir?

BAYARD, *avec transport.*

François, reprends ton nom.

GASTON, *au vieillard, en l'embrassant.*

Oui, tu l'es... Le temps presse...

(A Bayard.)

Daignez, si je m'emporte, arrêter ma jeunesse;

(Appelant.)

Je vais donner mon ordre.... Entrez tous.

(Plusieurs officiers et soldats entrent.)

SCÈNE V.

TROUPE D'OFFICIERS ET DE SOLDATS FRANÇOIS, GASTON, BAYARD, LE VIEILLARD.

GASTON, *à deux officiers françois, en leur montrant le vieillard.*

Vous, Évreux,
Vous, d'Alègre, suivez ce vieillard courageux.
Il va vous indiquer deux secrètes issues,
Dont il faut à l'instant saisir les avenues.
Cent guerriers, bien choisis, pourront y retenir
Les nombreux bataillons qui voudroient en sortir....

(A deux autres officiers.)

Vers l'autre extrémité, Crussol et Vendenesse,
Guidez nos escadrons qui campent hors de Bresse;
Et que les ennemis par vous ne soient chargés
Que lorsque sous la voûte ils seront engagés
Eux-même auront rendu leur perte plus rapide...

(A deux autres chevaliers.)

Et vous, pour contenir le citoyen perfide,
Que, par mille flambeaux disposés prudemment,
On menace leurs toits d'un vaste embrasement.

Le palais d'Avogare est encore l'asile
D'où mes ordres auront le cours le plus facile :
J'y vole, pour donner des secours prompts et sûrs,
Si de quelque rempart la mine ouvroit les murs....
(A Bayard.)
Approuvez-vous ce plan?

BAYARD, *montrant les chevaliers.*

Tous leurs cœurs l'applaudissent :
Moi seul j'en dois gémir ; d'autres bras l'accomplissent.

LE VIEILLARD, *vivement, à Gaston.*

J'instruirai seulement vos guerriers valeureux,
Prince ; et je vais veiller sur ce gouffre de feux....
(Comme une idée nouvelle qui lui vient sur-le-champ.)
J'espère en découvrir le foyer redoutable....
Si le ciel y plaçoit ma perte inévitable,
Puissé-je, pour mourir avec moins de remord,
Ayant perdu mes jours, ne point perdre ma mort!
(Il fait quelques pas pour s'en aller.)

GASTON, *pendant qu'il s'en va.*

Va, compte sur le prix de ce service insigne.
La faveur de Nemours....

LE VIEILLARD, *se retournant et l'interrompant.*

Prince, j'en suis indigne.
Réservez pour mes fils un si généreux soin;
Demain de vos bontés je n'aurai plus besoin.
(Il sort avec quelques chevaliers et quelques soldats.)

SCÈNE VI.

GASTON, BAYARD, SOLDATS FRANÇOIS.

GASTON, *à Bayard.*

ADIEU, Bayard.

BAYARD, *aux soldats.*

Soldats, qu'on me porte à sa suite.

GASTON.

Non; restez. C'est la loi que je leur ai prescrite.
Qu'Euphémie avec vous soit gardée en ce fort.
Ah! de deux cœurs si chers quand j'assure le sort,
Je ne hasarde plus la moitié de moi-même :
Périt-on tout entier en sauvant ce qu'on aime?
(Il sort, laissant avec Bayard un chevalier et quelques soldats.)

SCÈNE VII.

BAYARD, UN CHEVALIER, SOLDATS FRANÇOIS.

BAYARD, *à part.*

IL est donc un triomphe, il est donc un danger
Que même, en le voyant, je ne puis partager?...
(Au chevalier.)
Ecoute, ô mon élève, espoir de la patrie,
D'Estaing, cœur tout de flamme, à qui le sang me lie,
Toi, né pour être un jour, par tes hardis exploits,
Ainsi que ton aïeul, le bouclier des rois,
Ne quitte point Gaston; sois partout son égide.
Je réponds des François tant qu'il sera leur guide.
(Le chevalier sort.)

SCÈNE VIII.

BAYARD, SOLDATS FRANÇOIS.

BAYARD, *à part.*

O DIEU! par quelles mains préviens-tu tant d'horreurs?..
(Aux soldats.)
Vous l'avez vu sortir ce vieillard tout en pleurs?
Soldats, c'est un transfuge accablé de son crime.
Mettez tous à profit son retour magnanime,
Et les remords cruels dont il est dévoré.
Tel est le châtiment du cœur dénaturé,
Qui, ne connoissant plus famille ni patrie,
Ose leur dérober le tribut de sa vie.
Infidèle aux humains dont les tendres secours
Dans sa débile enfance ont protégé ses jours,
Il trouve en tous climats l'horreur qu'inspire un traître;
Il voit l'homme chérir l'homme qu'il a vu naître;
Dans un long abandon traînant son triste sort,
L'affreuse solitude environne sa mort.

SCÈNE IX.

ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS, BAYARD.

ALTÉMORE, *aux soldats françois qui gardent Bayard.*
NEMOURS vous mande, amis; Bayard est sous ma garde.
La défense du fort désormais me regarde.
(Il leur fait signe de sortir, et ils s'en vont.)

SCÈNE X.

BAYARD, ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS.

BAYARD, *à Altémore.*

Quoi! vous quittez Nemours?

ALTÉMORE.

C'est lui qui l'a voulu...

(*Bas, à sa suite.*)

Attendons le signal, ou tout seroit perdu...

(*A Bayard.*)

Nemours tremble pour vous; l'orage se déclare.
Lorsque dans son palais j'ai conduit Avogare,
A ma garde enlevé par ce peuple séduit,
Il a saisi, pour fuir, la faveur de la nuit;
Et peut-être en ces lieux du fond de sa retraite,
Il tend, par ses amis, quelque embûche secrète.

BAYARD.

Ses amis, comme lui, se pourront découvrir:
Le crime à force d'art parvient à se trahir.

ALTÉMORE, *avec dissimulation.*

J'en doute... Mais du moins par cette expérience,
Tous vos chefs connoîtront enfin la défiance.
L'impétueux François ignore les détours;
Son âme est dans ses yeux et passe en ses discours.
Soit fierté, soit foiblesse, il ne peut se contraindre,
L'éclat de ses transports avertit de les craindre.
Ici, l'homme plus calme en concentre l'ardeur,
Dans des replis profonds enveloppe son cœur;
De ses traits à son âme il fait un masque utile,
Et la haine en cet art est toujours plus habile.
Elle offre en souriant le front de l'amitié;
Et d'un glaive couvert vous perce sans pitié...

(*A part.*)
Le signal tarde bien!

BAYARD.

Si je meurs par un crime,
L'assassin tremblera, mais non pas la victime:
Au moment de frapper, peut-être l'inhumain
Sentira que son cœur veut retenir sa main.

ALTÉMORE, *à part.*

(*Entendant venir quelqu'un.*)
Il dit vrai, mais n'importe... Ah! que vient-on m'apprendre?
(*Il se retire un peu en arrière.*)

SCÈNE XI.

EUPHÉMIE, BAYARD, ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS.

EUPHÉMIE, *à Bayard.*

Nemours n'est point ici?

BAYARD.

Nemours vient de se rendre
Dans votre palais même.

EUPHÉMIE.

Ah ciel! il est perdu!...
C'est là, seigneur, c'est là que le piège est tendu,
(*Voulant sortir.*)
Que la foudre... Ah! courons...

ALTÉMORE, *l'arrêtant.*

Demeurez.

EUPHÉMIE.

Monstre horrible!

(*A part, en entendant le bruit affreux que fait l'explosion du palais d'Avogare.*)

C'est toi dont la fureur..... Dieu ! quel fracas terrible !

(*Elle s'appuie sur une colonne.*)

La terre s'est émue, et ces murs ont tremblé.

BAYARD, *à part.*

Tout mon corps tressaillit sur mon lit ébranlé.

ALTÉMORE, *avec éclat.*

Enfin du joug françois j'ai sauvé l'Italie...

(*A Bayard.*)

Vois l'ami d'Avogare et l'amant d'Euphémie.

EUPHÉMIE, *à part.*

Grand Dieu!

BAYARD, *à Altémore.*

Quoi! perfide!...

ALTÉMORE, *l'interrompant.*

Oui, par ce foudre infernal,

J'ai de mes deux rivaux détruit le plus fatal...

EUPHÉMIE, *tombant évanouie.*

Je me meurs!

ALTÉMORE, *à Bayard.*

Et ton sang va combler ma vengeance.

(*Il va pour lui porter un coup de lance.*)

BAYARD, *prenant sa lance près de son lit, et la tenant en arrêt sur Altémore.*

Viens, traître! je t'attends.

ALTÉMORE, *étonné.*

Quelle est ton espérance?

Crois-tu combattre seul et mes soldats et moi?

(*Les soldats s'avancent sur Bayard.*)

BAYARD, *voyant paroître Gaston.*

Tremblez, voilà Nemours!

(Altémore et ses soldats tournent la tête, et aperçoivent Gaston. Altémore, comme anéanti, reste immobile et laisse tomber sa lance.)

SCÈNE XII.

GASTON, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇOIS, URBIN, BAYARD, EUPHÉMIE, ALTÉMORE, SOLDATS ITALIENS.

GASTON, *à Altémore, en écartant les soldats italiens à coups d'épée.*

C'EST la foudre pour toi!...

(A Bayard, qu'il embrasse.)

O mon ami!

BAYARD.

Cher prince!... eh! qui l'auroit pu croire?

GASTON, *montrant Altémore et Urbin.*

Voilà de l'Italie et l'opprobre et la gloire...

Urbin vient te défendre.

BAYARD, *tendant la main au duc d'Urbin.*

Il ne m'étonne pas.

GASTON, *aux soldats françois, en montrant Altémore.*

Qu'on livre cet infâme au plus affreux trépas...

(Des soldats françois entraînent Altémore et les soldats italiens.)

SCÈNE XIII.

GASTON, BAYARD, EUPHÉMIE, URBIN,
CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇOIS.

GASTON, *à Euphémie, qu'il voit évanouie, en courant à elle.*

Mais, ô nouveau malheur! ô ma chère Euphémie!

BAYARD.

L'effroi de votre mort peut lui coûter la vie.

GASTON, *à Euphémie, en lui prenant la main:*

Euphémie!

EUPHÉMIE, *revenant à elle, à part, en levant les yeux au ciel.*

(A Gaston, qu'elle aperçoit, en rebaissant les yeux.)

Il n'est plus!... Ah! prince, vous vivez!

GASTON, *la relevant, et désignant le vieux transfuge françois.*

Oui, ce digne vieillard... il nous a tous sauvés.

EUPHÉMIE, *avec transport.*

Qu'il m'est cher!

GASTON.

J'arrivois dans ce palais terrible
Où mon ordre assembloit notre élite invincible,
Quand je le vois entrer frémissant, éperdu,
Suivi de l'Espagnol à ses bienfaits vendu,
Et qui, se promettant un plus riche salaire,
Avoit du nouveau foudre épié le mystère:
« Fuyez, s'écrioient-ils; fuyez: ne tardez pas.
« Vous n'avez qu'un moment; le gouffre est sous vos pas.

« Courez sauver Bayard ; il en est temps encore.
« Ce héros va tomber sous les coups d'Altémore. »
A leurs cris, vers ces lieux, nous avons volé tous.
Mais des portes du fort à peine approchions-nous
Qu'avec un bruit affreux une nue enflammée,
Un noir torrent de feu, de soufre et de fumée
Roule au loin dans les airs, à nos regards surpris,
D'un vaste monument les immenses débris.
Heureux qu'en échappant à ce piège effroyable,

(*En embrassant Bayard.*)

J'arrache encor mon père au sort plus déplorable
De voir des assassins, vil rebut des bourreaux,
Souiller la dernière heure et le sang d'un héros !

URBIN, *à Bayard.*

Pardonne, j'ai trop tard suivi mon digne maître.
Bayard, pour sauver Jule, avoit livré le traître...

(*A part.*)

Beaux jours du nom romain, qu'êtes-vous devenus ?
Des François maintenant sont nos Fabricius.

GASTON, *à sa suite.*

Allons, marchons, amis ; revolons vers Pescaire.
Voudrois-je qu'à ma chaîne il eût pu se soustraire ?
Sous ces murs embrasés me croyant englouti,
De son repaire obscur peut-être il est sorti.

(*Il veut partir.*)

BAYARD, *le retenant.*

Arrêtez....

SCÈNE XIV.

D'ALÈGRE, GASTON, BAYARD, URBIN, EUPHÉMIE, CHEVALIERS ET SOLDATS FRANÇOIS.

D'ALÈGRE, *vivement à Gaston.*

LA victoire est complette et soudaine:
Tous vos ordres suivis ont mis dans notre chaîne
Les guerriers de Venise et les soldats romains,
Enfermés, foudroyés dans les deux souterrains.

GASTON.

Mais Pescaire?...

D'ALÈGRE, *l'interrompant.*

Seigneur, son adroite prudence
Pour des lieux plus ouverts réservoit sa présence.
De la porte Faustine il assailloit les tours,
Qu'au bruit de son tonnerre il croyoit sans secours.
Mais, au lieu de l'effroi, trouvant partout l'audace,
Et des Vénitiens apprenant la disgrâce,
Il va cacher au loin sa honte et ses débris.

GASTON, *désignant le vieux transfuge françois.*

Eh! que fait ce vieillard?... Qu'il vienne avec ses fils...
Que mes bienfaits....

D'ALÈGRE, *l'interrompant.*

Plaignez son infortune extrême!
Instruit qu'en son palais Avogare lui-même,
Pour allumer sa foudre, avoit su se cacher,
Loin de suivre vos pas, il l'a couru chercher.
Il vouloit, ou punir, ou désarmer sa rage:
Mais soit que du Bressan le perfide courage

De périr avec vous fit son plaisir affreux;
Soit qu'il ait mal connu, mal mesuré ses feux,
De tous deux, à la fois, loin du palais en poudre,
J'ai vu les corps sanglants rejetés par la foudre.

EUPHÉMIE, *à part.*

O mon père!

BAYARD, *à part.*

O soldat qu'honore un beau trépas!
J'ai bien vu que ton cœur ne se pardonnoit pas.
Tes fils seront les miens.

EUPHÉMIE, *à part.*

Le désespoir m'accable:
De la mort de mon père, hélas! je suis coupable.

GASTON, *vivement.*

Lui seul fut criminel, lui seul il s'est perdu.

EUPHÉMIE.

Ah! respectez les pleurs qu'il coûte à ma vertu....
La nature m'imprime un sacré caractère,
Sans permettre à mon cœur de juger pour quel père.

GASTON.

Je respecte, à la fois, et ressens vos douleurs....
Mon bonheur ne peut naître au milieu de vos pleurs.
Je veux, pour le former, que Bayard me ramène
Plus digne encor de vous, et vainqueur de Ravenne....

(*A Bayard.*)

Je vais t'attendre, ami, sous ce fameux rempart:
Gaston regretteroit de vaincre sans Bayard.

BAYARD, *lui prenant la main.*

Va, mais modère, au moins, ton ardent caractère.
Tu crois n'avoir rien fait tant qu il te reste à faire.

Songe qu'en peu de jours tu sus vivre long-temps.
Ta carrière d'honneurs est remplie à vingt ans ;
Toi seul peux soutenir le fardeau de ta gloire,
Mais crains de t'oublier au sein de la victoire.

FIN DE GASTON ET BAYARD.

PIERRE LE CRUEL,

TRAGÉDIE.

PIERRE LE CRUEL,

TRAGÉDIE,

PAR DE BELLOY,

Représentée, pour la première fois, le 24 mai 1772.

PERSONNAGES.

DON PÈDRE, roi d'Espagne.
BLANCHE DE BOURBON, princesse françoise.
ÉDOUARD, prince anglois.
HENRI DE TRANSTAMARE, frère naturel de don Pèdre.
DU GUESCLIN, connétable de France.
ALTAIRE, chef des Maures.
FERNAND, favori de don Pèdre.
Officiers.
Soldats.

La scène est dans le camp de don Pèdre, sous le fort de Montiel.

PIERRE LE CRUEL,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente, dans l'intérieur d'une tour, une grande chambre antique, très simplement meublée, et dont la fenêtre est garnie d'une grille de fer. Cette chambre a une porte dans le fond, une autre sur le côté.)

SCÈNE I.

BLANCHE, *seule.*

(Elle est vêtue sans éclat, assise dans l'attitude de l'accablement, et appuyée sur une table. Après quelques instants de silence, elle lève les yeux, et dit :)

L'OMBRE enfin s'éclaircit : les premiers feux du jour
Pénètrent lentement dans cet obscur séjour.
Ces murs me séparant de la nature entière,
Me permettent du moins d'entrevoir la lumière.
Ah ! l'aurore et la nuit me retrouvent en pleurs,
Sans qu'un léger sommeil me prête les douceurs
Que goûte un malheureux dans l'oubli de son être !
O jour, depuis cinq ans je ne t'ai vu renaître

Qu'en demandant au ciel de ne plus te revoir!
Mort, que j'appelle en vain, ô mort! mon seul espoir,
Romps le joug effroyable où je suis enchaînée!
O mort, délivre-moi du malheur d'être née!

(Elle retombe dans sa première attitude, puis se relève.)

Un instant sur le trône, et pour jamais aux fers!
Hélas! j'ai disparu de ce vaste univers.
L'Espagne, où je fus reine, où je vis ignorée,
Me croit dans le cercueil, et Paris m'a pleurée.
Pleurée! oui, je le suis : dans mes tourments secrets
J'ai le triste plaisir de goûter des regrets...
On plaignit, on vengea ma disgrâce fatale;
Tout m'aima sur la terre, hors ma vile rivale,
Hors mon cruel époux, qui seuls ont condamné
Ce cœur, plus pur encor qu'il n'est infortuné.
Mais de ces lieux déserts qui trouble le silence?

(Elle paroît entendre du bruit en dehors.)

La barrière du fort s'ouvre avec violence:
Quel tumulte confus! Voyons.

(Elle se lève et regarde à travers les barreaux de la fenêtre.)

Sur ces remparts
J'aperçois un drapeau semé de léopards...
Quelqu'un marche avec bruit : l'effroi remplit mon âme.

SCÈNE II.

ÉDOUARD, BLANCHE.

ÉDOUARD, *parlant en dehors.*

SOLDAT, ouvre... obéis, ou tu meurs.

(*La porte du fond s'ouvre, Édouard entre avec deux écuyers.*)

BLANCHE.

Ciel!

ÉDOUARD.

Madame,

(*A part.*)

Pardonnez. Que d'appas! Tout accroît mes soupçons.

(*Haut.*)

De mon audace heureuse apprenez les raisons:
Je vous suis inconnu; j'ignore qui vous êtes;
Je viens joindre le roi, qui fuit vers ces retraites;
Et pour calmer l'Espagne en ces troubles nouveaux,
J'arrive en ce moment des remparts de Bordeaux.
Je voulois occuper ce formidable asile,
Qui devient pour don Pèdre une ressource utile;
Mais des refus suspects, des mots mystérieux
Ont enflammé soudain mes désirs curieux:
J'ai pensé que ces murs renfermoient l'innocence.
Vos gardes m'opposoient en vain la résistance;
Le vainqueur de Najarre et celui de Poitiers
Imprime le respect dans l'âme des guerriers.
Dites un mot, madame, et je romps votre chaîne.

BLANCHE.

Est-il bien vrai! je vois le prince d'Aquitaine,
Le héros des Anglois, et le fils de leur roi?
Vous, Édouard?

ÉDOUARD.

Mon nom vous répond de ma foi.
(*Il fait signe à ses écuyers de se retirer.*)

BLANCHE.

Votre aspect doit ici m'affliger... et me plaire.
Le vainqueur de Poitiers a vu périr mon père :
Le vainqueur de Najarre a vengé mon époux.

ÉDOUARD, *avec transport.*

Mon doute est éclairci. Vous vivez ! Quoi ! c'est vous,
Du malheureux Bourbon plus malheureuse fille ?
Vous, femme de don Pèdre, et reine de Castille ?

BLANCHE.

Reine ! vous le voyez.

ÉDOUARD, *voulant se jeter à ses pieds.*

Ah ! mon cœur éperdu
Vous rend l'hommage pur qu'il garde à la vertu !
(*Toujours avec vivacité.*)
Que vous avez coûté de larmes à la terre !
Oui, votre père et vous, chéris de l'Angleterre...
Ennemis généreux, nous savons admirer
De vertueux rivaux, les vaincre et les pleurer.
Belle Bourbon, eh quoi ! lorsque Pèdre et Padille
Du bruit de votre mort consternoient la Castille,
Sur vous de leurs fureurs ils suspendoient le cours ?
Ces deux âmes de sang ont respecté vos jours ?

BLANCHE, *très vivement.*

Ils n'ont rien respecté Si je respire encore,
Leurs ordres sont trahis, leur cruauté l'ignore.

ÉDOUARD, *très vivement.*

Croyez, si ce mystère eût percé jusqu'à moi,
Que j'aurois exigé de ce superbe roi,

Quand ma main sur son front remit le diadème,
Qu'il vous rendît justice, et se la fit lui-même.
Une seconde fois son trône renversé,
Pèdre a besoin de vous pour s'y voir replacé.
Vous pouvez, mieux que moi, réparer sa ruine.
Mais... le daignerez-vous?... Ah! dès leur origine,
De vos malheurs affreux retracez-moi le cours.
Ma foi, sans balancer, suivra tous vos discours.
Mon âme jusqu'ici toujours mal informée,
Par la voix de don Pèdre ou par la renommée,
Aspire par vous-même encore à s'éclaircir.
Édouard, mieux instruit, pourra mieux vous servir:
Qu'il sache à quel excès Pèdre offensa vos charmes.
Princesse, en ce grand jour, si je taris vos larmes,
Je croirai vous devoir le plus chéri des biens:
On m'accorde un bienfait en acceptant les miens.

BLANCHE, *avec tranquillité.*

Prince, de mes malheurs la confidence intime
Est due aux nobles soins d'un héros que j'estime.
A mon époux vous seul pouvez me réunir.
Ah! pour lui, devant vous que mon front va rougir!
Daignez prendre ce siège, et vous allez m'entendre.

(Ils s'asseyent.)

Mais, seigneur, pardonnez un souvenir trop tendre.
Ici j'ignore tout. Charle, époux de ma sœur,
D'un roi trop courageux plus sage successeur...
Cette sœur même, hélas! si chère à mon enfance,
Dieu les conserve-t-il au bonheur de la France?

ÉDOUARD.

Tous deux règnent, madame, et par leurs douces lois
Consolent leurs États du malheur des Valois.

Charle apprend aux guerriers que la valeur suprême,
Pour commander au sort, se commande à soi-même,
Plus terrible pour Londre au fond de son palais,
Que son père, suivi de cent mille François.

BLANCHE, *en pleurs.*

Ah! prince, qu'à ma sœur je dois porter envie!
Elle mourra Françoise au sein de sa patrie:
Et moi, dans d'autres cours destinée à régner,
L'hymen m'offroit partout mon malheur à signer.

(*Elle s'essuie les yeux.*)

Don Pèdre me choisit de l'aveu de sa mère,
Et m'obtint d'un grand roi qui me servit de père,
Quand mon troisième lustre à peine finissoit.
Déja sa cruauté sourdement s'annonçoit.
J'avouerai qu'en sortant de la cour la plus chère,
La sienne, moins qu'une autre, alloit m'être étrangère.
L'illustre Castillanne, [1] aïeule des Bourbons,
Blanche, honneur de son sexe, avoit joint nos maisons.
Son nom, que je portois, m'invitoit à la suivre,
M'enflammoit du désir de la faire revivre:
Je voulois rendre au Tage, au pur sang de ses rois,
Le présent qu'à la Seine ils ont fait autrefois.
Mon cœur se promettoit, pour son premier ouvrage,
D'adoucir un époux qu'on me peignoit sauvage:
Par de tendres vertus j'espérois le domter,
Et gagner tous les cœurs... pour les lui reporter.
J'arrive dans Burgos. Au lieu de l'allégresse,
Je vois dans tous les yeux le trouble et la tristesse.
La mère de don Pèdre, étouffant ses douleurs
Vient, m'embrasse, bientôt me baigne de ses pleurs.

---

[1] Blanche de Castille, mère de Saint-Louis.

Je ne vois point le roi, qui craint de voir sa mère;
Sous cent prétextes faux mon hymen se diffère.
Après de longs refus, Pèdre se montre enfin;
Il me mène à l'autel avec un fier dédain.
Cet hymen, dont Paris chantoit les nœuds prospères,
Offrit le morne aspect des pompes funéraires.
La cour, le peuple entier, saisi d'un sombre effroi,
Cherche en tremblant mon sort dans les yeux de son roi.
Il me jette un regard, mais un regard farouche;
Sourit d'un froid serment qui tombe de sa bouche,
Sort du temple; et soudain, par des détours secrets,
Se dérobe à sa cour et me fuit pour jamais...
Peignez-vous ma surprise à cet excès d'outrage,
Le timide embarras, la candeur de mon âge,
La douleur et l'effroi de mes esprits confus!
Étrangère, au milieu d'un monde d'inconnus,
Ne sachant où porter et mon trouble et ma plainte,
J'inspirois la pitié... mais la pitié contrainte!
Enfin, on me révèle un mystère odieux,
Qui n'étoit un mystère, hélas! que pour mes yeux.
J'apprends que dans ce jour où Pèdre avec instance
Par ses ambassadeurs pressoit notre alliance,
Il avoit vu Padille, et qu'au prix de l'honneur,
Cette beauté si fière avoit gagné son cœur.
Me quittant aux autels, le monarque parjure
Revoloit dans ses bras consommer mon injure:
Tous deux en faisoient gloire; et qui plaignoit mon sort,
Recevoit pour salaire, ou les fers ou la mort.
Mais bientôt sur moi-même assouvissant la rage
Que garde une âme vile au grand cœur qu'elle outrage,
On m'arrache des bras de la mère du roi,
Qui m'osoit consoler en pleurant avec moi.

Don Pèdre me punit de la chérir en fille;
De prisons en prisons, cachée à ma famille,
Je n'eus, pour soutenir mes misérables jours,
Que l'aliment du pauvre, et ne l'eus pas toujours.
Cependant il n'est plus de devoir qu'il ne brave :
Tyran pour tout son peuple, et, pour Padille, esclave,
Il ravit les trésors, il fait couler le sang,
N'épargne ni vertu, ni naissance, ni rang.
Je partage sa honte en vous traçant ses crimes :
Mais comment vous compter ses illustres victimes?
Chaque meurtre excitant des murmures nouveaux,
Il rappeloit sans cesse et lassoit les bourreaux.
Le cruel immola ses frères, et leur mère,
Son tuteur, les neveux, et la sœur de son père :
Sur sa mère!... on retint son parricide bras;
Et l'ordre de ma mort combla ses attentats.

ÉDOUARD.

Je frémis : chaque trait rappelle à ma mémoire
Ce que m'a dit Guesclin, ce que je n'ai pu croire.
Mais don Pèdre à vos pieds n'est jamais revenu?

BLANCHE.

Padille craignoit trop les droits de la vertu.
D'un amour tyrannique exerçant la puissance,
Elle avoit à son roi défendu ma présence.

ÉDOUARD.

Dans quel temps osa-t-il ordonner votre mort?
Quelle main vous sauva? quel heureux coup du sort?...

BLANCHE, *vivement.*

Quand le seul rejeton de sa triste famille,
Transtamare, son frère, entroit dans la Castille :
Couronné par le peuple, appuyé des François,
Il venoit pour briser les fers où je pleurois.

Pèdre, malgré l'Afrique, et Grenade et Lisbonne,
Se voyant par Guesclin renversé de son trône,
Voulut punir sur moi la France et les Bourbons.
Il me fit apporter un poignard, des poisons;
Fernand, qu'il en chargeoit, n'eut que le choix du crime.
O d'un roi trop cruel ministre magnanime!
Fernand voit qu'un refus le perd, sans me sauver....

ÉDOUARD, *avec surprise.*

Il se charge du meurtre?

BLANCHE.

Et vient m'en préserver.
Cachant mon nom, mon rang, qui m'exposoient encore,
Sa prudence en secret m'envoya chez le Maure.
Mais lorsque votre bras, partout victorieux,
Eut rétabli don Pèdre au rang de ses aieux,
Par ordre de Fernand dans ces lieux transportée,
J'ai revu la prison que j'avois habitée.
On m'y sert avec soin, sans savoir qui je suis.
Morte à tout l'univers, seule avec mes ennuis,
Je rappelle, en pleurant, l'éclat de mon enfance,
Le jour où j'ai quitté le bonheur et la France.
Ah! je croirois, sans vous, que la tour de Montiel
Est le tombeau fatal que m'a choisi le ciel.

ÉDOUARD.

Je le bénis, ce ciel! sa faveur m'accompagne,
Lorsque pour vous sauver il m'amène en Espagne.
Don Pèdre me doit tout; il remplira mes vœux.
Don Pèdre est criminel, mais roi, mais malheureux:
Dieu seul peut le punir, tout roi doit le défendre.
Vers moi, dans son désastre, il vint jadis se rendre,
Dépouillé, fugitif, rebut des vils humains:
Il parut, et j'allai le servir de mes mains.

Pour régner à mon tour le destin m'a fait naître :
J'enseigne à respecter ce qu'un jour je dois être.
Dans les champs de l'honneur je m'arme contre un roi;
Dans ma cour, dans mes fers, il est un dieu pour moi.
J'estimois Transtamare et sa valeur brillante;
Son âme est grande et fière, humaine et bienfaisante,
Fidèle à l'amitié, ferme dans le malheur....

BLANCHE.

Il a trop de vertu pour un usurpateur.

ÉDOUARD.

Madame, il n'en a plus, s'il détrône son frère.
Je viens les réunir par un accord sincère;
Et vos jours conservés appuieront ce dessein
Que la mort de Padille a fait naître en mon sein.

BLANCHE, *se levant.*

Quoi! la mort de Padille?

ÉDOUARD, *se levant aussi.*

Elle n'est plus, madame.
Vous-même, libre encor, disposant de votre âme....

BLANCHE.

Quels discours!... Ciel, Fernand!...

SCÈNE III.

ÉDOUARD, BLANCHE, FERNAND.

BLANCHE, *à Fernand, avec une noble confiance.*

O mon libérateur!
Viens : si tu crains ton roi, voilà ton protecteur.

ÉDOUARD, *embrassant Fernand.*

Oui, mortel généreux, oui, ma reconnoissance
Se charge du péril et de la récompense.

FERNAND.

Votre estime, seigneur, est tout ce que je veux;
La vertu qui l'obtient ne forme plus de vœux.
Vous, madame, excusez l'excès de ma prudence.
Si toujours avec soin j'ai fui votre présence,
Depuis l'instant heureux où je sauvai vos jours,
J'ai craint de vous offrir de dangereux secours.
Un entier abandon vous étoit nécessaire :
Un seul pas indiscret eût trahi ce mystère.
A Padille, en tous lieux, tant de traîtres vendus,
Un seul courrier surpris, un confident de plus,
Exposoient votre tête à sa barbare haine.
Quand Padille expira, j'étois dans Trémisène;
Des soldats africains je pressois le départ.

(A Édouard.)

Ils doivent aujourd'hui joindre notre étendard.

(A Blanche.)

Hier, à mon retour, je crus l'instant propice
Pour instruire le roi de mon sage artifice.
Soudain Pèdre enchanté conçut l'heureux dessein
De désarmer la France, en vous rendant sa main :
Mais attaqué, surpris, et vaincu par son frère,
De ces soins importants son cœur s'est vu distraire;
J'ai couvert sa retraite; et pour braver le sort,
Je viens d'asseoir son camp sous Tolède et ce fort.
Pour rompre ici vos fers lui-même il va se rendre.

(A Édouard.)

Il vous cherche.

SCÈNE IV.

DON PÈDRE, ÉDOUARD, BLANCHE, FERNAND, GARDES.

D. PÈDRE, *à Édouard.*

O bonheur où je n'ai pu m'attendre !
Je vois la reine et vous, mes revers vont finir :
Je vais tranquillement et régner et punir.
Voilà Paris et Londre unis pour ma querelle :
Cimentons par le sang mon trône qui chancelle.

ÉDOUARD.

Un projet plus humain m'amène ici, seigneur :
J'y viens moins en guerrier qu'en pacificateur,
Mais fidèle aux traités, et prêt à vous défendre.
Vous êtes malheureux, vous auriez dû m'attendre.

D. PÈDRE, *lui prenant la main.*

Digne héros !... Bourbon détourne encor les yeux !
(À la princesse qui est un peu détournée.)
Je viens vous arracher de ces funestes lieux :
Oubliez des fureurs que le remords efface.
(Montrant Édouard.)
La vertu me protège, et doit m'obtenir grâce.
(D'un ton d'humeur.)
De votre époux du moins contemplez les regrets.
(Elle le regarde, il paroît frappé. Il examine avec attention et plaisir.)
Je sens mon cœur saisi, percé de mille traits !
Padille à tant d'appas me sembloit préférable !
Rarement l'œil voit bien, quand le cœur est coupable.

ÉDOUARD.

J'aime ce repentir.... mais j'en crains les effets.

D. PÈDRE.

Pourquoi, seigneur? Je veux expier mes forfaits.
(A Blanche.)
Ils sont sans nombre.

BLANCHE.

Hélas!

D. PÈDRE.

Comptez-les par vos larmes.
(A Édouard, avec le désordre d'une passion naissante.)
Cette longue douleur n'a point terni ses charmes.
Autrefois, à l'autel, mon indomtable orgueil
Laissa sur elle à peine échapper un coup d'œil:
Si j'eusse pu la voir, ah! l'aurois-je outragée?
(A Blanche.)
De mon perfide amour vous êtes bien vengée.
Le voici ce moment trop long-temps attendu,
Ce jour de mon bonheur, ce jour de ma vertu,
Où l'âme de Bourbon va me faire une autre âme!
Je veux, après l'affront de mon hymen infâme,
Aux yeux de ce héros défenseur de mes droits,
Tour à tour le vainqueur et le vengeur des rois,
Aux yeux de tout mon camp, de l'Europe étonnée,
Former les nœuds brillants d'un nouvel hyménée.
(Il donne un coup d'œil à Édouard.)

BLANCHE.

Dans ce grand changement qu'à peine je conçois,
Interdite, et doutant des vœux que je reçois,
Je crains qu'un tel retour soit l'ouvrage d'un songe,
Et qu'en mes premiers maux le réveil me replonge.
(A Don Pèdre.)
Seigneur, par des remords si nouveaux et si prompts,

Un seul moment peut-il effacer tant d'affronts?
De mon hymen fatal je révère la chaîne,
Mon malheur fut toujours de vous devoir ma haine;
J'oublierai, par vertu, l'arrêt de mon trépas....
Mais puis-je sans horreur me voir entre vos bras,
Fumants encor du sang de la Castille entière?

(*A Édouard.*)

Prince, il faut, avant tout, m'éclaircir un mystère.
Je puis, me disiez-vous, disposer de mon cœur;
Je suis libre.... et comment?

D. PÈDRE.

Qu'avez-vous dit, seigneur?

ÉDOUARD.

La vérité.... Madame, elle va vous surprendre.

D. PÈDRE.

Quoi!

ÉDOUARD.

Les princes sont faits pour la dire et l'entendre.
Pensez-vous que gardant un silence imposteur,
Je sois votre complice, et, trompant sa candeur,
Je souffre qu'avec vous se croyant enchaînée,
Elle aille confirmer votre faux hyménée?

BLANCHE.

Ciel!

ÉDOUARD, *à la princesse.*

Avant le serment qu'il vous fit à regret,
Padille avoit sa foi par un hymen secret;
Et lorsqu'à ses fureurs il vous crut immolée,
Soudain cette union, hautement révélée,
Prouvée avec éclat aux états castillans,
Fit voir de votre hymen les vains engagements.

En rougissant pour lui de sa première chaîne,
On reconnut Padille, elle étoit femme et reine.
Le ciel n'a donc jamais uni votre destin
A ce roi, dont l'hymen fixoit déja la main ;
Et l'auguste Bourbon, que trompa sa promesse,
N'est point esclave et reine : elle est libre et princesse.

D. PÈDRE, *voyant la joie de Blanche.*

Ah ! je lis dans ses yeux que vous m'avez perdu !

ÉDOUARD.

Je me perdrai, seigneur, pour sauver sa vertu.

BLANCHE, *avec le saisissement et le délire d'une extrême joie.*

Qu'entends-je ! se peut-il ?... Gloire, bonheur suprême !
Quand je devrois ici périr au moment même,
Grand prince... et vous, ô ciel ! que ne vous dois-je pas !
Je sais, avant l'instant marqué pour mon trépas,
Que je ne fus jamais unie à ce parjure,
Qu'il n'eut des droits sur moi qu'à force d'imposture.

(Avec la plus grande fierté.)

Réponds-moi maintenant, ô tigre ensanglanté.
Rends compte de ma vie et de ma liberté.
Je ne te parle plus en épouse, en victime,
Qui respecte l'abus d'un titre légitime ;
Je te parle en Françoise, en fille de vingt rois,
Qui n'eut pas le malheur de naître sous tes lois.
Pourquoi, devant l'autel que profanoit ta vue,
M'engager cette foi qu'une autre avoit reçue ?
Tu craignois qu'un refus, insultant pour mon nom,
Ne soulevât la France et ta propre maison ?
Pourquoi donc à l'instant leur faire une autre offense,
Me bannir, me livrer aux fers, à l'indigence ?

Ah! mon plus grand bonheur, c'est l'insolent dédain
Qui borna mon outrage au seul don de ta main.
Partout tu ravissois ou l'honneur ou la vie;
Dans ton infâme cour j'échappe à l'infamie.
Va, j'aime trop mon sort pour vouloir t'en punir;
Dans les bras de ma sœur je cours m'en applaudir.

(A Édouard, en courant à lui.)

Vous qui m'êtes uni par les plus nobles chaînes,
Car le sang des Capets coule aussi dans vos veines,
Prince, il faut assurer ma retraite et mes jours:
Blanche vous fait l'honneur d'implorer vos secours.
Si des fers opprimoient votre épouse si chère,
Pensez-vous qu'un Bourbon rejetât sa prière?

ÉDOUARD, *lui présentant la main avec fierte.*

Venez, madame, osez vous remettre en mes mains.

D. PÈDRE, *l'arrêtant par l'autre bras.*

Et jusque dans mon camp! Quels sont donc vos desseins?
Voulez-vous aujourd'hui me combattre moi-même,
Et livrer mon épouse à mon frère qui l'aime?
Sitôt qu'il crut sa mort, il vanta son ardeur...

BLANCHE, *à part.*

Il m'aime! ah! ce seul mot me fait lire en mon cœur.

D. PÈDRE, *l'observant.*

Dieu! s'il étoit aimé!... si je pouvois le croire!...
Prince, j'ai respecté votre nom, votre gloire,
Je vais tout oublier dans ma prompte fureur...
L'amour même en naissant est terrible en mon cœur.

(Avec la plus grande violence.)

Rien n'est sacré pour moi quand le courroux m'égare:
Malheur à qui me force à devenir barbare!

ÉDOUARD, *avec le ton d'une colère retenue.*

Modérez-vous, seigneur, ne faites point rougir

Un prince, votre appui, qui vient pour vous servir.
Je suis armé pour vous contre un frère rebelle;
Si Blanche est en péril, je suis armé pour elle.
Connoissez un Anglois dont la libre équité
Entre tous les partis marche avec fermeté.
Jeune, la passion qui soudain vous enflamme,
Est l'ivresse des sens que domte une grande âme.
D'un monarque proscrit sachez le digne emploi:
Pour remonter au trône il faut régner sur soi.
Peut-être qu'en cédant Bourbon à votre frère,
Elle seroit le nœud d'un traité salutaire.
Mais c'est d'elle, en un mot, et du roi des François,
Que son sort dans mes mains dépendra désormais.
J'attends ici Guesclin, que mon bonheur me livre,
Qui, toujours mon captif, m'écrit qu'il va me suivre.
Il désire la paix, Henri suit tous ses vœux:
Plus calme, vous pourrez nous en croire tous deux.
Madame, en attendant, de vous je vais répondre;
Vous serez sous ma garde en paix comme dans Londre.
Ne craignez pas, seigneur, que je fasse à vos yeux
Du droit de mes bienfaits un joug injurieux:
Ils n'ont pas cet orgueil dont le faste humilie;
Et si je m'en souviens, c'est quand on les oublie.

(Il emmène Blanche.)

D. PÈDRE, *les suivant.*

C'en est trop, et je cours...

SCÈNE V.

D. PÈDRE, FERNAND, GARDES *en dehors.*

FERNAND, *retenant don Pèdre.*

Quel transport violent!
Il ne la ravit point; il reste en votre camp.
Calmez-vous, demeurez.

D. PÈDRE.

Oui, dévorons ma rage.
(Se tournant vers la porte par où Edouard est sorti.)
Tes bienfaits à mes yeux sont ton premier outrage.
Qu'ils sont avilissants ces droits d'un bienfaiteur!
(Se promenant avec fureur.)
Mais que, dans ma cour même, on soit mon protecteur,
Mon arbitre, mon juge!... Et dans quel temps encore!
Penses-tu qu'aujourd'hui ma foiblesse t'implore?
Non, non, je ne suis point dans cet état honteux
Où j'aille mendier ton secours orgueilleux.
Le Navarrois, le Maure, armés pour ma défense,
Avec moins de hauteur n'ont pas moins de puissance.
Qu'ai-je à craindre de toi, mortel audacieux?
Sur le bruit de ton nom tu reviens en ces lieux,
Seul, sans cour, sans armée, avec ta foible garde:
Et tu crois m'imposer!... et ton orgueil hasarde
D'abuser des vains droits d'un service passé!..
Tu ne peux plus m'en rendre, et tout est effacé.
Tu céderas Bourbon, ou cesseras de vivre.
Va, j'empêcherai bien que ton choix ne la livre
A celui des humains que j'abhorre le plus.
Ce frère qui m'ôta, par ses fausses vertus,

Les cœurs de mes sujets, mes trésors, mon empire,
N'aura jamais du moins une épouse où j'aspire;
Et je préférerai, comme un sort moins fatal,
La mort de ce que j'aime, au bonheur d'un rival.

SCÈNE VI.

D. PÈDRE, ALTAIRE, FERNAND, GARDES *en dehors.*

FERNAND.

Les Maures nous ont joints; voici le brave Altaire.

ALTAIRE, *à don Pèdre.*

L'empereur africain, ton ennemi, mon père,
M'envoie ici des rois venger la majesté.
Il ne demande rien. Tu peux en liberté,
Quand nous t'aurons soumis tes peuples et ton frère,
Reprendre contre nous ta haine héréditaire.
Nos glaives sont tout prêts... Aux portes de Montiel
Je viens de rencontrer ce terrible mortel
Que le sort rend captif du prince d'Angleterre,
Ce Guesclin, notre maître au grand art de la guerre.
Quand je vais avec toi combattre ses amis,
Je me plains qu'à leur tête il ne soit pas remis:
Devant un tel rival le courage s'enflamme,
Et l'aspect d'un héros semble agrandir mon âme.

D. PÈDRE, *en l'embrassant.*

De pareils sentiments que n'attendrois-je pas!
(*A Fernand.*)
Guidez-le dans ma tente, et j'y suivrai vos pas.
(*Altaire et Fernand sortent.*)
Guesclin semble arriver pour combler ma vengeance:
Il fit régner mon frère, il est en ma puissance.

Je sens que tout accroît dans mon cœur irrité
Les cruelles fureurs dont il est tourmenté.
C'est un torrent fougueux qui malgré moi m'entraîne;
Toutes mes passions ressemblent à la haine.
Je ne puis ni ne veux surmonter leur transport:
Qui vient leur résister, se dévoue à la mort.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente dans le fond tout le camp de don Pèdre, au milieu duquel on voit le fort et la tour de Montiel. Sur le devant sont deux tentes, dont l'une, plus avancée, est celle d'Édouard, qui y arrive avec du Guesclin.)

SCÈNE I.

ÉDOUARD, DU GUESCLIN.

ÉDOUARD.

Du camp de don Henri ce François va venir
Dans ma tente; Guesclin, daignez l'entretenir;
Qu'il y soit sans frayeur, ma foi lui sert d'otage.

DU GUESCLIN.

Transtamare lui-même y viendroit sur ce gage.

ÉDOUARD.

Don Pèdre est plus tranquille. Au chef des musulmans
Il apprend ses desseins; il reçoit leurs serments.
Bourbon, dans cette tente, où vos yeux l'ont revue,
Peut être en un moment par mon bras défendue.
Cependant dites-moi quelle étrange raison
Vous fait en ces climats revenir sans rançon?
Charles ne doit qu'à vous le salut de la France,
Et n'a pas de Guesclin payé la délivrance?

DU GUESCLIN.

C'est moi qui de ses dons fis un juste refus;
A l'État épuisé ma main les a rendus.
Dans les malheurs publics, un monarque économe
Doit-il prodiguer l'or au besoin d'un seul homme?

J'ai voulu prendre part à nos communs revers,
Et par mes propres biens me racheter des fers.
J'allai chercher moi-même, au fond de l'Armorique [1],
L'honorable débris de ma fortune antique,
Et des dons de Henri le dépôt précieux,
Lorsque ma digne épouse, accourant à mes yeux:
« Tu vois, m'a-t-elle dit, nos guerres intestines
« Ont rempli nos climats de morts et de ruines.
« Avant ton triste sort, que je n'ai pu prévoir,
« A la patrie en pleurs j'ai pensé tout devoir.
« Le bien de mes aïeux, égal à ma naissance,
« Que m'avoit conservé leur modeste opulence,
« Et qu'honora l'amour en l'offrant à Guesclin,
« Fut le trésor du pauvre, et nourrit l'orphelin.
« Je leur ai livré tout dans ce temps si funeste.
« Ton épée et ton nom, voilà ce qui nous reste. »

ÉDOUARD, *avec transport.*

C'est avoir plus encor que les trésors des rois.
Ah ! sa bonté prodigue a prévenu tes lois!
Magnanimes époux, quel bonheur est le vôtre!
Toujours un de vos cœurs fait la gloire de l'autre.

DU GUESCLIN, *affectueusement.*

Cher prince, vous goûtez ce bonheur souverain.
Votre épouse elle-même, en nous cachant sa main,
Sous des noms supposés, fit compter à mon frère
Cette riche rançon qu'exigeoit votre père.
Mon erreur accepta ces secours imprévus;
Mais trente chevaliers, dans Bordeaux retenus,
Courbés sous l'indigence, et respirant à peine,
Victimes de l'honneur, périssoient dans leur chaîne.

---

[1] Armorique est l'ancien nom de la Bretagne.

(*Vivement.*)

Je leur ai partagé tout l'or de ma rançon,
Et par leur liberté je rentre en ma prison.
Ils l'ignoroient, seigneur, et vous devez le croire.
Plus utiles que moi pour fixer la victoire,
Au camp de Transtamare ils ont su parvenir,
Et peut-être en est-ce un qui veut m'entretenir.

ÉDOUARD.

Rien ne m'étonne en vous; mais tout me fait envie.
Quoi! de vous imiter la douceur m'est ravie!
Mon père s'est bientôt repenti du traité
Qui même à si haut prix mettoit ta liberté.
Il veut que ta rançon, dans mes mains apportée,
Après les temps prescrits ne soit plus acceptée.
Ce matin j'arrivois, et déja don Henri,
En m'offrant tout son or, demandoit son ami.
Mais les temps sont passés : il faut que j'obéisse,
Que je fasse à mon père un si dur sacrifice.
Cet ordre est le premier de ce père adoré,
Oui, le seul dont jamais mon cœur ait murmuré.

DU GUESCLIN.

Je n'espère pas moins ma prompte délivrance:
Transtamare, au lieu d'or, emploiera la vaillance.
Il sait trop qu'à Najare il fit tout mon malheur;
Des chaînes de Guesclin vous lui devez l'honneur.
N'en parlons plus. Souffrez que j'acquitte la France
Du tribut de respect et de reconnoissance
Qu'en délivrant Bourbon méritent vos bienfaits.
O héros! protecteur des héros de Calais,
Dès l'enfance aux vainqueurs vous serviez de modèle:
Qu'à toutes vos vertus j'aime à vous voir fidèle!

Mais ce sont ses pareils qu'un grand cœur doit chérir,
C'est Valois dans les fers qu'Édouard peut servir.
Sachez que votre bras ici se déshonore,
S'il protège un tyran que l'univers abhorre.
A quels noms mêlez-vous ce beau nom d'Édouard?
Et parmi quels drapeaux flotte votre étendard?
Voit-on deux Espagnols dans cette immense armée?
De musulmans, d'hébreux elle est toute formée,
Et des dignes soldats de ce vil Navarrois [1],
Qui vend, trompe, assassine, empoisonne les rois.
Quel intérêt vous dicte une telle alliance?
L'orgueil de relever l'ennemi de la France?
Grâce à la politique, à sa fausse grandeur,
La gloire des héros n'est pas toujours l'honneur.

ÉDOUARD.

Eh bien! terminons tout par l'accord le plus sage,
J'avois besoin de vous pour un si grand ouvrage.
Je vais revoir le roi; j'espère le fléchir.
(*Lui prenant la main.*)
Guesclin, nos longs débats vont enfin s'assoupir.

DU GUESCLIN, *vivement.*

Si pour jamais, seigneur, nos nations amies....

ÉDOUARD, *avec confidence.*

Va, l'Europe craindroit de les voir trop unies.
Le monde entier trembla quand le roi des Anglois
Fut tout près de s'asseoir au trône des François.
Ces deux peuples vainqueurs, l'un pour l'autre indomptables,
Sous les mêmes drapeaux seroient trop redoutables;

---

[1] Charles le Mauvais, roi de Navarre, digne allié de Pierre le Cruel.

Et leurs sceptres un jour rassemblés dans ma main,
Rendroient mes successeurs les rois du genre humain.
Le ciel, en divisant la France et l'Angleterre,
Sauve la liberté du reste de la terre.

DU GUESCLIN.

C'est nous estimer trop : il est des Castillans,
Des Germains.... Je crois voir le François que j'attends.

ÉDOUARD.

Je vous laisse.

(Il sort de la tente avant que le François y entre.)

DU GUESCLIN, *regardant le François.*

Son casque est fermé. Quelle crainte
Peut l'agiter?

SCÈNE II.

DU GUESCLIN, HENRI *travesti.*

HENRI, *portant une écharpe blanche, et ayant la visière de son casque baissée.*

Ici sommes-nous sans contrainte?

DU GUESCLIN.

Oui.... Mais quel son de voix!

HENRI, *levant la visière de son casque.*

Cher Guesclin!

DU GUESCLIN, *effrayé.*

Don Henri
Dieu! que prétendez-vous?

HENRI, *tranquillement, en lui prenant la main.*

Imiter mon ami,
Justifier son cœur par ma reconnoissance.

DU GUESCLIN.

J'admire avec terreur sa sublime imprudence....
Risquer votre couronne?

HENRI.

Eh bien! je te la dois.

DU GUESCLIN.

Vos jours?

HENRI, *vivement.*

Cent fois Guesclin risqua les siens pour moi.
Va, d'un jeune Espagnol connois le caractère:
Notre orgueil dédaignant une gloire vulgaire,
Loin de l'ordre commun va chercher des vertus;
Des périls sans exemple ont un attrait de plus.
Penses-tu que don Pèdre eût jamais pu s'attendre
Que pour toi, dans son camp, j'aurois osé me rendre?
Son cœur soupçonne-t-il la générosité?
L'audace du projet en fait la sûreté.
C'est pour toi que je tremble, et c'est ce qui m'amène.
Je connois trop mon frère et sa rage inhumaine,
Pour te voir dans ses mains, sans en frémir d'effroi.
Tu fis tout mon bonheur, il te hait plus que moi.

DU GUESCLIN.

Qu'ai-je à craindre? Édouard, dont seul je dois dépendre...

HENRI, *toujours avec feu.*

Édouard périra, s'il ose te défendre.
Qu'il s'attende lui-même au plus noir attentat:
Puisqu'il sert un tyran, il doit faire un ingrat.
Ami, de mes trésors tu sais que l'offre est vaine,
Que les frayeurs de Londre éternisent ta chaîne;
Je veux de ce camp même aujourd'hui t'enlever:
J'ai formé ce dessein, je saurai l'achever.
Va, je mets à profit les leçons de mon maître.
En marchant vers ces lieux j'ai su tout reconnoître;
A travers ce bois sombre et ces rochers affreux,
Mes soins ont découvert un chemin ténébreux,

Où ramenant bientôt mon élite indomtable,
Je viens à sa prison ravir mon connétable;
Et si mon imprudence a causé tes revers,
C'est ma sage valeur qui va briser tes fers.

DU GUESCLIN, *avec véhémence.*

Oui, prince, c'est ainsi que le droit de la guerre
Doit ravir noblement Guesclin à l'Angleterre.
Je ne peux fuir mes fers, mais on peut les briser;
Et, libre par vos mains, j'ai droit de tout oser.
Énervé près d'un an par un repos infâme,
Le besoin de la gloire a fatigué mon âme :
Temps perdu pour l'honneur, tu seras remplacé!
L'excès de l'avenir remplira le passé.
Mais Bourbon voudra-t-elle, et peut-elle nous suivre?
A la foi d'Édouard elle-même se livre.

HENRI.

Ciel! que dis-tu? Bourbon?

DU GUESCLIN.

Ce bonheur imprévu
A votre oreille encor n'est donc pas parvenu?

HENRI, *tressaillant d'inquiétude et de joie.*

Non. Quel espoir confus égare ma pensée!
Dans mon cœur palpitant une joie insensée....
Bourbon?

DU GUESCLIN.

Elle respire.

HENRI.

O moment enchanteur!
Blanche, tu vis encor, et tu n'es pas ma sœur!
Je vouois à ton ombre une amour immortelle :
Que mon cœur est heureux de se trouver fidèle!
Eh! qui l'a pu sauver?

DU GUESCLIN.

Le sage don Fernand.
Édouard de ses jours répond seul maintenant.

HENRI.

C'est à moi d'en répondre. Ah! mes pleurs, mon ivresse...
Tous mes sens éperdus nagent dans l'alégresse!
Ami, courons vers elle.

DU GUESCLIN.

Où vous exposez-vous?
Craignez tous les regards. Je tremble : on vient à nous.
(Baissant la visière du casque de Henri.)
Cachez plutôt vos traits. C'est la princesse même :
Préparons-la du moins à sa surprise extrême.

SCÈNE III.

HENRI, BLANCHE, DU GUESCLIN.

BLANCHE, *sortant de l'autre tente.*

Je ne crois pas ici troubler votre entretien,
Les secrets de vos cœurs n'en sont pas pour le mien.
(A Henri.)
Si Henri sait mon sort, seigneur, quelle est sa joie!

HENRI, *toujours couvert.*

Il le sait.

BLANCHE.

Permettez du moins qu'il vous revoie
Chargé des vœux pressants de ma juste amitié.
Toujours à mes malheurs il s'est associé;
Jadis j'ai vu son sang couler pour ma défense :
Qu'il ne hasarde point quelque triste imprudence.

DU GUESCLIN.

De celle qu'il hasarde, à vos yeux je frémis :
Ici même en secret il vouloit être admis.

BLANCHE, *effrayée, à Henri.*

Ah! courez prévenir....

HENRI, *d'une voix tremblante, et lui prenant la main.*

Il n'est plus temps peut-être.

BLANCHE.

Ciel! à son trouble, au mien, puis-je le méconnoître?

HENRI, *levant la visière de son casque.*

Oui, c'est votre vengeur qui tombe à vos genoux,
(*Il se relève.*)
Qui vous voit, vous adore, et mourra votre époux.

BLANCHE, *tendrement.*

Insensé! se peut-il qu'un zèle téméraire
Vienne livrer pour moi la tête la plus chère?

HENRI, *avec la plus grande vivacité.*

Je viens pour l'amitié, j'ignorois mon bonheur:
Mais jugez pour l'amour ce qu'auroit fait mon cœur!
Je le déclare enfin ce feu si légitime,
Que long-temps mon erreur a caché comme un crime;
Dès le premier regard que je levai sur vous,
Mon œil fut indigné de vous voir un époux.
Pour vous suivre à l'autel j'accompagnai mon frère:
Sa froideur redoubla ma jalouse colère.
Quand il sortit du temple, et courut vous trahir,
Je ne sais quel espoir me le fit moins haïr;
Dans l'avenir obscur, une confuse image
Me montra mon bonheur dont elle étoit le gage:
Les vrais pressentiments sont un don de l'amour;
Je ne partageai point les regrets de la cour.
Moi qui de tout mon sang voudrois payer vos larmes,
Dans un de vos malheurs j'osai trouver des charmes.
Mais quand votre trépas fut partout publié,
Je mourois de douleur, sans sa tendre amitié:

Guesclin sauvant mes jours d'un désespoir funeste,
Pour vous, sans le savoir, en conserva le reste.
Le ciel veut qu'en tout temps il soit de mon destin
De voir dans mon bonheur l'ouvrage de Guesclin.

DU GUESCLIN.

Prince, un si noble aveu fait mon plus beau salaire.
Reine, voilà l'époux choisi par votre frère.
Charle, avant que don Pèdre en eût semé le bruit,
De l'hymen de Padille en secret fut instruit;
Et pour vous délivrer, armant toute la France,
De ce prince et de vous il conclut l'alliance.
Pour dot, sur la Castille il vous transmit ses droits,
Acquis à nos Bourbons au défaut des Valois.
Quand le prince, éprouvant une disgrâce utile,
Dans l'asile des rois vint chercher un asile,
Roi sans trône, et dès-lors citoyen de Paris,
Vingt fois pleurant vos jours, que nous croyions finis,
J'ai vu Charle et Bourbon s'écrier sans mystère :
« Si Blanche respiroit, ce seroit là mon frère. »
Le ciel, pour ce héros, vous sauva du trépas;
Il veut unir vos cœurs pour unir deux États.
Par le sang des Bourbons, par la gloire enchaînées,
France, Espagne, à jamais joignez vos destinées!

BLANCHE.

Cher prince, c'est pour vous qu'on exige ma foi,
Le jour même où j'apprends qu'elle est encore à moi?
Quel sort heureux succède au sort le plus barbare!
Je crus être à don Pèdre, et suis à Transtamare!
J'avouerai qu'en suivant votre frère à l'autel,
Je vous distinguai peu dans mon trouble mortel;
Et dès-lors par l'hymen me croyant asservie,
J'aurois domté mon cœur, s'il m'eût jamais trahie.

Mais songez à Tolède, à nos communs revers,
A ce jour où le peuple, indigné de mes fers,
M'enlevant avec rage à ma garde sanglante,
Dans un asile saint me déposa mourante.

(*A du Guesclin.*)

Pèdre y vole; il apporte et le fer et les feux;
Me vient en rugissant saisir par les cheveux;
M'entraîne. Un bras s'oppose à sa fureur extrême;
Un héros le désarme. Henri, c'étoit vous-même!
Mais un soldat cruel donnant son glaive au roi,
Il frappe, et vous tombez palpitant près de moi.
J'expirois. Pour souffrir rappelée à la vie,
C'est depuis ce moment que je l'ai moins haïe.
Occupée en secret de mon cher défenseur,
Son image m'apprit à jouir de mon cœur :
Ce cœur timide et pur, qui s'ignoroit lui-même,
Quand mon frère a parlé, s'avoue enfin qu'il aime,
Et se livre au bonheur seul fait pour me charmer,
D'adorer par vertu ce que je crains d'aimer.

DU GUESCLIN.

J'aperçois Édouard.

BLANCHE.

Redoutez sa présence.

HENRI.

Jamais il ne m'a vu; soyez en assurance.

SCÈNE IV.

HENRI, ÉDOUARD, BLANCHE, DU GUESCLIN.

ÉDOUARD.

Don Pèdre à mes désirs daigne enfin se prêter,
Madame; avec son frère il consent de traiter;
(*A Henri.*)
Et des conditions qu'il a droit de prescrire,
Chevalier, dans l'instant il viendra nous instruire.

BLANCHE, *épouvantée.*

Grand dieu!

DU GUESCLIN ET HENRI.

Pèdre!

ÉDOUARD.

Il me suit.

HENRI, *à part.*

Il faut périr.

BLANCHE.

Guesclin!..

ÉDOUARD.

Vous pâlissez tous trois! Quel est l'effroi soudain?..

DU GUESCLIN.

Il est juste, seigneur, vous voyez Transtamare.

BLANCHE, *à du Guesclin.*

Cruel, vous le perdez!

HENRI

Quoi! l'ami le plus rare
Me livre?

ÉDOUARD.

A ma foi, prince, et vous voilà sauvé.
Il me connoît.

(*A du Guesclin, en l'embrassant.*)

Jamais tu ne l'as mieux prouvé.
Ah! cette confiance et cet excès d'estime
M'attendrit jusqu'aux pleurs par sa candeur sublime.

DU GUESCLIN.

Je vois l'occasion d'illustrer un grand cœur,
Je ne puis m'en saisir, je l'offre à mon vainqueur.

ÉDOUARD, *appelant un Anglois qui entre.*

Suffolck.

(*A Henri.*)

Éloignons Pèdre : il peut, dans sa furie,
Me braver et nous perdre, aux dépens de sa vie.

(*Vivement à l'Anglois.*)

Courez, dites au roi qu'un funeste devoir
Contraint ce chevalier de partir sans le voir;
Qu'il faut qu'avec Guesclin moi seul je l'entretienne.
Faites garder ces lieux, de peur qu'on nous surprenne.

BLANCHE, *à Édouard.*

O héros, qui deux fois me sauve dans un jour!

ÉDOUARD, *montrant Henri.*

A sa témérité je reconnois l'amour.

DU GUESCLIN.

Non; et ce que l'amour entreprend par délire,
Le calme du courage à ce prince l'inspire.
Il vient, de son épouse ignorant les destins,
Concerter un projet pour m'ôter de vos mains.
Don Henri, que sans moi couronna la victoire,
Se souvient d'un captif inutile à sa gloire.
Le roi devient soldat pour servir son ami.
Eh bien! voilà le cœur que je vous ai choisi.
Prince, mes deux héros étoient faits l'un pour l'autre.
Chérissez mon ami, comparez-lui le vôtre,

Ce tigre tout souillé de sang et de forfaits.
J'ai placé mieux que vous l'honneur de vos bienfaits.

HENRI, *à Édouard.*

Seigneur, ma défiance est un outrage insigne,
Dont je rougis dans l'âme, et dont l'honneur s'indigne;
Mais de la réparer mon orgueil est jaloux.
Montrez-moi les moyens de m'acquitter vers vous :
En est-il? Ordonnez. Après la bienfaisance,
Le plus grand des plaisirs est la reconnoissance.

ÉDOUARD.

Je vous demande un prix bien digne de tous deux ;
C'est la paix. Remplissez vos devoirs et mes vœux.
Craignez tous le malheur des haines fraternelles,
Aux plus affreux excès on est conduit par elles.
Deux cœurs qu'un même sang forma pour se chérir,
Oseront s'immoler, s'ils osent se haïr.
Une fois affranchis des nœuds de la nature,
Nos fureurs sont sans frein, nos crimes sans mesure.
Prévenez sagement quelque scène d'horreur...
Mais des conseils des rois évitons la lenteur.
Tous trois, avec prudence, osons voir votre frère;
Lui, Guesclin, vous et moi, calmons l'Europe entière.

HENRI.

Moi, le voir?

BLANCHE, *impétueusement.*

Non, seigneur.

ÉDOUARD.

Non pas en ce moment :
Vous nous avez surpris par ce déguisement.
Sans doute il oseroit, pour vous punir en traître,
Abuser du prétexte, et j'en serois peu maître.

Il faut dans votre camp retourner inconnu :
De là faites prévoir un accord imprévu ;
Proposez l'entretien, prenez-nous pour arbitres ;
Revenez dans l'éclat qui convient à vos titres.
Cette tente peut voir, par mes justes projets,
Un moment accorder les plus grands intérêts.

HENRI.

Sans l'aveu de Guesclin rarement je prononce,
Seigneur ; mais dans ses yeux je crois voir sa réponse.

DU GUESCLIN.

La paix, seigneur ; il faut tout lui sacrifier :
C'est le fruit précieux qui naît d'un vain laurier :
Qu'elle suive toujours le char de la victoire,
Quand le vainqueur est homme et digne de sa gloire.

HENRI.

Vos désirs sont ma loi : je pars, et je revien.....

BLANCHE.

Juste ciel !

HENRI.

Sans espoir, tenter cet entretien !

BLANCHE.

Vous allez vous remettre à la foi d'un parjure,
Qui s'est fait en tout temps un jeu de l'imposture.

ÉDOUARD.

Un parjure, à l'instant qu'il promet avec moi,
Sait qu'il doit renoncer à violer sa foi.

HENRI, *vivement.*

Quand même mon retour hasarderoit ma vie,
Le bien de mes sujets, leur salut, m'y convie :
Si pour eux, dans ce camp, je m'expose aujourd'hui,
Je l'aurois fait pour vous, et je l'ai fait pour lui.

BLANCHE, *plus vivement encore.*

Je sais trop qu'à vos yeux les périls ont des charmes !
Et dois-je me flatter d'inspirer par mes larmes
Les frayeurs d'une femme au cœur de trois héros ?
Vous allez vous placer sous le fer des bourreaux !
Maître une fois de vous, ce monstre si sauvage
Au seul assassinat bornera-t-il sa rage?

(A Édouard et du Guesclin, en leur montrant Henri.)

Vous les verrez tous deux lentement déchirer,
Et nos vaines fureurs ne pourront que pleurer.
Quoi ! Pèdre, pour régner, n'a besoin que d'un crime,
Et vous lui présentez sa dernière victime !

(A Henri.)

Mais vos destins ici décideront mon sort.
Si vous m'y préparez l'horreur de votre mort,
A vos yeux expirants je réserve la mienne ;
Il faudra par devoir que ma main vous prévienne,
Et je ne servirai, grâce à mon seul secours,
Ni de proie au tyran, ni de prix à vos jours.

ÉDOUARD.

Madame, où vous égare un désespoir extrême?
Songez-vous qu'avant lui je périrai moi-même?

BLANCHE, *avec beaucoup de chaleur.*

Oui, seigneur, je le sais, vous mourrez en héros ;
Mais vos malheurs de plus calmeront-ils mes maux ?

(Avec un frémissement soudain.)

Hélas ! sur ces périls lorsque je vous implore,
Le péril du moment est plus terrible encore.
Si don Pèdre venoit.... Hâtez-vous de partir :
Ah ! deux fois de ses mains espère-t-on sortir ?
Partez, prince, et bientôt vous me ferez apprendre
Quels otages, quels soins, quel temps vous voulez prendre.

Conduisez-le, Guesclin, jusqu'à ses pavillons :
Moi, je cours vers le roi, pour ôter tous soupçons.

HENRI, *à Édouard.*

Ses pleurs m'ont désolé; mais mon cœur persevère.
(A Blanche.)
Puis-je trop m'exposer pour une paix si chère,
(Montrant du Guesclin.)
Dont j'attends votre main, et qui rompra ses fers?
Je hâte mon bonheur.

BLANCHE.

Ou mon dernier revers.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Le théâtre représente la tente d'Édouard.)

SCÈNE I.

D. PÈDRE, ÉDOUARD, GARDES.

ÉDOUARD.

Mes vœux sont-ils remplis, et votre âme apaisée
A recevoir un frère est-elle disposée?
Les intérêts du peuple à Guesclin sont remis :
D'un pas qu'on fait vers vous sentez donc tout le prix.

D. PÈDRE.

Quoi! Henri dans ces lieux refuser de paroître!
Ce rebelle en son camp vouloir mander son maître!

ÉDOUARD.

Ce n'est pas don Henri, ce sont tous vos sujets,
Aujourd'hui ses soldats, qui blâmant mes projets,
N'osoient le confier à vos mains vengeresses.

D. PÈDRE.

Ces perfides sujets doutent de mes promesses?

ÉDOUARD.

Mais leurs doutes, seigneur, sont-ils si criminels?
Rappelez envers eux vos serments solennels :
Lorsque mon bras vainqueur terminant vos querelles,
Votre honneur me jura la grâce des rebelles,
Je crus de votre peuple être le bienfaiteur,
Je crus lui rendre un père, et fus son destructeur;
Je rendis vos bourreaux à l'Espagne indignée :
De larmes et de sang vos fureurs l'ont baignée.

De tous vos vieux amis, Fernand seul voit le jour.
Quand ma bouche en ces lieux demande tour à tour,
Grands, ministres, guerriers fameux par leurs services,
La réponse est toujours l'arrêt de leurs supplices :
Et don Pèdre est surpris d'inspirer de l'effroi !
Et don Pèdre est surpris qu'on doute de sa foi !
Ah ! si selon mes vœux, le traité se consomme,
Sur le trône, à la fin, vais-je placer un homme ?
En vous frappant deux fois, la juste adversité
Ne vous a-t-elle pas appris l'humanité,
La vertu des grands rois, leur volupté suprême ?
Eh ! quels droits plus divins donne le diadème,
Que de pouvoir sans borne étendre ses bienfaits,
Recueillir tous les jours les plaisirs qu'on a faits,
Trouver à chaque instant, dans son âme adorée,
Le centre du bonheur d'une vaste contrée ?

D. PÈDRE, *avec impatience.*

Mon peuple m'étoit cher, quand j'en étois chéri ;
Il m'a trahi partout, partout je l'ai puni.

ÉDOUARD.

Prince, punir en roi, c'est châtier en père.
Il faut qu'à mes dépens enfin je vous éclaire.

(Lui prenant la main affectueusement.)

Mon aïeul, comme vous, proscrit, dans l'abandon,
Méprisa du malheur la première leçon ;
Et pour lui la seconde, hélas ! fut la dernière.
Leçon, pour vous et moi, terrible et salutaire !
Peut-être craignez-vous d'avoir par vos rigueurs,
Loin de vous sans retour, écarté tous les cœurs ?
Mais que le cœur du maître aisément les rappelle !
Que sans peine il leur rend leur pente naturelle !

Le devoir est pour eux l'aiguillon de l'amour,
Qui les gêne en secret, et les pousse au retour.
Un père, un roi haï, répugne à la nature :
Permettez qu'on vous aime, et la haine s'abjure.

SCENE II.

D. PÈDRE, ÉDOUARD, ALTAIRE, FERNAND, GARDES.

FERNAND, *au roi.*

SEIGNEUR, le prince arrive. Aux mains des ennemis
Les otages par moi viennent d'être remis.

ÉDOUARD.

Au devant de ses pas je vais soudain me rendre.
Prince, je le reçois; roi, vous devez l'attendre.
(Il sort.)

ALTAIRE, *à don Pèdre.*

Je ne m'oppose point à tes nouveaux projets :
Je vins pour la bataille, et consens à la paix,
Quoique tous vos chrétiens, que le faux zèle inspire,
En jurant de s'aimer, jurent de nous détruire.
Au moins l'hommage pur, qui m'est ici rendu,
Du Maure incorruptible atteste la vertu;
Le choix des Castillans, pour garder Transtamare,
Préféroit mes soldats aux nobles de Navarre :
Tu ne l'as point permis.... et je crains ce refus.
Mais contre tes sujets si tu ne combats plus,
J'ai le bonheur de voir mon peuple magnanime,
Au lieu de leur dépouille, emporter leur estime.
(Il sort.)

SCÈNE III.

D. PÈDRE, FERNAND, GARDES.

D. PÈDRE.

FIER Henri, te voilà dans les mains de ton roi!
Après m'avoir trahi tu comptes sur ma foi?
Il faut être prudent, quand on est infidèle....
Tu vas voir les traités du maître et du rebelle.
Toi, sous le nom d'arbitre, oppresseur insolent,
Qui m'écrases du poids d'un mérite accablant,
Superbe Anglois, tu veux me commander sa grâce?
Il falloit d'une armée appuyer ton audace.

FERNAND.

Et malgré vos serments, vous vous croyez permis....

D. PÈDRE.

Va, ma bouche a juré, mon cœur n'a rien promis.

FERNAND.

Mais bientôt Édouard, soulevant l'Angleterre,
Viendra...,

D. PÈDRE.

Je vais tarir les sources de la guerre.
Transtamare n'a point de fils pour successeur;
Lui mort, son parti tombe, et cède à la terreur.
Édouard et Guesclin, resserrés dans mes chaînes,
Contiendront de leurs rois les impuissantes haines.
(Bas à Alvar.)
Henri vient, soyez prêt; qu'il tremble de sortir:
Il n'a qu'un choix à faire, obéir ou mourir.
(Il fait signe à Fernand.)

SCÈNE IV.

D. PÈDRE, HENRI, ÉDOUARD, DU GUESCLIN.

ÉDOUARD, *tenant Henri par la main.*
(*A Henri.*) (*A don Pèdre.*)
VOILA votre roi, prince; et voilà votre frère,
Sire.

D. PÈDRE, *à part, en regardant Henri.*
Déja mon sang bouillonne de colère.

ÉDOUARD.
Embrassez-vous.
(*Henri fait un pas vers son frère.*)

D. PÈDRE.
Arrête. Avant cette faveur,
Sachons s'il en est digne. Écoutons-le.

HENRI, *à Edouard.*
Seigneur,
Sa dureté....

ÉDOUARD, *avec dépit.*
Je suis le premier qu'elle offense.
Prenons place.
(*Ils s'asseyent.*)

HENRI.
Je garde un reste d'espérance;
Je vois, avec un cœur et des yeux attendris,
Ce spectacle nouveau pour l'univers surpris,
Deux rois prêts à juger leur droit à la couronne,
Avec les deux héros protecteurs de leur trône.

D. PÈDRE.
(*Il se lève avec fureur au mot de protecteurs.*)
N'avilis point les rois : c'est aux usurpateurs

A flatter par besoin d'orgueilleux défenseurs;
Un vrai roi ne connoît ni protecteurs, ni maîtres,
(Montrant Édouard.)
Mais il a des amis qui le vengent des traîtres.
(Il se rassied brusquement.)

ÉDOUARD, *à don Pèdre.*

Seigneur, si chaque mot enflamme vos esprits,
Comment traiter l'objet qui nous a réunis?
C'est moi qui vais parler; daignerez-vous m'entendre?
(A Henri.)
Mais je vais m'adresser à votre âme plus tendre.
Fils de roi, dès l'enfance on dut vous enseigner
Quel sceau Dieu même imprime à ceux qu'il fait régner:
Son être sur la terre en eux se ils se retrace;
Ils ont les droits du Dieu dont ils tiennent la place.
Né de ces droits sacrés le premier défenseur,
On vous en a rendu l'impie usurpateur:
Frère de votre roi, sans un double parjure,
Avez-vous pu trahir le trône et la nature?
Vingt fois, en combattant ces deux titres si saints,
Un double parricide a pu souiller vos mains?
(Henri frémit.)
Je veux fixer vos yeux sur cette affreuse image,
Dont j'ai vu, malgré vous, frémir votre courage.
On vante votre cœur valeureux, bienfaisant,
Des plus rares vertus exemple séduisant:
Chef, soldat, prince, ami, vous êtes mon modèle.
Disputez-moi, seigneur, une gloire plus belle:
Préférons tous les deux, magnanimes rivaux,
La probité de l'homme aux talents du héros.
C'est par-là qu'Édouard, honoré sur la terre,
Expiera les lauriers qu'il cueillit dans la guerre.

Plus citoyen que prince, et docile à mon roi,
Ses plus simples désirs sont ma suprême loi :
A son trône appelé du jour de ma naissance,
Le dernier des sujets a moins d'obéissance.
Je voudrois de mon maître éterniser les jours,
Je ne demande au ciel que d'obéir toujours.
Mais qui ravit le sceptre à la main de son frère,
L'auroit-il respecté dans la main de son père?
Pardonnez, je vous veux arracher votre erreur,
Et dois vous la montrer dans toute son horreur.

(Plus vivement.)

Cher prince, lavez-vous d'une tache si noire,
Qui va de siècle en siècle obscurcir votre gloire.
Admirez le moment que j'ai su vous choisir.
De céder en vaincu vous auriez pu rougir;
Il eût été honteux au vaillant Transtamare
D'abdiquer la couronne au sortir de Najarre:
Mais aujourd'hui vainqueur dans trois combats sanglants,
Après le plus long cours des faits les plus brillants;
Quand Pèdre voit enfin l'empire qu'il possède
Réduit à ce seul fort, aux seuls murs de Tolède,
Vous, conquérant des biens que vous lui disputiez,
Prendre sceptre et couronne, et les mettre à ses pieds :
Voilà de la vertu l'effort le plus insigne,
Le miracle inouï dont vous seul êtes digne;
Un triomphe immortel, que vos chefs, vos soldats,
La fortune et Guesclin ne partageront pas.
Ce n'est pas tout : je sais que dans un cœur qui l'aime,
La vertu se suffit, est son prix elle-même :
Je viens pourtant offrir à votre œil détrompé
Un trône bien acquis pour un trône usurpé.

L'échange en est heureux. Il faut que je m'explique.
Vous voyez comme moi sous quel joug tyrannique
La moitié de l'Espagne expire en gémissant;
Vous savez par quel crime, à jamais flétrissant,
Appelés, introduits au cœur de vos provinces,
Les despotes d'Afrique ont dépouillé vos princes.

(Avec chaleur à du Guesclin.)

O chrétiens insensés, dans un autre univers
On court à l'infidèle arracher des déserts,
Et des beaux champs d'Europe on leur laisse l'empire!
Armons-nous, réparons un si honteux délire;
Que pour ce grand projet quatre rois se liguants,
Aux sables de Ceuta rejettent ces brigands.

(A Henri.)

Prenez un sceptre offert par la patrie entière,
Et détrônez le Maure, et non pas votre frère.
Sous vous avec Guesclin je marche le premier;
Nous sommes deux soldats, et lui seul est guerrier.
Confions sagement à l'œil de sa prudence
Les armes d'Angleterre, et d'Espagne, et de France.
Pèdre dans ce projet nous secondera tous.
Charle en fut inventeur, mon père en est jaloux;
Même il m'a dit vingt fois : « Malgré nos longues haines,
« Quand l'honneur parlera, Guesclin n'a plus de chaînes. »
Ainsi le sceptre heureux que je viens vous livrer
Rompt les fers de l'ami qui va vous l'assurer.
Je ne vous parle point d'un prix plus doux encore :
Le roi peut vous céder la beauté qu'il adore.
Vous allez satisfaire, honorer en ce jour,
La vertu, l'amitié, la patrie et l'amour.
Prononcez.

HENRI.

Je venois à vous, comme à mon frère,
Proposer ce projet... sur un plan tout contraire :
Votre offre plus brillante a droit de m'émouvoir;
Mais me justifier est mon premier devoir.
Me punisse le ciel, si par quelques intrigues
Tramant contre mon roi d'ambitieuses ligues,
Et si, lui dérobant les cœurs de ses sujets,
J'osai jusqu'à son trône élever mes projets!
Mais quand ses bras cruels, excités par Padille,
Eurent pendant deux ans dévasté la Castille,
Un peuple d'orphelins levant les yeux vers moi,
Crut que les pleurs d'un frère attendriroient un roi,
Et que jusqu'à son cœur une main plus chérie
Feroit couler enfin les pleurs de la patrie.
Pour la première fois, troublant son calme affreux,
J'apporte à ses genoux des larmes et des vœux.
Savez-vous sa réponse? Un poignard... qu'on arrête,
Et que deux fois encor il lève sur ma tête.
Padille le désarme... Et moi toujours soumis,
J'allai pleurer ailleurs mon frère et mon pays.
Sa fureur me poursuit sur tout ce que j'adore.
En s'abreuvant de sang, il s'en altère encore,
Et sans vous retracer mes amis, mes parents,
Mes cinq frères, hélas! sous son glaive expirants,
Songez que ses bourreaux ont massacré ma mère...
Et voilà tous ses droits pour détester son frère.

D. PEDRE.

Ta mère à ta naissance a mérité la mort.
(Édouard et du Guesclin font un mouvement d'indignation.)

HENRI, *impétueusement.*

Vous l'entendez, seigneur : a-t-il quelque remord ?..
Ce fut donc pour sauver les derniers de ma race
Que j'acceptai ce trône où l'on m'offroit sa place.
Si vos vaillantes mains surent l'y rétablir,
De vos plus grands exploits il vous force à gémir.
L'Espagne retournant sous l'empire des crimes,
N'est qu'un vaste bûcher tout couvert de victimes.
Pour la sauver encore on n'appelle que moi ;
Sans or et sans soldats j'arrive, et je suis roi.
Ainsi ses cruautés me donnent ses provinces.
L'amour, le choix du peuple a fait les premiers princes.
Quels titres sont plus purs, plus justes, plus flatteurs ?
Le sceptre est un présent que m'ont fait tous les cœurs.

D. PÈDRE, *toujours avec violence.*

Mon peuple est-il mon juge ? Amour, rigueur, vengeance,
Oubli de mes devoirs, abus de ma puissance,
J'en dois compte à moi seul. Vous, nés pour obéir,
Au lieu de me combattre, il falloit me fléchir ;
Mais de mes passions vous irritez la flamme.
J'ai vu mes vils sujets attenter sur mon âme,
En superbes tyrans disposer de ma foi.
Je repoussai Bourbon, qu'ils m'offroient malgré moi ;
Ils proscrivoient Padille, elle m'en fut plus chère,
Et je la défendis contre ma propre mère.
Enfin, si je versai votre sang criminel,
Je fus juste, sévère, et ne fus point cruel.

(*Plus impétueusement.*)

Rends-moi mon trône, ou crains que plus sévère encore....

HENRI

Du trône de Grenade on veut priver le Maure ;

Et je venois t'offrir mon armée et mon bras,
Pour te couronner roi sur leurs riches États.
Rends ces peuples heureux : la Castille, peut-être,
Te voyant mieux régner, regrettera son maître.
Quittant son sceptre alors, Henri te le rendroit,
Et l'empire du Maure en ma main reviendroit.

(*Voyant l'air furieux de don Pèdre.*)

Mais non, puisque Édouard m'offre avec cet empire,
Une épouse, un ami, premiers biens où j'aspire,
Je suis prêt d'accepter...

DU GUESCLIN.

Qu'allez-vous faire? O ciel,
Mettre ce peuple encor sous le couteau mortel!
Si pour la liberté votre cœur sacrifie
Les jours de vos sujets, le sang de la patrie,
En vous déshonorant vous allez m'avilir...
Et je fuirois un roi qui m'auroit fait rougir.
Pour Blanche, c'est Valois dont elle doit dépendre;
Son choix vous l'a donnée, et l'on veut vous la vendre!
Quel droit son meurtrier prétend-il aujourd'hui?
Il ordonna sa mort, elle est morte pour lui.

D. PÈDRE.

Quoi! tu veux dans sa haine affermir ce rebelle!
Il renonçoit au crime, et ta voix l'y rappelle!
Traître, tu fus toujours aux conseils, aux combats,
Ou l'auteur ou l'appui de tous ses attentats.

DU GUESCLIN.

J'ai rempli des devoirs que vous avez fait naître.
Vous fûtes l'assassin de la sœur de mon maître.
Chargé de vous punir, je vous ai détrôné.
Je respecte ce front, puisqu'il fut couronné;

Mais je sers un monarque avoué par la France,
Un peuple dont mon roi m'a commis la défense.
De ce peuple expirant le reste ensanglanté
Ne veut plus de vos lois subir la cruauté:
Je le déclare au nom de la Castille entière,
Qui de ses droits ici me rend dépositaire.
Au seul trône du Maure aspirez désormais;
Don Henri veut en vain vous donner ses sujets;
Voici leurs propres mots : « S'il cède ou perd l'empire,
« Un autre y va monter, et nous allons l'élire.
« Don Pèdre nous a fait rentrer dans tous nos droits:
« Est-ce pour l'égorger que le peuple a des rois?
« Quand on s'est séparé de la nature humaine,
« Que, pour elle, d'un tigre on imite la haine,
« Comment des nations réclame-t-on la foi?
« Abjurant le nom d'homme, on perd le nom de roi. »

D. PÈDRE, *voulant mettre l'épée à la main.*

C'en est trop, et ton sang....

ÉDOUARD, *l'arrêtant.*

Qu'osez-vous entreprendre?

HENRI, *s'élançant au-devant de du Guesclin.*

C'est mon sang le premier qu'il faut ici répandre.

ÉDOUARD, *à don Pèdre.*

Un guerrier désarmé, mon captif, mon ami!

D. PÈDRE, *avec impétuosité.*

Lui qui, des droits du trône éternel ennemi,
Vient d'avancer contre eux une horrible maxime,
Redoutable à son maître, à tout roi légitime!....

DU GUESCLIN, *de même.*

Vous outragez mon roi. Sur le sort des tyrans
Il peut jeter en paix des yeux indifférents;

De leur chute effroyable il ne craint pas l'exemple.
Son cœur se rend justice, alors qu'il se contemple :
Il sait, en nous aimant, pourquoi nous l'adorons.
Les Titus craignent-ils le destin des Nérons?

ÉDOUARD, *arrêtant encore don Pèdre, qui fait un nouveau mouvement.*

Guesclin, vous oubliez la majesté suprême.

DU GUESCLIN.

Voulant m'assassiner, il s'oubliait lui-même.
(Montrant Henri.)
D'ailleurs il n'est ici qu'un roi pour un François.

D. PÈDRE, *à du Guesclin.*

Tremble.
(A Henri.)
Et toi, sors.

HENRI.

Eh bien! plus d'accord, plus de paix!
Moi, j'allois te livrer un peuple qui m'adore!
Ah! je serois moins lâche, en le livrant au Maure.
(A Édouard.)
Adieu, prince. Osez-vous être encor le vengeur
D'un barbare?

ÉDOUARD.

Oui, je l'ose; oui, ma foi, mon honneur,
Mon père, ont garanti son sacré diadème.
Je vous en offre un autre; il cède ce qu'il aime....

D. PÈDRE.

Moi?

ÉDOUARD, *à don Pèdre.*

Tout, hors votre sceptre.
(A Henri.)
Et vous, vous acceptez.

Le peuple seul ici s'oppose à nos traités :
Voyons s'il soutiendra les maîtres qu'il se donne,
Mieux que je ne soutiens ceux que le ciel couronne.
Marchons à la bataille.

HENRI.

Il est d'autres moyens,
En épargnant, seigneur, le sang des citoyens....
(*Il regarde son frère.*)
De finir noblement cette grande querelle.

D. PÈDRE.

Oui, viens au champ d'honneur, ton roi même t'appelle;
Le plaisir de t'y voir expirer de ma main,
Fait renoncer ma rage à tout autre dessein.

HENRI.

Bourreau de tous les miens, meurtrier de ma mère,
Je pourrois t'immoler, sans immoler mon frère;
Mais je serois un monstre aussi cruel que toi,
Si j'osois dans ton sang me baigner sans effroi :
Tu ne m'as pas compris. Pour éviter un crime,
Suivons des chevaliers l'usage magnanime.
Deux amis avec nous tenteront ce hasard;
Viens combattre Guesclin, je combats Édouard.

DU GUESCLIN.

O projet d'un héros, d'une âme grande et pure,
Qui sert l'humanité, la gloire et la nature!

D. PÈDRE, *à Édouard.*

Allons, prince.

ÉDOUARD, *fièrement.*

Arrêtez. Je ne suis pas suspect,
(*A du Guesclin.*) (*A Henri.*)
D'éviter un combat, de fuir à votre aspect.

Imitez d'un Anglois le courage tranquille,
Voyez de ce cartel l'imprudence inutile.
Si le sort, pour vainqueurs, choisit Guesclin et moi,
En vous perdant tous deux, la Castille est sans roi;
Mais si vos deux amis tombent dans la carrière,
Le frère y reste alors seul rival de son frère :
Et vous voilà, seigneur, tout près de revenir
Au parricide affreux qu'on cherche à prévenir.
Non; que le peuple encor vienne venger sa cause :
Son sang est-il sacré, quand le nôtre s'expose?
Marchons comme à Najarre, il doit vaincre ou fléchir;
La bataille est pour lui l'instant du repentir.

HENRI, *vivement.*

Najarre nous donna des leçons qu'on peut rendre,
Et qui perd des lauriers, s'instruit à les reprendre;
Mais que tout soit égal pour nous et nos vainqueurs.

(Montrant du Guesclin à Édouard.)

Rendez-nous ce héros qu'enchaînent vos terreurs.

ÉDOUARD.

J'admire ce héros, je ne sais pas le craindre.

HENRI, *avec plus de force encore.*

Dans des fers éternels quand on l'ose contraindre,
On craint sa liberté.

ÉDOUARD.

Soyez libre, Guesclin.

(Les trois autres personnages témoignent la plus grande surprise.)

DU GUESCLIN, *après un peu de surprise.*

Voilà mon vrai rival.

HENRI, *avec transport.*

Je règne donc enfin.

(Il embrasse du Guesclin.)

D. PÈDRE, *à Édouard.*

Votre père....

ÉDOUARD.

Eût rougi d'un soupçon téméraire;
Quand j'agis pour l'honneur, j'ai l'aveu de mon père.

DU GUESCLIN, *à Édouard, en lui prenant la main.*

Ah! cher prince, où trouver jamais d'aussi grands cœurs?

ÉDOUARD, *affectueusement.*

Chez vos François, Guesclin, quand ils sont nos vainqueurs.

HENRI.

Je vais vous envoyer sa rançon toute prête.

ÉDOUARD.

Eh! quel prix? En a-t-il?

D. PÈDRE, *à Édouard.*

J'ai des droits sur sa tête:
Il fut pris dans mon camp. Mais vos vœux sont les miens:
Qu'il parte, et finissons ces fâcheux entretiens.
(Il appelle.)
Alvar?

HENRI, *à Édouard.*

Prince, à Guesclin que Bourbon soit remise.

D. PÈDRE.

Penses-tu qu'Édouard manque à la foi promise?
Te voilà dans mes mains.... j'y manquerois pour toi.

ÉDOUARD, *à Henri.*

J'attends l'ordre de Charle, et ce sera ma loi.

D. PÈDRE, *d'un œil d'intelligence, à Alvar qui est entré avec des gardes.*

Conduisez-les tous deux.
(Il lui montre Guesclin.)
Vous m'entendez, peut-être:
Guesclin, dans son armée, accompagne ce traître.

(A Édouard, en lui prenant la main pour l'emmener.)
Allons ranger la mienne, et volons aux combats.
(A Henri.)
Monarque d'un moment, la mort suivra tes pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente une tente riche et vaste, qui est celle de don Pèdre. Elle a deux issues; l'une laisse voir la tour de Montiel, dont elle est très voisine; et l'autre le reste du camp.)

SCÈNE I.

D. PÈDRE, FERNAND.

FERNAND.

Quoi! vous avez trouvé d'assez lâches mortels,
Pour se rendre sans honte à vos désirs cruels?
O trop fidèle cour du tyran de Navarre!
Contre la foi publique arrêter Transtamare!
Pour un tel attentat si vous m'aviez choisi,
Aux dépens de mes jours, j'aurois désobéi.
Tandis que maîtrisant le destin des batailles,
Édouard de Tolède assure les murailles;
Que l'aspect d'un héros, ardent à vous servir,
Y retient tous les cœurs déja prêts à vous fuir,
Vous lui faites ici la plus sanglante injure,
Vous manquez à sa foi, vous le rendez parjure;
Et, de mépris sans nombre osant flétrir son nom,
Vous enlevez sa garde, et ravissez Bourbon!
Ah! quand il va savoir ce comble de l'outrage!....

D. PÈDRE.

Lui-même est observé; j'enchaînerai sa rage.

Il pense à tous ses vœux m'asservir d'un coup d'œil :
Mon orgueil est jaloux d'insulter son orgueil.
Mes malheurs m'imposoient l'affront de me contraindre ;
Mais, le péril passé, j'abjure l'art de feindre.

FERNAND.

Dieu juste!... Et votre frère? Ah! peut-être il n'est plus!

D. PÈDRE, *avec rage.*

Il vit, grâce à Guesclin; mes coups sont suspendus.
Guesclin m'est échappé : ce mortel redoutable,
Déployant de son bras la force inconcevable,
A percé l'escadron qui l'avoit entouré,
Et seul au camp rebelle a soudain pénétré.
Voilà pour un moment... le seul frein qui m'arrête.
Si de l'usurpateur je fais tomber la tête,
Les grands de la Castille, animés par Guesclin,
Menacent de nommer un autre souverain.
Mais don Henri vivant excite leurs alarmes:
Pour racheter ses jours il faut quitter les armes.
J'exige sans délai, pour prix de son pardon,
Leur pleine obéissance et la main de Bourbon.
Gardes, amenez-moi Transtamare et la reine...
Je l'ai revue encore, et je conçois à peine
L'amour qu'en tous mes sens allument ses attraits;
Il croît par ses mépris. Non, Padille et Pérès
N'avoient jamais porté dans le fond de mon âme
Ce feu tumultueux qui m'enivre et m'enflamme.
Je sens à mes transports que mon frère est heureux.
Eh bien! que leur amour me serve ici contr'eux!
Qu'elle passe en mes bras pour sauver ce qu'elle aime,
Ou que, tremblant pour elle, il la cède lui-même.

(Il fait signe à Fernand de se retirer.)

SCÈNE II.

D. PÈDRE, HENRI, *enchaîné*, BLANCHE, *enchaînée*, GARDES.

HENRI, *entrant avant Blanche.*

J'ATTENDOIS qu'un bourreau vînt finir mon destin...
Mais tes frères sont nés pour mourir de ta main.
(*Voyant arriver Blanche.*)
Frappe. Ah dieux! la princesse aux fers abandonnée!

BLANCHE, *apercevant Henri.*

C'est vous! je me croyois la seule infortunée.
Et l'auguste Édouard, vengeur des trahisons?...

HENRI.

Est la victime, hélas! du glaive ou des poisons.
(*A don Pèdre.*)
De ceux qui t'ont servi c'est toujours le salaire.

D. PÈDRE.

Ton sang auroit payé ce discours téméraire,
Si d'autres sentiments, qui domtent ma fureur,
Pour la première fois, ne parloient à mon cœur.
Ce changement, madame, est votre heureux ouvrage:
A lui laisser le jour je souscris et m'engage,
Pourvu que vous veniez, en face des autels,
Renouer à l'instant nos liens solennels.
C'est à moi que jadis Valois vous a donnée;
Depuis à Transtamare il vous a destinée,
Quand mes engagements ne pouvoient se remplir.
Mais lorsqu'enfin je puis et veux les accomplir,
Maître de sa promesse, en observant la mienne,
Il n'est prétexte, excuse ou loi qui nous retienne.

Vous pouvez, apportant la paix à l'univers,
Unir par un seul nœud mille intérêts divers.
L'Espagne, à votre nom, sent expirer sa haine,
Et revient à son roi par amour pour sa reine.
La France satisfaite appuiera ma grandeur;
J'aurai Valois pour frère, et Guesclin pour vengeur.
Je ne vous cache point quel est l'amour extrême
Qui m'asservit à vous, et m'arrache à moi-même:
Jugez de son pouvoir sur mon cœur étonné.
Oui, ce qu'on n'a point vu depuis que je suis né,
Je commande à ma haine et suspends ma vengeance,
J'écoute et je conçois des projets de clémence.
Me les faire achever est un devoir bien doux,
Un honneur que le ciel ne réservoit qu'à vous.
Je n'épargnai jamais une tête rebelle;
Je pardonne pour vous à la plus criminelle,
Et j'offre un sûr garant à vous, à mes sujets,
Du bien que je ferai, dans le bien que je fais.

(*A Henri.*)

Osez répondre. Et toi, si tu prétends à vivre,
Le premier vers l'autel presse-la de me suivre.

HENRI, *à Blanche, vivement.*

Ainsi depuis cinq ans, par un art trop connu,
Marchant de crime en crime, il promet la vertu.
Sachez qu'un autre hymen, Padille encor vivante,
Engageoit à Pérès la main qu'il vous présente,
A Pérès qu'il ravit des bras de son époux!
Il me promet le jour, s'il s'unit avec vous:
Eh bien! de cet hymen que la pompe s'apprête:
C'est par mon échafaud que finira la fête.

D. PÈDRE.

Quoi, traître!..

HENRI, *à Blanche, très rapidement, comme quelqu'un qui craint d'être interrompu.*

Ignorez-vous comme il sait pardonner?
Le jour que dans Tolède il vint m'assassiner,
Tout un peuple tomboit sous sa main sanguinaire;
Un fils lui demanda de mourir pour son père:
Pèdre accepte l'échange, et se croit généreux...
Il s'en repent soudain, et les frappe tous deux.
Pressez-vous maintenant de mériter sa grâce.

D. PÈDRE.

Les plus affreux tourments, pour prix de tant d'audace...
Qu'on l'entraîne...

BLANCHE, *éperdue.*

Arrêtez... Que dois-je faire, hélas!
Souscrire à mon opprobre?... ordonner son trépas?
(A Henri.)
Cruel, je l'ai prédit, nos maux sont votre ouvrage!

D. PÈDRE, *à Blanche, surprenant leurs regards.*

Vous l'aimez, je le vois; vous redoublez ma rage.
Il faut... tremblez enfin de mon jaloux transport...
Ou me suivre à l'autel, ou le suivre à la mort.

BLANCHE, *avec assurance.*

Ah! tyran, ta menace a dissipé ma crainte.
Oui, je l'aime: en mourant je le dis sans contrainte;
Et dans tout ce pays, grâce à ta cruauté,
Mon cœur seroit le seul qu'il ne t'eût pas ôté.
Je vois que ta noirceur s'est juré son supplice,
Que ton horrible hymen m'en rendroit la complice:
Va, ne l'espère point, va, je saurai mourir;
J'ai fait plus jusqu'ici, j'ai su vivre et souffrir.

Oui, de ma fermeté je te dois l'avantage;
L'habitude des maux a doublé mon courage.
Peut-être ses beaux jours, que je voudrois sauver,
M'auroient fait consentir... Je rougis d'achever.

(*Avec la plus grande véhémence.*)

Grand roi! qui, des Bourbons le père et le modèle,
As reçu dans les cieux la couronne immortelle,
Livrerois-tu ton sang si pur, si généreux,
A l'esclave du Maure, à l'ami des Hébreux?
Mon cœur seroit-il fait pour l'amant de Padille?

(*Montrant Henri.*)

Voilà le seul époux qui mérite ta fille.
C'est un hymen de sang qu'on prépare à nos vœux;
Des bourreaux entre nous formeront ces saints nœuds;
Mais adoptés pour fils par ta voix paternelle,
Ta main va nous lier d'une chaîne éternelle;
Nos âmes, sous les coups de ce vil assassin,
Vont s'élancer vers toi pour s'unir dans ton sein.

D. PÈDRE, *après avoir, pendant les derniers vers, parlé bas à Alvar.*

Otez-la de mes yeux, allez, qu'on les sépare.
Qu'on l'enferme où j'ai dit: Laissez-moi Transtamare.

(*A Blanche qu'on emmène.*)

Tu ne le verras plus que mort et déchiré.

(*A d'autres gardes.*)

Et vous, que l'échafaud soit soudain préparé.

BLANCHE, *en se retournant vers Henri.*

Adieu. Depuis cinq ans, prince, j'ai cessé d'être:
D'aujourd'hui seulement mon cœur croyoit renaître;
J'ai pu vous le donner, vous nommer mon époux:
Je n'ai vécu qu'un jour, et l'ai vécu pour vous.

(*On l'emmène.*)

HENRI, *à don Pèdre.*

Ah! respecte son sang! tremble, Guesclin respire!
Mais du sort d'Édouard ne veux-tu pas m'instruire?

D. PÈDRE, *à ses gardes.*

Que ces chefs navarrois sont lents à revenir!
Voyez si dans Tolède ils n'ont pu le saisir.

SCÈNE III.

D. PÈDRE, HENRI, ÉDOUARD, GARDES.

ÉDOUARD, *à don Pèdre.*

(A Henri.)

Non, je suis libre encor. Vous allez bientôt l'être.
(A don Pèdre.)
Un des miens, dans ce trouble, ayant su disparoître,
A volé jusqu'à moi, m'a dit qu'au même temps
Qu'on échangeoit le prince à l'aspect des deux camps,
Vos escadrons, sortis de ces épais ombrages,
Ont fondu sur l'escorte, et ravi les otages.
Vous violez ma foi; j'en demande raison:
Renvoyez Transtamare, et rendez-moi Bourbon,
A l'instant.

D. PÈDRE.

De quel droit viens-tu dans leurs provinces,
Dicter arrogamment tes volontés aux princes?
Du rang du roi des rois qui t'a donc revêtu?
Tu défends un coupable, et c'est là ta vertu!
Pour ta foi, ce rebelle, en trahissant la sienne,
Envers lui sans retour a dégagé la mienne.
Je t'arrêtois par grâce, et voulois prévenir
L'affront que tu me fais, et qu'il faudra punir.

ÉDOUARD.

L'étonnement, l'horreur suspendent ma furie.
Il est donc des mortels fiers de leur infamie!
Tu m'oses demander quel droit m'amène ici?

(Avec une chaleur rapide.)

Je suis fils d'un monarque, et je vins, comme ami,
Pour t'offrir un secours dont je te croyois digne:
Tu nous y fais à tous l'affront le plus insigne.
La vengeance est son droit, le mien; et je m'en sers.
Je puis combattre un roi, j'en ai mis dans mes fers
Mais, aux droits de mon père, à ceux de ma naissance,
J'unis cent titres saints sur ta reconnoissance:
Tu ne règnes, ne vis, n'existes que par moi.
Songe au temps où tu vins, plein de honte et d'effroi,
Chargé de l'or d'Espagne et des mépris du monde,
N'ayant dans l'univers d'autre asile que l'onde,
Mendiant sur nos bords l'humble toit d'un pêcheur,
Et partout repoussé par la haine et l'horreur:
Tu pleuras à mes pieds; ton malheur, sans courage,
D'un bonheur insolent devoit m'être le gage.

D. PÈDRE, *revenant avec fureur de la confusion involontaire dont il se sent accablé.*

O ciel! de tant d'opprobre on ose me couvrir!
Tu crois qu'impunément tu m'auras fait rougir?

ÉDOUARD.

Et toi, tyran, tu crois que je vais sans murmures
Voir compter mes serments au rang de tes parjures;
Que ton frère, à ma foi se livrant en héros,
Va passer de mes mains aux mains de tes bourreaux?

(Prenant Henri par la main.)

Ah! fût-il attaqué par une armée entière,
Il ne peut, avant moi, perdre ici la lumière!

D. PÈDRE.

A tes yeux, à l'instant, sa tête va tomber.

(Il fait signe aux soldats d'avancer.)

ÉDOUARD, *mettant sa main sur son épée.*

Viens. Sous le nombre enfin s'il nous faut succomber,
Qui meurt ainsi que nous, éternise son être;
Et qui vit comme toi fut indigne de naître.

(Don Pèdre tire son épée.)

SCÈNE IV.

D. PÈDRE, HENRI, ÉDOUARD, FERNAND. GARDES.

FERNAND, *à don Pèdre.*

Vers Tolède, seigneur, Guesclin force le camp:
Si vous ne paroissez, tout cède à ce torrent.

ÉDOUARD.

Ah! je le reconnois.

HENRI.

Crains son bras invincible.

D. PÈDRE, *d'abord un peu indécis.*

Entouré d'ennemis, je marche au plus terrible.

(A ses soldats, en montrant les deux princes.)

Je reviens. Qu'on les garde.

(Il sort avec Fernand.)

SCÈNE V.

HENRI, ÉDOUARD, GARDES.

HENRI, *avec le plus vif intérêt.*

Il peut vous massacrer,
Avant que jusqu'à nous on puisse pénétrer.

Tout son camp vous respecte, évitez sa colère :
Sauvez vos jours, l'espoir d'une épouse et d'un père.
Ne pouvant être ici mon heureux défenseur,
Courez ; armez l'Anglois, et soyez mon vengeur.

ÉDOUARD, *avec véhémence.*

Moi, prince ! de quel œil me verroit l'Angleterre ?
J'ai hasardé vos jours, j'en réponds à la terre.
Lorsque, par imprudence, on fait des malheureux,
On ne les venge pas, on périt avec eux.

HENRI.

Allez donc vers Bourbon, sachez où l'a conduite
L'ordre affreux du tyran.

(Tout à coup il voit fuir les gardes par la grande porte de la tente.)

Eh quoi ! tout prend la fuite !

SCÈNE VI.

HENRI, ÉDOUARD, DU GUESCLIN, *suivi de quelques Espagnols.*

ÉDOUARD, *apercevant du Guesclin, qui entre par l'autre issue, et lui présentant vivement Henri.*

GUESCLIN, je te le rends : tu me sauves l'honneur.

DU GUESCLIN.

Et de ma liberté je m'acquitte, seigneur.

(A Henri.)

Loin de nous votre camp donne une alarme vaine :
J'ai formé presque seul cette attaque soudaine.
J'observois tout : j'ai vu qu'on vous traînoit ici.
Partons, ou dans l'instant vous êtes investi.

(Il le prend et veut l'emmener.)

HENRI.

Courons chercher Bourbon.

ÉDOUARD.

Fiez-vous à mon zèle.

DU GUESCLIN, *entraînant toujours Henri.*

C'est le prix du vainqueur ; c'est le soin qui m'appelle.

HENRI, *à Édouard.*

Suivez-nous, prince.

ÉDOUARD, *le poussant dehors.*

Non : il me reste un devoir.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, *seul.*

Bourbon ! dans quel péril ! J'aurois dû le prévoir !
Quand le juste aux méchants tend ses mains secourables,
Ils se servent de lui pour perdre ses semblables.
Cherchons dans tout ce camp ; et, pour la découvrir...
Mais je crois voir don Pèdre et le Maure accourir.

SCÈNE VIII.

D. PÈDRE, ÉDOUARD, ALTAIRE, TROUPES DE MAURES ET DE NAVARROIS, *tous l'épée à la main, excepté Édouard.*

D. PÈDRE, *cherchant des yeux Henri.*

Henri m'est enlevé ? ciel ! ô vengeance ! ô rage !
(À Édouard.)
Tu répondras pour tous ; sa fuite est ton ouvrage.
Qu'on le charge de fers.

(Édouard met l'épée à la main.)

ALTAIRE, *aux soldats, en étendant son épée vers eux.*

Non, soldats. Brave Anglois,
Tant que je suis présent, ne crains point de forfaits.
(*A don Pèdre.*)
Barbare, à quel excès ton courroux s'abandonne!
Enchaîner ce héros! tu lui dois ta couronne.
Sur ton front, à mon tour, si je puis l'affermir,
Voilà donc tout le fruit que j'en dois recueillir?
(*A Édouard.*) (*A don Pèdre.*)
Tu peux te retirer. Rends-lui sa foible escorte.

D. PÈDRE, *à Édouard.*

(*A un officier navarrois.*)
Oui, va. Mais de mon camp qu'il s'éloigne, qu'il sorte.

ÉDOUARD.

Ne crois pas...

ALTAIRE, *à Édouard.*

Sa fureur sert mon orgueil secret;
J'allois à tes côtés combattre avec regret.
Adieu. Si nos exploits méritent la victoire,
Ton nom ne viendra pas nous en ravir la gloire.
(*Édouard veut lui répondre, il le prévient.*)
Écoute. Il nous a dit tes desseins contre nous:
Ma générosité n'éteint pas mon courroux.
A ta ligue chrétienne, au moins, je viens d'apprendre
Qu'on peut vaincre ses chefs, quand on sait les défendre.

ÉDOUARD, *à Altaire, après avoir remis son épée.*

Reçois mon amitié: cet hommage t'est dû.
Que Dieu juge le culte, et l'homme la vertu!
(*Lui prenant la main.*)
Mais, quoi! payer la tienne, en l'exerçant encore,
Seroit-ce te flatter?

ALTAIRE.

C'est bien connoître un Maure :
Qu'exiges-tu ?

ÉDOUARD.

Bourbon.

ALTAIRE.

Comment ! ne sais-tu pas
Que des chefs ennemis observant tous ses pas,
Quand déja vers Tolède Alvar l'avoit conduite,
Viennent de la ravir dans l'alarme subite ?

ÉDOUARD, *avec éclat.*

Grand Dieu, je pars content, et quitte envers l'honneur,
(A Altaire.)
Je saurai l'être un jour envers mon défenseur.
(A don Pèdre.)
Pour toi, tes ennemis vengeront mon outrage,
Mon bras ne daigne point abattre son ouvrage :
Retombe dans l'état dont je t'ai fait sortir ;
Je l'apprendrai sans gloire et même sans plaisir.
(Il sort avec l'officier navarrois.)

SCÈNE IX.

D. PÈDRE, ALTAIRE, GARDES.

ALTAIRE.

VIENS, et lave ta honte au milieu des alarmes.
Tu ne connois d'honneur que la gloire des armes ;
Viens vaincre à notre tête ; et si, dans l'avenir,
Tu trahis nos bienfaits, nous saurons t'en punir.
Après t'avoir vengé, je vengerai mon père.
Mais si, dans ce grand jour, le sort nous est contraire,

J'ai juré de ne point survivre à ton malheur;
Et la foi des serments est mon premier honneur.

(Il sort avec les Maures.)

D. PÈDRE, *seul, qui les a écoutés avec une joie secrète.*

Je brave leur menace et leur fière imprudence.
Ils ne m'ont pas du moins dérobé ma vengeance;
Et grâce à ce faux bruit par mes soins répandu,
J'ai trompé de tous deux la crédule vertu.
Blanche est en mon pouvoir : en vain le ciel m'opprime.
Vainqueur, je tiens ma proie; et vaincu, ma victime.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente la même chambre que dans le premier acte.)

SCÈNE I.

D. PÈDRE, *seul, entrant par la grande porte. Il est dans le plus grand désordre. Il tient à la main une coupe et un poignard. Il pose la coupe sur la table, met le poignard à son côté, et va s'asseoir de l'autre côté du théâtre, tête nue, sans cuirasse; mais il a son manteau et son cordon.*

Ciel, tu vois ta justice ou ta haine assouvie!
Je m'apprête une fin bien digne de ma vie!
Je fus donc en tout temps accablé par Guesclin!
Il a pris et blessé ce terrible Africain.
Plus de camp, plus d'armée; il a su tout détruire.
Ce fort, cette prison, voilà tout mon empire.
(*Il se lève.*)
J'y suis maître de moi, de Bourbon et du sort;
Je vois entre mes mains ma vengeance et ma mort.
Ce cruel avantage est le seul qui me reste;
Lui seul m'a fait survivre à ce combat funeste.
Poison, glaive, instruments de mes crimes passés!....
Vous servez le tyran, et vous le punissez.
O cœur nourri de sang, que la rage dévore,
A ton horrible soif le tien manquoit encore.
Il va l'éteindre enfin. Mais à mon fier rival,
Le dernier de mes jours sera le plus fatal.

Oui, son amante et moi nous périrons ensemble :
Que la haine, l'amour, et la mort nous rassemble !
(Il marche vers la petite porte, et s'arrête en voyant entrer Fernand.)

SCÈNE II.

D. PEDRE, FERNAND.

D. PÈDRE, *avec embarras et impatience.*
Eh ! que viens-tu chercher ? Va trouver le vainqueur,
Va. Tu me fus fidèle, il te doit sa faveur.
(Il se jette sur un fauteuil.)

FERNAND.
O mon roi, vous savez, quand le sort vous accable,
Que vous m'êtes cent fois plus cher, plus respectable !
Ce cœur vrai, qui combat souvent vos volontés,
S'enchaîne à vos malheurs, fussent-ils mérités :
Je vous fis ce serment lorsque je vous vis naître.
Exemple de constance et d'amour pour mon maître,
Je veux, du fer mortel, à vos pieds abattu,
Voir le vainqueur lui-même envier ma vertu.
Sur votre auguste main laissez couler mes larmes ;
Celles d'un cœur fidèle ont toujours quelques charmes.

D. PÈDRE, *le regardant avec le plus grand étonnement.*
Comment, il est un cœur que j'ai pu conserver !
(Un peu attendri.)
J'en avois tant, hélas ! dont j'ai su me priver !
Ils voloient au-devant de ma débile enfance ;
Vingt ans je m'en suis vu l'amour et l'espérance.
J'aurois pu, répondant à leurs tendres souhaits,
Compter autant d'amis que j'avois de sujets.

Malheureux! j'étois né pour le bonheur suprême;
On m'offroit sur le trône un digne objet que j'aime;
Je l'avois dans mes bras, et l'en ai rejeté!

(Il se lève.)

Ah! dans cet univers, où je suis détesté,
Nul mortel ne me hait autant que je m'abhorre!

FERNAND.

Seigneur, c'est Bourbon même en qui j'espère encore;
Dans le camp de Henri je vais, je cours la voir.
Souffrez....

D. PÈDRE.

Non. *(A part.)*
Cachons-lui qu'elle est en mon pouvoir.

FERNAND.

Eh bien! aux assaillants Montiel inaccessible
Est de tous vos États le fort le plus terrible;
La garde en est nombreuse, et je pourrois, seigneur,
Y retenir long-temps et tromper le vainqueur:
Vous, fuyez avec art sous cette roche antique;
Gagnez les bords du Tage, et voguez vers l'Afrique.

D. PÈDRE, *toujours avec véhémence.*

Moi! chez les rois heureux porter encor mes pas!
Montrer de cour en cour le plus grand des ingrats!
Quel monarque insensé défendroit ce barbare,
Ce Pèdre qui trahit le vainqueur de Najarre!
Plus d'espoir, plus d'amis que je puisse attendrir;
Il faut être Fernand pour me pouvoir souffrir.

(En se promenant.)

Ma rage à chaque instant s'enflamme et s'envenime;
Je déteste à la fois et respire le crime....
Mourons, mourons enfin; c'est l'honneur des vaincus:
Mais mourons dans le sang, ainsi que j'y vécus.

Laisse-moi seul,.... va, crains un furieux qui t'aime,
Qui ne se connoît plus.... qui tremble pour toi-même...
Ciel, que vois-je! Édouard!

SCÈNE III.

D. PÈDRE, ÉDOUARD, FERNAND.

D. PÈDRE, *avec la plus grande violence.*

VENEZ-VOUS m'accabler,
Insulter à mes maux, en jouir, les combler?
Qu'y manquoit-il enfin? Votre seule présence.

(*Il se jette sur un fauteuil.*)

ÉDOUARD, *avec le plus grand flegme.*

Qui, moi? vous insulter! Vous êtes sans défense.
Je ne viens voir des maux que pour les soulager:
Si vous étiez vainqueur, je viendrois me venger...
Soutenir mon ouvrage est un orgueil peut-être:
Mais si ce sentiment dans mon âme a pu naître,
Qu'il y reste caché, je ne veux point l'y voir.
Je me crois amené par un noble devoir.
Tranquille spectateur de ce champ de carnage,
Enfin j'ai vu la guerre avec l'horreur d'un sage.
Je veillois sur les jours de ce brave Africain,
Près de moi, sans rançon, renvoyé par Guesclin;
Mais du roi mon aïeul j'ai pris pour vous l'exemple:
Je sais qu'en criminel l'Espagne vous contemple:
Je veux que mon respect impose à son courroux;
Que l'on soit généreux, et non juste envers vous.
Quand on saura, malgré tous vos droits à ma haine,
Que le seul diadème et la domte et l'enchaîne,
Vos peuples sentiront qu'aux fers même livré,
Le roi le plus coupable est un objet sacré.
Bien plus: approuvez-vous le zèle qui m'anime?

Henri, Bourbon, Guesclin m'accordent quelque estime,
Et seul je puis encor ménager un traité
Qui garde au nom du roi toute sa majesté.
La tour où je vous vois protège cette place,
C'est l autre extrémité que le vainqueur menace;
J'y vole de l'assaut suspendre les apprêts.
Si Henri me refuse une équitable paix,
Je reviens et défends votre personne auguste,
Comme je le vengeois quand vous étiez injuste:
Il va me voir pour vous expirer aujourd'hui,
Tel qu'il m'a vu tantôt près d'expirer pour lui.
Dans un prince outragé ce discours vous étonne :
Mais quand le ciel punit, il veut que je pardonne.

D. PÈDRE.

Je l'ai bien dit, mes maux sont comblés en effet:
Rien n'accable un ingrat, comme un nouveau bienfait.

(*Il se lève.*)

Je ne dégrade point, dans ma honte fatale,
En tombant à vos pieds, la majesté royale;
Je sens trop qu'Édouard ne le souffriroit pas.
Allez, et disposez de moi, de mes États.
Qu'exigeoit Henri dans sa fureur jalouse?
Il m'a tout enlevé, mon trône et mon épouse.

FERNAND, *vivement à don Pèdre.*

Seigneur, près de ce prince agréez mes secours.
Bourbon n'oubliera pas que j'ai sauvé ses jours;
Qu'elle accorde à mon roi tout le prix de mon zèle,
Je serai trop payé d'avoir été fidèle.

ÉDOUARD, *en montrant Fernand.*

O don Pèdre, et c'est vous qu'ainsi je vois servir!
Jugez comment on sert les rois qu'on peut chérir.

(*Il sort en embrassant Fernand, qu'il emmène.*)

SCÈNE IV.

D. PÈDRE, *seul.*

Et j'ai pu concentrer cette fureur horrible !
Qu'elle s'exhale enfin par un éclat terrible....
Qu'on m'amène Bourbon.

(Un garde qui est en dehors arrive par la grande porte, traverse le théâtre, et entre par la petite porte.)

Ta vie est en mes mains,
Femme ingrate ! c'est toi qui fis tous mes destins ;
Il est juste à mon tour que des tiens je dispose.
Tu fus de mes revers le prétexte ou la cause :
Ton hymen me perdit, et tes seuls intérêts
Ont armé contre moi la France et mes sujets,
Mes amis, mon tuteur, mes frères et ma mère :
Et mon trône aujourd'hui deviendroit ton salaire !
Je t'y verrois monter avec mon destructeur !
Je verrois dans ses mains s'unir tout mon bonheur !
Ce qui fut à moi seul, seroit son seul partage !
Moi vivant, tous mes biens seroient son héritage !
Elle vient.... je frémis en voyant sa beauté....
Voilà le seul forfait qui m'ait encor coûté.
Mes pleurs.... des pleurs de sang.... tu mourras. Je t'abhorre.
Frappons.... Ah ! lâche cœur ! je sens que je l'adore.

SCÈNE V.

D. PÈDRE, BLANCHE *enchaînée*, GARDES *en dehors.*

BLANCHE, *entrant par la petite porte.*

Le bruit d'un long combat a rempli tous ces lieux.
Le tyran veut me voir : est-il victorieux ?

(Don Pèdre vient la prendre par le bras, en la regardant fixement.)

Viens-tu m'offrir encor cette main meurtrière,
Me traîner à l'autel dans le sang de ton frère?...
Cruel ! quel est son sort?

D. PÈDRE, *la menant vers la table.*

Vainement autrefois
Du fer et du poison je t'envoyai le choix :
Pour n'être plus trompé je te l'offre moi-même.

(Il lui montre la coupe.)

Meurs, sans savoir le sort du perfide qui t'aime.

BLANCHE, *tremblante.*

(Elle fixe un peu don Pèdre.)

Tu m'offres le poison ?.. Transtamare est vainqueur !

D. PÈDRE.

S'il l'est, tu dois mourir avec plus de douleur.
Prends, ou crains....

(Il tire son poignard.)

BLANCHE, *prenant la coupe.*

Mort plus lente... Ah ! devant que j'expire,
Cher prince, à mes regards le ciel peut te conduire !

(Elle porte la coupe sur ses lèvres.)

SCÈNE VI.

D. PÈDRE, BLANCHE, ÉDOUARD, FERNAND.

ÉDOUARD, *ouvrant la porte.*

BOURBON, vous dans ces lieux!

(Il court vers elle.)

BLANCHE, *éperdue, et laissant tomber la coupe.*

Je me jette en vos bras.

ÉDOUARD.

Que vois-je! cette coupe....

BLANCHE.

Ah! c'étoit le trépas!

ÉDOUARD, *à don Pèdre.*

Perfide!...

BLANCHE.

Et don Henri?...

ÉDOUARD.

Maître de cette place,
Monstre, il va te punir.

(Il arrache à don Pèdre le poignard qu'il tient encore, et don Pèdre accablé tombe dans un fauteuil.)

BLANCHE, *après avoir joui un moment de sa confusion.*

Je t'accorde ta grâce;
Pour l'obtenir du roi, je tairai ton forfait.

(Elle fait signe à Fernand, qui ramasse la coupe et la jette plus loin.)

ÉDOUARD, *à Blanche.*

J'allois traiter pour lui; mais c'en est déja fait.
Guesclin avoit forcé, par un assaut rapide,
Et Tolède, et ce fort, et leur garde intrépide :
Il surpasse toujours ce qu'on attend de lui.

SCÈNE VII.

D. PÈDRE, BLANCHE, ÉDOUARD, DU GUESCLIN, FERNAND, OFFICIERS ESPAGNOLS.

DU GUESCLIN, *à Blanche.*

(A Édouard.)

Vous vivez, je triomphe. O vous, son digne appui,
Vous sauvez la vertu, c'est la suprême gloire!

(A sa suite.)

Compagnons, arrêtez l'abus de la victoire;
Les pleurs des citoyens souilleroient nos lauriers:
Je protège le peuple, et combats les guerriers.

(Une partie des officiers se retire.)

BLANCHE.

Mais, Henri....

DU GUESCLIN.

Loin de moi, dans le fort du carnage....

SCÈNE VIII.

D. PÈDRE, HENRI, NOUVELLE SUITE; BLANCHE, ÉDOUARD, DU GUESCLIN, FERNAND, OFFICIERS ESPAGNOLS.

HENRI, *à Blanche, qui court vers lui.*

(A du Guesclin.)

Chère épouse! Et j'obtiens le prix de ton courage!

(A Blanche.)

Sans lui j'étois vaincu, sans lui vous périssiez.

(Apercevant Édouard.)

Où donc est le tyran? Vous, qui l'abandonniez....

ÉDOUARD, *d'un ton ferme et tranquille.*

(Il est auprès de Fernand; tous deux cachent à Henri la vue de son frère.)

Valois fut mon captif, et don Pèdre est le vôtre :
Juste ou non, leur destin peut être un jour le nôtre.

(Il s'efface, et lui montre son frère.)

Roi, contemplez un roi.

HENRI, *après un peu de silence.*

Quel tableau du malheur!
O triste humanité, tu gémis dans mon cœur!
Nature, je t'entends jeter un cri plus tendre :
De tes larmes mes yeux ont peine à se défendre!

(A Blanche et à du Guesclin.)

Croyois-je que son sort me fît verser des pleurs?

DU GUESCLIN.

J'en avois deux garants : vos vertus, vos malheurs.

BLANCHE.

Daignez lui pardonner....

HENRI.

Je n'ai plus de colère.
Le voilà malheureux, je redeviens son frère.

(A don Pèdre.)

Quand je ne l'étois plus, je t'avois imité;
Rends-moi ce titre saint que tu m'avois ôté.
Don Pèdre, je suis roi, ne cesse point de l'être;
Va, tu n'es point sujet, lorsque ton frère est maître.
Le sceptre de Grenade au mien devroit s'unir :
Eh bien! je l'en détache, et c'est pour te l'offrir.

D. PÈDRE, *se levant.*

O prodige touchant de l'amour fraternelle!
Il rouvre à la nature un cœur fermé pour elle.

Je dois te l'avouer : la terre à mon orgueil
N'offroit que deux séjours, le trône ou le cercueil;
Et n'attendant de toi ni pitié, ni clémence,
T'immoler et mourir fut ma seule espérance.
On te laisse ignorer qu'ici par le poison
Mon désespoir jaloux te ravissoit Bourbon :
Tes yeux, sans Édouard, la verroient expirante....
Et c'est un sceptre encor que Henri me présente :
Le prix du plus grand crime est le plus grand bienfait!
Fier don Pèdre.... va rendre hommage à ton sujet.

(*En finissant les derniers vers, il passe devant Édouard et Fernand, pour aller à son frère* [1].)

HENRI, *faisant un pas pour l'embrasser.*

Non, viens dans mes bras.

D. PÈDRE, *arrachant tout à coup le poignard qui est à la ceinture de son frère, et le levant sur lui.*

Meurs.

ÉDOUARD.

Arrête.

(*Édouard retient don Pèdre par le bras gauche, tandis que Henri met l'épée à la main et se met en garde.*)

D. PÈDRE, *menaçant Édouard de le frapper.*

O rage extrême!

(*Édouard recule un peu, met la main sur son épée; alors don Pèdre se précipite sur son frère, en disant :*)

Tremble. Mourons tous deux.

(*Mais il s'enferre lui-même avec l'épée de don Henri,*

---

[1] *N. B.* Il ne faut pas absolument que don Pèdre se mette à genoux.

sans le pouvoir percer de son poignard, parce que ce prince repousse le coup de la main qui lui reste libre.)

HENRI, *désolé, et retirant promptement son épée.*

Il s'est percé lui-même.

BLANCHE, *à don Pèdre, qui est tombé dans les bras des gardes.*

Enfin, te voilà seul coupable de ta mort.

D. PÈDRE.

Et je n'ai pu tous deux vous unir à mon sort!
(*A son frère.*)
Si j'avois vu du moins ton bras plus intrépide,
Ton cœur digne du mien, souillés d'un fratricide,
J'expirerois content Je te laisse adoré
Triomphant, vertueux.... je meurs désespéré.

BLANCHE, *avec l'éclat de la joie.*

Quand tu punis le crime, ô suprême justice,
Fais-lui voir la vertu : c'est son plus grand supplice.

FIN DE PIERRE LE CRUEL.

GABRIELLE
DE VERGY,
TRAGÉDIE,
PAR DE BELLOY,

Représentée, pour la première fois, le 12 juillet 1777.

PERSONNAGES.

RAOUL DE COUCY.
LE COMTE DE FAYEL.
GABRIELLE DE VERGY.
MONLAC, écuyer de Coucy.
ALBÉRIC, écuyer de Fayel.
ISAURE, amie de Gabrielle.
D'Armance, chef des gardes de Fayel, } personnages muets.
Un officier de Fayel, }
Gardes.

La scène est en Bourgogne dans le château d'Autrey. Les quatre premiers actes se passent dans une galerie qui communique aux appartements de Fayel et de Gabrielle, et le cinquième dans le cachot d'une prison.

GABRIELLE
DE VERGY,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

FAYEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC, *à part, après avoir observé, de loin, Fayel, qui paroît très agité.*

Fayel tremble et gémit! Le fiel qui le dévore,
Tout prêt à s'épancher, semble s'aigrir encore.

FAYEL, *à part, en s'asseyant.*

Je mandois Albéric... j'allois tout révéler.
Le voilà devant moi... je frémis de parler.

ALBÉRIC, *s'approchant de Fayel.*

Seigneur, vos yeux, chargés de sinistres nuages,
D'un sombre désespoir m'annoncent les orages;
Au fond de votre cœur vos soupirs retenus,
S'échappant malgré vous, craignent d'être entendus.
Je vois du noir chagrin dont l'excès vous consume,
Fermenter dès long-temps la brûlante amertume.
Ce malheur dans Autrey consternant tous les cœurs,
Change ce lieu paisible en un séjour de pleurs.

Votre épouse mourante a vu par la tristesse
Se faner sur son front les fleurs de la jeunesse.
Quels revers inconnus sèment ici l'effroi?
Ce secret renfermé doit offenser ma foi;
Il eût volé jadis au-devant de mon zèle.
Albéric n'est-il plus cet écuyer fidèle,
Entre tous vos vassaux choisi par l'amitié,
A vos destins divers dès l'enfance lié,
Qui dans les champs d'honneur suivant votre vaillance...

FAYEL, *lui prenant la main.*

Des bords de la Syrie aux rives de la France,
Philippe est arrivé. Je vais approfondir
Des horreurs que je brûle... et crains de découvrir.

ALBÉRIC.

Comte, vous m'étonnez. Quelle crainte importune
Dans le retour du roi vous montre une infortune?
Honorant sa couronne et le sang des Capets,
Ce roi, l'amour du monde, et le dieu des François,
A qui mille vertus donnent le nom d'Auguste,
Pour vous seul aujourd'hui deviendroit-il injuste?
Pour vous qui, secondant ses rapides exploits,
Au Bourguignon rebelle imposâtes ses lois?
Déja le premier don de sa reconnoissance
Des fruits de la victoire accrut votre puissance.
Sa politique sage en vous a raffermi
Le rempart qu'il oppose à son fier ennemi.
Quand le duc de Bourgogne, opprimant sa famille,
Armoit contre Vergy, qui lui donna sa fille,
Quand ce père offensé, vous prenant pour vengeur,
De la duchesse encor vint vous offrir la sœur,
Le roi, favorisant cet illustre hyménée,
Par un ordre secret en pressa la journée:

Contre les Musulmans prêt à porter ses pas,
Il voulut à vous seul confier ces climats;
Autrey fut par ses soins la dot de votre épouse.
Par vous, bornant du duc l'ambition jalouse,
Il voit avec plaisir tant d'intérêts nouveaux
Diviser pour toujours deux célèbres rivaux.
Il soutiendra vos droits sur ce riche héritage;
Et de votre grandeur sa parole est le gage.
Ce qu'il promet, seigneur, est un arrêt des cieux.
Jamais il n'a tissu ces traités captieux
Où l'art, dans les détours d'une trame trompeuse,
Délie, en l'engageant, sa promesse douteuse.
Ce vil talent des cours, frêle appui de leurs droits,
Philippe l'abandonne au vulgaire des rois.

FAYEL.

Le roi n'est pas l'objet du trouble qui m'agite.
Je crains un ennemi qu'il ramène à sa suite,
Un rival détesté, de qui l'art suborneur
M'a ravi sans retour ma gloire et mon bonheur.

ALBÉRIC.

Comment! et quel rival pour vous si redoutable?...

FAYEL, *à part.*

Triste et honteux secret, dont le fardeau m'accable,
Ton aveu plus honteux doit encor m'alarmer!
Mais tu brises mon cœur qui veut te renfermer.

(*Il se leve.*)

Il s'ouvre, enfin, ce cœur violent et sensible;
D'un chagrin concentré l'éclat sera terrible.

ALBÉRIC.

Parlez; vous trahissez les droits de votre ami,
S'il ne sait à l'instant quel est votre ennemi.

FAYEL.

Eh bien! connois l'objet de ma fureur jalouse,
Connois le séducteur de ma perfide épouse,
Celui qui cause seul mes tourments et ses pleurs,
Celui de qui le sang va payer mes malheurs:
C'est Coucy.

ALBÉRIC.

Quoi! Raoul?...

FAYEL, *l'interrompant.*

Ce que tu viens d'entendre,
Ce secret qu'en ton sein le mien a pu répandre,
Qu'il y reste caché... Si jamais il en sort,
S'il t'échappe un seul mot, c'est l'arrêt de ta mort.
(Avec violence, voyant frémir Albéric.)
Crains-tu de me trahir? Quelle terreur te glace?

ALBÉRIC, *tranquillement.*

Je frémis du soupçon, et non de la menace;
Je frémis de vous voir outrager à la fois,
Moi, Coucy, votre épouse, et vous plus que nous trois.

FAYEL.

Je maudis, plus que toi, mes soupçons détestables;
Prouve-moi, s'il se peut, qu'ils sont faux et coupables.
(A part.)
Trop ingrate Vergy, qui me fais réunir
A la douceur d'aimer le tourment de haïr,
Toi que ma bouche accuse et que mon âme adore,
Que j'admire et flétris, que j'offense et j'implore;
Plein des feux dévorants qui m'embrasent pour toi,
Que n'ai-je eu ton amour pour garant de ta foi!
Mais tu hais ton époux... vérité trop funeste!
Et ce jour accablant m'éclaire sur le reste.

ALBÉRIC.

Eh quoi! votre tendresse....

FAYEL, *l'interrompant.*

Est mon crime à ses yeux.
Mes soins sont importuns, mes respects odieux.
Ma présence l'irrite, ou la remplit d'alarmes.
Ses yeux à mes transports répondent par des larmes.
Au jour de notre hymen sa haine commença;
Sa main reçut ma main, son cœur la repoussa..
Malheureux! je croyois, dans ce moment terrible,
Que son âme encor simple, à l'amour insensible,
Opposoit à l'hymen cette douce terreur,
Ces modestes refus, si chers à leur vainqueur;
Mais j'aperçus trop tard, dans sa tristesse amère,
Des regrets de l'amour le brûlant caractère:
S'enivrer de ses pleurs étoit son seul plaisir;
Elle aimoit ses tourments, cherchoit à les aigrir.
Entraînée au tombeau par sa douleur profonde,
Un tendre souvenir la retint seul au monde.
Elle imploroit la mort qui m'ôtoit tous ses vœux;
Elle craignoit la mort qui rompoit d'autres nœuds.
Aux portes du trépas je la voyois charmée
D'être libre, à la fin, d'aimer et d'être aimée;
Se flattant que sa foi, dans ce dernier moment,
Cessant d'être à l'époux, se rendoit à l'amant.

ALBÉRIC.

Eh! seigneur, se peut-il qu'à vous-même barbare,
Dans ces songes trompeurs votre raison s'égare?
Vous cherchez le malheur, et vous vous tourmentez
Par des illusions que vous-même enfantez.

FAYEL.

Je ne puis me tromper en jugeant l'infidèle;

J'aime, cher Albéric, et je souffre comme elle.
Va, les yeux que l'amour remplit de ses douleurs,
Sans peine en d'autres yeux reconnoissent ses pleurs.
Apprends tout ; quand l'ingrate alloit perdre la vie,
Employant de Monlac l'indigne perfidie,
Raoul osa près d'elle ici porter ses pas;
Il vit ses yeux éteints qui ne le voyoient pas.
Il scella dans ces lieux, d'une bouche insolente,
Ses coupables adieux sur sa main défaillante.

ALBÉRIC.

D'où pouvez-vous savoir?...

FAYEL, *l'interrompant.*

D'Armance l'a surpris.
Mais le traître étoit loin quand on m'a tout appris.

ALBÉRIC, *après un peu de réflexion.*

Des ardeurs de Coucy ce criminel indice
Ne rend pas de ses feux votre épouse complice;
Elle ignora peut-être, en revoyant le jour,
Et l'audace et l'éclat d'un téméraire amour.
Mais, depuis que Raoul s'éloigna de la France,
Auroient-ils de leurs cœurs trahi l'intelligence?

FAYEL.

Non; c'est l'unique frein qui peut me retenir;
C'est le doute fatal que je veux éclaircir.
Que dis-je? au fond du cœur cent fois je me condamne
D'accuser des vertus que le soupçon profane.
Depuis que, par nos cris le ciel importuné
L'a rendue aux besoins d'un peuple infortuné,
De ses soins maternels la tendre inquiétude
Fait du bonheur public sa gloire et son étude:
Son âme, adoucissant et nos lois et nos mœurs,
Redouble ses bienfaits pour venger ses malheurs.

Hélas! les sons touchants de sa voix affoiblie
Pénètrent plus avant dans mon âme attendrie;
La langueur de ses yeux désarme leur fierté;
L'empreinte des douleurs ajoute à sa beauté.
Grâces, talents, vertus, dont l'éclat l'environne,
Tout eût fait mon bonheur, que Raoul empoisonne.
Mais du doute mortel dont je suis déchiré
Il faut qu'en peu de jours mon cœur soit délivré.
D'Armance est dans Dijon, et va bientôt m'apprendre
Si ce rival funeste à la cour se doit rendre.
Là mon triste devoir m'appelle près du roi;
Mon épouse, à ses pieds, doit paroître avec moi;
Là mes yeux perceront cette ombre criminelle
Dont sait s'envelopper une flamme infidèle;
Et Coucy....

ALBÉRIC, *l'interrompant.*

Que je crains votre bras et le sien!
Rivaux en gloire....

FAYEL, *avec fureur, l'interrompant à son tour.*

Attends son trépas ou le mien;
Et peut-être, avant tout, la mort de la perfide.
J'éprouve, à chaque instant, ce passage rapide
De la rage au respect, de l'amour à l'horreur.
Mon destin dépendra d'un moment de fureur.
Je pourrois immoler et venger mes victimes,
Devenir criminel et punir tous mes crimes :
Vainement la vertu voudroit les ralentir;
Je ne la connoîtrois qu'au cri du repentir.

ALBÉRIC.

Vous pourriez.....

FAYEL, *l'interrompant.*

Tout est dit; et si j'instruis ton zèle,

Je ne veux pas l'armer pour venger ma querelle;
Ma gloire n'a jamais d'autre vengeur que moi,
Mais il faut que mes yeux soient éclairés par toi :
Voilà l'unique soin que Fayel te demande;
Un ami t'en conjure, un maître le commande.

ALBÉRIC.

Quand je vous blâmerois, il faudroit obéir;
Mais à vous détromper mes soins vont vous servir.

FAYEL.

Va voir si la comtesse au palais revenue....

ALBÉRIC, *l'interrompant, en apercevant entrer Gabrielle.*

La voici.

SCÈNE II.

GABRIELLE, ISAURE, FAYEL, ALBÉRIC.

GABRIELLE, *bas, à Isaure, dans le fond, en voyant Fayel.*

Soutiens-moi.... Je frémis à sa vue.
Quelle contrainte! ô ciel!

FAYEL, *bas, à Albéric.*

As-tu vu sa rougeur,
Qu'efface tout-à-coup la plus morne pâleur?
Ah! mes yeux dans les siens retrouvent-ils la joie
Qu'à son premier abord tout mon cœur lui déploie?...

(Albéric sort, en voyant s'avancer Gabrielle, et Isaure reste dans le fond.)

SCÈNE III.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL.

Goûtez-vous en ce jour quelques fruits de vos soins?
Nos sujets comptent-ils des malheureux de moins?
C'est pour vous que sur eux une loi plus humaine
De mon joug trop pesant a soulevé la chaîne.
J'épargne à votre cœur son plus cruel ennui,
Ce malheur de souffrir par les malheurs d'autrui.
Puis-je espérer enfin que le soin qui m'enflamme....

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Fayel, la bienfaisance est un besoin de l'âme.
Heureux, elle nous rend notre bonheur plus doux,
L'étend, le multiplie, en prévient les dégoûts;
Malheureux, elle charme et suspend nos misères :
On ressent moins ses maux en consolant ses frères.

FAYEL.

Eh! quels maux si pressants cherchez-vous à calmer?
Quelle plainte ou quels vœux pouvez-vous donc former?
La faveur des destins rassemble sur nos têtes
Tout ce qui donne un prix à ce rang où vous êtes:
Puissance, dignités, gloire, trésors, plaisirs,
Tout prévient votre espoir; rien n'attend vos désirs.
Cependant les ennuis, les regrets vous dévorent;
Il est des biens cachés que vos soupirs implorent;
Et ce brillant éclat des jours les plus sereins
S'est perdu dans la nuit de vos sombres chagrins.
Ah! si vous chérissez un époux qui vous aime,
Si nos nœuds sont pour vous ce qu'ils sont pour lui-même,

L'univers n'offre rien, après des nœuds si doux,
Non, rien à désirer ni pour moi, ni pour vous...

(*La voyant en pleurs.*)

Mais par des pleurs encore allez-vous me répondre ?
Vos yeux en sont couverts, et semblent se confondre.

GABRIELLE.

N'avez-vous point ma foi? Quel vain désir, hélas!....

FAYEL, *l'interrompant.*

Eh! qu'importe la foi que le cœur ne suit pas ?
C'est un présent honteux. Il faut que je rougisse
Du bonheur de mes jours, s'il fait votre supplice.
L'amour, premier devoir qu'exige votre foi,
Ici, comme une grâce, est réclamé par moi;
Mais vos tristes froideurs....

GABRIELLE, *l'interrompant, à son tour.*

Est-ce à vous de vous plaindre,
Seigneur? et quels devoirs me voyez-vous enfreindre ?
Depuis deux ans qu'ici mon sort m'unit à vous,
J'ai chéri, révéré, consolé mon époux.
Vous avez vu la mort, à mes côtés errante,
Vingt fois m'environner de sa faulx menaçante;
L'abîme du tombeau se fermer, se rouvrir :
Il prend, lâche sa proie, et la vient ressaisir.
Dans ce corps défaillant si l'âme est affaissée,
Le sentiment flétri, la raison éclipsée,
Ah! seigneur, est-ce à moi qu'il le faut reprocher?
Je sens plus que jamais mon heure s'approcher.
L'excès de votre amour, dont je suis attendrie,
A fait de vos douleurs le poison de ma vie;
Eh! quel tourment affreux pour le plus tendre cœur
D'affliger un ami dont il veut le bonheur!

Faut-il qu'à mon destin vous attachiez le vôtre,
Quand le ciel va bientôt séparer l'un et l'autre?
Bientôt, Fayel, ces traits, ce cœur que vous aimez,
A la terre rendus, y seront consumés.
Souffrez avec courage un malheur nécessaire,
Qui détruit, tôt ou tard, l'union la plus chère.
Puisse tout ce que j'aime être heureux après moi,
Et je meurs sans regret, ainsi que sans effroi.

FAYEL.

Sans regret? Votre cœur m'en auroit dû, sans doute....
(*Avec amertume.*)
Peut-être oubliez-vous ceux qu'un autre vous coûte?
(*Gabrielle étonnée le regarde : il se reprend vivement.*)
Un père à votre amour n'en peut-il arracher?
Mais il forma nos nœuds; il ne vous est plus cher,
A vos yeux, cependant, il va bientôt paroître;
Vergy dans nos climats revient avec son maître.
Sortis, depuis deux jours, des remparts de Lyon,
L'aurore a dû les voir s'éloigner de Dijon.
Par leur ordre, à l'instant, on vient de me prescrire
De les suivre à Paris, et de vous y conduire.

GABRIELLE.

Moi, seigneur?

FAYEL.

Oui, madame : il faut que ce grand jour
Vous rende aux soins brillants, aux pompes de la cour.
Je vais tout préparer. Ma franchise rigide
Demande, près des rois, votre douceur pour guide;
L'éclat peut dissiper vos ennuis odieux,
Toujours nourris d'eux-même en ces paisibles lieux.

S'il vous manque un printemps pour compter quatre lustres,
Vos vertus à la cour n'en sont pas moins illustres.
Ses superbes beautés, que vous seule effacez,
Vous aiment, en pleurant leurs attraits éclipsés;
Et dans le sein des arts, que vous savez connoître,
Votre esprit occupé va reprendre son être.

GABRIELLE.

Ah! seigneur, je frémis! ou me conduisez-vous?
(Se jetant à ses pieds.)
Si vous m'aimez encor... je tombe à vos genoux;
Laissez-moi par pitié dans ce lieu solitaire.

FAYEL, *la relevant.*

Suivez l'ordre absolu d'un monarque et d'un père:
Moi, plus amant qu'époux, vous savez si ma voix
Usa du droit cruel de vous dicter des lois?
Fayel s'il eût jamais voulu parler en maître,
Eût commandé l'amour; mais l'amour ne peut l'être.
(Il sort, et Isaure se rapproche de Gabrielle.)

SCÈNE IV.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *tombant dans un fauteuil.*

ISAURE, je succombe! hélas! c'en est donc fait!
Ils avoient à mon cœur gardé ce dernier trait...
« Suivez l'ordre absolu d'un monarque et d'un père! »
Leurs ordres en tout temps ont causé ma misère.
Quoi! mon père et mon roi sont mes premiers bourreaux?
Mon âme les adore, et leur doit tous ses maux...
(A part.)
Ah! cruels! poursuivez : traînez votre victime,
De l'autel à la tombe et du malheur au crime.

(*A Isaure.*)

Vois-tu de mes destins quel est l'horrible cours,
Et l'abîme où je suis, et l'abîme où je cours?
Conçois-tu de Vergy l'imprudence barbare,
Et quels nouveaux tourments sa rigueur me prépare?
Combien il abusa de ses droits paternels!
Il m'enchaîne aux malheurs par des nœuds éternels:
Il sépare deux cœurs unis dès leur enfance,
Dont ma mère approuvoit l'espoir et la constance;
Sa main, pour m'asservir à ses injustes lois,
Surprend l'autorité du plus juste des rois;
Et, déployant soudain l'arrêt de ma ruine,
Précipite en secret le nœud qui m'assassine.
Loin de toi, de l'hymen j'allumai le flambeau.
Je ne vis point d'autel; je ne vis qu'un tombeau.
Interdite, et voulant douter de ma misère,
Mes timides regards se levoient sur mon père.
L'inhumain! à Fayel il présenta ma foi,
Comme un don de ce cœur qu'il disoit être à moi.
Sa hauteur s'assuroit que ma simple jeunesse,
Aux yeux d'un inconnu renfermant ma foiblesse,
Devant vingt chevaliers n'oseroit démentir
Un père à qui son sang ne savoit qu'obéir.
Hélas! j'écoutai trop la voix de la nature,
Et mon père étoit sourd à ce tendre murmure.

ISAURE.

Il est trop vrai; toujours sa stoïque froideur
Des passions en lui sut étouffer l'ardeur;
Sur elles conservant un empire suprême,
Il les juge en autrui, comme il les sent lui-même.
Il n'a pu voir en vous ces feux tumultueux,
Qui, des sens enivrés tyrans impétueux,

Donnant un nouvel être à notre âme asservie,
Font du premier soupir le destin de la vie.
Il crut que, respectant et bénissant son choix,
L'amour devoit s'éteindre et renaître à sa voix.
De son âge glacé froide et cruelle idole,
La politique, hélas! par ses mains vous immole.

GABRIELLE, *à part.*

Bien plus, mon cher Coucy, son horrible pouvoir
Me défend de t'aimer, et me force à te voir.
Ah! pour vaincre un amour dont ma vertu s'indigne,
Pour rendre à mon époux ce cœur dont il est digne,
Le ciel m'en est témoin, j'ai tout fait, tout tenté:
Mes forces ont toujours trahi ma volonté;
Et j'irois de Raoul braver encor la vue,
Ses regards tout remplis du poison qui me tue,
Son affreux désespoir dont la tendre langueur
Viendroit me rappeler tous ses droits sur mon cœur,
Son génie éclatant, son courage sublime,
Et son fidèle amour dont l'idée est un crime!...
Raoul, si je te vois, pourrai-je un seul moment
Oublier près de toi les traits de mon amant?
Oublier ce héros dont l'aimable sagesse
De son siècle grossier sut polir la rudesse,
Dont l'esprit, déja mûr dès sa jeune saison,
Mêle aux fleurs des talents les fruits de la raison?...

(A Isaure.)

L'instinct de la vertu, sa pente naturelle
Rapprocha sans dessein nos deux cœurs dignes d'elle.
Quand ce rapport charmant eut su les rassembler,
Ils s'excitoient encore à se mieux ressembler.
Sa grande âme éclairoit, affermissoit la mienne,
Et pour les malheureux j'attendrissois la sienne.

Ah ! tout va m'arracher de coupables regrets !...
(A part.)
Non, je te jure, ô ciel ! de ne le voir jamais !...
Roi, père, époux, tyrans que je ne veux plus craindre,
Vos menaces, vos cris, rien ne m'y peut contraindre.

SCÈNE V.

FAYEL, GARDES, GABRIELLE, ISAURE.

FAYEL, *à ses gardes.*

Qu'on l'arrête à l'instant et qu'on le traine ici.
(La plupart des gardes sortent. Il n'en reste que deux dans l'enfoncement.)

SCÈNE VI.

FAYEL, GABRIELLE, ISAURE, GARDES.

GABRIELLE, *à Fayel, avec inquiétude.*

Eh ! qui donc arrêter ?

FAYEL.

L'écuyer de Coucy,
Monlac. En ce palais il cherche à s'introduire.
Quel dessein l'y conduit ? quel prétexte l'attire ?
Son perfide embarras, ses soins mystérieux...
(Voyant que Gabrielle est troublée.)
Vous frémissez !... C'est vous qu'il cherchoit en ces lieux.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que ta flamme infidèle
Amena dans Autrey l'amant qu'elle y rappelle.

GABRIELLE.

Que dites-vous ?

FAYEL.

Mes yeux à la fin sont ouverts,
Tes crimes dévoilés, tes complots découverts.

SCÈNE VII.

ALBÉRIC, FAYEL, GABRIELLE, ISAURE, GARDES.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

BANNISSEZ vos soupçons, seigneur. Dans cette ville,
Monlac, pour peu d'instants, demandoit un asile.
Aux champs du Vermandois il adresse ses pas.
On connoît ses desseins; il ne les cèle pas.
Au père de Raoul, dans sa douleur mortelle,
Du trépas de son fils il porte la nouvelle.

GABRIELLE, *à part, avec effroi.*

Qu'entends-je?

FAYEL, *à Albéric, avec joie.*

Quoi! Raoul... il n'est plus?

GABRIELLE, *à part.*

Je me meurs!

(Elle tombe dans les bras d'Isaure.)

FAYEL, *à Albéric.*

Albéric, vois ma honte écrite en ses douleurs.
(A Gabrielle.) *(A Isaure et aux gardes.)*
Elle l'aime!... Parjure!... Ah! la mort l'a saisie!...
Si mes jours vous sont chers, qu'on la rende à la vie!
(Isaure et les deux gardes emportent Gabrielle évanouie.)

SCÈNE VIII.

FAYEL, ALBÉRIC.

FAYEL, *à part, voulant d'abord suivre Gabrielle, mais s'arrêtant tout à coup et revenant vers Albéric avec un éclat de joie.*

Mon rival a donc vu terminer son destin?...
Mais il étoit aimé!... Je pourrai l'être enfin...
O mon âme, reçois ce rayon d'espérance...
(*Il veut encore sortir, et revient avec réflexion.*)
Quel nuage importun me rend ma défiance?...
(*À Albéric.*)
O soupçons! ô terreur!... Les lettres de Vergy
Parmi nos guerriers morts ne nomment pas Coucy.
Vivroit-il? et Monlac par sa fourbe insolente...
Oui, mon pressentiment m'éclaire et m'épouvante.
Ils m'ont trompé jadis; et ce bruit répandu
N'est qu'un piège nouveau qui m'est ici tendu...
(*À part.*)
Malheureuse! frémis, si tes perfides charmes...
Nous périrons tous deux; je le sens à mes larmes.
Je sens que mon amour, qui se change en fureur,
Peut faire de ces lieux un théâtre d'horreur...
(*À Albéric.*)
Viens; perçons ce mystère... Ah! voyons l'infidèle!
Je jure son trépas, et je tremble pour elle!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Ton secours inhumain me rappelle à la vie,
Et tu penses remplir les devoirs d'une amie?
Mon cœur, déja glacé, goûtoit quelque repos;
Avec le sentiment, tu réveilles mes maux.
(A part.)
O doux sommeil de l'âme, ô langueur insensible!
Si la mort te ressemble, est-elle si terrible?
(A Isaure.)
Isaure, il ne vit plus ce héros adoré!
Gloire, vertu, la tombe a donc tout dévoré?
O perte dès long-temps par l'amour pressentie!
Le ciel même, en secret, m'en avoit avertie.
Écoute ce prodige: il te souvient du temps
Où, pour ravir Solime au joug des Musulmans,
L'Europe frémissante arma ses plus grands princes?
Philippe et Richard même avoient, dans nos provinces,
De Londre et de Paris rassemblé les héros,
Surpris que l'amitié confondît leurs drapeaux.
Ils partoient pour voguer aux champs de l'Idumée,
Quand ma vie en ces lieux paroissoit consumée:
La mort couvroit mes yeux de son voile pesant:
Aux yeux de l'âme encor Raoul étoit présent.

Je crus le voir ici, non tel que la victoire
Me l'a vingt fois offert embelli par la gloire,
Mais tremblant, abattu, pâle, défiguré,
Levant de loin sur moi son œil désespéré,
S'élançant, tout à coup, sur cette main glacée
Que ses lèvres de feu sembloient tenir pressée;
Et parmi des soupirs, des larmes, des sanglots,
Son cœur au fond du mien fit retentir ces mots :
« C'est le dernier adieu !... » Cent fois, ma chère Isaure,
Ici, depuis deux ans, j'ai cru l'entendre encore;
Je vois pâlir son front et palpiter son sein :
Je sens jusqu'à ses pleurs qui coulent sur ma main....

(A part.)

Surtout, depuis trois mois, cette image effrayante,
Raoul, revient sans cesse affliger ton amante.
Mon cœur m'a dit l'instant qui terminoit ton sort :
Il a senti ton cœur sous le fer de la mort.

ISAURE.

Amie infortunée, ah! ce n'est point un songe,
Où l'erreur de vos sens aujourd'hui vous replonge.
Vous avez vu l'amant si digne de vos pleurs :
Prêt à quitter la France, il apprit vos douleurs;
Pour ce dernier adieu son désespoir horrible
Vint hasarder ses jours dans ce palais terrible.

GABRIELLE.

Il vint?

ISAURE.

Si mon effort ne l'en eût arraché,
A votre main, madame, il mouroit attaché.
Votre époux, surprenant sa funeste imprudence,
Eût peut-être en son sang assouvi sa vengeance.

Fayel sait tout, sans doute, et ses fougueux éclats,
Ses reproches amers que vous n'entendiez pas....

GABRIELLE, *l'interrompant très tendrement.*

Dernier prodige, hélas! d'une ardeur si chérie!
C'est sa présence encor qui m'a rendu la vie....

(*A part.*)

Tu perds, en me pleurant, ce jour que je te doi;
Tu me vis expirante, et tu meurs avant moi!

ISAURE.

Mais Fayel....

GABRIELLE, *l'interrompant.*

As-tu vu sa joie impitoyable?
Au bruit de cette mort, son triomphe effroyable?
Comme il va s'applaudir, à travers ses fureurs,
D'avoir pu découvrir la source de mes pleurs!

(*Très vivement, à part.*)

Infortuné Raoul! Ah! douleur qui me tue!
Sans cesse de ta mort jouissant à ma vue,
Je verrai mon tyran, mon cruel ravisseur
Me reprocher mes maux, dont lui seul est l'auteur!
Quoi! j'outrage Fayel?... Mais m'a-t-il opprimée?
Quel est son crime, enfin, que de m'avoir aimée?
Est-ce à moi, qui le hais, d'accuser mon époux?
Quand le ciel me punit, quand son juste courroux
Vient m'enlever l'objet de ma flamme infidèle,
Ah! sachons nous domter... mourons moins criminelle!...

(*Apercevant Monlac.*)

Mais on entre.... Monlac s'avance ici vers moi!

SCÈNE II.

MONLAC, GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *à Monlac.*

IMPUDENT, oses-tu ?...

MONLAC, *l'interrompant.*

Dissipez votre effroi,
Madame. En liberté je puis enfin paroître :
Fayel s'est assuré du trépas de mon maître.
J'ignore quels soupçons, agitant ses esprits,
Ont démenti la foi de mes premiers récits ;
Mais, par de long détours, sa tranquille colère
Vient de m'interroger avec un front sévère.
La simple vérité, par ma voix, par mes pleurs,
A bientôt devant lui confirmé mes malheurs.
Tandis que son départ promptement se dispose,
Il permet qu'à vos yeux ici je les expose.
Madame, il ne sait point que c'est le triste emploi
Dont Raoul expirant s'est remis à ma foi.

GABRIELLE.

Eh bien! pleurons tous deux... Mais le puis-je sans crime?
Oui, pleurons un héros que mon malheur opprime.
Ornement de son siècle, hélas! il a vécu
Trop peu pour le bonheur, assez pour la vertu!
Ose me l'avouer, sa mort est mon ouvrage :
Son désespoir, sans doute, égara son courage ;
Il aura prodigué des jours si précieux,
Mais que l'amour trompé lui rendit odieux.

MONLAC.

Je ne vous nierai point qu'aux champs de la Syrie
Sa valeur n'étoit plus qu'une aveugle furie,

Qui cherchoit les dangers, plutôt que les combats
Dédaignoit la victoire et couroit au trépas.
Mais la gloire, en tout temps, par lui si bien servie,
Préparant son triomphe au terme de sa vie,
Lui gardoit une mort que les cœurs des François
Vont tous à sa mémoire envier à jamais :
Dans ces assauts fameux, comptés pour des batailles,
Par qui Ptolémaïs nous vendit ses murailles,
Philippe, le premier sur la brèche élancé,
De nombreux ennemis partout se vit pressé;
Raoul accompagnoit sa superbe imprudence;
Dans les rangs enfoncés tous deux brisent leur lance;
Soudain un musulman, plus terrible et plus fort,
Porte au roi désarmé l'inévitable mort.
Raoul, à qui Philippe a tout ravi peut-être,
Se jette sur le coup, le reçoit pour son maître,
S'applaudit, en mourant, que sa constante foi
Rende à la France encor la victoire et son roi.

GABRIELLE, *à part, avec force.*

Ah! Raoul, que ta mort est digne de ta vie!
Oui, j'adore ta cendre, et tout me justifie.

(A Monlac, avec tendresse.)

N'a-t-il pu me nommer avant que de mourir?
M'a-t-on privée encor de son dernier soupir?

MONLAC.

Pendant la nuit cruelle où, forçant la nature,
Son courage l'a fait survivre à sa blessure,
Baigné des pleurs du roi qui recueilloit les siens,
J'entendois ses regards qui vous nommoient aux miens.
Que Raoul étoit grand pleuré par un tel maître!
Le roi, qui le pleuroit, étoit plus grand peut-être.

À travers mes douleurs, quel spectacle pour moi!
L'amitié sur le trône et dans le cœur d'un roi!...
Enfin nous restons seuls... Plein du soin qui vous touche,
Son âme en liberté vient alors sur sa bouche.
Quels regrets! quels transports! quels étranges adieux!
Je crois le voir, madame; il est devant mes yeux:
« Donnons-lui, disoit-il, au-delà de ma vie,
« D'un amour sans exemple une marque inouïe. »
Il se soulève à peine, il trace lentement
De ce fidèle amour le dernier monument;
Et lorsque des serments le lien redoutable
Enchaîne encor ma foi, qu'il sait inviolable:
« Dans mon corps expiré ta main prendra mon cœur....
« Tu frémis!... S'il t'est cher, est-ce un objet d'horreur?
« Quitte un vain préjugé. Que le cœur de ton maître,
« À la tombe ravi, te doive un nouvel être.
« Une amante, un ami l'occupoient tour-à-tour:
« Je charge l'amitié de le rendre à l'amour.
« Ton cœur, où je vivrai, doit au mien ce service.
« Si tu crains de Fayel la jalouse injustice,
« Au généreux Rhétel tu peux te confier.
« Surtout, que ce billet soit offert le premier. »

(Il tire le billet de son sein.)

GABRIELLE, *à part.*

Qu'il me fait bien sentir l'horreur de lui survivre!

MONLAC, *présentant le billet à Gabrielle.*

C'est l'écrit....

GABRIELLE, *prenant le billet, et en détournant les yeux.*

Je crois voir l'objet qui va le suivre!

(Elle lit.)

« Je meurs!... Mon âme vit à jamais pour t'aimer;

« J'arrache au sein des morts sa dépouille mortelle,
« Ce cœur que pour toi seule elle dut animer!
« La moitié de ton cœur, ma chère Gabrielle,
« Au tombeau loin de toi ne veut pas s'enfermer;
« Elle va te rejoindre.... Hélas! quel triste hommage!
« Qu'il va t'épouvanter!... Non, c'est Raoul, c'est moi;
« C'est ce fidèle amant qui compta sur ta foi....
« Adieu.... Mon âme fuit, emportant ton image....
« Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de toi. »

(A part, après avoir lu, et sans oser tourner ses regards du côté de Monlac.)

Ah! ton âme long-temps n'attendra point la mienne:
Ton cœur vient dans ma tombe, échappé de la tienne.
La mort, brisant mon joug, va reformer nos nœuds....
Monlac, je n'ose plus vers toi tourner les yeux.

MONLAC.

Madame....

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Non, arrête.... Attends que mon courage
Prépare ma tendresse à cette affreuse image....
C'en est fait.... il le faut.... expirons de terreur!

(Elle se tourne vers Monlac.)

MONLAC.

Ah! ne redoutez point ce spectacle d'horreur.
Le ciel (dirai-je, hélas! ou propice ou sévère?)
Interdit à mes mains ce fatal ministère.

GABRIELLE.

Dieu! quel espoir me luit?

MONLAC.

Apprenez des malheurs
Qui doivent à vos yeux coûter encor des pleurs:

C'étoit peu que Raoul mourût pour la patrie,
Le sort voulut deux fois sacrifier sa vie.

GABRIELLE.

Que dis-tu?

MONLAC.

Ce billet m'est à peine remis,
Soudain nous nous voyons entourés d'ennemis;
Je vois l'horreur, le sang, les flambeaux et les armes
Remplir le camp françois de débris et d'alarmes.
Saladin, trop instruit du grand art des guerriers,
Venoit à ses vainqueurs dérober leurs lauriers.
De nos chrétiens captifs son adroite imposture
Avoit aux Musulmans fait revêtir l'armure;
La mort voloit, sans bruit, sur notre camp trompé.
Dans ce carnage affreux Raoul enveloppé,
Fut, sous mon corps sanglant, massacré sans défense;
Et lorsque de Rhétel l'intrépide constance,
Expiant notre erreur, chassant les Sarrasins,
M'eut arraché mourant de leurs bras inhumains,
Ni ses yeux, ni les miens, ne purent reconnoître
Les restes déchirés de mon malheureux maître.
Dans des monceaux de morts mutilés et meurtris,
Chacun cherchoit en vain ses frères ou ses fils;
Les monstres, au sultan fier de telles conquêtes,
De nos chefs égorgés alloient vendre les têtes.
Voilà par quel revers le destin, malgré moi,
De mon serment sacré m'a fait trahir la loi.
Pour comble de disgrâce, en quittant la Syrie,
La tempête me jette aux rochers de Candie:
Retenu plus d'un mois dans ce triste séjour,
A peine ai-je du roi devancé le retour;

Et j'arrivois de Gêne aux rives de la Saône,
Quand sa flotte rentroit dans les bouches du Rhône.

GABRIELLE, *à part, dans le plus grand accablement.*

Est-ce éprouver assez les cruautés du sort?...
Il veut multiplier ton trépas et ma mort!....

(*A Monlac.*)

Monlac, daigne épargner ma misère profonde!
Que veux-tu qu'à tes pleurs mon désespoir réponde?
Le sentiment s'épuise en des malheurs si grands....
Une douleur stupide absorbe tous mes sens.
Va, mon dernier moment, que cette lettre avance,
Sera marqué pour toi par ma reconnoissance.

MONLAC.

Eh! qu'ai-je à désirer? j'ai perdu mon ami.
Quand j'osai lui survivre, il fut trop obéi.
Je vous donne la mort... je la porte à son père,
Et la trouver moi-même, est le bien que j'espère.
Adieu, madame.

(*Il sort.*)

SCENE III.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE, *se jetant dans les bras d'Isaure.*

(*Après un court silence, la repoussant.*)

Isaure!... amie.... Éloigne-toi.

ISAURE.

Permettez que mes soins...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Non, dis-je.... Laisse-moi.....
L'amitié même, hélas! me devient importune....
Mon cœur veut être seul avec son infortune.
(Isaure sort.)

SCÈNE IV.

GABRIELLE, *seule.*

Dans ses chagrins profonds qu'il s'abîme à loisir.
Jouir de ma douleur est mon dernier plaisir....
Elle a quelque douceur, puisqu'elle est légitime;
Rien n'y mêlera plus l'amertume du crime;
Rien ne pourra troubler, par de lâches désirs,
Mes regrets innocents et mes justes soupirs.
Dieu! permets-tu sa mort pour épurer ma flamme,
Et n'a-t-il qu'à ce prix pu vivre dans mon âme?
Cher Raoul! en mourant, tu m'envoyois ton cœur!
J'en ai frémi!.... Je sens qu'il manque à ma douleur.
Croyant te voir en lui, te parler et t'entendre,
J'épancherois mon âme avec ce cœur si tendre;
Bientôt elle pourroit, libre de tout lien,
En sortant de mon cœur s'arrêter sur le tien...
Le ciel me prive encor de ce plaisir funeste,
Et de toi désormais c'est là tout ce qui reste.
(En regardant le billet.)
Relisons ce billet, ce garant de ta foi...
Que ce gage sacré me tienne lieu de toi.
J'y recueille ton âme : à ton heure dernière,
L'amour sur cet écrit la porta toute entière.
Elle se remet à lire le billet.)

SCÈNE V.

FAYEL, ISAURE, GABRIELLE.

FAYEL, *à Isaure, qui paroît avec lui, et veut l'empêcher d'entrer.*

Tu m'arrêtes en vain. Sors.

(Isaure s'éloigne.)

SCÈNE VI.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL, *à part.*

Que puis-je penser?

GABRIELLE, *à part, cessant de lire pour pleurer, sans voir d'abord Fayel.*

Ah! retenons mes pleurs; ils vont tout effacer.

FAYEL, *à part, en s'approchant de Gabrielle.*

Que lit-elle?

GABRIELLE, *à part, apercevant Fayel.*

Grand Dieu!

FAYEL, *se jetant sur la lettre et la lui arrachant.*

Donnez, donnez, parjure!...
Il est temps d'éclairer ta honte et mon injure!...

(Parcourant la lettre d'un coup-d'œil.)

C'est le seing de Coucy!... C'est ton arrêt fatal!
Tu me fais annoncer la mort de mon rival;
Il respire, il t'écrit!... L'ardeur qui vous anime,
Par des détours si bas, concerte encor le crime?
Tremble! tu vas périr!

GABRIELLE, *avec la plus grande tranquillité.*

Lisez, et rougissez.

FAYEL, *déconcerté.*

Comment! quel calme!.. Eh quoi! mes transports insensés..
Puissé-je avoir bientôt à me punir moi-même!...
(Il lit le billet rapidement et bas.) *(Après avoir lu.)*
C'est l'adieu de Raoul à son heure suprême!...
(Avec joie.)
Ce gage de sa mort...

GABRIELLE, *l'interrompant, en voyant sa joie.*

Est bien doux à vos yeux?

FAYEL, *redevenant sombre.*

Un amant adoré fait seul de tels adieux.

GABRIELLE.

Oui, je l'aimois, seigneur, et j'ai dû vous le taire,
Quand j'ai craint, pour vous deux, cet aveu trop sincère.
Allié de mon roi, fils des braves Coucy,
Digne, en tout, de ma main et du sang des Vergy,
Ce héros me fut cher dès l'âge le plus tendre;
Mon cœur à tous ses droits fut contraint de se rendre.
Si ma mère eût vécu, Vergy, dans son courroux,
Ne m'auroit jamais fait accepter d'autre époux.
Mais, par un ordre affreux, à l'autel appelée,
A de vains intérêts en esclave immolée,
Du pouvoir paternel je subis la rigueur:
Il fallut par serment renoncer au bonheur:
Traînant loin de Raoul ma chaîne infortunée,
A ne le voir jamais je m'étois condamnée:
Il paya de ses jours ses vœux sacrifiés...
(Montrant la lettre que tient Fayel.)
Voilà ce qui m'en reste... et vous me l'enviez!...
J'ai combattu deux ans cette invincible flamme,
Ce sentiment, la vie et l'âme de mon âme.

Sans vous, la vertu même approuvoit ses transports ;
J'ai connu, par vous seul, la honte des remords.
Osez me reprocher un penchant légitime,
Qui devient mon supplice, et ne fut point mon crime.
Je devois vous garder et vous gardois ma foi ;
Mais l'instinct de mon cœur dépendoit-il de moi ?
Je dis plus : au milieu des tourments que j'endure,
Me suis-je devant vous permis un seul murmure ?
Ah ! c'est mon père encor qu'ici j'ose accuser :
De ma main, sans mon cœur, il voulut disposer ;
C'est lui qui perd enfin par sa rigueur extrême,
Raoul, sa fille, vous, et peut-être lui-même.
Son refus pour vous seul eût été douloureux ;
Mais m'unissant à vous il fit trois malheureux.

(A part.)

Dieu ! par ses seuls regrets daigne punir mon père !
Des enfants immolés que je sois la dernière !

FAYEL, *voulant se jeter aux pieds de Gabrielle.*

Qu'ai-je fait ?... Je m'abhorre, et tombe à vos genoux...

(Gabrielle le retient.)

Ah ! l'amour qu'on dédaigne a droit d'être jaloux...
Mais quel supplice affreux, moi-même, je m'impose !
Je sens deux fois tes maux, quand c'est moi qui les cause !...
Né fougueux, violent, extrême en tous mes vœux,
Je ne puis gouverner mes sens impétueux ;
Et depuis que l'amour, sans rapprocher nos âmes,
Dans mon cœur, tout de feu, répand encor ses flammes,
Fayel est vers vous seule emporté loin de soi.
Ma funeste existence est plus en vous qu'en moi ;
Mes jours, si vous m'aimiez, seroient purs et tranquilles.
Hélas ! qu'aux cœurs heureux les vertus sont faciles !

(Avec un peu de joie.)
Je crois qu'enfin le ciel, qui nous unit tous deux,
T'enlève mon rival pour mieux serrer nos nœuds;
Il détruit l'aliment de ta flamme funeste;
Il veut que, sans combats, la victoire te reste.
Ton joug est désormais plus léger et plus doux;
Remplis ton seul devoir, règne sur ton époux;
Inspire-moi ton âme et si pure et si tendre;
Sur tout ce qui t'approche elle sait se répandre:
A tes rares vertus Raoul dut sa grandeur;
Rends-moi tel qu'il étoit pour mériter ton cœur.
(Très vivement.)
Arbitre de mon sort, maîtresse de ma vie,
Tu vas de mes destins répondre à ma patrie:
Sur les pas des héros j'ai su me signaler;
Soutenu par ta voix, je puis les égaler.
Tu m'as fait imiter ta noble bienfaisance;
Je veux la surpasser. Ah! vois, pour l'indigence,
Pour mon peuple épuisé, tous mes trésors s'ouvrir;
Je ferai des heureux : ce sera m'enrichir.
(Tendrement.)
Mais promets-moi du moins qu'une cendre insensible
Ne rendra plus ton âme à mes soins inflexible,
Que tu vivras pour moi; que, respectant tes jours,
Ta douleur cessera d'en corrompre le cours.

GABRIELLE, *le regardant avec douceur.*

Eh! contre tant d'amour mon cœur put se défendre!
Je le sens pénétré d'une plainte si tendre!
Vous qui me demandez des leçons de vertus,
Vous en offrez l'exemple à mes esprits confus.
Ah! combien devant vous il faut que je rougisse!
Commandez, je vous dois le plus grand sacrifice.

(*A part.*)

Ciel! le puis-je achever, et détruire en un jour
Le sentiment profond du plus constant amour?

(*A Fayel.*)

Je vous offense encor... Mais pourriez-vous me croire
Si je vantois déja cette prompte victoire?
Daignez attendre tout du temps, de mes efforts,
Du droit de vos vertus, du pouvoir des remords.
J'ai honte de n'oser promettre davantage;
De ma sincérité cette crainte est le gage.

(*Avec fermeté.*)

Seigneur, ne gardons rien qui puisse entretenir
La dangereuse erreur d'un fatal souvenir.
Monlac va vous jurer qu'il n'a pu me remettre
Le don cher et cruel qu'annonce cette lettre...
Surtout à mes regards ne la montrez jamais,
Et ne me nommez point le héros que j'aimois...
Je sais que ce n'est plus vous rendre un digne hommage,
Ce n'est plus signaler ma foi ni mon courage,
Qu'après sa mort, hélas! oublier mon amant...

(*A part, avec douleur.*)

Que n'ai-je le bonheur de l'oublier vivant!...

(*A Fayel.*)

Mes jours sont votre bien, et ma juste tendresse...

FAYEL, *l'interrompant.*

Mon âme s'abandonne à la plus douce ivresse.
Quoi! du bonheur enfin l'aurore luit pour moi,
Et le don de ton cœur suit le don de ta foi.

SCÈNE VII.

ALBÉRIC, FAYEL, GABRIELLE.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

On vient de m'annoncer une étrange nouvelle,
Qu'à vous seul, en secret, il faut que je révèle.

FAYEL, *vivement, en lui montrant Gabrielle.*

Ah! parle sans contrainte et ne lui cache rien;
Ami, mon cœur n'a plus de secrets pour le sien.

ALBÉRIC, *hésitant.*

Seigneur... si vous saviez...

FAYEL.

Quel est donc ce mystère?

ALBÉRIC.

A tout autre que vous mes soins le doivent taire.

FAYEL, *à part.*

Je tremble!

GABRIELLE, *à part.*

D'où me vient cette sombre terreur?

FAYEL.

Madame, permettez.... Excusez son erreur....
Quels que soient les secrets qu'il veut ici m'apprendre,
Croyez qu'en votre sein je courrai les répandre.

(*Elle sort, en regardant Fayel et Albéric avec la plus vive inquiétude.*)

SCÈNE VIII.

FAYEL, ALBÉRIC.

ALBÉRIC.

Des remparts de Dijon d'Armance est revenu,
Seigneur.... Raoul respire, et d'Armance l'a vu.

FAYEL, *à part, avec le plus grand éclat.*
(A Albéric, en lui montrant le billet de Raoul.)

O ciel!... Quoi! ce billet!... Ah! vois leur imposture;
(Il donne le billet à Albéric, qui le lit bas.)
Et je viens de tomber aux pieds de la parjure!...
J'avois bien pressenti leurs noires trahisons;
Mon cœur m'avoit tout dit par ses premiers soupçons.
Malgré l'appât flatteur d'une odieuse histoire,
Mes doutes obstinés refusoient de la croire...
(Reprenant la lettre, avec fureur, des mains d'Albéric, après qu'il l'a lue.)
Eh bien! vante-moi donc leur candeur et leur foi.

ALBÉRIC.

Je reste confondu. Raoul est près du roi;
Ils sortoient de Dijon. Philippe, à son passage,
Veut, aux murs de Vergy, recevoir votre hommage.
D'Armance en vains discours ne s'est pas étendu;
Ignorant le faux bruit par Monlac répandu,
De l'objet de votre ordre instruit par ses yeux même,
Pour hâter son retour, son zèle étoit extrême....
Mais Raoul, un héros!... Il faudroit éclaircir....

FAYEL, *l'interrompant.*

Lui-même, cette fois, m'apprend à le punir....
Oui, son billet infâme et m'inspire et me guide...
Allons plonger ce fer au sein de la perfide,
Et courons aussitôt offrir son cœur fumant
Aux yeux épouvantés de son indigne amant.
(Il fait quelques pas pour sortir.)

ALBÉRIC.

Seigneur....

FAYEL, *s'arrêtant, à part.*

Pourquoi frémir?... Elle est la plus coupable,
C'est elle qui verra ce spectacle effroyable!...
(Avec une joie amère.)
Que le cœur de Raoul soit percé le premier!
J'apporterai ce don, qu'il feignoit d'envoyer;
Au milieu de la cour, sous les yeux de son maître,
En montrant cet écrit, je vais frapper le traître.

ALBÉRIC.

Ah! daignez....

FAYEL, *l'interrompant.*

Je voudrois de leur sang odieux
Les abreuver l'un l'autre, et moi-même après eux!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

RAOUL DE COUCY, *sous l'habit et l'armure d'un écuyer;* UN OFFICIER *de Fayel.*

COUCY.

VA, sers un inconnu que son bonheur t'adresse.
C'est Rhétel qui m'envoie auprès de la comtesse.
Du sang qui les unit je dois chérir les nœuds.
Je viens chargé de soins importants pour tous deux.
(L'officier sort.)

SCÈNE II.

COUCY, *seul.*

RESPIRE enfin, Raoul, dans des lieux qu'elle habite.
Tous mes sens sont émus d'une ivresse subite....
(Considérant le lieu où il se trouve.)
Voilà de notre amour les premiers monuments....
Ces murs, témoins chéris des plus purs sentiments....
Que de doux souvenirs dont le charme suprême
A qui n'est plus heureux tient lieu du bonheur même!
Je gémis!... Gabrielle, en d'autres temps, hélas!
Près de te voir ici, je ne gémissois pas!
Là, même avant nos yeux, nos âmes se cherchèrent;
Dans nos premiers regards elles se rencontrèrent.
Là, vingt fois, en secret, sortant des champs d'honneur,
Ta main ceignit mon front des lauriers du vainqueur;

Lorsqu'au prix de mon sang je vengeai tes injures,
Tes pleurs, dans ce palais, ont lavé mes blessures.
Ton âme fugitive et prête à s'exhaler,
Par mes derniers adieux s'y sentit rappeler.
Enfin, malgré la mort, mon cœur venoit s'y rendre,
Et, pour être avec toi, survivoit à ma cendre....
Trop ingrate Fayel, quels droits j'ose attester!
Fayel!... Est-ce le nom que tu devrois porter?
Sous un joug odieux, séchant dans l'amertume,
La langueur du trépas lentement te consume....
Et mes jours, presqu'éteints, ont pu se rallumer!...
Ne meurs point pour l'amour... vis plutôt sans m'aimer
Sans m'aimer!... Quel espoir!... Ah! je fuirai ta vue;
Que pour un seul moment elle me soit rendue!
Je ne puis accorder mon bonheur et le tien:
Juge combien je t'aime; oui, je renonce au mien.

SCÈNE III.

MONLAC, COUCY.

MONLAC, *à part, sans reconnoître d'abord Coucy.*

Pourquoi me retenir et m'observer sans cesse?
Quel ami de Rhétel cherche à voir la comtesse?...
(A Coucy, qui est détourné, et dont il ne voit pas les traits.)

Est-ce vous?

COUCY, *apercevant et reconnoissant Monlac.*

Toi, Monlac, encor dans ce séjour!
Aurois-tu donc appris que je revois le jour?

MONLAC, *immobile d'étonnement, à part.*

Ses traits.... sa voix.... Mon maître!... O céleste clémence!
Il vit! tu veux encor le bonheur de la France!...

(*Il se jette dans les bras de Coucy, qui les lui tendoit.*)
Par quel miracle enfin nous êtes-vous rendu ?
Le ciel, le juste ciel en doit à la vertu.

COUCY.

O mon ami ! connois quel destin nous rassemble....
Mais dis-moi, le premier, les raisons....

MONLAC, *l'interrompant.*

Ah ! je tremble.
Songez que pour vos jours tout est à craindre ici.
Le soupçonneux Fayel....

COUCY, *l'interrompant à son tour.*

Est aux murs de Vergy.
Je ne crains rien pour moi. C'est pour sa digne épouse
Que j'ai dû redouter sa cruauté jalouse.
Si, dépouillant la pourpre et l'or des chevaliers,
J'emprunte les couleurs des simples écuyers,
C'est pour elle, un moment, qu'à la honte de feindre
Mon austère candeur a daigné se contraindre ;
Et j'ai choisi l'instant qu'appelé près du roi,
Fayel porte à ses pieds les gages de sa foi,
Pour venir m'acquitter d'un soin cruel et tendre,
Le seul qu'à mon amour l'honneur ne peut défendre.
Mais toi, qui te retient dans ces tristes climats ?
Chez mon père d'abord as-tu porté tes pas ?
Que son âme sensible alarme ici la mienne !
Le récit de ma mort aura causé la sienne ?

MONLAC.

Seigneur, il n'a point su sa perte et mon erreur.

COUCY, *à part, avec transport.*

Nature, il est encore un plaisir pour mon cœur !

MONLAC.

L'inconstance des mers a retardé mon zèle.

Depuis une heure, à peine, aux mains de Gabrielle
J'ai remis ce billet où vos tristes adieux...

COUCY, *l'interrompant.*

Des pleurs, en le lisant, ont-ils rempli ses yeux?

MONLAC.

Ah! j'ai cru cet instant le dernier de sa vie.

COUCY, *vivement.*

J'aurois dû le prévoir... Quelle étoit ma furie!
Quels coups ce vain hommage eût portés à l'amour!
Va la tirer d'erreur; apprends-lui mon retour...
Mais non, c'est lui donner une mort plus certaine;
Et d'un secours trop prompt l'imprudence inhumaine,
Arrachant le poignard, va déchirer son cœur.
Ménage habilement ce dangereux bonheur.
Surtout, si sa vertu redoute ma présence,
De mes feux toujours purs peins-lui bien l'innocence:
Dis que d'un chevalier je remplis le devoir;
Dis que j'aime sans crime et même sans espoir;
Que je suis en un mot, quelque ardeur qui m'inspire,
Trop digne de son cœur pour vouloir le séduire.

(*Monlac sort.*)

CÈNE IV.

COUCY, *seul.*

MOMENT tant souhaité, que tu me fais frémir!..

(*Apercevant, de loin, Gabrielle arriver par un côté opposé à celui par où Monlac est sorti.*)

Dieu! la voici!... Monlac n'a pu la prévenir...
Elle marche à pas lents vers cette voûte obscure.
Je vois ses traits divins, l'honneur de la nature.

Non, jamais sa beauté, dans sa brillante fleur,
N'eut cet appas touchant de la tendre langueur,
Qu'un chagrin, que je cause, imprime à tous ses charmes!..
Mon cœur est plein de feux, mes yeux trempés de larmes...
Elle parle, écoutons.

(*Il se retire sous un portique sombre.*)

SCÈNE V.

GABRIELLE, COUCY, *caché.*

GABRIELLE, *à part, se promenant sans voir Coucy.*

RAOUL! du sein des morts,
Ton cœur me suit partout et brave mes remords.
Mais Fayel est parti sans rien daigner me dire...
Cet ami de Rhétel va peut-être m'instruire...
Je l'ai cru dans ces lieux... Un désordre enchanteur,
Un doux saisissement vient charmer ma douleur....

(*Coucy paroît un peu sans qu'elle le voie.*)

Toi qui ne m'entends plus, hélas! dès notre enfance
C'est ainsi que l'amour m'annonçoit ta présence.

COUCY, *paroissant tout-à-fait.*

C'en est trop : approchons. Je le puis sans effroi :
Son cœur l'a prévenue ; il lui parle de moi.

GABRIELLE, *à part.*

O ciel! quel son de voix sorti de ce lieu sombre?...
(*Regardant du côté de Coucy.*)
Quel objet?

COUCY, *à part, en s'approchant un peu.*

Elle tremble ; et moi-même...

GABRIELLE, *se détournant avec frayeur.*

Chère ombre!
Que je crois voir sans cesse errante à mes côtés,
Ne persécute plus mes sens trop agités.

COUCY.

Daignez voir...

GABRIELLE.

Où fuirai-je?

COUCY.

Eh quoi! votre épouvante...

GABRIELLE, *s'appuyant sur une colonne.*

C'est un songe; et ce cœur dont l'image présente...

COUCY, *l'interrompant, en se jetant à ses pieds et en lui prenant la main.*

Ce cœur respire... il vit... Il brûle encor pour toi!

GABRIELLE, *avec un grand cri.*

Ah!... se peut-il?... Raoul!... tu vis!... je te revoi!...
(*Tendrement.*)
Je ne m'étonne plus si, formé pour te suivre,
Au bruit de ton trépas mon cœur a pu survivre.

SCÈNE VI.

ISAURE, MONLAC, GABRIELLE, COUCY.

GABRIELLE, *à Isaure, avec transport.*
(*A Monlac.*)

Chère Isaure!.. Ah! Monlac, sais-tu notre bonheur?

MONLAC.

Oui, madame, et déja..

GABRIELLE, *à Isaure, en montrant Coucy.*

Le voilà mon vainqueur,
L'honneur des chevaliers, l'idole de la France!

COUCY.

J'ai tout fait pour l'amour : est-il ma récompense?
L'amante qu'enchaînoit le plus tendre lien...

GABRIELLE, *l'interrompant très vivement.*

N'a d'âme que ton âme et d'être que le tien.
Je renais avec toi dans ce jour plein de charmes;
Et mes yeux épuisés trouvent encor des larmes,
Mais des larmes de joie, et de ces pleurs heureux
Que depuis si long-temps nous ignorions tous deux.
Mon cœur, séché d'ennuis, flétri par la tristesse,
S'épanouit enfin dans sa pure allégresse.
Apprends que de ce cœur rien ne put t'arracher.
Le temps serra nos nœuds, loin de les relâcher:
Mes chagrins conservoient cette empreinte si tendre
Que sur le désespoir l'amour seul sait répandre.
Ta perte, ton retour, ce prodige nouveau
D'un cœur qui se donnoit au-delà du tombeau,
Tout à mes yeux charmés te rend plus cher encore;
Plus que je ne t'aimois je sens que je t'adore!...
(*A part, avec la plus grande indignation contre elle-même.*)

(*A Coucy.*)

Que dis-je?... Ah! malheureuse!... Et vous, cruel! et vous,
Qui savez que je suis sous les lois d'un époux,
S'il ne vous reste plus, comme j'aime à le croire,
De projets ni de vœux indignes de ma gloire,
Pourquoi devant mes yeux vous venez-vous offrir?
Ingrat! de mes douleurs cherchiez-vous à jouir,
Trop sûr qu'en vous voyant mille atteintes nouvelles
Rouvriroient de mon cœur les blessures mortelles?

COUCY.

Moi jouir de vos pleurs, ou trahir vos vertus?
Gabrielle, grand Dieu! ne me connoît donc plus?
Elle apprend de Fayel à devenir injuste...
Va, mon cœur est encor le sanctuaire auguste

Où brûla pour toi seule un feu toujours sacré,
Aussi pur que l'objet qui l'avoit inspiré.
Née avec ma vertu, non moins durable qu'elle,
Comme mon âme, enfin, ma flamme est immortelle...
Mais sachez que je viens pour vous sacrifier
Tous les vœux... Votre aspect me fait tout oublier!
Je sens, plus que jamais, dans mes veines brûlantes,
S'irriter de l'amour les fureurs dévorantes....

(A part.)

Je suis près de l'objet dont je fus adoré,
O rage! et sans espoir, je m'en vois séparé!...

(A Gabrielle.)

A d'infidèles nœuds votre devoir vous livre;
Au jour de votre hymen j'ai dû cesser de vivre....

(A part, avec la plus grande fureur.)

Que ne m'écrasiez-vous, murs de Ptolémaïs,
Avec tant de chrétiens mourants sous vos débris!
Hélas! ces malheureux chérissoient tous la vie,
Je la hais,... c'est à moi qu'elle n'est point ravie!

GABRIELLE.

Modérez donc, cruel! ces ardentes fureurs,
Et, par pitié pour moi, commandez à vos pleurs.
Mais dites-moi, du moins, quel sujet vous amène,
Et qui vous a sauvé d'une mort si prochaine?

COUCY.

Vous, madame... Oui, vous-même; et je ne dois le jour
Qu'à ces tendres vertus que m'enseigna l'amour....
Lorsque l'altier Richard, plein de ce fanatisme
Dont la férocité dégrade l'héroïsme,
Égorgeoit ses captifs, au nom de notre foi,
Je suivis vos leçons, je sauvai ceux du roi.

Je réclamai pour eux la loi constante et pure
Que la religion reçoit de la nature.
Ma clémence eut bientôt son prix inespéré.
Sans défense, à mon tour, aux Sarrasins livré,
Mon aspect attendrit leur cruauté sauvage;
Mon nom fut mon rempart au milieu du carnage.
Porté près du sultan, qui prit soin de mes jours,
Je me vis prodiguer l'utile et prompt secours
De cet art qui commande à l'âme fugitive;
Art négligé par nous, que l'Arabe cultive....

(*Vivement.*)

Ranimé par ses soins, je me dis, en secret,
Que l'adieu si touchant de ce fatal billet,
Le bruit de mon trépas honoré par vos larmes,
Au bonheur de vous voir prêteroit mille charmes;
Cet espoir, ce désir, qui réchauffoit mes sens,
Rendit des végétaux les efforts plus puissants.
Enfin ce fier sultan, que l'ignorance abhorre,
Me renvoie à mon roi, qui me pleuroit encore.
Tant la reconnoissance a d'invincibles droits
Par qui l'humanité nous rappelle à ses lois!
Sans distinguer le culte et l'empire où nous sommes,
L'homme chérit toujours le bienfaiteur des hommes.

GABRIELLE, *avec douleur.*

Quoi! l'Asie en Raoul vante son bienfaiteur,
En lui mon souverain voit son libérateur,
Partout où le destin nous donna la victoire
Son nom est le premier qu'ait prononcé la gloire,
Et quand tout l'univers adore tes vertus,
Seule on m'a condamnée à ne t'adorer plus,
Moi que chérit ton cœur, qui t'aimai la première....

COUCY.

Ton âme m'appartient, malgré la terre entière....
Eh! dépend-il de nous d'éteindre un si beau feu?
A-t-il pour s'allumer attendu notre aveu?
Ame de notre vie, il ne peut cesser d'être
Qu'avec les doux rapports qui dans nous l'ont fait naître.

GABRIELLE.

Dieu! quel oubli honteux égare nos esprits!
Tous les deux, à l'instant, nous en serons punis....
(Voulant s'éloigner.)
Je triomphe en fuyant; je sors de ta présence....
Ne me voyez jamais : respectez ma défense

COUCY, *la retenant.*

Arrêtez un moment. Promettez-moi, du moins,
Que vos jours conservés....

GABRIELLE, *l'interrompant vivement.*

Ah! quels funestes soins
De prolonger mon crime et l'horreur qui m'accable!
Je sens que chaque instant me rendra plus coupable.

COUCY.

Envers qui?... Vous!

GABRIELLE, *plus vivement.*

Envers un époux vertueux,
Qui donneroit son sang pour voir mes jours heureux...
Que j'aimerois sans toi.... mais dont mon injustice
Regarde les bontés comme un affreux supplice.
Sais-tu qu'à cet époux, ici même, en ce jour,
Mon devoir a promis d'oublier ton amour?

COUCY

Quoi! Fayel a connu notre ardeur mutuelle?

GABRIELLE.

Ta lettre est dans ses mains.

COUCY.

Vous avez pu, cruelle !..

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Eh ! n'en sois point jaloux !...Va, cet écrit vainqueur,
Sans cesse, en traits de feu, se retrace en mon cœur....

(*A part.*)

Mais où m'emporte encore un souvenir trop tendre?...

(*A Coucy.*)

Pars, sauve à ma vertu l'affront de se défendre.
Tu mourois pour l'amour; va vivre pour l'honneur.

COUCY, *avec accablement.*

Eh ! qu'importe la gloire à qui perd le bonheur ?

GABRIELLE.

Ton roi que tu chéris....

COUCY, *l'interrompant.*

C'est lui qui nous sépare.

GABRIELLE, *avec vivacité.*

Sans savoir nos malheurs, ingrat ! il les répare.
Tu règnes dans sa cour; ses bienfaits....

COUCY, *l'interrompant.*

Ah ! sans toi
La cour, le monde entier n'est qu'un désert pour moi.

GABRIELLE.

Tu devrois me donner l'exemple du courage.

COUCY, *toujours abattu.*

Je dois, perdant le plus, me plaindre davantage.

GABRIELLE, *toujours vivement.*

Ton âme peut, du moins, exhaler sa douleur,
Mes chagrins renfermés vont dévorer mon cœur.
Va gémir loin de moi; rien ne peut te contraindre.
Laisse-moi la douceur d'être la plus à plaindre....

Allez, enfin; songez que des murs de Vergy
Fayel, en peu d'instants, peut revoler ici.
Du bruit de votre mort sa haine détrompée
A découvrir vos pas est, sans doute, occupée.
Peut-être il sait déja qu'arrivé dans ces lieux....

COUCY, *l'interrompant.*

D'Armance étoit le seul dont je craignois les yeux;
Mais il ne m'a point vu.

GABRIELLE, *à part, en entendant du bruit au loin.*

Quel bruit se fait entendre?...

(*A Montac et Isaure.*)

Voyez tous deux.

(*Isaure et Montac sortent.*)

SCÈNE VII.

COUCY, GABRIELLE.

GABRIELLE.

HÉLAS! s'il venoit vous surprendre!..
Eh! comment pourriez-vous échapper à ses traits?

SCÈNE VIII.

ISAURE, COUCY, GABRIELLE.

ISAURE, *à Coucy.*

SEIGNEUR, c'est Fayel même.

GABRIELLE, *à Coucy.*

Ah! fuyez pour jamais!

COUCY, *avec fierté.*

Moi fuir?

GABRIELLE.

Veux-tu risquer mon honneur et ma vie?

COUCY, *tendrement.*

Je sors.... A votre honneur le mien se sacrifie....

(Il fait un pas et revient.)

(A Isaure.)

Mais Monlac....

ISAURE, *l'interrompant.*

Il arrête et va tromper Fayel.

(Coucy sort par une des coulisses du devant du théâtre.)

SCÈNE IX.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Allons cacher ma honte et mon trouble mortel.

(Elle sort, par l'autre côté, avec Isaure.)

SCÈNE X.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part, en entrant, par le fond du théâtre, l'épée à la main, et regardant sortir Gabrielle.*

Elle fuit!... Elle est seule!... Ah! c'est Monlac, ce traître...
En osant me combattre, il a sauvé son maître....
Du moins, le téméraire est tombé sous mes coups.

ALBÉRIC, *voyant paroître Monlac, blessé, et marche avec peine.*

Le voici tout sanglant qui se traîne vers vous.

SCÈNE XI.

MONLAC, FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

MONLAC, *à Fayel.*

SEIGNEUR, que de ma mort votre haine contente...
Raoul... est vertueux... votre épouse... innocente...
J'expire.

(Il meurt et tombe.)

FAYEL, *à part.*

(A Albéric.)

L'imposteur ! Qu'on l'ôte de mes yeux.

(Des gardes emportent Monlac.)

SCÈNE XII.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *aux gardes qui sont restés.*

QU'ON ferme ce portique. Environnez ces lieux,
Poursuivez, découvrez, amenez son complice.

(La plus grande partie des gardes sort.)

SCÈNE XIII.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part.*

QUE devant la parjure ici même il périsse !...

(A Albéric.)

Fais-la venir.

ALBÉRIC.

Seigneur, ce courroux violent...

FAYEL, *l'interrompant.*

Je vais me commander. Cachons ce fer sanglant....

(A part, en remettant son épée dans le fourreau.)

Tes crimes à mes yeux ont flétri tous tes charmes;
Mon cœur s'est endurci par tes perfides larmes....
Non, ni pitié, ni grâce!... Ah! mes justes fureurs
Sauront de tes forfaits surpasser les horreurs ...

(Il se promène à pas précipités.)

Je veux, accumulant mes affreux sacrifices,
Voir les maux de Raoul accrus par tes supplices;
Ralentir son trépas pour prolonger le tien;
L'arracher de ton cœur, t'immoler dans le sien;
Et, sous des flots de sang répandus par ma rage,
Éteindre mon amour et laver mon outrage.

(Il s'appuie sur une colonne.)

ALBÉRIC.

Mais de tout ce complot êtes-vous éclairci?
Pourquoi publioient-ils le trépas de Coucy?

FAYEL, *se relevant avec fureur.*

Que sais-je? aux pieds du roi dès que j'ai pu paroître,
Parmi les courtisans ne voyant point le traître,
J'ai su qu'avec mystère on l'avoit vu partir.
J'ai jugé qu'en ces lieux il venoit me trahir,
Et, sans plus m'informer, sans vouloir rien entendre,
J'ai revolé soudain pour le pouvoir surprendre....
Le mensonge, fertile en détours si divers,
Les a tous épuisés dans ces deux cœurs pervers.
Tantôt, lorsque l'ingrate employoit la prière
Pour rester, loin de moi, dans ce lieu solitaire,
Son refus obstiné de me suivre à la cour
De son amant ici ménageoit le retour.
Ce lâche confident, ce précurseur du crime,

(Qui dut être, en effet, ma première victime)
De son maître, avec art, vient devancer les pas;
Il couvre son retour du bruit de son trépas.
On me laisse ravir cette lettre odieuse,
De l'imposture encor recherche industrieuse:
Et la parjure affecte un aveu plein d'honneur,
Pour pouvoir sans danger recevoir son vainqueur....
Mais on ne revient point..... Il échappe à ma haine.

ALBÉRIC.

Je conçois trop, seigneur, que toute excuse est vaine,
Leur entrevue ici prouve assez leurs amours....
Mais pourquoi cette lettre et tous ces noirs détours?
Il faut qu'avec tant d'art cette trame tissue
Ait voilé des projets....

FAYEL, *l'interrompant.*

N'en vois-tu pas l'issue?
Monlac, dans son transport, m'alloit percer le sein:
Son maître, en se cachant, a le même dessein;

(*Se promenant encore.*)

Et l'ingrate.... Ah! souvent une épouse infidèle,
Dans le sang d'un époux plonge sa main cruelle;
Elle se lasse, enfin, d'attendre son bonheur
D'une mort qu'en secret peut hâter sa fureur;
Et, suivant des forfaits la pente trop rapide,
Quelquefois l'adultère entraîne au parricide....

(*A part.*)

Oui, ma mort est l'objet de tes lâches amours....
Je ne puis plus t'aimer, que m'importent tes jours?
Allons, il faut du sang à ma vengeance avide....

(*A Albéric.*)

A mes yeux, dans l'instant, amène la perfide;
Je le veux. (*Albéric sort.*)

SCÈNE XIV.

FAYEL, GARDES.

FAYEL, *à part.*

Mais, plutôt, pour se faire un effort
Je sens en ce moment mon courroux assez fort....
Que ma rage tranquille en soit plus implacable!
Imitons Gabrielle en son art détestable;
Prêtons un front serein aux plus noires fureurs;
Et, pour que son supplice ait encor plus d'horreurs,
Laissons-lui quelque temps sa crédule allégresse,
Paroissons ignorer les pièges qu'on nous dresse.

SCÈNE XV.

ALBÉRIC, FAYEL, GARDES.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

La voici.

FAYEL, *à part, en mettant la main à son poignard, et puis s'arrêtant.*

Dieu, commande à mon bras égaré.....
(A Albéric.)
Cours, vois si son amant va m'être enfin livré.
(A tous les gardes.)
Je t'attends.... Vous, restez sous la voûte prochaine.

(Albéric sort d'un côté, et les gardes se retirent d'un autre.)

SCÈNE XVI.

GABRIELLE, FAYEL.

FAYEL.

Madame, auprès de vous mon amour me ramène :
Prêts à nous séparer, sans doute pour long-temps,
Je viens vous confier quelques soins importants.
Vous voulez fuir la cour, et j'y souscris sans peine.
Seul, je suivrai Philippe aux rives de la Seine ;
Puisqu'Autrey désormais a pour vous tant d'appas,
De ces lieux si chéris vous ne sortirez pas.
J'ai su près du monarque excuser votre absence.
De vos justes raisons j'ai senti la puissance :
Votre vertu craignoit de revoir un amant,
Et doit plus que jamais le craindre en ce moment ;
Car, je n'en doute pas, vous êtes informée
Que Raoul, démentant la vaine renommée,
Vit et revient vainqueur ? Jugez si, dans ce jour,
Où j'ai connu par vous sa flamme et votre amour,
J'approuve et je chéris la noble retenue
(Avec ironie.)
Qui fuit si prudemment les dangers de sa vue.
Mon cœur à des soupçons ne peut plus s'arrêter ;
Je sais sur vos serments combien je dois compter.
Vous n'abuserez point du temps de mon absence
Pour souffrir de Raoul la coupable présence,
Et si dans ce palais il osoit pénétrer,
(Avec menace.)
Vous-même à mes vengeurs il faudroit le livrer.

GABRIELLE.

Seigneur, sans mon aveu, si sa flamme indiscrète

Osoit chercher ma vue et troubler ma retraite,
Je croirois que l'honneur, l'exilant sans retour,
Et vous révélant tout, fléchiroit votre amour.

FAYEL, *impétueusement.*

Rien ne le sauveroit de ma fureur extrême....
(*A part.*)
Je m'emporte.

GABRIELLE, *à part.*

Gardons de me trahir moi-même!

FAYEL, *plus tranquille.*

Ce nouvel écuyer, dans ma cour inconnu,
Au nom de votre amant est peut-être venu?

GABRIELLE, *tremblante.*

De Raoul!... vous croiriez?...

FAYEL, *l'interrompant.*

Que j'aime à voir ce trouble!
(*Ironiquement.*) (*Gabrielle paroît encore plus effrayée.*)
Il me rassure... Eh quoi! votre frayeur redouble!
Quel en est donc l'objet?

GABRIELLE, *se remettant.*

Rien ne doit m'effrayer;
Sans mystère en ces lieux j'ai vu cet écuyer.
Moulac a su par lui le retour de son maître.

FAYEL.

Moulac l'attend ailleurs, pour peu d'instants peut-être.
Mais l'ami de Rhétel devroit-il se cacher?

GABRIELLE.

Il est parti.

FAYEL.

J'en doute, et je le fais chercher....

(Amèrement.)

Comme il connoît Raoul, je lui voudrois apprendre,
S'il songe à me tromper, le sort qu'il doit attendre...
(A part; avec joie, en voyant entrer ses gardes.)
Il vient, j'entends du bruit...

SCÈNE XVII.

ALBÉRIC, GARDES, FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL, *à Albéric.*

Eh bien?

ALBÉRIC, *bas.*

C'est vainement
Qu'on le cherche au palais; on croit qu'en ce moment
Dans la ville...

FAYEL, *l'interrompant.*

(Bas.) *(Haut, à Gabrielle.)*

J'y cours... Il faut qu'en mon absence
D'Autrey contre le duc j'assure la défense:
Aux soins de mon départ mes ordres vont pourvoir;
Mais dans quelques instants je pourrai vous revoir...
(Après avoir fait quelques pas pour sortir et s'arrêtant, à part.)
Ma flamme à son aspect malgré moi se ranime:
Tout prêt à la frapper j'adore ma victime.
(Il sort avec Albéric et les gardes.)

SCÈNE XVIII.

GABRIELLE, *seule et anéantie.*

De mon accablement j'ai peine à revenir...
Quels sont ces noirs transports qu'il sembloit retenir?
Sauroit-il que Raoul?...

SCÈNE XIX.

ISAURE, GABRIELLE.

GABRIELLE.

Ah ! viens, ma chère Isaure !
Apprends quel est l'effroi, l'horreur qui me dévore.
Si j'en crois de Fayel le courroux inquiet,
Il a su de Raoul le voyage secret.
Monlac en le quittant a-t-il frappé ta vue ?
Et de leur entretien sait-on quelle est l'issue ?

ISAURE, *avec saisissement.*

Madame, la terreur est dans tous les esprits.
Sur les fronts consternés vos malheurs sont écrits.
Tout semble en ce palais se troubler, se confondre.
Quand j'interroge, à peine on ose me répondre.
Quand je nomme Monlac on me fuit en tremblant.
J'ai cru voir un soldat cacher son bras sanglant.

GABRIELLE, *avec éclat.*

Ah ! c'en est fait. Voilà le signal du carnage :
Monlac est le premier qu'ait immolé leur rage...
(*A part.*)
O malheureux Coucy ! qu'allez-vous devenir ?..
(*A Isaure.*)
Viens ; que j'aie avant lui le bonheur de mourir,
Et que Fayel enfin, dans sa haine barbare,
Rejoigne en les perçant ces deux cœurs qu'il sépare !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

GABRIELLE, ISAURE.

GABRIELLE.

Isaure, vainement tu me veux rassurer,
Dans mes sens éperdus l'espoir ne peut rentrer :
Autour de nos remparts cette garde assemblée,
Que Fayel, en partant, a même redoublée,
M'annonce que Raoul n'aura pu les franchir ;
Et tant qu'il est ici puis-je ne point frémir ?

ISAURE.

Dans les remparts d'Autrey quand il seroit encore,
Que craignez-vous pour lui, puisque Fayel l'ignore ?
Pensez-vous, si Fayel l'eût jamais soupçonné,
Que, sans rien éclaircir, il se fût éloigné ?
Votre époux vers Paris vient de suivre Philippe.
Qu'au moins par son départ votre effroi se dissipe !
Eh ! n'avez-vous pas vu, dans ses tendres adieux,
Que le soupçon jaloux ne troubloit plus ses yeux ?

GABRIELLE.

Ce honteux sentiment, soigneux de se contraindre,
Donne aux cœurs qu'il remplit l'habitude de feindre.

ISAURE.

Mais toujours de Fayel les transports enflammés
Décèlent, malgré lui, ses chagrins renfermés.
Je n'ai plus retrouvé sur son visage empreinte
D'un jaloux inquiet la pénible contrainte.

GABRIELLE.

Hélas! en un moment peut-il ainsi changer?
C'est ce calme suspect, dans son âme étranger,
Qui redouble l'effroi dont je me sens frappée.
A m'observer moi-même en secret occupée,
Peut-être que mon trouble a mal jugé du sien.
D'ailleurs, avec Monlac son paisible entretien,
Le récit qu'en ont fait Albéric et d'Armance,
Sont autant de raisons contre ma défiance;
Mais je ne pourrai voir mon tourment adouci
Qu'on ne m'ait répondu des destins de Coucy.
Vois, du moins...

ISAURE, *l'interrompant.*

Je voudrois qu'il pût encor paroître;
Qu'un dernier entretien lui fit enfin connoître
Que vos jours exposés par un nouveau retour
Révolteroient ensemble et l'honneur et l'amour;
Qu'un héros, un amant généreux et fidèle
Doit à votre repos une absence éternelle.
Vous seule à ces raisons donneriez tout leur poids.
L'amant désespéré n'entend plus qu'une voix:
L'arrêt qui le résout à s'immoler lui-même,
Doit être prononcé par la bouche qu'il aime.

GABRIELLE.

Non, ce n'est pas de moi qu'il le doit recevoir.
Épargne-moi plutôt le danger de le voir.
Que, depuis ce matin, son aspect m'épouvante!
O terrible réveil d'une ardeur si puissante!
Isaure, ce n'est plus cette douce langueur
Qui nourrissoit ensemble et consumoit mon cœur;
C'est un feu dévorant que rien ne peut contraindre,
Irrité des efforts que j'ai faits pour l'éteindre:

C'est lui qui me soutient, et son fatal poison
A ranimé mes sens, en troublant ma raison.
Si je pouvois bannir Raoul de ma mémoire...
Je sens que j'en mourrois en pleurant ma victoire...
Je maudis les vertus que je veux embrasser ;
Je déteste mon crime, et n'y puis renoncer.

ISAURE.

Ah ! revenez à vous ; ces honteuses alarmes...

GABRIELLE, *l'interrompant.*

Que ne puis-je effacer, par de plus dignes larmes,
La honte de ces pleurs que je verse en ton sein !
Ah ! remplis, par pitié, ton devoir inhumain !
Ose avec dureté me reprocher mon crime :
Dis-moi que ton amie a perdu ton estime ;
Redouble, aigris ma honte afin de me guérir :
On revient d'une erreur à force d'en rougir.
Va, s'il est dans ces lieux, porte à ce cœur fidèle
D'un éternel exil la sentence mortelle...
Mais adoucis les traits dont il faut l'accabler :
Hélas ! en le frappant, cherche à le consoler ;
Dis-lui que ses malheurs font toute ma souffrance,
Dis-lui que j'ordonnois... et pleurois son absence...
Quel emploi je te donne !... Ah ! la seule amitié
Sait joindre le courage à la tendre pitié !...

(*Apercevant Coucy.*)

Va... Le voici... Fuyons.

SCÈNE II.

COUCY, GABRIELLE, ISAURE.

COUCY, *à Gabrielle, en entrant par où il est sorti au commencement de l'acte précédent, et arrêtant Gabrielle, qu'il voit s'éloigner.*

AH! souffrez ma présence.
Cruelle! je rougis de mon obéissance,
D'avoir fui par votre ordre un horrible danger,
Qu'avec vous et Monlac je reviens partager.

GABRIELLE.

Ce danger cesse enfin. Mais l'honneur vous exile.
Fayel ignore tout; il est parti tranquille.
Monlac, l'éblouissant de discours captieux,
Pour le mieux abuser, est sorti de ces lieux.
Au récit qu'on m'a fait j'ai dû même comprendre,
(Si l'on ne cherche pas, du moins, à me surprendre)
Que Monlac vous attend assez près de nos murs.
Allez, vous connoissez tous les sentiers obscurs...

COUCY, *l'interrompant.*

Mais, puisque nul péril ici ne vous menace,
D'un dernier entretien je demande la grâce.

GABRIELLE.

Non.

COUCY.

Le plus saint devoir veut que vous m'écoutiez.

GABRIELLE, *voulant sortir.*

Il veut que je vous fuie.

COUCY, *l'arrêtant, et se jetant à ses pieds.*

Ah! je meurs à vos pieds.

GABRIELLE.

Vous m'osez retenir?

COUCY.

Oui, je l'ose, inhumaine!

GABRIELLE, *avec impétuosité.*

Téméraire! c'est là le vrai soin qui t'amène;
De mon fatal amour tu veux m'entretenir,
De mes regrets honteux m'accabler à loisir,
M'enivrer de mon crime!... Ah! ce transport coupable
Enfin à ma vertu te rend moins redoutable.
Raoul veut devenir indigne de mon cœur;
Il faudra le haïr, c'est mon plus grand malheur.

COUCY, *la retenant encore.*

Ingrate! rougissez d'un soupçon qui m'outrage...
A vous parler encor c'est l'honneur qui m'engage...
(*Elle commence à l'écouter.*)
Tantôt du foible amour les plaintives douleurs,
En nous attendrissant, ont relâché nos cœurs;
La mort fut votre espoir et votre unique envie:
Je veux qu'un beau triomphe assure votre vie.
C'est moi qui la troublai, seul j'en fais le tourment;
Renoncez... pour jamais... à ce funeste amant...
(*A part.*)
Ciel!... et Raoul prononce un arrêt si terrible?...
(*A Gabrielle.*)
Oui, j'exige de vous ce qui m'est impossible.
Mais nos cœurs ont besoin dans ce moment cruel
De se prêter encore un secours mutuel.
Pour régler mon destin, c'est vous que je contemple,
Et ma vie ou ma mort dépend de votre exemple.
Fixez, encouragez mes esprits éperdus;
L'un à l'autre, en tout temps, nous dûmes nos vertus.

GABRIELLE, *avec douceur.*

Eh bien! mon cher Raoul, que des chaînes si belles,
Que formoient ces vertus, soient toujours dignes d'elles!..
(Avec une véhémence qui s'échauffe par degrés.)
Les grandes passions naissent dans un grand cœur:
Qui les sent fortement sait en être vainqueur.
Le courage n'est point dans la froideur stoïque;
C'est une âme de feu qui seule est héroïque.
Je sens que notre amour ne se peut étouffer,
Mais c'est en l'épurant qu'il en faut triompher.
Songe, en nos premiers ans, quelles rapides flammes,
Au seul nom de vertu venoient saisir nos âmes;
Comme, leur union redoublant leur vigueur,
Toutes deux s'excitoient, se portoient vers l'honneur!
Comme l'amour lui-même à la gloire fidèle,
Fut un flambeau de plus qui nous guida vers elle!
Tu viens de rallumer le même zèle en moi;
Je vois qu'à mes discours il se réveille en toi.
Prévenons à l'instant, dans l'ardeur qui nous presse,
Quelque lâche retour, quelque indigne foiblesse.
Profitant du transport qui vient nous émouvoir,
Promettons-nous de vivre, et de ne plus nous voir...
Tandis que, loin des rois, je vais dans ces asiles
Consacrer tous mes jours à des vertus tranquilles,
Sur un plus grand théâtre, en triomphe porté,
Oracle de la France et de l'humanité,
Présentez aux mortels le flambeau du génie;
En éclairant le monde, honorez la patrie.
Ami de votre maître, allez devant ses pas
Être encor son égide au milieu des combats;
Et, de vos grands succès m'offrant toujours l'hommage
Quand l'amour vous viendra retracer mon image,

Alors de vos vertus me croyant le témoin,
Pour les accroître encor prenez un nouveau soin.
C'est ainsi qu'éloignant l'ombre même du crime,
Notre amour deviendroit un sentiment sublime,
Et que, malgré l'hymen, le devoir et le sort,
Nous pourrions à jamais nous aimer sans remord.

COUCY, *à part.*

Où suis-je?... quelle ivresse en mes sens excitée!...
Par un torrent de feu mon âme est emportée!
Que je sens de plaisirs et de tourments divers!
Quel cœur m'avoit choisi! quelle amante je perds!
Son excès de vertu me désole et m'enchante.

(*A Gabrielle.*)

Vergy, par votre voix que la gloire est puissante!...

(*A part.*)

Quel est de la beauté le charme séducteur!
Qui peut contre elle-même armer un foible cœur?...

(*A Gabrielle.*)

C'en est fait; je dois compte au monde, à ma patrie,
Des trésors dont par vous mon âme est enrichie.
Combien je serois vil de les ensevelir!
C'est votre ouvrage en moi qu'il me faut embellir.
Sûr d'être encore aimé, je renais pour vous plaire;
Je vivrai pour la France, à nos deux cœurs si chère;
Pour tant d'infortunés... qui le sont moins que nous.
Je veux entendre dire à cent héros jaloux:
« Raoul, sans nul espoir, privé de Gabrielle,
« Eut la force de vivre et d'être aussi grand qu'elle. »

GABRIELLE.

Je reconnois Raoul : ce glorieux vainqueur,
S'il l'eût moins mérité, n'auroit pas eu mon cœur...

Il est temps d'exercer ma constance et son zèle...
(*D'un ton ému.*)
Allons... séparons-nous.

COUCY, *en frémissant, et après un peu de silence.*

Mon courage chancèle!

GABRIELLE, *le regardant avec fermeté.*

Non, seigneur.

COUCY.

Pardonnez!.... Prêts à se séparer,
Nos cœurs par plus de nœuds semblent se resserrer....
(*A part.*)
Triomphe douloureux plein d'horreurs et de charmes!

GABRIELLE.

(*A part.*)
Eh! me coûte-t-il moins?.... Dérobons-lui mes larmes.
(*Elle s'éloigne.*)

COUCY, *la suivant.*

Ah! je les sens tomber jusqu'au fond de mon cœur.

GABRIELLE, *s'arrêtant.*

Cher Raoul!.... pour jamais.... hélas!....
(*Avec effort et vivement, en s'éloignant davantage.*)
Adieu, seigneur!

COUCY, *s'éloignant de son côté.*

Adieu!

GABRIELLE, *à Isaure.*

Toi, va l'aider à cacher sa retraite.
(*Il sort par la coulisse par laquelle il est entré, et Isaure le suit.*)

SCÈNE III.

GABRIELLE, *seule.*

TA loi sévère, ô ciel! doit être satisfaite....
Nous venons d'épuiser, dans ces combats cruels,
La constance permise à de foibles mortels.
A tes puissants secours mon âme s'abandonne:
Ta bonté met un prix aux vertus qu'elle donne.
Prends soin de ce héros, de ses jours précieux....
L'aurois-tu ramené pour le perdre à mes yeux?....
(*Entendant un bruit éloigné.*)
Mais.... j'entends retentir le signal des alarmes....
Le bruit croît, il approche; et le fracas des armes....

SCÈNE IV.

ISAURE, GABRIELLE.

GABRIELLE.

AH! que devient Raoul?

ISAURE.

Madame, il est perdu!

GABRIELLE, *à part, voyant paroître Fayel et Coucy se combattant.*

Que vois-je?

SCÈNE V.

FAYEL, COUCY, ALBÉRIC, GARDES, GABRIELLE, ISAURE.

FAYEL, *à Coucy, qui se débat contre lui et ses gardes, et en lui voulant faire rendre son épée.*

RENDS ce fer.

COUCY.

Tu ne m'as point vaincu ;
Je brave encor le nombre.

(Son épée tombe de sa main, et Albéric s'en saisit.)

FAYEL, *à Albéric.*

Albéric, qu'on l'enchaîne....

(Albéric met Coucy aux fers.)

(A Coucy.)

Va, tout étoit prévu : la résistance est vaine....

(A quelques-uns des gardes.) *(A Coucy et à Gabrielle.)*

Vous, ouvrez ce portique.... Et vous, vils scélérats,
Voyez votre complice immolé par mon bras.

(On leur montre, dans la coulisse, Monlac mort.)

GABRIELLE, *à part.*

Ciel !

COUCY, *à part.*

Monlac égorgé !

GABRIELLE, *à Isaure.*

Que n'as-tu pu me croire !

COUCY, *à part, allant vers le corps de Monlac.*

(A Fayel.)

O mon ami !... Jouis de ta lâche victoire,
Monstre !

FAYEL, *tranquillement, en lui montrant Gabrielle.*
Voilà l'essai des châtiments affreux
Que mon juste courroux vous réserve à tous deux...
(Avec fureur.)
Traître! tu prétendois voiler ta perfidie,
Comme en ce jour de crime où, partant pour l'Asie,
Ton amour insolent vint ici m'outrager;
Mais toi-même as pressé l'instant de me venger.
Tantôt, à mon retour, ma recherche inutile
M'a fait voir qu'en secret retiré dans la ville,
Tu paroîtrois bientôt au bruit de mon départ,
Et moi qui dédaignois les souplesses de l'art,
Jusqu'à feindre à mon tour il m'a fallu descendre.
Te voilà dans le piège où tu m'as cru surprendre,
Et que vos noirs complots, vos infâmes détours
Tendoient à mon honneur, et peut-être à mes jours....
(Il le prend par la main et le traîne vers Gabrielle.)
Viens, que ton sang sur elle à l'instant rejaillisse!....
(A Gabrielle.)
Malheureuse! sa mort commence ton supplice!
(Il veut percer Coucy de son épée.)

GABRIELLE, *se jetant sur Fayel.*
Arrêtez!

ALBÉRIC, *à Fayel, en l'arrêtant aussi.*
Ah! seigneur.

COUCY, *à Fayel.*
Ah! tigre furieux!
Frappe!.... Je meurs content, si je meurs à ses yeux:
Mais ne fais point outrage à ses vertus sublimes.
Faut-il, pour m'immoler, lui supposer des crimes?
Qui? nous! contre tes jours tramer quelque dessein!....
Sans doute, quand tes feux m'alloient ravir sa main,

Si de ce coup fatal j'avois eu connoissance,
Tu m'aurois vu bientôt, armé par la vengeance,
Même aux yeux de son père, osant te défier,
L'obtenir, ou la perdre en digne chevalier.
Mais toi, pour m'égorger, sans armes, sans défense,
De forfaits inventés tu noircis ma vaillance :
Eh bien! vil imposteur! j'ose te démentir.
Devant la France entière, avant que de mourir,
Je déclare innocents Monlac, moi, Gabrielle....
Tu n'es plus son époux; tu t'es armé contre elle.
La loi des chevaliers, que trahit ta fureur,
A sa gloire, à ma mort, promet plus d'un vengeur.

FAYEL.

La loi des chevaliers? c'est moi qui la réclame.
Je respecte ton titre, en méprisant ton âme....
(*A ses gardes.*) (*A Coucy.*)
Qu'on lui donne une armure... Allons au champ d'honneur.
Ma justice y remet son glaive à ma valeur.
Je pourrois te punir; j'en ai le droit, sans doute.
Tu croirois, en mourant, que Fayel te redoute.
Non, François comme toi, l'honneur de me venger
M'offre un plaisir de plus à l'aspect du danger.
(*Albéric ôte les fers de Coucy, et des gardes lui donnent des armes.*)

COUCY, *montrant Gabrielle.*

Ah! ton cœur une fois s'est montré digne d'elle....
Marchons.

GABRIELLE, *se mettant entr'eux.*

Qu'allez-vous faire? et quelle horreur nouvelle!
(*A Coucy.*)
Téméraire! arrêtez.... Qui? vous! barbare! vous!

Plonger vos bras sanglants au sein de mon époux!
Vous, charger ma vertu d'un affreux parricide?
Je maudis et l'amour et l'espoir qui vous guide.
Votre abord en ces lieux m'apportoit le trépas:
Vous deviez le prévoir.... et je ne m'en plains pas;
Vous hasardiez vos jours en exposant ma vie.
Mais que votre imprudence et la mienne s'expie;

(Montrant Fayel.)

Et, si nous ne pouvons détromper son courroux,
C'est à vous de mourir, puisque je meurs pour vous...

(A Fayel.)

Vous, seigneur, écoutez....

FAYEL, *l'interrompant, avec la dernière violence.*

Que pourrois-tu me dire
Qui de ton lâche amour ne servît à m'instruire?
A mes yeux, malgré toi, perçant de toutes parts,
Tu m'en rends le témoin; il parle en tes regards.
Dans tes moindres discours mon déshonneur s'imprime...

(Montrant Coucy.)

Il t'aime, il est aimé: voilà ton double crime....
Ah! tu portes la mort et l'enfer dans mon cœur!..

(Montrant Coucy.)

Tu mourras avec moi.... quand il seroit vainqueur!

(Aux gardes, en leur montrant Gabrielle.)

Soldats, loin de mes yeux entraînez l'infidèle.
Sur l'ordre d'Albéric vous disposerez d'elle.

(Des gardes entraînent Gabrielle.)

COUCY, *aux gardes.*

Barbares! de ses jours vous répondrez au roi.

FAYEL, *aux gardes.*

Seul, je réponds pour vous; n'obéissez qu'à moi.....

(*A Coucy, en le prenant par la main.*)

Viens assouvir la soif qui tous deux nous dévore,
L'ardente soif du sang d'un rival qu'on abhorre !...

(*A Gabrielle.*)

Ingrate! puissions-nous l'un par l'autre périr !...
Que tout ce qui t'aima se puisse anéantir!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente un cachot où l'on voit une table de pierre et deux sièges. La table est en partie cachée par un pilier.)

SCÈNE I.

GABRIELLE, *seule, assise près de la table, sur laquelle il y a une lampe.*

Ah! que ma dernière heure est douloureuse et lente!...
(Considérant le cachot où elle se trouve.)
Voici donc mon sépulcre! On m'y plonge vivante!
O suprême justice! après tant de rigueur,
Daignez juger vous-même entre vous et mon cœur.
Hélas! un cœur sensible est un présent céleste,
Pourquoi de tous vos dons est-il le plus funeste?
Tant de traits dont le mien s'est senti déchirer,
Quel crime volontaire a pu les attirer?
Est-il, dans l'univers, une âme infortunée
Qui voyant mes malheurs plaignît sa destinée?
Mais on ne m'apprend rien de ce combat cruel.
Ou vainqueur, ou vaincu, je crains tout de Fayel;
Sans doute il me réserve à quelque horreur secrète....
(Avec vivacité.)
Raoul est en danger et mon sort m'inquiète....
Raoul, les Sarrasins ont épuisé ton flanc;
Comment défendrois-tu les restes de ton sang?
De tes bras affoiblis à peine as-tu l'usage,
Tes languissantes mains vont trahir ton courage....

Que fais-je? O mon époux! pleine d'un lâche effroi,
Mon âme formeroit quelques vœux contre toi!...

(Elle se lève.)

Non, fais-moi périr seule; et par mes justes peines,
Taris, avec mon sang, la source de vos haines.
Gardez tous deux vos coups aux rivaux des François;
Laissez ce faux honneur, le père des forfaits.
Eh! pour qui bravez-vous l'humanité trahie?
Est-ce à moi de coûter un fils à la patrie?...

(Voyant paroître Albéric.)

On m'apporte la mort, mes destins sont trop doux.

SCÈNE II.

ALBÉRIC, *suivi de deux gardes;* GABRIELLE.

GABRIELLE, *à Albéric, en hésitant.*

Eh bien! Fayel, Raoul?...

ALBÉRIC.

Vous n'avez plus d'époux.

GABRIELLE, *à part.*

Grand Dieu!

ALBÉRIC.

Près de la tour que sa crainte cruelle,
Pour mieux veiller sur vous, confioit à mon zèle,
J'ai vu ce long combat, où la seule fureur,
Madame, a remplacé l'adresse et la valeur.
Deux guerriers n'ont jamais, dans un champ de carnage,
Laissé tant de débris témoins de leur courage.
Leur lances dans les airs ont volé par éclats;
Les glaives fracassés sont semés sous leurs pas;
De cent coups redoublés les casques retentissent;
Des boucliers rompus mille éclairs rejaillissent:

Mais, par un coup plus sûr mortellement percé,
J'ai vu de son coursier votre époux renversé,
Et Raoul, triomphant sur la sanglante arène,
S'élancer vers ces lieux pour briser votre chaîne.

GABRIELLE, *avec véhémence.*

Courez contre Raoul défendre ce palais;
Je m'immole à ses yeux s'il y rentre jamais.

(Albéric sort avec quelques gardes, et en laissant deux à la porte.)

SCÈNE III.

GABRIELLE, DEUX GARDES.

GABRIELLE, *à part.*

Cruel! dans ces climats conduit par la vengeance,
Voilà de ton retour l'objet et l'espérance:
Et pendant ce combat peut-être la terreur
A parlé pour toi seul dans le fond de mon cœur....
Peut-être, d'un époux trahissant la mémoire,
Je ne vois que tes jours sauvés par ta victoire....

(Avec un sombre accablement.)

O malheureux Fayel! ô crime! affreux remord!
Pour prix de ton amour, j'ai pu causer ta mort!
Je suis donc parricide?... Ah! son ombre plaintive
Poursuivra, l'œil en feu, son épouse craintive;
Jusque dans les enfers il sera mon bourreau....

(Avec éclat.)

Anéantis, grand Dieu! dans la nuit du tombeau
Cette coupable, hélas! que ta haine a formée
Pour percer, en tout temps, les cœurs qui l'ont aimée..

(Voyant Fayel qu'on apporte blessé.)

Mais quel spectacle horrible effraie encor mes yeux?
Mon époux expirant qu'on apporte en ces lieux!

SCÈNE IV.

FAYEL, ALBÉRIC, GABRIELLE, GARDES, *avec des flambeaux.*

GABRIELLE, *à Fayel.*

PUNISSEZ-MOI, seigneur; votre mort est mon crime.

FAYEL, *blessé, soutenu par des soldats, et le corps entouré d'une écharpe.*

(*Aux gardes, en montrant Gabrielle.*)

Tu seras satisfaite.... Éloignez ma victime.
Que mes ordres vengeurs soient promptement suivis,
Vous la ramenerez quand ils seront remplis.

GABRIELLE, *qu'on emmène.*

Ah! je vois vos malheurs, voilà mes vrais supplices.

SCÈNE V.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part, en s'asseyant près de la table.*

JE t'en réserve encor, dont je fais mes délices....
C'est le soin qui m'amène en ces murs ténébreux.

ALBÉRIC.

Eh quoi! blessé d'un coup peut-être dangereux....

FAYEL, *l'interrompant.*

Raoul ne m'a porté qu'une atteinte peu sûre;
Il se croyoit vainqueur en voyant ma blessure.
Relevé par d'Armance et prompt à me venger,
Au sein de mon rival mon bras s'est pu plonger.
Nous mourons satisfaits, teints du sang l'un de l'autre....
(*A part.*)
Perfide! ton trépas suivra de près le nôtre.

ALBÉRIC.

Calmez ce noir courroux : je vous ai dit, seigneur,
Qu'au bruit de votre mort Gabrielle en fureur,
Et maudissant Raoul....

FAYEL, *l'interrompant.*

Est-elle moins coupable?
Leurs secrets entretiens et leur fourbe exécrable....
Par le sang de Raoul leur forfait est écrit.
Le ciel fut notre juge et le ciel le punit....
(*Aux gardes.*)
Soldats, cachez sa mort : je veux que la cruelle,
En croyant qu'il triomphe, ait son cœur devant elle.
(*Un soldat sort pour porter cet ordre.*)

SCÈNE VI.

FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

ALBÉRIC, *à Fayel.*

Mais votre sang versé....

FAYEL, *l'interrompant.*

Les restes de ce sang,
Par la rage allumés, bouillonnent dans mon flanc:
Il semble que soudain, de mon cœur élancées,
Des flammes ont rempli mes veines épuisées....
Va, je ne mourrai pas de ce coup incertain;
Quand je serai vengé, je mourrai de ma main.

ALBÉRIC.

Quel projet! Ah! vivez....

FAYEL, *l'interrompant.*

Je déteste la vie;
Il n'est plus au pouvoir de ce cœur en furie,

Qui cherche le trépas, mais qui veut le donner,
De survivre à l'ingrate, ou de lui pardonner.

(A part.)

Si le trône du monde eût été mon partage,
Je ne l'aurois aimé que pour t'en faire hommage...
Je te donne en pleurant la mort que je te doi....
Que puis-je pour l'amour?... M'immoler après toi...

(A Albéric.)

Albéric, quand l'amour s'empara de mon âme,
Je prévis cette fin de ma funeste flamme.
Je ne sais quel effroi, quelle sombre douleur
Vint troubler les transports de ma naissante ardeur.
Un noir pressentiment, une horreur inouie
M'annonça dans l'amour le malheur de ma vie.

SCÈNE VII.

UN GARDE, *apportant un vase couvert et une lettre, qu'il pose sur la table;* FAYEL, ALBÉRIC, GARDES.

FAYEL, *à part, voyant le vase et la lettre.*

Tout est prêt... Repaissons mes yeux de ses tourments...
J'en contemple à loisir les premiers instruments!...

(Il prend la lettre et la montre à Albéric.)

Reconnois le billet où leur lâche imposture
M'enseigna l'art cruel de venger mon injure...

(Mettant la main sur le vase.)

Tu recevras ce don par Raoul inventé...
Ce don devient affreux par mes mains présenté...

(Découvrant le vase.)

Sur ce cœur tout sanglant qu'ici ton cœur gémisse....

(Le recouvrant.)

L'objet de ton amour en sera le supplice.

ALBÉRIC.

Quoi !...

FAYEL, *l'interrompant.*

Quel plaisir pour moi quand son œil égaré,
S'arrêtant sur le cœur qui me fut préféré,
Verra pour châtiment ce gage de ses crimes !
Je mourrai triomphant près de mes deux victimes...
(Voyant paroître Gabrielle et frémissant à sa vue.)
Elle vient.

SCÈNE VIII.

GABRIELLE, FAYEL, ALBERIC, GARDES.

GABRIELLE, *à Fayel.*

Terminez l'horreur où je me vois :
L'attente de la mort fait mourir mille fois.

FAYEL.

T'a-t-on dit que Raoul, pour fruit de sa victoire,
De t'enlever d'ici recherche encor la gloire ?
Qu'après m'avoir pour toi percé du coup mortel,
Pour forcer ta prison il n'attend que Rhétel ?

GABRIELLE.

Frappez, et prévenez sa coupable espérance.

FAYEL, *lui donnant le billet.*

(Lui montrant le vase.)

Tiens, voilà ton arrêt... Et voici ma vengeance.
Prends... Juge si Raoul doit encor m'alarmer !
(En allant prendre le vase qu'elle croit rempli de poison, elle jette un regard tendre sur Fayel, et il la retient.)
(A part.)
Arrête !... Son regard vient de me désarmer...

Il faut craindre ses pleurs, son désespoir extrême,
Et détourner les yeux en frappant ce qu'on aime...
Ma fureur est au comble... et mon amour plus fort.
Oui, je veux qu'elle meure... et ne puis voir sa mort.
Sortons.

(Il sort. Albéric et les gardes le suivent en emportant les flambeaux, et il ne reste qu'une lampe pour toute lumière.)

SCÈNE IX.

GABRIELLE, *seule, tenant encore la lettre.*

Que je le plains !... Mais l'écrit qu'il me laisse...

(Regardant le billet, et reconnoissant que c'est celui de Coucy.)

Hélas ! traçant ces mots si chers à ma tendresse,
Raoul ne croyoit pas vivre encore après moi...

(Elle lit.)

« Mon cœur est plus heureux, il reste auprès de toi... »

(Elle pose la lettre sur la table.)

Allons... Voici la fin de mon affreux supplice,

(Elle regarde le vase couvert.)

Et des dons de Fayel le seul que je chérisse.
Mon cœur vers ce poison s'élance avec transport....

(Elle s'approche de la table, met la lettre dessus et pose la main sur le vase.)

Raoul, tu me survis : je dois bénir mon sort...

(Elle découvre le vase, et jette un cri terrible.)

Ciel !...un cœur tout sanglant ! ô noirceur effroyable !...

(D'une voix sourde et brisée.)

Ah ! Raoul ! c'en est fait.

(Elle tombe sur un siège. Il est nécessaire d'observer encore que le vase est fait de manière que le spectateur ne voit rien.)

SCÈNE X.

ISAURE, GABRIELLE.

ISAURE, *parlant aux gardes qui sont à la porte en dehors.*

Vous la croyez coupable;
Je suis donc sa complice, et le suis sans remord;
Laissez-moi partager ses tourments et sa mort.
(A Gabrielle, qui lui fait un geste sans pouvoir parler.)
Quoi! que me montrez-vous avec tant d'épouvante?...
(Ayant regardé le vase.) *(A part, voyant que Gabrielle s'évanouit.)*
O crime!... Gabrielle!... Ah! je la vois mourante,
Immobile, l'œil fixe, attaché sur ce cœur,
Qui semble sur lui seul concentrer sa douleur;
Pâle, froide, insensible et comme anéantie.
Tâchons de soulever sa tête appesantie...
(Elle lui soulève la tête, et voit qu'elle s'efforce inutilement de vouloir lui parler.)
Elle veut me parler. Ses efforts impuissants
Ne trouvent dans son sein que des gémissements...
C'est la mort... oui, ce sont ses muettes alarmes,
Meurtrières douleurs qui n'ont ni cris ni larmes...
(Gabrielle se lève avec une espèce de convulsion.)
Mais quels profonds sanglots, et quels transports soudains!

GABRIELLE, *égarée, à part.*

Raoul! mon cher Raoul!... *(Elle retombe.)*

ISAURE.

Permettez que mes mains
Éloignent... *(Elle veut ôter le vase.)*

GABRIELLE, *à part, et arrêtant Isaure.*

Sur ton cœur, ah! que le mien expire.

ISAURE, *recouvrant le vase, le met derrière le pilier auquel la table est appuyée.*

De ses sens égarés déplorable délire!

GABRIELLE, *à part, regardant à l'endroit où étoit le vase, et croyant toujours le voir.*

Cher amant! le voilà sous mes yeux éperdus
Ce cœur où je régnai, mais... où je ne suis plus!
Errante autour de lui, ton âme fugitive
Se plaint, m'appelle, attend que la mienne la suive...
(*Elle se relève.*)
Ce cœur auprès du mien semble se ranimer,
Dans ce vase odieux je vois ton sang fumer...
(*Elle retombe.*)

ISAURE.

Non, vous ne voyez plus ce triste objet d'alarmes.

GABRIELLE.

Je veux l'ensevelir dans un torrent de larmes.
Hélas! mes yeux glacés cherchent en vain des pleurs,
Mes cris sont étouffés sous le poids des douleurs.

ISAURE.

Madame, votre père entré dans cette ville...

GABRIELLE, *à part, et montrant toujours la place où étoit le vase, sans écouter Isaure.*

De tous les opprimés ce cœur étoit l'asile.

ISAURE.

Reprenez vos esprits. Votre père et Rhétel
Arrivoient à l'instant, et demandoient Fayel.
Ils vont, trop tard, hélas! détromper sa furie...
Mais pour l'amour d'un père il faut souffrir la vie.

GABRIELLE, *à part, et, dans son égarement, croyant voir son père.*

C'est vous, mon père? Eh bien! contemplez mes malheurs,
Ce sang, ce cœur, ces morts, cet appareil d'horreurs.
Qui plongea votre fille en cet abîme immense?
Qui?... L'abus de vos droits et mon obéissance.

(Elle retombe appuyée sur la table et affaissée par la douleur.)

ISAURE, *à part, entendant un bruit prochain, et voyant paroître Fayel.*

Quel bruit ai-je entendu?... C'est son barbare époux....
Éploré, chancelant, il se traîne vers nous.

SCÈNE XI.

FAYEL, ALBÉRIC, D'ARMANCE, GARDES, GABRIELLE, ISAURE.

ISAURE, *à Fayel.*

Tigre! viens voir encor, dans ton infâme joie,
Sous tes coups se débattre et palpiter ta proie.

FAYEL, *à part, les cheveux épars, et dans le plus grand désordre.*

Qu'ai-je appris? Ah! cruels! laissez-moi mon erreur.
Rhétel, en m'éclairant, tu combles mon malheur!....
Elle étoit innocente! O crime irréparable!....

(A ses soldats.)

Vengez-vous, vengez-la d'un monstre impitoyable!...
Je viens d'offrir au monde, au ciel épouvanté,
Un prodige d'horreurs, par moi seul inventé!...

(A Albéric, en tombant dans ses bras, pour se dérober à la vue de Gabrielle.)

Mais parle.... Je ne puis lever les yeux sur elle.
Respire-t-elle encore?

ALBÉRIC.

Oui, seigneur.

FAYEL, *d'une voix foible, à Gabrielle, en s'approchant d'elle.*

Gabrielle!

GABRIELLE, *toujours égarée, lui jetant un coup-d'œil, sans le voir, et le prenant pour son père.*

Mon père!...approchez-vous...Ouvrez-moi donc vos bras...
(Fayel lui tend les bras, et elle s'y jette.)
J'y meurs digne de vous, et vous n'en doutez pas.
J'immolois mon amant à l'époux qui me tue....
Mais empêchez Fayel de venir à ma vue
Compter tous les degrés de mes affreux tourments,
Insulter et sourire à mes derniers moments.

FAYEL, *désespéré.*

Non; je viens implorer le plus cruel supplice.

GABRIELLE, *à part, le reconnoissant à la voix, et se rejetant sur la table, avec un cri d'horreur.*

Ah!... je meurs!

FAYEL, *lui présentant son épée.*

Prends ce fer... Que ta main me punisse.
Qu'il déchire mon cœur, par la douleur brisé,
Dévoré de remords, par la honte écrasé!
Mes yeux, avec terreur, ont vu ton innocence.
C'est à mon désespoir à remplir ta vengeance.
(Il veut se tuer.)

ALBÉRIC, *le désarmant.*

Seigneur, que faites-vous?

FAYEL.

Rendez-moi, par pitié,
Ce fer, le seul secours que me doit l'amitié....

Donne... ou frappe, toi-même... Ah! ma femme outragée
Mourra moins malheureuse en se voyant vengée.
Que ses derniers regards, tournés vers son époux,
Sur un monstre puni s'arrêtent sans courroux!

GABRIELLE, *à part, revenant de son évanouissement, et regardant le vase.*

Raoul!...

FAYEL, *à un garde, en lui donnant le vase.*

Délivrez-la de ce spectacle horrible.
(Le garde emporte le vase.)

SCÈNE XII.

FAYEL, GABRIELLE, ALBÉRIC, D'ARMANCE, ISAURE, GARDES.

GABRIELLE, *à part, tendant les mains machinalement.*

Il t'arrache à mes mains, objet cher et terrible!
Eh! quel nouveau forfait a-t-il donc apprêté?...
(A Isaure, en regardant Fayel.)
Isaure, le vois-tu?... Ce tigre ensanglanté
S'acharne à déchirer les restes du carnage:...
Vois ce cœur palpitant que frappe encor sa rage...
Sous les couteaux tranchants j'entends ce cœur gémir...
(Fayel désolé tombe sur un siège.)
Vois ses lambeaux épars, que Fayel vient m'offrir....
(A Fayel.)
Arrête, monstre! arrête!.... Eh quoi! tes mains fumantes
Osent porter ce cœur sur mes lèvres sanglantes!

FAYEL, *à part.*

Dieu! suis-je assez puni?

GABRIELLE, *à part, respirant à peine, et d'une voix éteinte.*

Ce coup finit mon sort,
Tout mon sein se remplit des glaces de la mort...
(Elle prend la lettre et la contemple un moment.)
O moitié de mon cœur, à qui l'autre ravie
Dans un trépas si long vécut anéantie,
Avec toi je la sens enfin se réunir !
Je renais un moment à mon dernier soupir !
(Elle expire.)

FAYEL, *à part, se levant, avec transport.*

Elle meurt !... Je la suis... J'en vois la route sûre...
O parricides mains, déchirez ma blessure !
Que mon âme et mon sang, qui brûlent de sortir,
Par ce triste chemin se puissent affranchir !
(Il veut arracher l'appareil qui est sur sa blessure.)

ALBÉRIC, *à d'Armance.*

Secondez-moi, d'Armance, arrêtons sa furie.

FAYEL, *repoussant Albéric qui veut s'approcher de lui, et se jetant sur d'Armance, lui prend son poignard et se frappe.*

Mon bras seul m'est fidèle, il termine ma vie....
(Il tombe aux pieds de Gabrielle.)
Ah ! j'expire à ses pieds... Amis, qu'un seul tombeau
(Désignant le cœur de Coucy.)
Avec elle... et ce cœur... enferme leur bourreau...
(A Gabrielle, en lui prenant la main.)
Ton âme fuit en vain mon âme qui l'adore ;
Qu'à ta main, malgré toi, ma main s'unisse encore !..
Impitoyable amour ! où nous as-tu conduits ?...
Les crimes... les malheurs... voilà tes dignes fruits !

FIN DE GABRIELLE DE VERGY.

TABLE
DES PIÈCES ET DES NOTICES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈMI VOLUME.


Digitized by Google





